



Cahiers du Celec

ISSN : 2801-2305

14 | 2020

Relations épistolaires

sous la direction de Anne Martineau et Vito Avarello

 <https://publications-prairial.fr/celec/index.php?id=468>

Référence électronique

« Relations épistolaires », *Cahiers du Celec* [En ligne], mis en ligne le 01 décembre 2020, consulté le 12 juillet 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/celec/index.php?id=468>

Droits d'auteur

CC BY 4.0

DOI : 10.35562/celec.468



SOMMAIRE

Anne Martineau

Préambule

Marc Le Person

La relation épistolaire au Moyen Âge

Anne Martineau

La main à plume vaut la main à hache

Julie Marquer

Les lettres du Sage de Grenade à Pierre I^{er} de Castille (1350-1369)

Vito Avarello

Épistolographie des lettres ultramarines de Matteo Ricci (1580-1609)

Rafaèle Audoubert

La relation épistolaire de Juste Lipse et Francisco de Quevedo

Carmen Depasquale

Les Lumières à travers la correspondance de trois chevaliers de Malte

Cecilia Russo

La relation épistolaire entre la Duchesse de Savoie et l'un de ses diplomates au
xvii^e siècle, Benoît Cise de Grésy

Caroline Biron

Lettres anglaises, lettres françaises

Nadège Landon

Badinage mondain et littéraire de la relation épistolaire entre la marquise de
Lambert, la duchesse du Maine et La Motte

Marianne Charrier-Vozel

La lettre de relation : des secrétaires aux *Lettres familières écrites d'Italie* du
Président de Brosses

Maria Dario

« Un voyage au fond de ma mémoire »

Antoine Piantoni

Le dialogue solitaire des *Lettres à soi-même* de Paul-Jean Toulet

Brîndușa Nicolaescu

Littérature entre politique et passion

Marie-José Tramuta

Eugenio Montale : un poète à la lettre

Francesca Belviso

Cesare Pavese à travers ses lettres éditoriales

Anne Martineau et Vito Avarello

Remerciements

Liste et notice biographique des contributeurs

Bibliographie sélective

Préambule

Anne Martineau

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 À l'heure où les courriers électroniques (*mails*, *sms*, *tweets*) tendent à se multiplier au détriment de la correspondance classique, où tant de bureaux de poste ferment, où les philatélistes font grise mine, publier les Actes d'un colloque trans-séculaire sur les *Relations épistolaires* ne relève-t-il pas de l'éloge funèbre ? Non, car la lettre traditionnelle a encore de beaux jours devant elle. Ce n'est pas de sitôt que les *mails* – nous préférons les appeler « courriels » – accéderont au rang d'œuvres d'art majeures ; encore moins à la sainteté, telles les Épîtres de Paul. Sans doute faut-il laisser du temps au Temps, afin que se constitue un *corpus* de ce type de messages. Mais, pour relever de l'Art, encore faudrait-il que davantage d'artistes les emploient dans leur vie (Umberto Eco ne voulait pas d'adresse électronique¹), et dans leurs œuvres. Or l'un d'eux, dans un roman, fait déclarer au protagoniste, informaticien de profession, que « l'informatique [le] fait vomir² » ; dans un autre, il imagine un lointain futur où une poignée de « néo-humains », clonés, éloignés les uns des autres par des milliers de kilomètres, n'auraient de relations que télématiques³. Daniel25, dernier du nom, finit par quitter le domaine protégé, ce qui équivaut à un suicide (un choix déjà fait par sa correspondante Marie23 ; avant de partir, elle lui avait envoyé un ultime courriel : un poème⁴). La correspondance issue des nouvelles technologies n'est donc pas absente de la littérature contemporaine, mais son emploi y reste timide, son image peu positive, et rien ne dit qu'elle y tiendra un jour un rôle comparable à celui de la correspondance ancienne.
- 2 Nous voudrions ici rendre hommage à cette dernière, en montrant, par un florilège, quelques effets dramatiques notables que les artistes en ont tiré. Il est subjectif et chamboule souvent la chronologie. Nous

y faisons la part belle à des textes que nous aimons, quel que soit le genre auquel ils appartiennent.

- 3 Il nous est arrivé à tous de taper un courriel en hâte, et de nous rendre compte après l'avoir envoyé, à notre grande confusion, qu'il comportait des fautes. À moins d'être aussi inculte que la pauvre Ida, annonçant son suicide à « l'oteur » de ses maux dans une lettre « sale », que son « orthographe ignoble » rend bouleversante⁵, le risque est moindre avec un courrier classique. Écrire à la main est un acte plus réfléchi. Elle est bien rêveuse, la jeune et jolie Pompéienne du musée Archéologique de Naples, qui tablettes de cire en main, semble sur le point de mordiller son stylet⁶. La maturation mentale peut être longue. On fait des brouillons, on rature, on efface, avant d'inscrire le message définitif sur son support : papyrus, *tabulae*, parchemin ou papier, selon l'époque : « elle commence, elle hésite, elle écrit et condamne ce qu'elle vient d'écrire ; [...] elle prend tour à tour, rejette et reprend ses tablettes. [...] Quand sa main a tracé ces paroles, l'espace lui manque sur les tablettes déjà remplies, elle écrit sur la marge encore une dernière ligne. Soudain, elle scelle son crime de son anneau, qu'elle imprime dans la cire, après l'avoir mouillé de ses larmes, car sa langue est desséchée⁷ ». Byblis ne sait pas comment tourner ses phrases : elle déclare son amour à son propre frère. À quelques exceptions près, notables il est vrai – l'apparemment insignifiante « boulette de papier fin », que, des mois après la mort d'Emma, Charles découvre par accident, est un ancien billet de Rodolphe... – la littérature s'occupe de lettres importantes. À qui se fier pour les acheminer ?
- 4 À soi-même, quand on est libre de ses mouvements. Tristan prend des risques énormes pour remettre en mains propres une lettre à son oncle, le roi Marc : sa tête et celle d'Yseut sont mises à prix. Il attend qu'il fasse nuit noire, chevauche d'une traite jusqu'au palais royal et ne s'attarde pas : « Parvenu à la fenêtre de la chambre où dort le roi, il l'appelle doucement [...]. Le roi s'éveille et demande aussitôt : "Qui es-tu pour venir à une heure pareille ? As-tu une affaire urgente ? Dis-moi ton nom !" – Sire, on m'appelle Tristan. J'apporte une lettre ; je la mets ici sur le rebord de la fenêtre intérieure. Je n'ose pas vous parler plus longtemps. Je vous laisse la lettre⁸. » Parfois, l'expéditeur est mort. Cadavre et message voyagent ensemble : dans une nacelle tirée par un cygne, messenger de l'Autre Monde, comme celle du roi

Branguemuer, fils d'une fée, assassiné, dont la lettre réclame vengeance⁹, ou à bord d'un esquif voguant tout seul, sans équipage ni pilote, tel celui de la Demoiselle d'Escalot. Une lettre, trouvée dans son aumônière, et adressée aux Chevaliers de la Table Ronde, accuse Lancelot d'être responsable de sa mort¹⁰. Mais l'expéditeur peut aussi être prisonnier. La langue coupée, séquestrée, comment Philomèle apprend-elle à sa sœur Procné ce que Térée lui a fait ? Grâce à une broderie retraçant son martyre. Une geôlière compatissante et sans méfiance accepte de la transmettre. Chez Ovide, on ne comprend pas si le tissu comporte un texte ou des dessins. Tandis¹¹ que chez l'auteur médiéval qui s'est inspiré de lui (Chrétien de Troyes, probablement) la bande d'étoffe comprend à la fois dessins et texte. Elle s'achève par la signature de l'expéditrice : « À l'une des extrémités il était tissé que Philomena l'avait fait.¹² » C'est donc bien une lettre, mais de type futuriste : une sorte de bande dessinée.

- 5 L'expéditeur peut s'en remettre à une personne de confiance, et, pour plus de sécurité, crypter son message, voire recourir à la stéganographie. C'est la technique de dissimulation employée par une dame de Paris pour écrire à Pantagruel. L'envoi comprend une feuille blanche et une bague. Pensant qu'elle a utilisé de l'encre sympathique, Panurge tente douze manières (loufoques) de faire apparaître les caractères, le tout sans effet : la lettre était un leurre, servant à détourner l'attention de la bague, où se trouvait le message (lui-même crypté), ce qu'il finit par comprendre. Avant cela, il avait songé à faire « raire » (raser) la tête du messenger, mais il y avait renoncé, « voyant que ses cheveux estoient fort grands¹³ ». Il a donc lu Hérodote. Celui-ci rapporte qu'Histiée de Milet, voulant inciter Aristagoras à se soulever contre Darius, mais craignant que son message ne fût intercepté, « fit raser la tête de son esclave le plus fidèle, lui tatoua son message sur le crâne et attendit que les cheveux eussent repoussé ; quand la chevelure fut redevenue normale, il fit partir l'esclave pour Millet et lui donna pour toute instruction d'inviter Aristagoras, dès son arrivée là-bas, à lui faire raser le crâne et à l'examiner de près¹⁴. » On en déduit que la lettre était dangereusement compromettante, mais pas urgente.
- 6 Or c'est souvent le cas. D'où l'utilité, dans tant d'œuvres médiévales, de petits personnages surnaturels (nains ou lutins) ayant pour

caractéristique de se déplacer toujours à pied, mais plus vite que tout. Aubéron, le « courlius » (messager) du Roi des Rois sarrasins, est capable de rallier en un temps-éclair, tous les émirats d'Afrique : ceux de « Coine » (Konieh), « Alixandre » (Alexandrie), « Babiloine » (Le Caire), et même... ceux des légendaires royaumes du « Prestre Jehan » (Prêtre Jean) et « d'outre le Sec Arbre » (d'Au-delà de l'Arbre Sec)¹⁵ ! Il n'a qu'à produire « [ses] lettres et [son] seel » ([sa] lettre et [son] sceau) pour être obéi¹⁶. Le nain « Tronc » (Bout d'homme) les surpasse encore : alors qu'il vient d'accomplir un aller-retour fulgurant entre deux châteaux, il persuade l'une de ses dupes qu'il n'a pas bougé de sa place. Sa loyauté envers Ysaÿe, son maître, est absolue. Aussi celui-ci le laisse-t-il souvent rédiger sa correspondance, sans même en contrôler le contenu, et lui confie-t-il sa bague-cachet¹⁷. Or ces serviteurs de poche, dévoués et toujours surmenés, sont, pour une bonne part, les ancêtres des valets de comédie de l'Âge classique. On comprend mieux pourquoi, grâce à eux, aucun barbon ne peut empêcher des amoureux de s'écrire. Bartholo a beau surveiller encre et plumes, compter ses feuilles de papier, Rosine en subtilise une. Pour la porter au comte Almaviva, l'hyper dynamique Figaro est là. Chez Beaumarchais, l'interrogatoire de l'héroïne par son tuteur, qui veut lui faire avouer qu'elle a écrit, est très tendu. Il s'achève sur les sarcasmes de Bartholo : « ... mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque ; on ne saurait penser à tout » ; désormais, en cas d'absence, il bouclera Rosine à « double tour¹⁸ ». Chez Rossini, la grotesque vanité de Bartolo rend la scène désopilante¹⁹. Cependant, en dépit des précautions prises, toutes les lettres ne parviennent pas à leur destinataire. Les conséquences peuvent en être dramatiques.

- 7 D'après Suétone, le jour des Ides de Mars, alors que César était en route pour le Sénat, un inconnu l'aborda pour lui remettre une lettre. La prenant pour un placet, il la rangea avec d'autres, qu'il tenait de la main gauche, se réservant de la lire prochainement (« ... libellis ceteris quos sinistra manu tenebat, quasi mox lecturus, commiscuit²⁰ »). Or elle l'avertissait du complot. Cette main *sinistre* fait comprendre que son destin était scellé. Chez Shakespeare, l'inconnu n'en est plus un : il signe sa lettre « Thy lover artemidorus ». L'acteur la lisant à voix haute, le public sait qu'elle livre tous les noms des conjurés, à commencer par le plus

insoupçonnable : « Caesar, beware for Brutus ; take heed of Cassius ; come not near Casca... ». Comme Artemidorus insiste, César le croit fou et le chasse.

- 8 Autre cas de figure : une lettre mensongère peut être substituée à la vraie. Bien qu'en partie rationalisé, le Galopin du *Roman du comte d'Anjou* (1316) a hérité des messagers surnaturels de jadis son nom²¹, leur rapidité... et, hélas ! leur intempérance²². Forcé de partir en guerre, le comte de Bourges attend des nouvelles de sa femme, sur le point d'accoucher. Galopin doit le prévenir dès que l'enfant sera né. Or, en cours de route, la comtesse de Chartres, qui hait l'héroïne, invite le messager en son château, le fait boire, et pendant que l'ivrogne cuve son vin, remplace sa lettre par une autre annonçant que la dame a mis au monde « un être hideux, noir et velu, qui a la tête d'un ours, d'un chien ou d'une autre bête²³ ». Le comte répond de ne rien faire avant son retour. Nouvelle substitution de message : la prétendue réponse du comte ordonne que sa femme et « sa portée » soient jetées « dans un vieux puits²⁴ ». Les conséquences s'en font sentir jusqu'à la fin de l'œuvre, la malheureuse s'étant enfuie, et ce alors que la vie semblait enfin lui sourire²⁵.
- 9 Substituée ou non, il arrive qu'une lettre entraîne la mort de son porteur. Rosencrantz et Guildenstern ont été chargés par Claudius d'en remettre une au roi d'Angleterre. Ils ignorent qu'elle demande l'exécution de son neveu Hamlet, qui les accompagne. Pendant la traversée, le prince, méfiant, ouvre le pli, et, voyant son contenu, le remplace par un autre réclamant la tête des messagers, comme il le raconte tout à la fin de la pièce à Horatio, lui proposant même de lire le message, qu'il a conservé²⁶. Hamlet a détourné le coup sur des pions, pris dans un jeu qui les dépassait. Le roi David, lui, est inexcusable.
- 10 Épris de Bethsabée et voulant l'épouser, il décide de se débarrasser de son mari, Urie, à lui pourtant tout dévoué. Pour cela, il l'expédie au front, porteur d'une lettre qu'il devra remettre à Joab : « Il écrivit dans cette lettre : placez Urie au plus fort du combat, et retirez-vous de derrière lui, afin qu'il soit frappé et qu'il meure. » (II^e Livre de Samuel, XI, 15). Urie s'acquitte loyalement de sa mission et est tué. Alors l'Éternel se détourne de David.

- 11 Presque aussi célèbre, dans le domaine littéraire, est la substitution de lettres imaginée par Edgar Poe. L'auteur du mauvais coup est un certain « D... », ministre. Remarquant sur une table, dans le « boudoir royal », une lettre posée « retournée, la suscription en dessus », il s'en empare avec un bel aplomb et la remplace par une autre, « sans importance », sous les yeux de sa destinataire (la reine ?), la présence d'un « troisième personnage » (le roi ?), dont l'arrivée avait interrompu sa lecture, l'empêchant de protester²⁷. Dupin réussit là où la police avait échoué, reprend la lettre, et comme il a un compte à régler avec le maître-chanteur, il lui substitue ce sarcastique message : « ... un dessein si funeste, / S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste²⁸. » Dans cette nouvelle, qui se déroule « à Paris, en 18...²⁹ », la lettre de fiction est de nature à ébranler les fondements de la Monarchie, si elle était rendue publique. Une lettre réelle a vraiment ébranlé ceux de la Troisième République.
- 12 Il s'agit du « bordereau » (lettre manuscrite non signée) découvert en 1894 dans une corbeille à papier de l'Ambassade d'Allemagne. Bien que certains aient reconnu la graphie du commandant Esterhazy, le capitaine Dreyfus fut accusé, jugé et condamné au bagne pour espionnage et haute trahison. En 1898³⁰, Émile Zola s'en indigna dans une lettre ouverte au Président de la République, Félix Faure, et publiée en première page de l'*Aurore* : le célèbre « J'accuse ». Elle appartient aujourd'hui autant à l'histoire littéraire qu'à l'Histoire tout court. De plus, nombre d'écrivains, pro ou anti-dreyfusards, en ayant parlé dans leurs œuvres, des personnages de fiction en débattent désormais pour l'éternité (notamment dans *Jean Santeuil* et *Sodome et Gomorrhe* de Marcel Proust). Comparé au machiavélisme des responsables de « l'Affaire », celui des criminels des romans d'aventures et policiers, où les lettres jouent souvent un grand rôle, paraît presque bon enfant.
- 13 Elles en sont rarement l'enjeu, comme chez E. Poe, mais servent très souvent à enclencher l'action. Maulincour, ayant lu la lettre d'Ida et compris son importance, veut la remettre à son porteur, un bien inquiétant « mendiant » qui l'avait laissée tomber de sa poche³¹. Il vient de se fourrer dans un beau guêpier ! Voici que se multiplient autour de lui des *accidents*, auxquels il échappe par miracle. Commencé de façon nonchalante par des considérations du

narrateur sur les rues de Paris et les femmes qu'on y croise, le livre vire soudain au roman noir.

- 14 Tout peut partir d'une lettre criminelle, car certaines tuent plus sûrement qu'une balle. « J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une bouteille d'encre et d'une feuille de papier que d'une épée ou d'un pistolet ³² », déclare Caderousse, l'un des auteurs de la lettre anonyme, écrite « de la main gauche et d'une écriture renversée ³³ », et expédiée au Procureur du Roi, dans laquelle Edmond Dantès est accusé d'être un agent bonapartiste, ce qui lui vaut de croupir quatorze ans dans les geôles du Château d'If. Il aurait pu y mourir.

- 15 Autre technique : comment réunir, au début d'une œuvre, en un même lieu, des personnes n'ayant (a priori) rien en commun ? En leur envoyant une lettre d'invitation signée d'un gribouillis quasi indéchiffrable : Mr (ou Mrs ?) « U. N. Owen ³⁴ ».

Autrement dit, *Unknown* : l'assassin les nargue. Comme il est fou, il s'en est envoyé une à lui-même. Quant aux détectives privés, leur profession les amène à recevoir chaque matin quantité de lettres (raison pour laquelle les secrétaires jouent un rôle important dans de nombreux *polars*). Parfois, une enveloppe suspecte attire leur attention, telle la première du dénommé ABC. Il défie Hercule Poirot de l'empêcher de commettre des meurtres, en lui indiquant précisément le jour et le lieu où ils auront lieu ³⁵. Ou bien une lettre posthume, écrite par un ami, adjure une vieille dame, réputée pour sa sagacité, de faire toute la lumière sur une vilaine affaire ³⁶. Peut-on se dérober aux dernières volontés d'un ami mort ? Surtout s'il est mort assassiné : la lettre « non datée », tracée d'une écriture « tremblée » sur du « papier quadrillé » sortant d'une « pochette à trois pour deux sous les cinq », d'où émane « un effluve ténu de parfum bon marché », signée Abel Benoît (nom qui ne dit rien à son destinataire), est un appel au secours : « un salaud mijote des saloperies, viens me voir à l'hosto... ». Elle parvient trop tard à Nestor Burma, Belita la Gitane ayant hésité à la poster. Ce n'est qu'à la Morgue, à son tatouage libertaire, qu'il reconnaît la victime : un camarade des années de vache enragée. Ainsi débute une enquête qui se double d'une mélancolique plongée dans sa mémoire.

- 16 Les lettres sont aussi très utiles dans les dénouements. L'intrigue de certains romans policiers est parfois si complexe que le lecteur ne

comprendrait rien si le meurtrier ne laissait pas une lettre révélant qui il est, comment il a fait et pourquoi. Souvent, il est déjà mort, ou s'apprête à se suicider. A. Christie a eu recours à cette technique plusieurs fois, notamment dans *Dix Petits Nègres* (1939), où elle reprend (*cum grano salis*) la vieille astuce de la « bouteille à la mer », et dans *Hercule Poirot quitte la scène* (1975). Une lettre posthume du détective belge apprend au capitaine Hastings qu'il a tué Norton avant de se tuer lui-même. L'artifice est patent quand le criminel, après bien des hésitations, n'expédie finalement pas la lettre : elle ne sert qu'à éclairer la lanterne du lecteur. C'est le cas chez Georges Bernanos³⁷. Dans les exemples pris chez la Reine du crime, le suicidé s'accuse et s'érige en Juge Suprême³⁸, presque en Dieu : ceux qu'il a tués méritaient la peine capitale. C'est faute de preuves que la justice des hommes ne les avait pas condamnés. De telles techniques sont propres au roman policier, mais il est fréquent que des lettres, produites à la fin d'œuvres tout autres, servent à confondre un personnage : aux lecteurs (ou au public) de le juger.

- 17 Bas les masques ! Célimène ne pourra plus faire croire à chacun de ses prétendants qu'il est son préféré et continuer à se moquer de tous, après la lecture publique – et vengeresse – des « billet[s] tendre[s] » qu'elle leur a envoyés : chacun y reçoit son « paquet ». Le portrait d'Alceste est cruel : « Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde³⁹. » Insérées dans une pièce en vers, à la dernière scène du dernier acte, leur prose en acquiert un relief saisissant.
- 18 La révélation apportée par une lettre ressemble parfois à un châtiment du Ciel. Tout à la fin de *Manon des sources*, César Soubeyran, ironiquement surnommé « le Papet » (car il a toujours souffert de ne pas avoir eu d'enfants), reçoit la visite d'une vieille amie de jeunesse, la bien-nommée Delphine – Delphes étant la ville de l'oracle d'Apollon. Presque aveugle, comme le devin Tirésias, elle lui apprend le contenu d'une lettre que lui avait envoyée Florette, qu'elle-même a postée, qu'elle connaît encore par cœur, pour avoir aidé son amie à l'écrire, mais que lui n'a jamais reçue. César est terrassé : « Comment est-ce possible que cette lettre se soit perdue⁴⁰ ? » Le « Bossu », qu'il a « lessé mourir [...] apétifeu », était son fils⁴¹. Avant de s'éteindre lui-même, il écrit à Manon, fait

d'elle son héritière, l'implore de lui pardonner et de prier pour son âme. Ce sont les derniers mots du livre. La ficelle a beau être un peu grosse, on est ému, tant le mythe d'Œdipe trouve d'échos en chacun de nous.

- 19 Terrible est aussi la conclusion de *La Promesse de l'aube*. Gravement malade, rongée par le diabète, la mère du narrateur sait qu'elle ne survivra pas jusqu'au retour en France de son fils, pilote dans la RAF. Pour le soutenir, comme elle l'a fait toute sa vie, elle rédige des centaines de lettres et charge une amie d'en envoyer une par jour à son enfant, quand elle sera décédée. Il y répond – tout en s'étonnant parfois du manque d'à-propos du courrier maternel. Ce n'est qu'à son retour à Nice, en 1944, qu'il découvre la vérité : « À l'Hôtel-Pension Mermonts où je fis arrêter la jeep, il n'y avait personne pour m'accueillir. [...] Ma mère était morte trois ans et demi auparavant, quelques mois après mon départ pour l'Angleterre [...]. Au cours des derniers jours qui avaient précédé sa mort, elle avait écrit près de deux cent cinquante lettres, qu'elle avait fait parvenir à son amie en Suisse. [...] Je continuai donc à recevoir de ma mère la force et le courage qu'il me fallait pour persévérer alors qu'elle était morte depuis plus de trois ans⁴². » Depuis des années, il correspondait avec une ombre. Le voilà moralement tenu de devenir l'artiste qu'elle voulait le voir être.
- 20 Cependant ni la morale, ni le Bien ne triomphent toujours.
- 21 Eugénie Grandet ne vivait que dans l'attente de nouvelles de son cousin Charles, qui lui avait juré un éternel amour dans le petit jardin de Saumur. Pure et naïve, elle n'avait pas pu voir ce que la lettre de rupture qu'il écrivait alors à son ancienne maîtresse, Annette, en apprenant la mort de son père, révélait déjà de calculs et d'insensibilité en lui : un « vieillard sous le masque du jeune homme⁴³ ». Sept ans plus tard, de retour des Indes, Charles est devenu un vrai monstre, s'étant enrichi par tous les moyens, en particulier « la traite des nègres⁴⁴ ». Son cœur est plus dur que du cuir. La lettre « horrible » qu'il envoie à Eugénie est un coup de poignard pour elle, alors que lui l'a rédigée en chantonnant un air d'opéra⁴⁵.
- 22 Charles Bovary était resté perplexe devant la « boulette » de papier portant, en guise de signature, un « R ». Il avait bien pensé à

Rodolphe, mais s'était rassuré en raison du caractère ambigu du message. Ce n'est que plus tard qu'il trouve le courage d'ouvrir « le compartiment secret d'un bureau de palissandre » réservé à Emma : « Toutes les lettres de Léon s'y trouvaient. Plus de doute, cette fois ! Il dévora jusqu'à la dernière, fouilla dans tous les coins, tous les meubles, tous les tiroirs, derrière les murs, sanglotant, hurlant, éperdu⁴⁶ ». Il devient fou, passe sa rage sur ce qu'il peut : « Il découvrit une boîte, la défonça d'un coup de pied. Le portrait de Rodolphe lui sauta en plein visage, au milieu des billets doux bouleversés⁴⁷ ». Mais Charles n'est pas de l'étoffe dont on fait les comtes de Monte-Cristo. Il ne se venge de personne. Il sombre dans l'hébétéude, puis meurt. La fin du livre voit l'apothéose du pharmacien Homais.

- 23 Notre bref parcours s'achève. D'aucuns seront déçus de ne pas y avoir trouvé mention de leurs lettres favorites, même si nous avons prévenu, tout de suite, que notre choix serait très personnel. Existe-t-il un livre qui ne comporte pas de lettres ? À tout moment, l'une d'elles peut infléchir et accélérer l'action (comme celle d'Ida, dans *Ferragus*), créer un rebondissement (les révélations apportées par celle de la Demoiselle d'Escalot bouleversent la cour d'Arthur, surtout Guenièvre), provoquer un coup de théâtre (*Manon des sources*). Elles jouent souvent un rôle capital à deux places clés : le début et la fin. Les écrivains s'intéressent à toutes les étapes de leur fabrication, à leur support, à leur aspect, à leur transmission, aux aléas de leur parcours, jusqu'à la lecture finale. Quand elle a lieu (César ne lit pas le message qui l'aurait sauvé). Certaines sont des faux (*Roman du comte d'Anjou*), d'autres sont cryptées (Hérodote, Rabelais), d'autres remplacées (*Hamlet*), souvent pour des motifs malveillants (Edgar Poe). Elles donnent généralement lieu à des réponses écrites, mais pas toutes. Comment répondre à la lettre d'un mort ? À une lettre qui vous tue ? Par l'action. Guerrehés part en quête du meurtrier du chevalier au cygne, qu'il tue à son tour ; Edmond Dantès s'évade et réapparaît quelque vingt ans plus tard pour régler ses comptes (avec usure !), sous le nom du comte de Monte-Cristo ; Miss Marple et Nestor Burma démasquent et punissent les criminels ; le Papet tâche de réparer le mal commis ; le narrateur de *Promesse de l'aube* devient un grand écrivain. Mais

d'autres renoncent : Charles Bovary se laisse mourir. Eugénie Grandet se tourne vers Dieu.

- 24 Nous n'avons évoqué ni les recueils de lettres, ni les romans par lettres, plusieurs contributeurs le faisant eux-mêmes dans leurs articles : autant éviter les redites.

NOTES

- 1 *The New Yorker*, « Of Eco and E-mail », HADEN-GUEST Anthony, 26/06/1995, p. 58.
- 2 HOUELLEBECQ Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1994, p. 83.
- 3 Du même auteur, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005. La nouvelle technologie employée tient du courriel et de la vidéo-conférence.
- 4 *Ibid.*, p. 374-375.
- 5 BALZAC Honoré de, *Ferragus, chef des Dévorants*, in *Histoire des Treize*, CASTEX Pierre-George éd., Paris, Garnier, 1956, chap. II. « Ferragus », p. 69-71 pour l'intégralité de la lettre.
- 6 Une tradition voit en elle Sapho.
- 7 OVIDE, *Les Métamorphoses*, PUGET Louis, GUIARD Théodore, CHEVRIAU et FOUQUIER trad., revue par VIDEAU Anne, Paris, Le Livre de Poche, 2010, L. IX, p. 342-344 pour l'ensemble de la rédaction de la lettre.
- 8 *Le Roman de Tristan* de BEROUL, in *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, MARCHELLO-NIZIA Christiane dir., Paris, Gallimard, 1995, « La Pléiade », p. 68.
- 9 *Première Continuation de Perceval*, ROACH William éd., VAN COOLPUT-STORMS Colette-Anne trad., Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », 1993, p. 550-553.
- 10 « Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, monseigneur Gauvain aperçut près de la demoiselle une belle aumônière de grand prix qui pendait à sa ceinture ; il la prend aussitôt, l'ouvre, et en tire une lettre qu'il déplie et donne au roi, qui commence tout de suite à la lire », *La Mort du Roi Arthur*, BAUMGARTNER Emmanuèle et DE MEDEIROS Marie-Thérèse éd. et trad., Paris, Champion, 2007, p. 176-180, § 58-60 pour l'ensemble de l'épisode.

- 11 « Elle compose un tissu où sa main ingénieuse, mêlant les fils de pourpre aux fils blancs, trace le crime de Térée », *Les Métamorphoses*, éd. cit. sup., L. VI, p. 239.
- 12 *Philomena*, in CHRÉTIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, POIRION Daniel dir., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1994, p. 944.
- 13 RABELAIS François, *Pantagruel*, MICHEL Pierre éd., Paris, Gallimard, 1964, chap. XXIV, p. 317.
- 14 HÉRODOTE, *L'Enquête*, BARGUET Andrée éd., Paris, Gallimard, 1990, T. II, L. V, § 35, p. 47.
- 15 JEHAN BODEL, *Le Jeu de saint Nicolas*, HENRY Albert éd., Genève, Droz, 2008, p. 74-86 en particulier. « l'Arbre Sec » est la limite ultime du monde connu. On ignore la raison de cette dénomination.
- 16 *Ibid.*, p. 75, v. 243.
- 17 *Ysaÿe le Triste. Roman arthurien du Moyen Âge tardif*, GIACCHETTI André éd., Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1989, p. 95, § 98.
- 18 *Le Barbier de Séville*, SCHERER Jacques éd., Paris, Gallimard, « Folio classique », 1982, Acte II, sc. XI, p. 96.
- 19 Il y entonne son grand air : « A un dottor della mia sorte... » (ROSSINI Gioachino/ STERBINI Cesare, *Il Barbiere di Siviglia*, Acte I, sc. II).
- 20 *Les Douze Césars*, RAT Maurice éd., Paris, Garnier, 1954, T. I : César, chap. XXXI, p. 88.
- 21 « Galopin » signifie : le petit-qui-galope. C'est le nom d'un nain magicien d'Élie de Saint-Gilles (XII^e siècle) et d'un messenger surnaturel de *Garin le Loherain* (XIII^e siècle).
- 22 Avant d'entamer sa mission, le « coulius » Aubéron du *Jeu de saint Nicolas* fait escale dans une auberge. Lui tient le vin à merveille, puisqu'il avale d'un trait un « hanap » d'une pinte, sans en être incommodé le moins du monde (*op. cit.*, p. 76). Quant au Galopin de *Garin le Loherain*, c'est un pilier de taverne.
- 23 Jean MAILLART, *Le Roman du comte d'Anjou*, MORA-LEBRUN Francine trad., Paris, Gallimard, 1998, p. 112.
- 24 *Ibid.*, p. 119.

- 25 Comme Peau d'Âne, elle avait déjà dû fuir son père, le comte d'Anjou, animé de désirs incestueux.
- 26 « Here's the commission: read it at more leisure », SHAKESPEARE W., *Hamlet, Prince of Denmark*, in *The Illustrated Stratford Shakespeare*, éd. cit. sup., Acte V, sc. II, p. 828.
- 27 POE Edgar Allan., *Histoires extraordinaires*, « La Lettre volée », trad. BAUDELAIRE Charles, Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 63. Par son côté presque abstrait, sa stylisation, cette nouvelle a captivé écrivains, psychanalystes et philosophes, en particulier Jacques Lacan, Jacques DERRIDA et Philippe SOLLERS.
- 28 *Ibid.*, p. 89.
- 29 *Ibid.*, p. 59.
- 30 Le 13 janvier 1898, très exactement.
- 31 BALZAC, Ferragus, chef des Dévorants, éd. cit. sup., p. 66.
- 32 DUMAS Alexandre, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Le Livre de Poche, 1973, Tome I, chap. IV : « Complot », p. 42.
- 33 *Ibid.*, p. 43.
- 34 CHRISTIE Agatha, *Dix Petits Nègres*, Postif Louis trad., Paris, Le Livre de Poche, 1992, chap. I, p. 5, 7, 11.
- 35 Du même auteur : *The ABC Murders* (1936).
- 36 Du même auteur : *Nemesis* (1971). La vieille dame est évidemment Miss Marple.
- 37 *Un crime*, Paris, Plon, « Le Livre de Poche », 1969, III^e Partie, chap. II. Ici, La lettre n'explique pas tout, mais elle met le lecteur sur la bonne voie. Il ne lui reste plus qu'à tout relire.
- 38 Wargrave, l'assassin de *Dix Petits Nègres*, est d'ailleurs un juge à la retraite.
- 39 *Le Misanthrope*, Acte V, sc. IV, p. 344, in Molière. *Œuvres complètes*, TOUCHARD Pierre-Aimé éd., Paris, Le Seuil, 1962.
- 40 PAGNOL Marcel, *Manon des sources*, in Marcel Pagnol. *Œuvres complètes III. Souvenirs et romans*, Paris, de Fallois, 1995, p. 1076.
- 41 *Ibid.*, p. 1083-1084 pour l'ensemble de la lettre. Comme dans le cas d'Ida (Ferragus), les fautes d'orthographe de cette lettre ne la rendent que plus pathétique.

42 GARY Romain, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, chap. XLII, p. 450-451. Cette correspondance d'Outre-tombe est une fiction littéraire. L'auteur ne se confond pas avec le narrateur. Gary a appris le décès de sa mère alors qu'il se trouvait encore en Angleterre.

43 Charles l'avait laissée ouverte sur la table, s'étant endormi en l'écrivant, et Eugénie l'avait lue. Elle préfigure celle qu'il envoie sept ans après à l'héroïne (BALZAC H., *Eugénie Grandet*, Paris, GF Flammarion, 1964, p. 107-109).

44 *Ibid.*, p. 167-170 pour l'ensemble de la lettre à Eugénie et les commentaires du narrateur.

45 Le cruel « Non piu andrai... » chanté par Figaro à Cherubino à la fin de l'Acte I des *Nozze di Figaro*.

46 FLAUBERT G., *Madame Bovary*, éd. cit. sup., III^e Partie, chap. XI, p. 407-408.

47 *Ibid.*

AUTEUR

Anne Martineau

(MCF Langue et Littérature médiévales) – CELEC (EA 3069), Université Jean Monnet Saint-Étienne

IDREF : <https://www.idref.fr/075962136>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000046996158>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14509047>

La relation épistolaire au Moyen Âge

Marc Le Person

DOI : 10.35562/celec.488

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Étude de lettres authentiques écrites par des personnes réelles au Moyen Âge

Lettre n° 1 : Charte du sire de Joinville (octobre 1294), authentifiée de sa main

Lettre n° 2 : Lettre de Joinville à Louis X, le Hutin (1289-1316) [Juin 1315]

Lettre n° 3 : Lettre-Pétition des habitants de Decize au Chapitre de Nevers (4 avril 1336)

Lettre n° 4 : Lettre de Jeanne d'Arc à Philippe le Bon, duc de Bourgogne (17 juillet 1429)

Lettre n° 5 : Lettre circulaire de Jeanne d'Arc aux habitants de Riom (9 novembre 1429)

Lettre n° 6 : Lettre de Louis XI (25 juin 1477)

Que nous apprennent les œuvres littéraires sur le champ lexical du courrier au Moyen Âge, sur la matérialité et la rédaction des lettres, sur la transmission du courrier, sur son envoi et sur sa réception ?

Champ lexical du courrier au Moyen Âge : un peu de terminologie

Transmission du courrier

Envoi et réception de la lettre

Le genre épistolaire entre progressivement dans l'univers littéraire fictionnel préfigurant le roman épistolaire qui se développera d'une manière plus aboutie dans les siècles suivants

Recours sporadique au courrier fictif dans les romans

Utilisation et insertion plus systématiques de la lettre fictive dans la littérature romanesque

Le Livre du Voir Dit, premier roman épistolaire ?

TEXTE

- 1 Après avoir commenté des lettres authentiques, écrites entre les ^{xiii}e et ^{xv}e siècles, il conviendra d'évoquer ce que nous apprennent les œuvres littéraires sur le champ lexical du courrier au Moyen Âge, sur la matérialité et la rédaction des lettres, sur la transmission du

courrier, sur son envoi et sur sa réception. Enfin il s'agira de voir comment la lettre entre progressivement dans l'univers littéraire fictionnel préfigurant le roman épistolaire qui se développera d'une manière plus aboutie dans les siècles suivants¹.

Étude de lettres authentiques écrites par des personnes réelles au Moyen Âge

- 2 Nous allons présenter et commenter six lettres authentiques pour tenter d'évoquer la variété de leur sujet, l'intérêt de leur contenu et la relative importance de la correspondance à cette époque (lettres privées et personnelles révélant les comportements, les sentiments, les traits de caractère et le degré d'intimité des correspondants, lettres officielles, diplomatiques et juridiques ou lettres ouvertes à caractère polémique ou revendicatif destinées à être connues publiquement).

Lettre n° 1 : Charte du sire de Joinville (octobre 1294), authentifiée de sa main

- 3 Musée des Archives départementales (Allier, Chazaud : archiviste), n° 99, Planche XXXIX.
- Jean (Jehan), sire de Joinville, sénéchal de Champagne (v. 1224-1317 : il a vécu 93 ans !) est le célèbre mémorialiste de Saint Louis (Louis IX, 1214-1270), auteur d'une *Vie de Saint Louis*, écrite entre 1305 et 1309 à la demande de Jeanne de Navarre.
- 4 Cette chartre, appelée aussi simplement « lettres/lectres », au sens de « texte écrit » (lignes 2, 3, 6, 18), est un document exprimant un acte juridique et lui conférant une valeur authentique qui tient à la notoriété de l'auteur de l'acte et de son sceau. Elle a pour objet la confirmation d'une autre chartre antérieure donnée par lui en janvier 1257 (n. st.) qui portait :

1) Ratification de diverses donations faites par les seigneurs de la Fauche au prieuré Saint-Georges de Rémonvaux (Haute-Marne,

arrondissement de Chaumont) ; [cité l. 5-12]

2) Donation par Joinville au même prieuré d'une rente annuelle d'un tonneau d'un demi-muid de vin (l. 12-17) à prendre dans son cellier de Joinville, à l'époque des vendanges, pour chanter des messes, certaines à l'intention de sa famille et d'autres pour le salut de son âme pendant le reste de sa vie et chaque année à la date anniversaire de sa mort (il ignore qu'il lui reste encore 23 ans à vivre).

- 5 Cette seconde chartre, après le préambule habituel d'authentification (invocation et titulature, c'est-à-dire nom et titre de l'auteur, date, sceau, formules garantissant l'intégralité du document) [l. 1-5], cite le texte de la première chartre (l. 5-17) pour en reconduire les termes, certifiée par Joinville lui-même et munie de son sceau (l. 17-21). En outre, et c'est ce qui en fait le principal intérêt et lui donne un caractère émouvant, elle porte une note de la main même de Joinville (une apostille), ajoutée par lui tout à la fin pour prescrire l'exécution ponctuelle de sa donation (l. 21-22) : « *Et je commande à tous mes sergents qu'ils les payent toujours sans délai. Ce fut écrit de ma main.* » Le sceau manque.

Lettre n° 2 : Lettre de Joinville à Louis X, le Hutin (1289-1316) [Juin 1315]

- 6 B. N., fonds français 12764, pièce 82 (cf. édition de Nathalis de Wailly, p. 448-452).
Cette lettre porte pour adresse : « A mon bien aimé seigneur, le roi de France et de Navarre ».
Elle a été dictée par Joinville (âgé de 90 ans) et adressée à Louis X, le Hutin (= le querelleur), qui va mourir un an plus tard.
- 7 Cette lettre témoigne des aléas dans la distribution du courrier (l. 8-13). Joinville envoie une lettre d'excuse pour expliquer au roi pourquoi il ne peut pas venir au rendez-vous fixé à la mi-juin : la lettre du roi a mis huit jours à lui parvenir et n'est arrivée que le second dimanche de juin. Elle montre par ailleurs avec quelle respectueuse familiarité le vieux sénéchal de Champagne s'adressait au roi qu'il avait connu tout jeune (l. 13-15) : il s'excuse d'avoir utilisé spontanément la formule moins protocolaire « *mon bon signour* » au début de sa lettre comme il avait l'habitude de le faire avec les rois qui l'avaient précédé : Philippe III le Hardi et Philippe IV le Bel, grand-père et père

de Louis X le Hutin, arrière-petit-fils de Saint Louis. On voit aussi (dans les lignes 6-8) qu'il donne encore son avis au roi (le bon conseil) sur les affaires du royaume, en l'occurrence les séquelles du conflit avec la Flandre, commencé sous le règne de son père.

Lettre n° 3 : Lettre-Pétition des habitants de Decize au Chapitre de Nevers (4 avril 1336)

8 In Musée des Archives départementales, n° 109 (planche XLI)

- 1) A vous honorables homes et discrez (= sages, avisés), noz chiers seigneurs le doyen et le chapitre de Nevers, supplient humblement
- 2) li habitant des villes de Dysise et de Saint-Privé, et especialement nous qui havons mis noz seels (= sceaux) en ceste presente supplica-
- 3) -cion, que, comme il vous a plehu commettre et establir Hugues de Bray a gouverner les escoles des Dysise, et nous soyens
- 4) certain que li diz governemenz n'est ne bons ne suffisenz ne proffitaibles es enfanz ds dictes escoles, par ce que
- 5) li dit escoliers ne prisent rien (n'ont aucune estime, aucun respect pour) le dit maistre, et avec ce le diz maistres, a la feste de saint Nicholas de hyver
- 6) darrenierement passée, donna et ostroya a ses diz ecoliers en licence de joyer (= jouer) es dez jusques a la some de XII deniers ;
- 7) par la quelle licence a eux lors donnée dou dit maistre, il sil (= s'i/s'y) sont sit (= si) acostumé que chascun jour il joyent
- 8) en l'escole es dez a la vehue et sehue dou dit maistre, et hont li dit escolier pour ce fere leurs perres (= pierres) propres et
- 9) plates (= plaques de métal ?) ; et quant aucune foiz li diz maistres par onte les en veaust corriger et battre, il se deffendent et le
- 10) ferent de perres ou autres choses ou le poygnent (= piquent, égratignent) de leurs grefes, enfant de XIII ans ou envoyron ; et de
- 11) ce est commune fame (= réputation) et renommee en dittes villes et en pluseurs autres lieux ; et encor hay (= est) il out (= ou = en le >chez le) dit mai-
- 12) -stre pluseurs autres vices, les quiex nous ne volons mie dire chascun par soy (= énumérer) ; qu'il vous plese, nostre chier
- 13) seigneur, metre et establir un autre bon et convenaible gouverneur es dittes escoles, ou si ce non (= sinon), ne vous
- 14) desplese, nostre chier seigneur (= le doyen du chapitre), quar il conviendra que, par cause du dit gouvernement, nous qui enfanz

15) y havons les envoyens autre pa [r] t es escoles et les metoyens en
autre gouvernement. Et nostre chier seigneur,
16) nous vous voudroyens supplier, tant ou non de nous come ou non
de touz ceux qui enfanz hont et
17) ont a havoïr es dictes escoles, que ou dit gouvernement il vous
plese metre et establir Guillaume Chanut, clerc,
18) quar il nous pleroit mout, par ce que il est de nostre païs et que il
nous est certain que il seroit bons et
19) convenaibles a ce, et feroit le proffit des enfanz. Ou tesmoing de
la quel supplicacion et des choses en ycelle
20) contenues nous y avons mis noz seels (= sceaux), c'est assavoir
chascuns de nous en la cue (= queue de parchemin < cauda) en la
quelle ses nons
21) est escripiz, le jeudi après la feste de la resurreccion nostre
Seigneur, l'an mil CCC.XXX et six.

*Suivent 35 queues en parchemin sur lesquelles étaient plaqués
35 sceaux de cire brune, au-dessous des noms des requérants. (La
première queue, seule, est arrachée.)*

Trente-cinq habitants de la ville de Decize (Dysise) [Nièvre, arrondissement de Nevers] et du faubourg de Saint-Privé adressent une requête au Chapitre de Nevers pour se plaindre de l'insuffisance de Hugues de Bray, maître commis par ledit chapitre au gouvernement des écoles de Decize (l. 1-4) :

- 9 Ce maître ne se fait pas respecter par les escoliers (l. 5). Le jour de la Saint-Nicolas (6 décembre 1335), il leur a permis de jouer aux dés jusqu'à la somme de 12 deniers (l. 5-8). Maintenant les élèves en ont pris l'habitude, et quand le maître veut les en empêcher, ils le battent, lui lancent des pierres et le griffent (l. 9-10). Hugues de Bray a une mauvaise réputation et encore d'autres défauts, que les pétitionnaires ne jugent pas à propos d'énumérer (l. 11-12). Ils demandent donc sa révocation et la nomination d'un autre directeur de l'école, et, en forme de chantage, ils disent que, s'ils n'obtiennent pas satisfaction, ils se verront obligés d'envoyer leurs enfants à l'école ailleurs (l. 12-15). Enfin, ils donnent le nom d'un remplaçant et désignent Guillaume Chanu, clerc, comme celui qu'ils aimeraient le mieux voir nommé maître à la place de Hugues de Bray, car il est du pays et leur semble un bon professeur (l. 17-19).

Lettre n° 4 : Lettre de Jeanne d'Arc à Philippe le Bon, duc de Bourgogne (17 juillet 1429)

- 10 Musée des Archives départementales (Nord), n° 123 (planche XLVII)
[L'abbé Dehaisnes : archiviste]

† Jhesus Maria.

- 1) Hault et redoubté prince, duc de Bourgoingne, Jehanne la Pucelle vous requiert de par le roy du ciel, mon droicturier
- 2) et souverain seigneur, que le roy de France et vous, faciez bonne paix ferme, qui dure longuement. Pardonnez l'un à l'autre
- 3) de bon cuer, entierement, ainsi que doivent faire loyaulx chrestians ; et s'il vous plaist a guerroier, si alez sur les Sarrazins.
- 4) Prince de Bourgoingne, je vous prie, supplie et requiers tant humblement que requierir vous puis, que ne guerroiez plus ou
- 5) saint royaume de France, et faictes retraire incontinent et briefment voz gens qui sont en aucunes places et forteresses
- 6) du dict saint royaume ; et de la part du gentil roy de France, il est prest de faire paix a vous, sauve son honneur, s'il ne tient
- 7) en vous. Et vous faiz a savoir de par le roy du ciel, mon droicturier et souverain seigneur, pour vostre bien et pour vostre honneur
- 8) et sur voz vie, que vous n'y gagnerez point bataille a l'encontre des loyaulx François, et que tous ceulx qui guerroient ou dict
- 9) saint royaume de France, guerroient contre le roy Jhesus, roy du ciel et de tout le monde, mon droicturier et souverain seigneur.
- 10) t vous prie et requiers à jointes mains, que ne faictes nulle bataille ne ne guerroiez contre nous, vous, voz gens
- 11) ou subgiez ; et croiez seurement que, quelque nombre de gens que amenez contre nous, qu'ilz n'y gagneront mie,
- 12) et sera grant pitié de la grant bataille et du sang qui y sera respendu de ceulx qui y vendront contre nous, Et a trois sepmaines
- 13) que je vous avoye escript et envoié bonnes lettres par ung hérault, que feussiez au sacre du roy qui, aujourd'hui dimenche
- 14) xvii^e jour de ce présent mois de juillet, ce fait en la cité de Reims, dont je n'ay eu point de response, ne n'ouy oncques puis
- 15) nouvelles du dict hérault. A Dieu vous commens et soit garde de vous, s'il lui plaist et prie Dieu qu'il y mette bonne pais.
- 16) Escrip au dict lieu de Reims, le dict xvii^e jour de juillet.

Sur l'adresse : « Au duc de Bourgoingne. »

(Procès, t. V, p. 126. L'original est encore aux archives de Lille.)

Jeanne d'Arc a fait écrire plusieurs lettres en son nom. Même si certaines ont disparu, une dizaine sont connues et cinq d'entre elles subsistent dans leur forme originale des années 1429-1430 : outre cette lettre au duc de Bourgogne, trois lettres circulaires aux habitants de Reims et une aux habitants de Riom ont été conservées.

- 11 Cette lettre est datée de Reims, le jour même du sacre de Charles VII, le 17 juillet 1429. Au dos est écrit : « Au duc de Bourgoingne ». Après l'en-tête solennel « † Jhesus, Maria » précédé de la croix, Jeanne d'Arc adjure, avec gravité, au nom du ciel, le duc de Bourgogne de faire la paix avec le roi de France, qui est prêt de son côté à faire de même. S'il veut faire la guerre, qu'il aille plutôt combattre les Sarrasins. Elle l'exhorte à retirer ses troupes des places fortes occupées : poursuivre les hostilités contre le saint royaume de France ne mènerait à rien et ferait couler le sang inutilement (l. 1-12). Elle lui reproche vivement de ne pas avoir répondu à une lettre envoyée par un héraut trois semaines auparavant, par laquelle elle l'invitait à venir assister au sacre du roi à Reims (l. 12-15). [Cette lettre nous donne une idée des délais du courrier et nous rappelle qu'il était confié à des chevaucheurs spéciaux.] Elle termine en le recommandant à Dieu qui peut inspirer la paix (l. 15-16). Cette lettre sur parchemin, non signée, est conservée aux Archives départementales du Nord.

Lettre n° 5 : Lettre circulaire de Jeanne d'Arc aux habitants de Riom (9 novembre 1429)

- 12 Planche XXVII, n° 124. Archives communales de Riom (sous la cote AA 33 : lettre aux Riomois). [Cohendy : archiviste]. La signature « Jehanne » est autographe.
- 13 Cette lettre, envoyée de Moulins, est la première des trois lettres signées « Jehanne » de la main de la Pucelle. Jeanne d'Arc a bien signé les trois lettres revêtues de son nom selon les experts qui se sont toujours accordés à reconnaître que la signature était d'une même main.

- 14 Dans cette lettre, après avoir rappelé la prise récente de la ville de Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), elle demande aux Riomois de lui envoyer des munitions, des armes et des habillements de guerre pour aider au siège de la Charité-sur-Loire (Nièvre).
- 15 Une lettre contenant la même demande fut adressée le même jour aux habitants de Riom par Charles II, sire d'Albret, comte de Dreux, lieutenant du roi en Berry, et portée par le même porteur. Des lettres semblables avaient déjà été envoyées deux jours auparavant, le 7 novembre, par Jeanne d'Arc et par le sire d'Albret, à la ville de Clermont en Auvergne.

Lettre n° 6 : Lettre de Louis XI (25 juin 1477)

- 16 Paris, BNF, fr. 2913, fol. 15 r°.

1) Monseigneur le grant maistre, je vous envoie troys ou quatre
2) Mille faucheurs pour faire le gast (ravage, destruction) que vous savez. Je vous pryé, mettez
3) les en besongne, et ne plaignez pas cinq ou six pippes (barriques) de vin
4) a les faire bien boyre et a les enyvrrer. Et l'endemain bien
5) matin mettez les en besongne tellement que j'en oye parler. Et,
6) monseigneur le grant maistre mon amy, je vous assure que ce sera la chose
7) au monde qui fera le plus tost dire le mot (donner un sujet de conversation) a ceulx de Valenciennes.
8) Et adieu. Escript a monseigneur. Saint-Quentin, le xxv^e jour de juing.

Signé : Loys

De Chaumont

- 17 Ce recueil conserve une grande partie de la correspondance de Louis XI (1423-1483, roi de France en 1461). Cette lettre a été envoyée de « Saint-Quentin ». Le destinataire de la lettre est Antoine de Chabannes, comte de Dammartin (vers 1408-1488), homme de guerre limousin au service de Charles VII dès son jeune âge, ancien compagnon de Jeanne d'Arc, nommé Grand Maître de France en 1467, après avoir été longtemps un adversaire de Louis XI

(dont il dénonçait les intrigues au roi Charles VII). Le copiste a signé « de Chaumont » (fait par Chaumont). Le roi a signé « Loys ».

- 18 Ce courrier illustre l'habileté brutale du roi. Lors de la campagne du printemps 1477, destinée à s'emparer des possessions bourguignonnes après la mort de Charles le Téméraire, le roi, pour venir à bout de Valenciennes par la famine, veut faire faucher les blés encore verts aux alentours de la ville. Il informe donc Antoine de Chabannes qu'il lui envoie trois ou quatre mille faucheurs à gérer pour cette opération et à mettre au travail. Le roi lui recommande de bien les faire boire et de les laisser s'enivrer pour leur donner du cœur à l'ouvrage et il semble se réjouir à l'avance du mauvais tour qu'il joue aux Valenciennois.
- 19 On peut mettre en parallèle cette lettre avec le récit de cet épisode dû au chroniqueur bourguignon Jean Molinet, hostile à Louis XI, qui fustige ce « cruel exploit », expliquant comment le roi « livra guerre aux bleds et aux avoines » et fit assembler plus de dix mille faucheurs « au mois de juillet que les bleds ne sont tous verts ne tous murs ». Il s'en indigne et, apostrophant Louis XI, le compare à Néron, incendiaire de Rome, et au roi de Ninive qui avait fait jeûner par dérision les bêtes aussi bien que les hommes (Jonas, 3, 7). Mais la morale fut sauve car, malgré ses efforts, Louis XI n'obtint pas le résultat escompté : Valenciennes et Douai refusèrent de se rendre.

Que nous apprennent les œuvres littéraires sur le champ lexical du courrier au Moyen Âge, sur la matérialité et la rédaction des lettres, sur la transmission du courrier, sur son envoi et sur sa réception ?

Champ lexical du courrier au Moyen Âge : un peu de terminologie

- 20 Le mot « épistolaire » (relatif aux lettres) vient de l'adjectif latin *epistularis* dérivé de *epistula/ epistola* > épître, qui signifie « missive », « envoi », mot latin calqué sur le grec *epistollê* : message < du verbe *epsitellein* : envoyer. Le genre épistolaire regroupe donc des œuvres constituées de lettres comme l'indique le terme usuel et générique « lettre(s) » qui désigne le signe graphique (la lettre) et le message écrit résultant de l'ensemble des signes utilisés, employé au singulier collectif comme en français moderne « la lettre » : *Ce qu'il y avait dans la lettre* (Le Voir Dit, v. 202)², ou au pluriel « lettres » : *Les lettres pris et les ouvry* (Le Voir Dit, v. 780).
- 21 Le mot *escript* (<*scriptum*, participe passé du verbe latin *scribere* : écrire, cf. le scribe : celui qui écrit) désigne la lettre comme le résultat de l'acte d'écrire et le terme plus solennel *escripture(s)* insiste sur le style et la rédaction de l'auteur (destinateur) : *Je li envoiai ceste escript* (Le Voir Dit, v. 2978) ; *Li envoya [y] ceste escripture* (Le Voir Dit, v. 3348).
- 22 Le terme *épître*, lui aussi plus solennel, renvoie aux lettres des Actes des Apôtres dans le Nouveau Testament et aux traités de rhétorique où il revêt un caractère technique. Guillaume de Machaut les réserve pour désigner la dimension artistique de sa correspondance amoureuse : ... *nos escriptures,/Autant les douces que les sures,/Que l'on doit appeler espistres/– C'est leurs drois noms et leurs drois titres.* (Le Voir Dit, v. 492-495).
- 23 Pour définir des messages courts ou de simples billets, on utilise aussi le terme *brief(s)*, employé souvent dans la chanson de geste pour désigner une courte missive (< adjectif latin *brevis*, -e : bref) : *Je li fis escrire ce brief* (Le Voir Dit, v. 3048) ou l'on a recours au diminutif « lettrelles » : *De si petitettes lettrelles* (Le Voir Dit, v.1812). Plus rarement le mot *mant* (Ysaïe le Triste³) : mandement, message < *mander* : envoyer, demander, ordonner. Les noms *rescript* (écrit en retour), *rescription* et *response* renvoient à la notion de réciprocité de la communication entre les correspondants : *Or avez oï le rescript* (Le Voir Dit, v. 8494) ; *Quant j'oï sa rescription* (Le Voir Dit, v. 1396) ; *response* (Le Voir Dit, v. 551).

Le verbe *ouïr* révèle que la lettre a été lue à haute voix. Dans *Ysaïe le Triste* (fin ^{xiv}^e s.) pour répondre à une lettre, on parle de *reporter les nouvelles*, *redemander l'entente* du correspondant.

Transmission du courrier

- 24 La lettre est remise à un messager de confiance. Toute personne peut servir de messager. L'expéditeur recourt en cas de courriers officiels et diplomatiques à un personnel spécialisé : coursiers ou chevaucheurs chargés de porter les missives des rois ou des grands seigneurs, hérauts spécialisés dans les invitations à de grands tournois et qui sont aussi des spécialistes de l'héraldique et de la généalogie. Ils peuvent être accompagnés d'une escorte comme le chevalier accompagné de deux *escuyers* dans *Ysaïe le Triste* (§ 112), qui apporte la lettre-proclamation de messire Crudely d'Arbise au *quemun* de Louvresef, car les dangers d'interception du courrier sont réels et à prendre en considération. Il y a toujours la peur qu'il n'arrive pas à destination ou trop tard.
- 25 Dans les chansons de geste, au ^{xii}^e siècle et au début du ^{xiii}^e, le Roi utilise de grands seigneurs de sa cour pour des missions importantes et urgentes. Ces derniers sont d'ailleurs plus des ambassadeurs que de simples messagers ; investis de la confiance du souverain, ils peuvent parler en son nom.
- 26 Les romans arthuriens mettent en scène trois sortes de messagers plus ou moins étranges : des nains, qui ont un lien avec l'autre monde, qui sont d'une rapidité étonnante et qui sont au courant de tout, puis, au service de grands seigneurs et de grandes dames, la corporation des demoiselles messagères, qui, curieusement dans un univers guerrier, traversent sans crainte des espaces dangereux, et qui, elles aussi, sont informées comme par magie de tout ce qui se passe dans le royaume et dans les pays voisins ; elles arrivent à la cour, porteuses de nouvelles inattendues, émanant parfois d'un autre monde, comme dans les romans de Chrétien de Troyes. Et enfin la troisième catégorie des artistes (musiciens, harpistes, jongleurs) qui vont de cour en cour pour exercer leur art tout en délivrant leur message et qui en rapportent aussi des nouvelles.

- 27 Dans le volume IV du roman de *Tristan en prose*⁴, sept lettres échangées entre les personnages grâce aux demoiselles structurent la narration et contribuent à la dramatisation de l'histoire. Le récit s'ouvre sur une scène où Yseut reçoit une demoiselle qu'elle avait envoyée au royaume de Logres auprès de Tristan. Elle lui donne de bonnes nouvelles de Tristan mais avoue qu'elle n'a pas eu la patience d'attendre une réponse écrite de sa part pour revenir. Yseut, frustrée de ne pas tenir recevoir une lettre de son bien-aimé, reproche à la demoiselle de ne pas avoir accompli sa mission (IV, § 1). Tristan et Yseut utilisent encore les services d'une même demoiselle pour communiquer et rester en contact. Voyageant entre la Cornouailles et le royaume de Logres, elle sert de lien à tous les acteurs du roman⁵. Il arrive aussi que l'on se méfie de ces demoiselles. L'une d'elles paraît trop proche de la reine au roi Marc ; il engage finalement un autre messenger, un jeune homme de sa maison en qui il a toute confiance pour porter les lettres qu'il destine à Guenièvre et au roi Arthur (IV, § 178-179).
- 28 Les artistes messagers dans le roman de *Tristan en prose* favorisent la circulation des nouvelles et des messages. Yseut envoie un harpiste en Petite Bretagne pour savoir si Tristan y séjourne (I, § 151). S'il ne parvient pas à trouver Tristan, il rencontre néanmoins sa femme Yseut aux Blanches Mains. Il rencontre Kahédin et accepte de lui servir de messenger et de mettre son talent de chanteur à la disposition du jeune homme en apprenant les paroles et la musique d'un poème d'amour destiné à la reine Yseut. Lorsque le musicien repart une seconde fois en Petite Bretagne, il doit remettre deux lettres, l'une à Tristan qu'il ne trouve toujours pas, l'autre à Kahédin qui comprend au contenu de la lettre que la reine Yseut repousse son amour. Kahédin, au moment de mourir, confie au musicien une dernière lettre contenant un lai où il exprime un émouvant adieu à Yseut, lui laissant entendre qu'il ne peut pas vivre sans son amour. Le décalage chronologique joue un rôle dramatique, puisque cette lettre annonce une mort qui se sera déjà produite quand Yseut entendra le lai (I, § 163, v. 133-140). Dans le volume IV (§ 183), Dinadan, qui veut se venger de la perfidie du roi Marc, engage un harpeur pour chanter devant le roi un poème destiné à le tourner en ridicule et à faire connaître sa trahison et sa bassesse à toute la chevalerie.

Envoi et réception de la lettre

- 29 L'échange de courriers permet aux amants de vivre leur amour de loin : recevoir des lettres, contempler avec émotion et ravissement les écrits de l'être cher, véritables reflets de son âme, permet de compenser la frustration de l'absence. Les lettres lues et relues, couvertes de baisers, mouillées de larmes, placées près du cœur, sont chéries et vénérées comme des reliques, comme des images de la personne aimée, souvent représentée sur le sceau de cire. Héloïse l'explique à Abélard dans une de ses lettres :

Mon bien-aimé, je viens par hasard de recevoir ta lettre de consolation à un ami. J'ai remarqué tout de suite d'après l'en-tête qu'elle était de toi et je me suis mise à la lire avec une passion égale à la tendresse dont je chéris son auteur ; t'ayant perdu physiquement, je voulais du moins recréer par les mots comme une image de toi⁶.

- 30 *Le roman de Tristan en prose* nous donne un témoignage émouvant des émotions suscitées par l'envoi et la réception des courriers amoureux. Lorsque Tristan doit répondre à Yseut, il rédige la lettre seul, dans l'intimité de sa chambre, écrivant de sa main les mots choisis que lui dicte son cœur, puis il embrasse la lettre avant de la remettre au coursier pour lui donner une valeur affective plus grande :

Et saciés que tout celui demoura il laiens pour faire le brief que il veut mander a sa dame pour reconforter le. Quant il l'a fait et parfiné et escrit de ses propres mains, il la saele de son seel et le baille au vaslet. (...) Et lors baise les lettres... (*Tristan en prose*, VII, 37, l. 12-19).

- 31 De son côté, Yseut fait de même en écrivant le courrier de sa main pour que Tristan reconnaisse son écriture. Car c'est un bonheur et une souffrance intenses de reconnaître l'écriture de l'être aimé mais c'est surtout la garantie de l'intimité et du secret du dialogue amoureux :

Assez i pense nuit et jour. Et quant elle a pensé tant qu'ele a son brief mené a fin et de dit et de chant, ele l'escrit de sa propre main pour

l'amor de ce que mesure Tristan le connoisse (*Tristan en prose*, VII, § 1, l. 21-24).

- 32 Le sceau qui ferme la lettre est l'objet d'un culte particulier car il porte la trace symbolique ou même l'image de l'auteur du courrier. Yseut reconnaît ainsi la provenance de cette lettre qu'elle a tant attendue. Elle mouille de ses larmes le sceau et pose maintes fois ses lèvres sur l'effigie de Tristan :

Et ele prent le brief. Et quant ele voit l'ymage de monseigneur Tristan, elle commence a pleurer desus et a baisier le par maintes fois. Et quant ele a tant pleuré desus qu'il est tout mouilliés de ses larmes, ele desploie et trueve que les letres esoint escrites des propres mains monseigneur Tristan (*Tristan en prose*, VII, § 39, l. 1-6).

- 33 Ces gestes qui accompagnent la réception et la lecture des lettres révèlent l'émotion et l'impatience de celui qui attend et reçoit des nouvelles de l'être cher.

Le Livre du Voir Dit de Guillaume de Machaut nous fait assister au même rituel affectif : plaisir et émotion intenses lors de la réception des lettres, première lecture d'une seule traite en silence suivie de nombreuses relectures jusqu'à plus de vingt fois, gestes de tendresse consistant à contempler longuement et à chérir la missive en la plaçant sur son cœur, ou à couvrir de baisers la lettre, véritable substitut de l'être aimé :

[...] par ma foy, il ne fu jour depuis que je les ressus que je ne les baisasse deulz ou trois fois tout du moins. (*Lettre III de la dame*, b, p. 94.)

Mes je mis mes lettres sur mi, / C'est-à-dire desseur mon cuer (v. 793-794).

[...] qar, par ma foy, c'est la chose qui soit en monde ou je pren plus grant plaisir que de veoir et de oïr tout ce qui vient de vous. (*Lettre VII de la dame*, a, p. 160.)

Le genre épistolaire entre progressivement dans l'univers littéraire fictionnel préfigurant le roman épistolaire qui se développera d'une manière plus aboutie dans les siècles suivants

- 34 Le genre épistolaire, constitué de lettres authentiques, est surtout utilisé par de grands personnages, par les clercs et les lettrés qui veulent confronter leurs points de vue philosophiques, exposer leurs arguments et partager leurs connaissances comme en témoignent la richesse des correspondances entre Jean de Salisbury et le comte Henri le Libéral, entre Bernard de Fontaines et les Maîtres des Universités et aussi, en latin, les échanges intellectuels et amoureux contenus dans la superbe correspondance entre Héloïse et Abélard au ^{xii}^e siècle.

Recours sporadique au courrier fictif dans les romans

- 35 Dès le ^{xii}^e siècle, des auteurs littéraires s'intéressent au courrier fictif et se plaisent à imaginer et à mettre en scène des personnages qui, pour se dire leur amour, ont recours à des échanges de correspondance. Mais, à l'origine, l'auteur adopte le plus souvent un point de vue extérieur et s'attache à ne décrire dans son récit que l'envoi de la missive, son mode d'expédition et le comportement des correspondants sans révéler au lecteur le détail du contenu des lettres.
- 36 Dans *Enéas*⁷, roman antique du ^{xii}^e s., la jeune Lavine, amoureuse d'Enéas, fait parvenir au jeune homme une lettre pour lui faire connaître ses sentiments. Le message est copié sur une feuille de parchemin et envoyé avec une flèche à Enéas, qui combat au loin entouré d'ennemis. Le choix de la flèche est bien symbolique d'un message amoureux dont nous ne connaissons pas le texte. L'auteur se

contente de souligner le courage et l'audace de la jeune fille qui se demande si elle peut la première déclarer son amour.

- 37 De même, dans le *Lai de Milon*⁸, Marie de France met en scène un couple d'amants séparés, qui vivent leur amour de loin en échangeant des lettres. Le contenu de la missive est seulement suggéré. L'auteur préfère insister sur la description des gestes et du comportement du destinataire : le parti d'utiliser un cygne comme messenger, de cacher les lettres d'amour dans les plumes de l'oiseau, la tendresse avec laquelle l'amie de Milon déplie la lettre, en brise le sceau, trouve l'encre et le parchemin pour écrire sa réponse.
- 38 Dans le *Roman de Floire et Blancheflor*⁹ (vers 1180), deux adolescents s'écrivent en latin sur des tablettes d'argile ou sur du parchemin pour que leur amour secret ne soit pas découvert. Tout est relatif par ailleurs, car beaucoup de lettrés parlent et comprennent le latin !
- 39 Les auteurs se servent aussi des lettres pour faire rebondir l'action comme le recours à des messages contenant de fausses nouvelles destinées à tromper les personnages et à les faire tomber dans un piège. Dans *Le Chevalier de la Charrette* de Chrétien de Troyes, Lancelot, invité par un méchant nain à le suivre, a été enlevé et emprisonné sur l'ordre de Méléagan. Tout le monde s'inquiète de sa disparition et les chevaliers veulent se lancer à sa recherche. Mais voici qu'un messenger, envoyé par Méléagan, arrive à la cour du roi Baudemagu pour délivrer une lettre mensongère portant un sceau falsifié, destiné à faire croire que Lancelot a écrit cette missive et qu'il se trouve en toute sécurité à la cour du roi Arthur. Abusés par ce subterfuge, les chevaliers rassurés renoncent à partir à la recherche de Lancelot¹⁰.

Utilisation et insertion plus systématiques de la lettre fictive dans la littérature romanesque

- 40 La littérature médiévale n'a pas ignoré non plus l'utilisation de la lettre fictive insérée dans une trame narrative, donnant l'illusion d'une vraie correspondance entre des personnages imaginaires de roman, comme on peut le voir dans plusieurs œuvres comme *Le Tristan en prose* (1230-1260), *Le Voir Dit* (1363-1365) de Guillaume

de Machaut, *Ysaÿe le Triste* (fin ^{xiv}^e – début ^{xv}^e s.), préfigurant ainsi le roman épistolaire qui se développera d'une manière plus aboutie dans les siècles suivants.

- 41 *Le roman de Tristan en prose*, composé entre 1230 et 1235, utilise de nouveaux procédés d'écriture comme l'insertion de lettres en vers ou en prose. Ces lettres sont composées et organisées en fonction des aventures des héros ; elles jouent un rôle essentiel pour contribuer à la structure romanesque et renforcer l'intérêt dramatique du texte en tissant au fil de la narration une trame lyrique et structurante qui relie entre eux les personnages ; souvent apprises par cœur par le messager, elles sont ensuite lues, récitées ou chantées. L'innovation romanesque tient en grande partie à ce jeu subtil qui mêle narration et chant d'amour et ouvre ainsi la voie à une forme de genre du roman épistolaire.
- 42 *Ysaÿe le Triste*, roman arthurien, en prose picarde du ^{xiv}^e siècle, se présente comme une suite du *Tristan en prose* et raconte les aventures d'Ysaÿe, fils de Tristan et d'Yseut, puis celles de son fils Marc. Parmi un nombre considérable de missives (près d'un millier !), dont seule la teneur est connue, quinze lettres, dont le texte est révélé au lecteur, sont insérées dans le récit et contribuent à structurer la trame romanesque en créant un réseau entre les personnages.
- 43 Il convient d'étudier de manière plus précise l'utilisation de la correspondance dans le *Livre du Voir Dit* de Guillaume de Machaut qui contient les composantes d'un véritable roman épistolaire.

***Le Livre du Voir Dit*, premier roman épistolaire ?**

- 44 *Le Livre du Voir Dit* est une œuvre composite en vers et en prose, entremêlant plusieurs types d'écriture : des couplets d'octosyllabes narratifs à rimes plates, et quelque 65 poèmes lyriques de formes diverses¹¹ ; il contient, insérée parmi les textes poétiques, une correspondance amoureuse de quarante-six lettres en prose, échangées entre le poète vieillissant et sa jeune admiratrice : elles sont réparties à égalité entre les deux correspondants¹². Leur présence donne à cette œuvre l'aspect d'un véritable roman

épistolaire, sans doute l'un des premiers de la littérature française. Nous lisons ainsi toute une correspondance intime entre deux personnages que tout sépare (l'âge, la condition sociale, l'aspect physique, l'éloignement de leur résidence), mais que rapproche leur passion commune pour la littérature et la musique. Ils s'envoient dans leurs lettres des poèmes qui illustrent leur relation amoureuse et lui font écho. Ils vivent leur amour de loin et se font part de leurs états d'âme. Nous assistons à toute l'évolution de cette relation amoureuse depuis sa naissance jusqu'à son déclin.

- 45 *Le Livre du Voir Dit* raconte une histoire d'amour, mais aussi « l'histoire de la transformation de cet amour en livre ». Le poète écrit à sa dame : « Vostres livres se fait et est bien avanciez car j'en fais tous les jours cent vers. » Il se présente donc aussi comme un livre d'amour en train de s'écrire. À son admiratrice, Toute Belle, qui lui manifeste la première son désir de le rencontrer et le plaisir de recevoir ses poèmes, le poète répond qu'il espère lui aussi faire sa connaissance et la voir bientôt. Ainsi s'enchaînent quatre vagues successives de lettres envoyées en alternance régulière par les deux correspondants¹³. Mais ce rythme harmonieux et alternatif s'interrompt : les correspondants envoient chacun à leur tour plusieurs messages de suite auxquels succèdent, après un silence plus ou moins long, plusieurs réponses successives¹⁴. Ces groupes de messages consécutifs à des ruptures et des solutions de continuité chronologique traduisent la dégradation de la relation amoureuse. Le désamour se lit aussi dans la brièveté progressive des lettres comme si l'ampleur du texte était proportionnelle à l'intensité des sentiments. Les simples billets succédant à de plus longues missives.
- 46 Le lecteur, témoin permanent du déroulement de cette aventure sentimentale, est ainsi tenu en haleine et reste dans l'expectative de ce qu'il va advenir. Comme le souligne Jean Rousset, dans ce type de correspondance intime « les personnages disent leur vie en même temps qu'ils la vivent ; le lecteur est rendu contemporain de l'action ; il la vit dans le moment même où elle est vécue et écrite par le personnage¹⁵ ». Toutefois cette immédiateté est à nuancer, car l'auteur nous livre sa correspondance quotidienne en différé, à l'égard de laquelle il prend une certaine distance de composition. Il réorganise le récit et remanie quelque peu la chronologie de cette aventure sentimentale. Les 26 premières lettres ne sont pas datées. À

partir de la lettre 27, mis à part trois missives (30, 31 et 46), elles comportent toutes une date, à la demande du poète :

Mais j'ay trop à faire à querir les lettres qui respondent les unes aus autres. Si vous pri qu'en toutes les lettres que vous m'envoierés d'ores-en-avant, il y ait date, sans nommer le lieu (XXVII, f, p. 450).

- 47 Il donne lui-même l'exemple en datant la lettre 27 :
Escript le .VIII^e. jour d'aoust. La lettre dans laquelle le poète annonce qu'il s'est mis à la composition du *Voir Dit*. Pour insérer les lettres dans le livre poétique qu'il est en train de composer, il doit les classer avec une certaine vraisemblance. Il opère des choix, ne reproduit pas toujours toutes les lettres, et se contente d'en résumer certaines :

Je ne met pas icy sa lettre/Que ce seroit trop long a mettre (v. 1810-1811).

- 48 Il règne d'ailleurs une certaine impression de désordre dans la correspondance initiale. Les missives ne semblent pas toujours se répondre parfaitement. L'écrivain a-t-il voulu ainsi donner plus d'authenticité à son récit en suggérant la possibilité de lacunes et de pertes comme il arrive souvent dans les échanges épistolaires ? Ainsi supprime-t-il, de son propre aveu, tous les petits billets que les deux amoureux s'adressaient chaque jour, les jugeant finalement sans importance :

De si petitettes lettrelles.../Quar il n'i avoit que .II. mots/Et pour ce seulement m'en tais. (v.1812-1818)

- 49 Il va même jusqu'à mentionner une de ses lettres qui a disparu (v. 5798-5799) : celle qu'a brûlée Toute Belle avant même d'en avoir fini la lecture, affligée qu'elle était par les nombreux reproches adressés par le poète, comme elle le raconte dans la lettre 32 (p. 450) :

[...] je les commençai à lire plus de .X. fois, et si ne les pooie parlire (et je ne pouvais en terminer la lecture), tant avoie le cuer courecié et les yeux plains de larmes : si les ai arses et jette [e] s ou feu, ad fin que je ne les voie jamais, car elles me coureceroient toutes fois que je les verroie (XXXII, p. 540).

Mais cette lettre 30, prétendument détruite, se retrouve insérée dans la lettre suivante, car l'auteur a eu la prudence d'en garder une copie avant de l'envoyer à sa dame. Il souligne ainsi avec habileté la fragilité et les aléas d'une correspondance intime exposée au désamour.

- 50 L'art de la rhétorique n'est pas non plus absent dans les lettres du *Voir Dit* : elles suivent généralement la construction en cinq parties, recommandée par les *artes dictaminis* : la *salutatio*, la *captatio benevolentiae* (compliments), la *narratio* (l'exposé), la *petitio* (la demande) et la *conclusio*. Dans la lettre X, l'auteur respecte ce schéma : après l'apostrophe initiale « *Ma treschiere et ma tres souveraine dame* » (a, p. 184), le poète rend grâce à Toute Belle pour tous les bienfaits qu'elle lui a procurés, puis il exprime le bonheur qu'il ressent à contempler son magnifique portrait. Il lui demande d'apprendre une ballade qu'il a composée à son intention. Et dans la clausule, il invoque Dieu en faveur de sa bien-aimée.
- 51 *Le Livre du Voir Dit* se présente en définitive comme une réflexion sur la variété de l'écriture et des styles. François Suard¹⁶ nous invite à le considérer comme une tentative d'art total, combinant les ressources du lyrisme, du vers narratif et de la prose et mêlant la littérature, la musique des pièces lyriques et la peinture (à travers l'image de la dame).
- 52 Au terme de cette étude il apparaît que les échanges de courrier sont relativement nombreux malgré les difficultés de communication ; les sujets des lettres sont extrêmement variés comme on l'a vu ; les romans médiévaux s'en font l'écho, même s'ils favorisent plutôt la correspondance amoureuse, seule capable de faire vivre un amour de loin, qui doit demeurer secret. Assurément les lettres fictives tiennent une place de plus en plus importante dans la structure des récits et dans la communication entre les personnages de romans, mais les auteurs se contentent de les insérer dans leur fiction de façon sporadique, sans aller jusqu'à constituer un roman purement épistolaire comme cela sera le cas au XVIII^e siècle, avec *Les Liaisons dangereuses* ou *La Nouvelle Héloïse*. Au Moyen Âge, en dehors de recueils de lettres authentiques comme celui d'Héloïse et d'Abélard, il n'existe aucune œuvre fictionnelle entièrement et exclusivement constituée de lettres. Au demeurant, les auteurs médiévaux jettent déjà clairement les fondements du roman

épistolaire et maîtrisent déjà la plupart des techniques et des effets permettant de créer les rebondissements de l'intrigue et les retournements de situation tout en utilisant une variété de styles entre poésie et prose dans une sorte d'art total.

NOTES

- 1 Cette conférence inaugurale utilise des documents commentés dans mes cours de paléographie, donnés à l'Université Lyon 3 et un recueil de cours de séminaires du CEDIC, Centre Jean Prévost, durant les années 2003-2006, publiés sous le titre *La Lettre et les lettres, entre deux*, dont les textes ont été réunis par Claude LACHET et la regrettée Laurence RICHER (Lyon, Jacques André, 2007), et en particulier trois communications qui m'ont apporté beaucoup d'éléments utiles introduits dans cette synthèse : celle de Danielle QUERUEL intitulée « *Tristan en prose, le premier roman épistolaire de la littérature française ?* » (p. 25-36), celle de Claude LACHET intitulée « *Les lettres dans Le Livre du Voir Dit de Guillaume de Machaut : une recherche esthétique* » (p. 65-81) et enfin celle d'Anne MARTINEAU intitulée « *Les lettres dans Ysaÿe le Triste* » (p. 83-104).
- 2 Toutes les citations et références de cet article renvoient à Guillaume de Machaut, *Le Livre du Voir Dit*, édition et traduction Paul IMBS ; introduction, coordination et révision Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET, Paris, Librairie Générale Française, 1999, Le Livre de Poche, Lettres Gothiques, n° 4557.
- 3 Toutes les citations et références de cet article renvoient à *Ysaÿe le Triste, Roman arthurien du Moyen Âge tardif*, éd. André GIACCHETTI, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1989.
- 4 Toutes les citations et références relatives au *Roman de Tristan en prose* renvoient à l'ensemble des volumes publiés sous la direction de Philippe MÉNARD, Droz, Textes littéraires français, depuis 1987.
- 5 Elle apporte des lettres à Lancelot (de la part de Tristan, IV, §165), à Guenièvre et au roi Arthur (une lettre émanant de Tristan, IV, §162), repartant ensuite avec d'autres missives d'Arthur vers Tristan et le roi Marc (IV, §168). Le roi Marc répond au roi Arthur et confie à la demoiselle une seconde lettre pour la reine Guenièvre (IV, §175).

- 6 *Héloïse et Abélard, Lettres et vie*, FERROUL Yves, Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 95, lettre n° 2.
- 7 *Eneas, roman du XII^e siècle*, édition SALVERDA DE GRAVE J., tome II, Paris, Champion, 1983 (v. 8767-8981).
- 8 Marie de France, *Lais*, éd. LODS Jeanne, CFMA, Paris, Champion, 1959.
- 9 *Floire et Blancheflor*, éd. PELAN Margaret, Paris, Champion, 1956.
- 10 *Le Chevalier de la Charrette*, éd. MÉLA Charles, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, Paris, 1992 (v. 5237-5275).
- 11 31 rondeaux, 19 ballades, 9 chansons balladées, 4 complaintes, un lai et une prière à Vénus.
- 12 Ils en écrivent chacun 23.
- 13 Les dix premières lettres, envoyées en alternance régulière, traduisent la progression d'un amour de loin réciproque jusqu'au premier rendez-vous. Après le baiser de paix donné à l'église, l'amant, dans la lettre 11, reprend l'initiative d'une correspondance qui se succède alternativement et avec harmonie jusqu'à la quinzième missive. Les lettres 16 et 17 relatent le long séjour du poète chez le duc de Normandie, son protecteur. L'alternance du courrier reprend depuis la réponse de la dame dans la lettre 18 jusqu'à la lettre 28 et une dernière vague dans les lettres 32 à 38 où l'alternance se manifeste encore.
- 14 Tandis que les lettres 28 et 29 sont écrites par la dame, les lettres 30 et 31 sont envoyées ensemble par l'amant et les lettres 38, 39 et 40 par Toute Belle. Le poète compose les lettres 41 et 42, la dame les lettres 43 et 44, auxquelles l'amant répond dans la lettre 45.
- 15 *Forme et signification*, Paris, José Corti, 1962, p. 67 et 70.
- 16 Dans la conclusion de son article sur *Le Livre du Voir Dit* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, DE BEAUMARCHAIS J.-P. et COUTY D. (dir.), Paris, Bordas, 1994 (3 vol.), p. 2052-2053.

RÉSUMÉS

Français

Marc Le Person rappelle les spécificités du courrier au Moyen Âge (vocabulaire, étymologies, moyens de transmission, envoi, précautions

prises et réception), et son utilisation dans le domaine littéraire, en insistant sur une œuvre pionnière : *Le Livre du Voir Dit* de Guillaume de Machaut, ancêtre du roman par lettres (vers 1363-1365). Il y présente aussi six lettres réelles, dont deux sont données *in extenso*. Celle de Jeanne d'Arc au duc Philippe le Bon (17 juillet 1469) a beau figurer dans les livres d'histoire, sa lecture est toujours aussi bouleversante. L'autre est très drôle : c'est une pétition adressée par des parents d'élèves de Decize, dans la Nièvre, au Chapitre de Nevers (avril 1336). Mécontents du « maistre » censé éduquer leurs enfants, et qui n'a aucune autorité sur eux, ils demandent son renvoi et suggèrent le nom d'un remplaçant. Tout en comprenant leur point de vue, on ne peut s'empêcher de se mettre à la place du professeur confronté à de tels garnements, ni de se dire que, déjà, le métier d'enseignant n'était pas une sinécure.

English

Marc Le Person recalls the specificities of mail in the Middle Ages (vocabulary, etymologies, means of transmission, sending, precautions taken and reception), and its use in the literary field, emphasizing a pioneering work: *Le Livre du Voir Dit* by Guillaume de Machaut, ancestor of the novel by letters (c. 1363-1365). It also presents six actual letters, two of which are given *in extenso*. The letter from Joan of Arc to Duke Philip the Good (17th of July 1469) may appear in history books, but its reading is as moving as ever. The other is very funny: it is a petition addressed by parents of pupils from Decize, in the Nièvre region, to the Chapter of Nevers (April 1336). Dissatisfied with the "maistre" who was supposed to educate their children, and who had no authority over them, they asked for his dismissal and suggested the name of a replacement. While understanding their point of view, one cannot help but put oneself in the place of the teacher faced with such rascals, nor can one help thinking that the teaching profession was already not a sinecure.

INDEX

Keywords

epistolary relationship, Middle Ages, *Le Livre du Voir Dit*, Arc (Joan of), education

AUTEUR

Marc Le Person

(PR émérite, Langue et Littérature médiévales) – CIHAM UMR 5648, Université Jean Moulin Lyon 3

IDREF : <https://www.idref.fr/070504725>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000066560917>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14488233>

La main à plume vaut la main à hache

Lettre-Lai d'Odée, princesse de Norvège (*Sone de Nansay*, vers 1280)

Anne Martineau

DOI : 10.35562/celec.495

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Obstacles au mariage d'Odée

Le message d'Odée

Élucidation : un procès

TEXTE

- 1 À l'époque où est écrit *Sone de Nansay*¹, voilà longtemps que les écrivains ont vu le parti qu'ils pouvaient tirer de l'insertion de lettres dans une œuvre. Il n'est donc pas étonnant que ce roman en contienne autant. On assiste souvent à leur réception, qui se déroule selon un protocole presque immuable : le destinataire prend la missive, puis il la tend à un clerc, qui, après l'avoir lue, en résume pour lui la teneur. Si bien qu'aucune n'est reproduite *in extenso* à l'exception d'une seule : celle qu'Odée, princesse de Norvège, qui aime Sone et veut l'épouser, envoie à la cour de France. Unique, cette lettre l'est aussi par sa forme, par son contenu, par ses destinataires, par le cérémonial entourant sa réception. Comme on va le voir, elle est en effet partie intégrante (et essentielle) d'une vraie *machine de guerre*, par laquelle Odée a entrepris de triompher de tout ce qui faisait obstacle à son mariage. Avec succès, puisqu'elle épousera Sone. Mais, avant de voir comment elle a fait, encore faut-il savoir quels étaient ces obstacles, et donc revenir en arrière.

Obstacles au mariage d'Odée

- 2 Le premier tient à la personnalité du protagoniste.

- 3 Depuis qu'à douze ans il est tombé amoureux d'Yde de Donchéry, la toute jeune sœur d'un seigneur voisin, Sone est atteint de *mélancolie*. Dans les faits, cela se traduit par une fâcheuse tendance à prendre la fuite. Il fuit Yde, chaque rencontre avec elle étant plus calamiteuse que la précédente, et il se dérobe devant toutes les occasions de se « chaser » (d'épouser une héritière), qui s'offrent à lui en fuyant Yde. Il s'est d'abord placé en tant qu'écuyer au service du comte de Saintois, qui, très satisfait, lui a offert, avec la main de sa fille Luciane, une bonne part de sa terre. Sone est retourné voir Yde, puis, accablé par le résultat, est parti louer ses talents guerriers à l'étranger. Le roi de Norvège, auquel ceux d'Irlande et d'Écosse venaient de déclarer la guerre, l'a accueilli à bras ouverts, et sa fille, Odée, s'est éprise de lui. Mission victorieusement achevée, Sone allait se rembarquer pour la France afin, disait-il, d'y courir les tournois (en réalité, pour revoir Yde), malgré le désespoir d'Odée et les offres de son père, prêt à lui donner sa fille et une grande partie de son royaume, quand l'histoire a pris un tour imprévu.
- 4 Odée était montée à bord pour lui faire ses adieux. Une tempête s'est levée, emportant le vaisseau jusqu'en Irlande, dont Sone avait tué le roi. Dénoncé par le capitaine, Sone a dû son salut à l'épée prodigieuse qu'Odée lui a remise², à la protection des Templiers, au coup de foudre de la veuve du roi pour lui, et, bien sûr, à sa propre vaillance. Le retour fut terrible, l'équipage, qui s'était pourtant engagé sur les reliques à les ramener à bon port, s'étant parjuré et mutiné. Odée s'est battue aux côtés de Sone avec une « hache » (v. 7065). Elle a reçu un grand coup de couteau près du cœur. Et c'est un navire désarmé, presque un vaisseau fantôme, qui est finalement revenu en Norvège, avec Sone et Odée grièvement blessés.
- 5 Mais déjà une autre ennemie, insaisissable, protéiforme, y attendait la princesse : la médisance. Odée l'avait prédit à Sone sur le bateau, alors qu'elle y gisait presque morte. Après un tel retour, les langues iraient bon train :

De vous ere mais gracie
 Qu'en vostre lit m'arés couchie,
 Si serai partout refusee.
 Ja n'iere mais jour hounouree,

Si que vous ne autrui n'arai³.
(v. 7215-7219).

Elle avait raison. Tout le monde, en Norvège, raconte que Sone l'a « assoingnantie » (qu'il a fait d'elle sa concubine, v. 7820). Et ce n'est encore qu'un début.

- 6 Car si les messages officiels vont vite, et dans toute l'Europe, ils sont doublés et concurrencés par un flux incessant de nouvelles, dont de pures rumeurs, colportées par ces gazettes ambulantes que sont pèlerins, marchands et marins. Elles font ou ruinent les réputations⁴. Les ayant déjà vues à l'œuvre, on tremble pour Odée. Voilà pourquoi, – après une longue convalescence pendant laquelle la jeune fille a superbement affiché son amour pour lui et son mépris des ragots, en dépit de tout ce qu'elle a souffert, physiquement et moralement, de ce qu'elle va souffrir encore, de ses supplications, de celles sa mère, prête à offrir son douaire au héros –, quand Sone persiste à vouloir rentrer en France, le lecteur se dit que la mélancolie n'explique et surtout *n'excuse* pas tout.
- 7 Pour apaiser Odée, il promet que son absence sera brève. Il donnera de ses nouvelles. S'il tardait trop, qu'elle lui envoie un courrier et il s'empressera de revenir. Ainsi commence leur relation épistolaire.
- 8 Sitôt parvenu à Bruges, il remet au capitaine du vaisseau, Gratien, un anneau et une lettre pour Odée. Son texte n'est pas donné, mais on le devine un peu formel, sinon froid, puisque, de sa propre initiative, afin d'apaiser la jeune fille, le courtois Gratien, en la lui remettant, y rajoute un baiser. Cependant, *exactement en même temps que Sone, et probablement venue par le même bateau que lui*, la rumeur de ses aventures norvégiennes (réelles et supposées) a débarqué, à cause d'un « maronniers » (marin, v. 8396). Il sait même que Sone vient d'écrire à Odée et qu'un autre marin a porté la lettre ! La rumeur se répand si vite qu'elle précède le héros. Si, à Nansay, tout le monde est impatient de le voir, à Donchéry, Yde est malade de jalousie. Au terme d'une scène atroce, où elle en vient à injurier Odée et même à la maudire, Sone... s'enfuit et se lance dans une série de tournois et de joutes, presque sans interruption et avec un égal succès, mais, fidèle à lui-même, se dérobe chaque fois qu'on veut le récompenser.
- 9 Cependant les mois passent. Sone ne revient pas et il a cessé d'écrire.

- 10 En Norvège, entre-temps, un drame s'est produit. Le roi est mort. Ses deux fils ayant été tués à la guerre, c'est la Norvège tout entière qui réclame Sone pour souverain. Il l'apprend de l'envoyé d'Odée, Gratien, qui, depuis plus de trois mois, cherchait à le joindre (tâche ardue s'il en fut, puisque le héros se déplace sans cesse et *incognito*) [v. 11778-11779]. Sone le charge de rassurer Odée et lui remet divers présents⁵. *In petto*, il fait son examen de conscience, reconnaît s'être mal conduit envers elle. Mais il ne renonce pas pour autant à se rendre à Montargis, où de grandes joutes chevaleresques vont avoir lieu en présence du roi de France et de toute sa cour.
- 11 En apprenant cela, Odée décide de brusquer les événements.

Le message d'Odée

- 12 Au terme de son parcours aventureux, le mélancolique Sone laissera bien des cœurs brisés : Luciane, la reine d'Irlande, Yde, la comtesse de Champagne... Mais Odée est d'une tout autre trempe. Pour elle, en vraie Scandinave – puisque tel est, selon Régis Boyer, l'enseignement moral essentiel des Sagas⁶ –, vivre, c'est se battre :

Dont dist Odee : « U je irai
U message i envoieai,
Car je ne puis ensi durer ;
Pour vivre m'estuet afronter⁷. »
(v. 12038-12041).

- 13 Elle opte pour le messenger. L'auteur nous fait assister à la genèse du message et aux autres préparatifs, mais, cachottier, il se garde bien de les expliquer.
- 14 Odée réfléchit nuit et jour à « comment ala et repaire » (comment elle alla et revint, v. 12565). Puis elle compose, non une simple lettre en prose, mais un *lai*, paroles et musique, qu'elle apprend à une chanteuse et harpiste réputée, d'une grande beauté, nommée Papegay. Ensuite, elle demande à Gratien de se préparer à lever l'ancre. Enfin, elle mande son messenger, qui se révèle être une messagère, Orvale. Elle est noble, mais se trouve si laide qu'elle se dispenserait volontiers de cette mission, de peur qu'on ne se moque d'elle, si Odée n'insistait pas tant. Juste avant l'embarquement, la

princesse passe ses dernières consignes. À Orvale, elle explique sa « besongne » (v. 12619). Papegay devra remettre un gerfaut au roi, chanter le lai devant lui, et lui demander de juger si elle a mérité d'épouser son « ami ». Mais comme il faut que Sone, de son côté, parachève ses triomphes, ce n'est que quelque trois mille vers plus tard que les envoyées parviennent à Montargis et qu'on découvre ce qu'Odée a imaginé⁸.

- 15 Comme les préparatifs le laissaient deviner, l'invention est complexe. C'est une mise en scène dans laquelle s'insère la lettre-lai, mais où tout fait sens. Pour comprendre, il faut prendre les éléments qui la composent un par un, et dans l'ordre prévu par Odée.
- 16 Voyons d'abord pourquoi elle n'a pas pris Gratien comme messenger, bien que ce dernier, jusqu'à présent, se soit toujours chargé de sa correspondance, avec autant de courtoisie que de loyauté, et intéressons-nous à la messagère.
- 17 C'est une très noble dame, une comtesse. Pour bien marquer son rang, elle s'est d'ailleurs fait accompagner par plusieurs de ses vassaux. Sone, qui la connaissait, s'est précipité vers elle dès qu'il l'a vue et l'a comblée de marques d'honneur. L'élimination de Gratien pourrait s'expliquer par l'étiquette : ce n'est qu'un roturier. Mais Odée ne pouvait-elle pas trouver de messagère qui fût à la fois de haute naissance et *moins laide* ?
- 18 Laide est un euphémisme, car Orvale est monstrueuse. On le découvre en même temps que la cour, où son entrée fait sensation. Une géante, bossue devant et derrière, noire de peau, aux gros poings, aux gros yeux, aux grandes dents, aux sourcils énormes et à la grande barbe (v. 15600-15620). Or, gigantisme et position des bosses mises à part (celles-ci lui maintenant la tête droite, comme une minerve⁹), ce portrait, où l'effrayant le dispute au risible, ressemble beaucoup à celui de la « laide demoiselle » du Conte du Graal¹⁰. Et les ressemblances vont bien au-delà du physique.
- 19 Chez Chrétien de Troyes, la messagère fait irruption en pleine cour d'Arthur, alors qu'on y fête le héros du jour, ce mystérieux chevalier rouge que le roi cherchait à connaître, et qui n'est autre que Perceval. Ici, Orvale surgit à la cour du roi de France alors qu'on y célèbre le triomphe de Sone, qui n'a pu préserver davantage son incognito et

vient d'être reconnu vainqueur de toutes les joutes de Châlons-en-Champagne, Machault et Montargis. Chez Chrétien, la messagère fait honte à Perceval de son silence au château du Graal, prophétisant qu'il sera la cause de désastres : le roi « mehaigniés » (mutilé) restera infirme et son royaume sera ravagé par la guerre¹¹. Ici, Orvale se contente de menacer Sone de lui faire honte. Il l'a reçue avec honneur et peut encore réparer ses torts. Et, de fait, elle n'aura pas à l'humilier, puisqu'il s'amendera. Mais, si tel n'eût pas été le cas, on sait ce qu'elle eût prophétisé, Odée, dans un moment de désespoir, ayant déjà prédit à sa mère un tel scénario-catastrophe.

- 20 Si Sone ne l'épouse pas, elle mourra. La couronne reviendra alors à une cousine handicapée physique et mentale, une « clope dessientee » (folle boiteuse, v. 7668), incapable de gouverner. Ce sera la guerre. Royaume et Graal seront en danger.
- 21 Car, dans *Sone de Nansay*, les Reliques de la Passion se trouvent en Norvège. Elles y ont été apportées par Joseph d'Arimathie et sont conservées dans l'ancien château du Roi Pêcheur (qui, ici, ne fait qu'un avec Joseph d'Arimathie), en un lieu presque inaccessible, sur une île, au milieu d'un fjord. Sone le sait, le défunt roi l'y ayant conduit¹². Il y a même assisté à une *monstrance* du Graal. Or, sitôt sacré, tout roi de Norvège devient *de facto* gardien des Saintes Reliques. On voit que si mariage et couronnement ne se faisaient pas, Odée ne serait pas la seule à en pâtir, et l'on comprend quel rôle elle a confié à Orvale.
- 22 Orvale, ou plutôt Valor¹³, « Puissance », représente la Souveraineté de la Norvège, dont la stabilité politique, religieuse et l'existence même sont mises en péril par les attermoissements de Sone. Le gracieux Gratien ne pouvait pas l'incarner. Il fallait une géante, effrayante, au port altier, aux allures d'être de l'Autre Monde¹⁴.
- 23 Elle consent toutefois à accorder un répit au héros. Place à la musicienne¹⁵.
- 24 Comme son nom l'indique, « Papegay » (Perroquet), à la différence d'Orvale, n'a pas droit à l'improvisation. Elle doit se contenter de faire ce qu'Odée lui a dit. À savoir, et dans l'ordre : donner le *gerfaut*, chanter le *lai*, demander un *jugement*.

- 25 Le *gerfaut* prouve la munificence de celle qui l'offre, et que Papegay, pour préserver son anonymat, désigne de la périphrase « fille de roi ». Car c'est le plus beau, le plus grand et le meilleur faucon du monde¹⁶. C'est une espèce rare, qu'on ne trouve qu'en Islande et en Norvège, car il nidifie dans les régions froides au relief accidenté¹⁷. Aussi de tels oiseaux sont-ils hors de prix. Une anecdote suffira à le montrer. En 1190, lors du siège de Saint-Jean-d'Acre, le roi Philippe Auguste offrit à Saladin jusqu'à mille écus d'or pour qu'il lui rendît un gerfaut qui s'était échappé. Le sultan préféra garder le rapace¹⁸. Un tel cadeau, assorti d'un compliment dans lequel le roi de France est qualifié de « plus prisiés » (plus estimé, v. 15941) de tous les monarques, ne peut que le flatter et lui faire plaisir.
- 26 La lettre-lai est au cœur de la mission de Papegay. C'est dire son importance.
- 27 *Lai* est un mot celtique¹⁹. Associé à la *harpe*, il fait clin d'œil au mythe de Tristan et Yseut, ce que l'auteur a préparé en conduisant Sone en Irlande, tel Tristan après avoir tué le Morholt. À en croire l'épilogue du *Lai du chèvrefeuille*, Tristan, « qui bien savait harper²⁰ », en serait l'auteur. C'est encore lui qui, chez Thomas, apprend à Yseut « à jouer de la harpe, écrire des lettres et à composer de la poésie²¹ ». Le *Tristan* en prose contient de nombreux *lais*, courts poèmes insérés dans la trame narrative. Tristan en chantait un en s'accompagnant à la harpe quand le roi Marc le blessa à mort²². Ici, Odée aime aussi passionnément Sone qu'Yseut aimait Tristan²³, mais l'auteur du lai, c'est elle, et ce n'est pas de Sone qu'elle tient ses talents artistiques. Son lai s'insère dans la narration (en octosyllabes), mais il est majestueux : cent soixante vers répartis en dix-huit strophes. Enfin, il est écrit en décasyllabes, comme les chansons de geste, vers adaptés à son contenu, qui est essentiellement épique. Voyons-le.
- 28 Le thème, annoncé plus haut en des termes vagues (« comment ala et repaira »), en est le dramatique aller-retour d'Odée et de Sone entre Norvège et Irlande. Le lai suit la chronologie des événements, mais sa composition est bizarre. Trois strophes pour l'aller contre treize pour le retour. De plus, les strophes consacrées à l'aller sont si allusives qu'elles en deviennent sibyllines, alors que le récit du retour est aussi clair, détaillé et haletant que le meilleur des reportages. Pourquoi ?

- 29 Parce que c'est lors de ce *retour*, où ils se sont retrouvés seuls, les autres étant morts ou mourants, qu'on a prétendu qu'Odée avait couché avec Sone. La vaillante Odée veut tordre le cou à la *rumeur*, dont elle se doute bien qu'elle est parvenue à la cour *avant* l'arrivée de ses envoyées (comme la suite le confirmera). Bravement, elle « fait front », en désignant dès la deuxième strophe l'ennemi, ce « cruel renon » (injuste réputation, v. 15997) qui la poursuit : « cascuns dist qu'il m'a *asongnanti* » (chacun dit qu'il m'a mise en son lit, v. 15998). Aux calomnies, elle oppose son *lai*, « qui tous est fais de *verités* » (v. 15975). Pour l'aller, elle peut procéder par allusions, son public sachant ce qui s'est vraiment passé, tandis que pour le retour, objet de la *rumeur*, il ne lui faut rien omettre, afin que chacun comprenne qu'un couple forcé de défendre si chèrement sa vie, puis grièvement blessé, presque agonisant, ne pouvait avoir ni le loisir, ni le désir de... faire autre chose.
- 30 Mais ce *lai* est aussi une *lettre*, puisqu'il a un mystérieux destinataire, que le lecteur a tout de suite reconnu : Sone, présent dans la salle (mais uniquement désigné dans le poème du mot « ami »), et auquel, dans les deux dernières strophes, Odée s'adresse de façon poignante :

Dou grant coutiel dont mes cors fu navrés,
De la doulour que j[e] euch avuec vous,
Venés a moi, quand vous che lai orrés.
Vous savés bien, n'i a for verités.
Se chil reviennent que j'envoiai a vous,
Et au venir ne vous ai a espous,
Je m'ochirai con cors desesperés,
Car ch'est sans cuer que trechié le m'arés²⁴.
(v. 16136-16143).

- 31 Le *lai* s'achève sur cette menace. Au roi et à ses barons de se prononcer.
- 32 Demander un *jugement* constitue la dernière tâche de Papegay. C. Lachet a parlé de « cour d'amour » (en assortissant prudemment l'expression de guillemets²⁵). Mais les cours d'amour (si tant est qu'elles aient existé) étaient des tribunaux de grandes dames courtoises, débattant de subtils, sinon futiles problèmes de casuistique amoureuse. Celui-ci est un tribunal d'hommes. De son jugement dépend « mors u vie de roïne » (la vie ou la mort d'une

reine, v. 16186). De plus, le vocabulaire juridique est très insistant. Rien qu'entre le début de la prestation de Papegay et l'énoncé de la décision royale, on relève sept fois le mot « droit », onze fois « juger » et quatorze fois « jugement »²⁶. Enfin, Papegay conclut son *lai* sur ces mots : « Hui mais ne m'en orés *plaidier* » (v. 16168).

- 33 Il est vrai que « plaidier » se traduit souvent par « parler ». Mais tel ne peut être ici son sens, puisque Papegay, au lieu de se taire, va au contraire dialoguer encore avec le roi pendant dix-neuf vers (v. 16169-16187). Le verbe a donc bien son sens juridique : l'artiste fait savoir qu'elle a fini sa *plaidoirie*. Papegay est l'*avocat* d'Odée. Toutes les pièces du puzzle se regroupent alors et la mise en scène prend sens : pour pulvériser en une seule fois tous les obstacles à son mariage, Odée leur a intenté un procès.

Élucidation : un procès

- 34 Déterminée à obtenir gain de cause, et se méfiant des aléas de la justice ordinaire, elle a tout organisé, tout prévu, sans rien laisser au hasard.
- 35 Elle a choisi le jour et le lieu après s'être assurée (auprès de Gratien) que Sone serait présent. Elle a porté l'affaire devant la plus haute juridiction du royaume de France, celle du roi, Sone étant son sujet. Ce roi est pourtant un faible, incapable de défendre sa propre femme des railleries que lui vaut son origine hongroise²⁷, et il a, naguère, par stupidité et cupidité mêlées, commis une grave erreur judiciaire²⁸. Odée le sait forcément, les nouvelles allant vite. Voilà pourquoi elle a pris la précaution de flatter ce faible, en lui servant un compliment dithyrambique (le qualifiant de « plus priés » de tous les monarques), et d'offrir au juge cupide, en guise d'*épices*, un oiseau d'une valeur considérable (le *gerfaut*). Elle avait envisagé de venir en personne, mais, finalement, question de dignité et d'efficacité, elle a dépêché non *un avocat*, mais *deux avocates* : Papegay pour elle-même, la femme outragée, et Orvale, si besoin était, pour la Norvège, royaume en danger. Elle a feint de vouloir cacher son nom et celui de son « ami », alors qu'elle savait que c'était un secret de Polichinelle. Les juges ont été bien embêtés : en écoutant le *lai*, ils ont évidemment reconnu ses protagonistes, mais ils ont dû faire semblant

de tout ignorer, sous peine d'avouer qu'ils connaissaient la *rumeur* et avaient même contribué à la propager²⁹ :

Mais on savoit partout le fait,
En haute court estoit retraits ;
Bien savoient qui chilz estoit,
Pour cui li lais cantés estoit.
Au conseil ne le nommeront,
Anchois lor jugement feront³⁰.
(v. 16200-16205).

- 36 En donnant raison à la dame, ils se sont condamnés eux-mêmes. Bien fait !
- 37 Cependant, ne pourrait-on pas reprocher à Odée d'avoir été dure vis-à-vis de Sone ? Bien que présent, il n'a pas pu se défendre. Il n'a même pas eu d'avocat. Mais si ! Il a eu... Papegay. Car, tout en plaidant sa propre cause dans cet admirable *lai*, Odée ne l'y a pas accablé, au contraire. La comparaison entre le récit *objectif* des événements par le narrateur (v. 5830-7258) et la version qu'elle en donne dans le *lai* est très éclairante. Pour l'aller, elle se montre fort discrète sur les aides dont Sone a bénéficié (les Templiers), quand elle ne les passe pas complètement sous silence (l'épée magique qu'elle lui a remise, la reine d'Irlande), d'où le caractère sibyllin des strophes, et, pour le retour, elle minimise ou dissimule sa vaillance à *elle* pour mieux célébrer sa bravoure et sa prouesse à *lui* et lui attribuer tout le mérite des victoires, comme à un héros de chanson de geste, ou de *saga*...
- 38 La cause est entendue. Le tribunal reconnaît le bon droit de la plaignante. Orvale rentre alors en scène et feint de démasquer Sone, qu'elle somme, d'un ton rogue, de dire s'il accepte le verdict. Il s'y soumet. Ensuite, tout va très vite. La messagère appelle son clerc, et lui dicte une *lettre*, qu'il écrit, scelle et lui remet, après quoi elle la confie à l'un de ses chevaliers qui se hâte de la porter en Norvège, comblant Odée de joie.
- 39 Ainsi s'achève une relation épistolaire irrégulière et décevante, commencée quelque huit mille vers plus tôt. L'histoire peut enfin prendre un tournant.

- 40 Le *lai* d'Odée, pièce centrale d'un procès intenté par l'héroïne et à Sone et à la rumeur, est à la fois poème épique et lettre lyrique, plaidoyer pour elle et pour lui. Tout en admirant, on ne peut s'empêcher de se poser une question. Une telle *machine de guerre* était-elle bien nécessaire ? Après tout, quand les envoyées parviennent à Montargis, Sone n'aime déjà plus Yde. Sa conduite envers Odée lui donne des remords. Il aurait fini par l'épouser.
- 41 Oui, mais *quand* ? À aucun moment, il n'a pris conscience qu'il y avait urgence à le faire, une plus longue vacance du trône risquant de plonger la Norvège dans le chaos. Odée, elle, le savait, et elle craignait d'autres retards, s'étant sûrement rendu compte de ce qu'on a soupçonné en voyant Sone s'obstiner à rentrer en France, contre toute raison et même toute humanité. Si audacieux qu'il soit *dans les combats*, le héros, *dans la vie*, peine à prendre une décision dès qu'elle risque d'entraîner un grand changement, celui-ci lui fût-il bénéfique. La suite le confirmera, puisqu'il faudra deux lettres du pape (la seconde étant comminatoire) et toute l'insistance d'Odée, pour qu'il se décide enfin à se rendre à Rome afin d'y recevoir la couronne de l'Empire faisant de lui le gardien de toute la chrétienté. Cette même suite du roman, amputée d'un cahier entier, nous prive d'épisodes dans lesquels Odée semble avoir tenu un rôle éminent³¹. Aussi la lettre-lai constitue-t-elle son plus beau portrait. On la savait vaillante, capable de se battre comme un homme. On a découvert qu'elle était aussi combative armée d'une plume que d'une hache, et, avec cela, poétesse, musicienne. Son nom l'annonçait, car il dérive d'Odin, dieu de la guerre et de la poésie. On connaissait la femme amoureuse, on a découvert la souveraine. On ne la savait pas non plus si cultivée. Les clins d'œil qu'on relève à de célèbres œuvres françaises témoignent bien sûr des lectures de l'auteur, mais, dans la fiction du roman, elles sont une idée d'Odée, non sans vraisemblance. Au XIII^e siècle, sous le règne du grand roi Hákon Hákonarson (1204-1263), les relations furent nombreuses entre France et Norvège, et se traduisirent, notamment, par une floraison de traductions. Les *Lais* celtiques sont translatés sous le titre de *Strengleikar*, un certain Frère Robert adapte le *Roman de Tristan* de Thomas en *Tristram's Saga*, tandis qu'un inconnu tire du *Conte du Graal* une *Parceval's Saga*. Enfin, l'idée d'intenter un procès est plausible, venant d'une Norvégienne, les peuples

scandinaves étant alors connus pour être procéduriers. Cela tient à ce que chez eux rien n'était plus sacré que la Loi³². Pour un oui pour un non, on faisait appel à elle, d'où de continuels litiges, dont témoigne leur ancienne littérature. Les morts eux-mêmes s'y soumettent à un jugement rendu dans les règles³³. Comment Sone eût-il pu s'y soustraire ? Le narrateur a raison d'applaudir : Odée a bien « jué » (joué, v. 16792).

NOTES

- 1 Les citations en ancien français sont prises dans l'édition Claude LACHET (*Sone de Nansay*, Paris, Champion, 2014), et leurs traductions dans celle du même médiéviste (*Sone de Nansay*, Paris, Champion, 2012).
- 2 Il s'agit de l'épée de Joseph d'Arimathie, talisman de Souveraineté de la Norvège. C'est une arme magique. Aussi longtemps qu'il la tiendra en main, Sone ne pourra ni être capturé, ni blessé (*ibid.*, v. 5960-5964).
- 3 « J'aurai par votre faute la réputation que vous m'avez couchée dans votre lit et je serai refusée partout ; jamais je ne serai honorée et je n'épouserai ni vous ni un autre. »
- 4 Un exemple de rumeur élogieuse. Avant de se rendre en Norvège, Sone avait tenté sa chance en Écosse. Il y avait été reconnu par un chevalier, qui, au retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, était passé par Chalon-sur-Saône, où il avait assisté aux exploits de Sone lors d'une joute d'écuyers. L'ancien pèlerin avait alors conseillé à la reine d'Écosse de le garder à tout prix (v. 2985-3004). Autre exemple, teinté d'humour. À la reine de Norvège le suppliant d'avoir pitié de sa fille, Sone avait objecté qu'elle ne savait même pas qui il était. Surprise ! La reine balaie l'objection en déroulant, sur trente vers, toute la généalogie de Sone (que le lecteur a déjà entendue jusqu'à satiété, du héros ou du narrateur, en prose comme en vers...), des « marcheans » (marchands) français l'ayant fait connaître en Norvège (v. 7885-7914).
- 5 Non sans commettre à cette occasion une énorme *bourde*. Il a remis à Gratien un magnifique cheval pour Odée et une bague pour sa mère, la veuve du roi. Odée en déduit que Sone veut épouser sa mère, ce qui provoque chez elle une crise épouvantable. Il faut toute l'adresse de Gratien pour la persuader qu'elle s'est méprise.

6 « La loi, c'est de faire face aux difficultés de la vie, jour après jour, sans admettre l'abaissement. De faire face, tout simplement », in *Les Sagas islandaises*, Paris, Payot, 1992, chap. XI, « Valeur : un idéal de vie », 1. « Un idéal héroïque bien tempéré », p. 217.

7 « Ou bien j'irai, déclare Odée, ou bien j'y enverrai un messenger, car je ne peux patienter ainsi : pour vivre je dois attaquer de front. »

8 Les ambassadrices prennent la mer aux v. 12626-12630, et parviennent à destination aux v. 15543-15545.

9 La bosse de devant soutient « son menton », celle de derrière lui sert d'« oreillier » (v. 15605 et 15607). « Ensi ot sa tieste hauchie/ Derriere et devant apoie » (v. 15608-15609).

10 CHRÉTIEN DE TROYES, *Le Conte du Graal*, éd. LECOY Félix, Paris, Champion, 1981, (2 tomes), t. I, p. 144-145, v. 4589-4613 (pour l'ensemble du portrait). Alors qu'Orvale est une géante, l'échine et les « james tortes » (jambes tordues, v. 4611, *ibid.*) de la messagère du *Conte du Graal* en font forcément une naine.

11 *Ibid.*, p. 146, v. 4651-4659.

12 Juste avant le duel que Sone devait livrer pour lui contre le champion du roi d'Écosse, de manière à mettre de son côté toutes les puissances surnaturelles du pays.

13 C'est du *verlan*. Le mot est récent, mais l'astuce est vieille. On la trouve déjà, au XII^e siècle, dans la légende de Tristan : pour ne pas être reconnu en Irlande, le héros prétend s'appeler Tantris.

14 C'est le cas pour la « laide demoiselle » du *Conte du Graal*. Orvale, elle, est humaine. De plus, si vilaine qu'elle soit, elle possède de nombreuses qualités. Elle danse et chante même à ravir.

15 La belle ordonnance du spectacle est néanmoins troublée par un incident non prévu au programme, qui vient retarder de plus de 260 vers la prestation de l'artiste (et attiser d'autant l'impatience du lecteur). Un orgueilleux et gigantesque Breton a profité de l'entrée de la délégation norvégienne pour se glisser dans la salle en déjouant la vigilance des gardes et venir défier le roi et ses barons. Sone lui règle son compte.

16 Pour BUFFON, le gerfaut (*Falco rusticolus*) est « le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie » ; « C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie ; ce sont aussi les plus chers et les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie » (*Histoire naturelle*

générale et particulière. Des oiseaux, Paris, Defart, An IX, t. XXXIX, « Le Gerfaut », p. 80 et 85).

17 L'auteur prétend qu'on ne trouve de gerfauts qu'en Norvège, et sur une seule montagne, qui plus est. Cela décuple évidemment la valeur du cadeau : « Un mont trouverent qui ert haus,/ La truevent l'aire des grifaus,/ Plus n'en est en crestienté. » (v. 4285-4287).

18 PICHOT Pierre-Amédée, « La Fauconnerie d'Autrefois et la fauconnerie d'Aujourd'hui », *Publications de la Société d'Acclimatation*, Paris, 1891, p. 4.

19 Cf. l'allemand *Lied*.

20 « Tristram ki bien saveit harper,/ En avoit fet un nuvel lai », *Lais de Marie de France*, WARNKE Karl (éd.), HARF-LANCNER Laurence (trad.), Paris, Le Livre de Poche, 1990, XI : *Chievrefueil*, p. 267, v. 112-113.

21 *La Saga de Tristan et Yseut*, trad. LACROIX Daniel, in *Tristan et Iseut. Les poèmes français. La saga norroise*, WALTER Philippe et LACROIX D. (dir.), Paris, Le Livre de Poche, 1989, coll. « Lettres gothiques », p. 535, § 30. Pour cet épisode, la version de Thomas ne nous est pas parvenue, mais nous la connaissons à travers les adaptations norroise et germanique de frère Robert et de Gottfried de Strasbourg.

22 « Un jor estoit entré Tristan en la chanbre la roïne e harpoit et disoit .I. lai qu'il avoit ja fet » (*Le Roman de Tristan en prose*, FERLAMPIN-ACHER Christine, Paris, Champion, 2007, t. V, p. 406, § 161).

23 L'auteur accorde d'ailleurs à Odée une mort analogue à celle d'Yseut dans le *Tristan* de Thomas (env. 1170), puisqu'elle expire en étreignant le corps de Sone, qui vient de rendre l'âme (v. 21253-21280).

24 « Pour le couteau dont mon corps fut blessé,/ Pour la douleur que j'ai eue avec vous,/ Venez vers moi, en entendant ce lai./ Vous savez bien, il n'est que vérité./ Si reviennent ceux que j'ai envoyés / Et qu'au retour vous n'êtes mon époux,/ Désespérée, je me suiciderai,/ Car c'est sans cœur que vous m'aurez trompée. »

25 *Sone de Nansay et le roman d'aventures en vers au XIII^e siècle*, Paris, Champion, 1992, chap. II, III, 5 : « La "cour d'amour" », p. 117.

26 Soit, sauf erreur ou oubli de notre part : « droit » : v. 15953, 15955, 15957, 15958, 16155, 16217 et 16297 (auquel il faut adjoindre son dérivé « adrechier », v. 15961) ; « juger » : v. 15953, 15960, 15963, 16159, 16168, 16176, 16185, 16189, 16225, 16247, 16301 ; et « jugement » : 15962, 15979, 16174, 16184, 16205, 16215, 16220, 16223, 16226, 16238, 16240, 16245, 16283, 16299.

27 C'est la fille du roi Floire de Hongrie.

28 Il s'agit d'une sombre affaire de falsification de reconnaissance de dette. Le roi y a trouvé son compte, le faussaire lui ayant offert les biens mal acquis (v. 12881-12885). Depuis, il jouit d'un crédit illimité auprès du souverain.

29 L'auteur a mis à profit l'arrivée de Papegay pour montrer combien la cour de France était cancanière et la facilité avec laquelle les ragots pouvaient y naître. En voyant entrer la belle musicienne, Sone a changé de couleur. Papegay aussi. Cela n'est pas passé inaperçu. On en a déduit qu'ils avaient une liaison (« drüerie entre yalz avoit », v. 15571). Mais cette fois la rumeur est morte dans l'œuf, Sone, négligeant Papegay, n'ayant eu d'attentions que pour la hideuse Orvale.

30 « On connaissait partout les faits, relatés dans les grandes cours ; on savait bien qui était celui pour lequel le lai avait été chanté. Les vassaux ne le nommeront pas au conseil, auparavant ils rendront leur jugement. »

31 Environ 2400 vers manquent. Des allusions aux passages perdus permettent quand même de comprendre qu'elle a désobéi aux ordres du pape en rejoignant Sone, et que, lors d'un affrontement terrible contre les Sarrasins, elle a été capturée, mais non sans combattre. Elle serait même tombée de la tourelle d'un éléphant de guerre !

32 C'est un point sur lequel R. BOYER n'a cessé d'insister : « *L'althing* (= grande assemblée d'automne) a une fonction essentiellement juridique. Il doit statuer sur les procès de toutes sortes dans lesquels se lancent avec une extraordinaire facilité ces hommes et ces femmes pour qui le droit est sacré et qui disposent d'un mythe pour expliquer comment le dieu Tyr, fondamental dans la mythologie scandinave, a consenti à perdre la main droite pour qu'un pacte inviolable fût scellé entre les forces de vie et celles du désordre. » (*Sagas islandaises*, Paris, Gallimard, 1987, coll. « La Pléiade », « Introduction », p. XVII).

33 À preuve un célèbre épisode dans lequel des villageois, tourmentés par des revenants et ne sachant comment se débarrasser d'eux, finissent par leur intenter un procès : « Kjartan assigna en justice Thórir Jambe-de-Bois, et Thórdr le Chat le paysan Thóroddr, sur le fait qu'ils hantaient la maison sans permission et qu'ils privaient les gens de vie et de santé. On assigna tous ceux qui étaient assis près du feu. Ensuite, on désigna les membres du tribunal aux portes, on prononça les chefs d'accusation et l'on mena tous les procès comme à un tribunal de thing : on y produisit les témoins, on résuma

le cas et on prononça les verdicts » (*ibid.*, « La Saga de Snorri le Godi », chap. LV, p. 307-308). Les morts se le tiennent pour dit : « Après cela, toutes les apparitions et visites de revenants cessèrent à Fródá » (*ibid.*, p. 308).

RÉSUMÉS

Français

Anne Martineau s'intéresse à une lettre du roman de *Sone de Nansay* (vers 1280). Bien qu'il grouille de messages, celui-ci est le seul à être reproduit entièrement. C'est aussi le premier et le dernier écrit par Odée, princesse de Norvège, à Sone, qu'elle aime et veut épouser. Pour y parvenir, lui faut venir à bout de deux obstacles : le caractère du protagoniste, un « mélancolique » (dont les attermoissements irritent le lecteur lui-même), et les rumeurs malveillantes répandues sur son compte à elle : on prétend que Sone l'a « assoingnantie » (qu'il a couché avec elle). Aussi fait-elle appel à tous ses talents. Sa lettre est écrite en vers, s'accompagne de musique, et doit être chantée devant la cour de France (où séjourne Sone) par une musicienne de renom, à laquelle elle a fait longuement répéter son rôle, car elle s'insère dans une mise en scène complexe. Sa réussite est totale. La lettre-lai d'Odée prouve que l'amoureuse passionnée, combative, qu'on connaissait déjà, est aussi une artiste consommée et une (future) souveraine consciente de ses devoirs.

English

Anne Martineau is interested in a letter from the novel by *Sone de Nansay* (circa 1280). Although it is teeming with messages, this is the only one to be reproduced in its entirety. It is also the first and last letter written by Odée, Princess of Norway, to Sone, whom she loves and wants to marry. In order to do so, she has to overcome two obstacles: the character of the protagonist, a "melancholic" (whose procrastination irritates the reader himself), and the malicious rumours spread about her: it is claimed that Sone has "treated her as his concubine" her (i.e. he has slept with her). So she calls on all his talents. Her letter is written in verses, is accompanied by music, and is to be sung before the French court (where Sone is staying) by a renowned musician, to whom she has had her role rehearsed at length, because it is part of a complex staging. It is a total success. Odée's letter-lai proves that the passionate, fighting lover, who we already knew, is also a consummate artist and a (future) sovereign conscious of her duties.

INDEX

Keywords

Sone de Nansay, epistolary literature, Middle Ages, Odée's letter-lai

AUTEUR

Anne Martineau

(MCF Langue et Littérature médiévales) – CELEC (EA 3069), Université
Jean Monnet Saint-Étienne

IDREF : <https://www.idref.fr/075962136>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000046996158>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14509047>

Les lettres du Sage de Grenade à Pierre I^{er} de Castille (1350-1369)

Un cas hybride

Julie Marquer

DOI : 10.35562/celec.499

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Une volonté de faire passer ces lettres pour un document historique
Le roi de Castille et le vizir de Grenade : une relation attestée par des sources arabes

Contexte et circonstances de rédaction des lettres

Style, ton, posture de celui qui imite Ibn al-Khaṭīb

Une énonciation complexe

Le véritable but de ces lettres : convaincre le lecteur des défauts du roi

Écarts dans le réemploi des *exempla* : fruits d'une réelle divergence culturelle ou d'une volonté de la feindre ?

Hypothèse sur l'identité de l'auteur

TEXTE

- 1 Recourir à un personnage étranger pour critiquer sa propre société ou la vie politique de son pays est un procédé courant de la littérature épistolaire, l'exemple le plus connu étant bien évidemment les *Lettres persanes* de Montesquieu. Au Moyen Âge, dans la Péninsule ibérique, on a déjà des exemples de fausses chroniques ou de fausses lettres se donnant pour écrites par des Maures¹. Leur regard (prétendument) extérieur est censé donner aux propos de l'auteur plus d'objectivité et donc plus de poids.
- 2 Une telle intention apparaît dans les lettres qu'aurait écrites un certain Benahatin, sage musulman de Grenade, au roi de Castille Pierre I^{er}, vers la fin de son règne, en 1367 et 1369. Le personnage présenté comme étant l'auteur de ces lettres, Benahatin ou Benalhatib, selon les versions, s'inspire d'un personnage historique,

Lisān al-Dīn Muḥammad Ibn al-Khaṭīb, vizir du sultan de Grenade Muḥammad V, et polygraphe renommé. Celui-ci a réellement eu des échanges avec le roi de Castille dont le règne se caractérise par une certaine proximité politique et culturelle avec le royaume de Grenade.

- 3 Les deux lettres de Benahatin apparaissent dans la chronique royale écrite par Pedro López de Ayala. Celui-ci était au service du roi avant de passer dans le camp d'Henri de Trastamare, demi-frère ennemi du roi, qui, après avoir rallié la noblesse à sa cause et provoqué une guerre civile, a tué le roi en 1369 et s'est emparé du pouvoir. La chronique fait donc partie de ce qu'on appelle la propagande trastamare, destinée à montrer tous les méfaits du roi et donc à justifier *a posteriori* l'usurpation.
- 4 Bien qu'Ayala présente ces lettres comme des documents authentiques, traduits de l'arabe, il s'agit de textes de propagande qui dressent un portrait à charge du roi. Dans la première lettre, le « sage musulman » adresse au roi des recommandations en matière de gouvernement et établit une liste des mauvais comportements, qui apparaissent comme une critique de la conduite de Pierre I^{er}. Dans la seconde lettre, le soi-disant Maure déchiffre, à la demande du roi, une prophétie du sage Merlin le concernant, et il prédit les conditions dans lesquelles va mourir le roi, « victime du châtement divin ».
- 5 Cependant, l'existence de deux versions antérieures à ces lettres, indépendantes de la chronique, empêche de les considérer comme une pure invention du chancelier Ayala. Il s'agit des versions du ms. Esp. 216 de la BNF et du ms. 9428 de la BNE. Les 3 versions ne diffèrent véritablement que par la forme, et la version du ms. 216 a été considérée par Moure comme la version primitive et une traduction directe de l'arabe en raison du grand nombre d'arabismes et de décalques de structures arabes². Moure ne pense pas pour autant qu'Ibn al-Khaṭīb en soit l'auteur, il pense qu'il y a bien eu un original arabe forgé comme élément de propagande trastamare et qu'il aurait été émis dans une communauté arabe ou bien qu'il aurait été écrit par un juif arabisé, puisque l'on trouve aussi des structures imitées de l'hébreu³.
- 6 Nous ne partageons qu'en partie cette hypothèse. Nous pensons, certes, que ces lettres ont été élaborées par la propagande

trastamare, mais ne voyons pas quel intérêt les ennemis de Pierre I^{er} auraient eu à faire écrire une lettre en arabe pour la traduire ensuite de façon maladroite, d'autant plus que les communautés musulmanes étaient alliées à Pierre I^{er}. À notre avis, il s'agit d'une forgerie qui feint de traduire de manière littérale des structures de l'arabe (les tournures linguistiques sont assez faciles à imiter⁴), et qui s'inspire d'éléments plus ou moins vraisemblables quant à la relation entre Pierre I^{er} et Ibn al-Khaṭīb, pour mieux dénoncer les travers du roi par l'intermédiaire d'un faux miroir des princes.

- 7 Ces lettres se situent donc à la frontière de la fiction et de la réalité. Elles sont présentées comme une correspondance historique, diplomatique, mais elles s'apparentent davantage au genre littéraire du miroir des princes avec maintes références à la littérature sapientiale de l'époque ou au genre prophétique. De plus, la relation entre expéditeur et destinataire se trouve complexifiée et instrumentalisée puisque ces lettres sont des textes de propagande destinés à convaincre le lecteur de l'illégitimité de Pierre I^{er}. Cette nature hybride se retrouve aussi dans le style linguistique et dans les références culturelles, pour ce qui est de la version du ms. Esp. 216 où l'on trouve une grande présence de tournures imitées de la culture et de la langue arabes.
- 8 Notre article va tâcher de montrer que le caractère hybride de cette correspondance provient de ce qu'elle est le résultat d'un pastiche, mais aussi le reflet du creuset culturel que constituait la Péninsule ibérique au XIV^e siècle.

Une volonté de faire passer ces lettres pour un document historique

- 9 La première version des lettres se trouve dans le ms. Esp. 216 de la BNF, qui réunit des textes traitant d'événements marquants de l'histoire de la Castille, de l'Aragon et de la France. Selon Michel Garcia, il s'agit là de matériaux bruts ayant été réélaborés pour être intégrés dans des chroniques historiques⁵. Cela témoigne

de la volonté de leur auteur de les faire passer pour un document authentique, notamment en instrumentalisant de façon vraisemblable la figure du vizir et sa relation avec Pierre I^{er}.

Le roi de Castille et le vizir de Grenade : une relation attestée par des sources arabes

- 10 Ibn al-Khaṭīb lui-même écrit avoir conseillé Pierre I^{er} au moins à deux reprises. Dans un extrait du *Kitāb A'māl al a'lām*, il raconte comment le roi castillan lui envoya son émissaire Abraham Ibn Zarzār à l'Alhambra afin de le consulter au sujet d'une lettre écrite par le sultan mérinide Abū Zayyān Muḥammad⁶. Ces conseils, qui concernent les relations diplomatiques entre la Castille et le Maghreb, sont surtout l'occasion pour le vizir de donner une petite leçon au roi chrétien qui se plaint de l'ingratitude du Mérinide à qui il a apporté son aide.
- 11 Puis, dans un extrait de *Al-Iḥāṭa fī akhbārī Ġarnāṭa*, une chronique du royaume de Grenade, Ibn al-Khaṭīb déclare avoir donné des conseils à Pierre I^{er}, affligé par la guerre civile dans son royaume. Il s'agit de conseils pratiques, stratégiques. Il l'exhorte tout d'abord à la méfiance et à la prudence, tant vis-à-vis de son peuple que des partisans de son demi-frère. Il lui recommande également de trouver un refuge pour y cacher son fils et ses trésors. Mais le vizir avoue ensuite la véritable raison de son initiative : diviser les chrétiens pour que la guerre civile gagne leur terre. En effet, si les chrétiens se font la guerre entre eux, cela épargne les musulmans qui peuvent ainsi profiter de la discorde pour récupérer des terres⁷.
- 12 Ces deux exemples témoignent donc des échanges entre Pierre I^{er} et Ibn al-Khaṭīb, et dans le deuxième exemple, il s'agit probablement d'un échange épistolaire, comme le laisse entendre le fait que le vizir ait argumenté en citant des histoires et des chroniques célèbres. Les archives diplomatiques de la couronne d'Aragon attestent en effet que l'Alhambra possédait un bureau ou atelier de traduction qui émettait les lettres en arabe, castillan et aragonais⁸.
- 13 Ces témoignages mettent aussi en avant le rôle de conseiller occasionnel du vizir. Cette relation privilégiée est liée à la proximité

entre le royaume de Castille et le royaume de Grenade, son vassal. Mais il s'agit d'un conseiller un peu particulier puisque son but véritable dépasse le simple fait d'aider le roi chrétien. Il s'agit plutôt de faire en sorte que son conseil profite aux musulmans, le sultan du Maghreb dans le premier cas, et le royaume de Grenade dans le deuxième.

- 14 Les lettres castillanes du Moro *Benahatin* s'inspirent donc de cette relation et celui qui les a forgées s'efforce de les faire passer pour authentiques en faisant allusion à cette relation et en inscrivant les documents dans un contexte historique réel.

Contexte et circonstances de rédaction des lettres

- 15 Si l'on en croit l'introduction précédant la traduction (supposée) de la lettre, celle-ci serait une réponse envoyée par un certain Benalhatib, Maure de Grenade, au roi de Castille qui lui avait demandé conseil après la bataille de Nájera. C'est durant cette bataille qu'il vainquit son ennemi et demi-frère Henri, grâce à l'aide des Anglais. L'introduction précise également que le roi avait confiance en ce Maure qui était son ami, un grand sage, un grand philosophe et le propre conseiller du roi de Grenade. Elle annonce aussi que les lignes qui vont suivre sont une traduction⁹. Tous ces éléments sont destinés à renforcer le caractère vraisemblable du document.
- 16 Les circonstances durant lesquelles les conseils sont demandés font aussi partie de ces arguments convaincants. Après la bataille de Nájera, le roi se trouve dans une situation délicate : les vaincus, partisans d'Henri, étaient ses propres sujets. Quant au véritable vainqueur, le Prince Noir, fils du roi d'Angleterre, il pouvait exiger ce qu'il voulait étant donné que le maintien de Pierre I^{er} sur le trône dépendait de lui. Aussi, pour l'aider à sortir de cette impasse, le sage lui conseille-t-il de se réconcilier avec son peuple et de se débarrasser des Anglais. Il s'agit de conseils pratiques, stratégiques et adaptés à une situation concrète pour que le roi se maintienne au pouvoir. Cela rappelle bien évidemment le type de conseil que donne Ibn al-Khaṭīb dans *al-Ihāṭa*, à un Pierre I^{er} affligé par les tensions avec son demi-frère. Depuis le début de la lettre, on retrouve un

élément essentiel qui apparaît dans les sources arabes : l'intérêt que le vizir et son maître le sultan de Grenade ont à ce que Pierre I^{er} reste en place.

- 17 Le texte nous offre également un autre détail qui rappelle le personnage d'Ibn al-Khaṭīb tel qu'il nous apparaît dans ses écrits. Au début, il se plaint de ne pas avoir de temps pour ses travaux intellectuels en raison des charges qu'il occupe. Cette préoccupation revient dans les écrits d'Ibn al-Khaṭīb, qui déclare souvent souhaiter se retirer de la vie politique pour se consacrer à ses travaux¹⁰.
- 18 En ce qui concerne le contenu de la lettre, le pragmatisme de certains conseils pourrait également rappeler l'attitude et le ton du sage dans les sources arabes.

Style, ton, posture de celui qui imite Ibn al-Khaṭīb

- 19 Dans le premier point de la démonstration, le sage Benalhatib présente au roi une stratégie pour gagner à nouveau l'amour de son peuple : le tranquilliser, se montrer prodigue avec lui, se repentir du passé, agir avec justice pour tous¹¹. L'objectif de cette stratégie pragmatique et cynique est avant tout de conserver le pouvoir. Il prévient également le souverain de ne pas se fier à son peuple tout comme dans le texte arabe de *Al Ihāṭa*, mais il doit pourtant se réconcilier avec lui car il ne peut pas s'en passer. Pour illustrer l'idée très pragmatique selon laquelle il faut être souple et astucieux avec le peuple, le sage recourt à un exemple qui est une maxime arabe célèbre, *sha'rat Mu'āwiya* (le cheveu de Mu'āwiya) :

E dixo otro sabidor sy ay entre mi y los omnes un cabello nuca se cortaria que quando ellos tirasen yo afloxaria. E quando ellos afloxasen yo tiraría¹².

- 20 Selon plusieurs chercheurs, arabisants pour la plupart, qui considèrent ces lettres comme des documents authentiques, on retrouverait là non seulement la rhétorique d'Ibn al-Khaṭīb mais également sa conception politique, telle que l'importance de garder le pouvoir, ce qui justifie le recours à l'astuce et la dissimulation¹³. Selon

Wadad al Qadi, ces lettres ne diffèrent pas beaucoup de certains traités politiques arabes qu'Ibn al-Khaṭīb a adaptés. La dimension pratique des conseils serait également un point commun avec l'attitude du vizir musulman.

- 21 La coïncidence évoquée par certains arabisants entre la conception de la politique telle qu'elle est exprimée dans la lettre et telle qu'elle apparaît dans les écrits d'Ibn al-Khaṭīb pourrait être liée à la volonté de l'auteur d'imiter le style d'Ibn al-Khaṭīb. Mais cette attitude renvoie aussi à un mouvement assez général et répandu dans les cours de Castille et de Grenade. L'attitude du sage est finalement assez révélatrice d'une mentalité et d'une conception du politique largement partagée à l'époque¹⁴.
- 22 Après lui avoir présenté une stratégie concrète pour se réconcilier avec son peuple, Benalhatib avertit son interlocuteur des dangers du mauvais comportement des rois¹⁵. Il s'agit là d'une sorte de miroir qui reflète ce qu'il ne faut surtout pas faire pour un roi. Cette partie de la lettre est plus théorique, le locuteur utilise la forme impersonnelle comme s'il s'agissait d'un comportement général à suivre ou ne pas suivre. Cette particularité de la lettre pourrait correspondre à la tradition du *ādāb sultāniyya* ou *ādāb al-mulūk*, miroir des princes oriental dont le but n'est pas de peindre le portrait idéalisé du prince mais de faire en sorte qu'il corrige ses défauts¹⁶. Mais ici tel n'est pas le véritable but puisque le roi n'est pas le vrai destinataire de ces lettres. L'énonciation s'avère en effet complexe sur bien des aspects.

Une énonciation complexe

Le véritable but de ces lettres : convaincre le lecteur des défauts du roi

- 23 Nous avons vu que l'auteur n'est pas Ibn al-Khaṭīb, même s'il tente d'en imiter la posture et le style. En ce qui concerne le destinataire, il n'est pas non plus celui que les lettres présentent comme tel, le roi, puisqu'il s'agit en réalité de textes de propagande. Il s'agit donc de convaincre la cible de cette propagande des défauts du roi et de son incapacité à avoir écouté les conseils du sage¹⁷.

- 24 L'auteur de la première lettre se livre à une démonstration en cinq points, qui sont donc autant de défauts attribués à Pierre I^{er} : mépriser les hommes, convoiter les biens d'autrui, suivre les instincts du corps, bafouer la loi, et, enfin, faire preuve de cruauté et manquer de pitié. Pour chaque point, le sage montre les conséquences désastreuses que ce comportement entraîne et il illustre ses enseignements par des anecdotes, proverbes, *exempla* bien connus, tirés pour la plupart de la littérature sapientiale castillane. Tous les exemples qui vont être évoqués dans ce faux miroir des princes, pour illustrer ce qu'un roi ne doit pas faire, apparaissent comme des réminiscences de références plus ou moins lointaines à cette littérature, comme nous le verrons dans la partie suivante. Ce patchwork est lié au fait que la lettre est construite de toutes pièces.
- 25 Ainsi, dans l'introduction de la lettre, le sage compare l'effet de ses conseils à celui d'un médicament : bien qu'ils soient amers, ils feront du bien à qui les suivra. Il s'agit là d'un lieu commun de la littérature sapientiale d'origine orientale qu'on trouve dans *Bocados de oro* ou *Calila e Dimna* : « On dit que les paroles du conseiller royal, quand on le sollicite, sont semblables au médicament amer qui chasse du corps une grande maladie¹⁸ ». Mais comme le dit Ayala juste après avoir rapporté la première lettre dans sa chronique, le roi ne suivit pas ces conseils, ce qui lui attira des problèmes : « E el rrey don Pedro ouo esta carta e plogole con ella ; empero non se allego a las cosas en ellas contenidas, lo qual le touo grand dano. ». Cette idée est assez fréquente dans la propagande trastamare, de dire que le roi est responsable de sa propre perte en raison de son comportement déviant.
- 26 La deuxième lettre n'est pas un miroir des princes mais l'élucidation d'une prophétie qui permet également de mettre en valeur les défauts du roi. Il y demande au sage d'interpréter une prophétie censée être extraite des livres de Merlin. Elle concerne le triste sort d'un oiseau noir qui serait né en Occident, entre les montagnes et la mer, et se caractériserait par un appétit et une cupidité débordants, qui le conduiraient à vomir tout ce qu'il aurait avalé, puis à perdre ses ailes et voir ses plumes se dessécher jusqu'à mourir enfermé dans la forêt¹⁹.

- 27 Le sage Benahatin va élucider chaque point de cette prophétie en montrant précisément en quoi les travers de l'oiseau noir ainsi que sa fin tragique peuvent s'appliquer à Pierre I^{er}. L'appétit de l'oiseau est clairement relié à la cupidité légendaire du roi, tandis que le fait qu'il perde ses ailes et que ses plumes se dessèchent est interprété par le sage comme une métaphore de la façon dont le roi gouverne et traite ses sujets. Les plumes et les ailes désignent l'aide et la protection que peuvent lui fournir les Grands mais ceux-ci vont l'abandonner en raison de sa conduite. Enfin, le sage révèle clairement les conditions de la mort du roi à Montiel, lieu anciennement désigné comme la forêt (« la selva »).
- 28 Comme nous l'avons dit plus haut, le fait que cette lettre décrive les circonstances de la mort du roi montre qu'elle a été écrite après son décès (en 1369), et qu'elle vise donc *a posteriori* à le justifier. Encore une fois, le roi n'a pas suivi les conseils du sage en corrigeant son comportement pour éviter le sort qui lui était réservé²⁰.
- 29 Cette fois, comme le montre Michel Garcia, cette prophétie reprend de façon plus ou moins libre plusieurs éléments présents dans le *Livre du Roi Modus* d'Henri de Ferrières (avant 1376), et dans la *Chanson de Bertrand du Guesclin* de Cuvelier (avant 1387), tout en maintenant la présence de l'imitation de l'arabe pour ce qui est de la version primitive. On constate plusieurs variations quant à la source dont cette prophétie s'inspire, ce qui montre que l'auteur a compilé différents topoi littéraires et les a mis au service de sa propagande²¹.
- 30 En revanche, dans la première lettre, les variations par rapport aux exemples connus sont plutôt des déformations qui semblent liées à un manque de maîtrise des exemples-types, comme si ceux-ci n'étaient pas des références culturelles familières à l'expéditeur, ou qu'il voulait le faire croire au lecteur. Le traitement de ces exemples reflète en tout cas la complexité de l'énonciation.

Écarts dans le réemploi des *exempla* : fruits d'une réelle divergence culturelle ou d'une volonté de la feindre ?

- 31 Le point de vue de cette lettre est censé être celui d'un musulman de Grenade s'adressant à un chrétien castillan. Tous les exemples auxquels il va avoir recours dans la version primitive de la première lettre pour illustrer ce qu'un roi ne doit pas faire, apparaissent comme des réminiscences de références tirées de la littérature sapientiale castillane – elle-même d'origine arabe – de maximes arabes, de références à saint Isidore ou d'anecdotes typiquement castillanes. Les écarts et déformations de certains de ces exemples par rapport à leur original, ou parfois leur inadéquation avec l'idée qui veut être démontrée, pourraient être liés au point de vue adopté par l'auteur : se faire passer pour un Maure qui tente de prendre des exemples du répertoire de son interlocuteur afin que ceux-ci soient plus parlants.
- 32 Nous analyserons deux exemples choisis par le sage pour illustrer le troisième défaut que le roi doit éviter : suivre les instincts du corps. Dans le premier exemple, il se sert de l'image du Christ pour montrer que le roi, en tant que lieutenant de Dieu sur terre, doit l'imiter. En effet, même lorsqu'il s'est incarné en la personne du Christ, le Dieu des chrétiens n'a point cédé à la tentation de la chair. Le roi doit donc faire de même :

E la peor de las cubdçias corporales es la luxuria [...] que aun el tu dios que dizen por el los sabidores cristianos que se enbistio en forma de carne por saluar el humanal linage non fallaras omne que diga por el que mientre duro la humanidat que llego en este pecado. Pues el sabidor misericordioso deue trauagar por semegar al su dios que ya non cale dezir es Rey que es señor del pueblo e su lugar teniente en la tierra ²².

- 33 Tout d'abord, il est surprenant qu'un correspondant censé être musulman parle du caractère divin de Jésus-Christ puisque l'islam le

considère comme un prophète parmi les autres et ne croit pas que Dieu se soit incarné en lui. De plus, la manière de présenter cette leçon n'est pas très habituelle dans la tradition chrétienne. S'il est fréquent de dire que Dieu s'est fait homme pour sauver l'humanité de ses péchés, cela l'est beaucoup moins d'insister sur le fait qu'il n'a jamais cédé à la tentation de la luxure lorsqu'il était humain.

34 Cet exemple pourrait certes renvoyer à la volonté du locuteur, qui feint d'être musulman, de choisir une référence chrétienne qui soit plus parlante pour son interlocuteur. Mais comme il n'est pas censé être chrétien, il la présente de façon peu habituelle. Cependant, cela semble assez retors.

35 Concernant le deuxième exemple, le sage a recours à une célèbre anecdote pour illustrer les préjudices que la luxure a pu causer aux rois. Il s'agit de la légende du comte Julien, gouverneur de Ceuta, qui aurait autorisé les musulmans à pénétrer en Espagne en 711. Celui-ci désirait en effet se venger du roi wisigoth Rodrigue qui avait violé sa fille, la Cava. Le locuteur veut ici montrer que la luxure (le viol) a eu des conséquences désastreuses :

Los açidentes que han acaesçido alos Reys por causa de luxuria publicados son el mas propio el Rey alian que truxo los moros al andaluzia por la causa del topamiento que ouo con su fija ²³.

36 Cet exemple s'avère très curieux puisque, pour les musulmans, cet événement ne peut pas être considéré comme négatif puisqu'il leur a permis de traverser le Détroit et d'entrer dans la Péninsule. Là encore cette démarche pourrait correspondre à la volonté de prendre un exemple correspondant au point de vue d'un chrétien pour que le roi le comprenne mieux, mais cela reste surprenant. De plus, en commettant une confusion notable, l'exemple s'éloigne de la tradition légendaire. En effet, dans ce texte, Julien devient roi et on a l'impression que c'est lui qui a violé sa propre fille. La phrase « el mas propio el Rey alian que truxo los moros al andaluzia por la causa del topamiento que ouo con su fija » reste assez vague et peut s'interpréter de plusieurs façons étant donné que le terme « topamiento » est problématique. On peut le comprendre comme « un affrontement » et dans ce cas la phrase aurait le sens suivant : « [l'exemple] le plus approprié est celui du Roi Julien qui a amené les

Maures en Andalousie à cause de l'affrontement qu'il a eu [ou qu'il y a eu] avec sa fille ». « Topamiento » pourrait aussi avoir le sens de « heurt » et dans ce cas Julien aurait permis aux Maures d'entrer en raison du heurt qu'il aurait ressenti après ce qui était arrivé à sa fille. Quoi qu'il en soit, les autres versions de la lettre ne commettent pas cette confusion et rectifient les faits en citant l'exemple du « comte Julien qui fit entrer les Maures en Andalousie à cause de ce que le roi fit à sa fille » :

E las ocasiones que acaesçieron a los rreyes por el forniçio publicos son. E una dellas fue quando el conde don Yllan metio los moros al Andalozia por lo que el rrey fizo a su fija²⁴.

- 37 Le fait que la chronique d'Ayala corrige cette erreur montre, à notre avis, que ces écarts ne sont pas volontaires, ils ne sont finalement pas liés à un désir de feindre le point de vue d'un Maure pour faire couleur locale. Nous pensons plutôt que celui qui a forgé cette lettre a tiré beaucoup d'exemples communs à la littérature et aux légendes castillanes, ou à la religion chrétienne, dans l'idée de mieux toucher le public castillan, mais qu'il ne maîtrisait pas tout à fait ces références, ce qui a entraîné une légère variation.

Hypothèse sur l'identité de l'auteur

- 38 Les aspects vraisemblables que présente la première lettre, tout aussi factice que la deuxième, nous incitent à penser qu'elle a été écrite par quelqu'un qui connaissait l'arabe, qui était au courant des relations entre le roi castillan et le vizir de Grenade, ainsi que du type de conseil qu'il avait l'habitude de lui donner. En effet, certains traits de ressemblance avec la figure d'Ibn al-Khaṭīb sont troublants.
- 39 Bien que cela semble quelque peu stéréotypé, l'hypothèse selon laquelle l'auteur de ce document serait un juif polyglotte n'est pas totalement absurde. José Luis Moure, qui a montré, du point de vue linguistique, les traces d'hébreu contenues dans la lettre, suggère que l'auteur pourrait être Ibn Zarzār²⁵. Un certain nombre d'autres éléments nous orientent vers la même hypothèse que Moure.

- 40 Abraham Ibn Zarzār était un médecin et astrologue juif, polyglotte et imprégné de culture arabe puisqu'il a exercé, à l'origine, aux cours de Grenade et de Fès. D'après les informations du sage et chroniqueur Ibn Khaldūn, il est passé au service du roi chrétien après la mort du vizir de Grenade Ridwān et la conspiration qui a eu lieu contre Muḥammad V en 1359.
- 41 Ibn Zarzār n'était pas seulement médecin, il a également joué le rôle d'intermédiaire entre les cours de Grenade et de Castille. L'ambassade qu'il a réalisée pour Pierre I^{er} auprès d'Ibn al-Khaṭīb ainsi que le statut qui était le sien à la cour de Grenade ont pu amplement le renseigner sur les relations entre les deux personnages.
- 42 D'autre part, on sait à quel point le médecin juif était versé dans l'astrologie et les prophéties. Dans le *Livre des exemples*, Ibn Khaldūn fait allusion à une prophétie dont lui aurait parlé Ibn Zarzār concernant l'arrivée de Tamerlan en l'an 784 (1382-1383)²⁶. On sait également que la propagande trastamare lui prête ce rôle d'astrologue dans l'épisode où le roi Pierre lui reproche de l'avoir trompé en lui prédisant un rôle clé dans la Reconquête. La réponse que lui donne Ibn Zarzār rappelle quelque peu la position du sage élucidant la prophétie : c'est le roi qui par son comportement funeste est responsable de son propre sort²⁷.
- 43 Il est aussi probable qu'après la mort de Pierre I^{er} il soit passé au service d'Henri II comme beaucoup d'autres juifs. D'ailleurs, on sait que le fils d'Abraham, Moïse Aben Zarzal était un des médecins d'Henri III et a rédigé un poème à l'occasion de la naissance du futur Jean II²⁸. Bien que cela paraisse surprenant d'imaginer qu'Ibn Zarzār puisse avoir contribué à diffuser un texte contre celui qui l'avait accueilli à sa cour et qui avait fait de lui son conseiller et son médecin et, qui plus est, était reconnu comme un protecteur par les juifs²⁹, nous ne devons pas oublier que les courtisans passaient volontiers d'un parti à un autre en fonction de leurs intérêts. Ce fut peut-être le cas d'Ibn Zarzār à la mort de Pierre I^{er}.
- 44 Les lettres du sage de Grenade à Pierre I^{er} constituent un document complexe et singulier en raison des différents brouillages qui les caractérisent. L'hésitation entre histoire et fiction, le jeu complexe de l'énonciation et le caractère hybride des références culturelles évoquées dans la version primitive rendent son analyse périlleuse.

- 45 S'il est vrai que le personnage d'Ibn Zarzār, incarnation de l'entre-deux-cours et *trujaman* par excellence, semble parfaitement convenir comme auteur de ces lettres hybrides, celles-ci posent un problème qui dépasse la simple question de leur authenticité ou de leur « auteurité ».
- 46 Ces lettres se présentent comme un paradigme de la circulation des cultures politiques avec toutes les réinterprétations que cela implique. La propagande exploite ici une figure censée renvoyer à l'aire culturelle de l'islam, le Maure de Grenade, mais en fin de compte celui-ci devient une sorte de modèle illustrant sa démonstration avec des références typiquement chrétiennes, castillanes ou occidentales qui alternent avec des exemples hérités de l'intégration de la littérature sapientiale arabe en Castille. Ce patchwork symbolise ainsi, de façon presque métonymique, le creuset culturel qu'est la Péninsule Ibérique au ^{xiv}^e siècle.
- 47 Finalement, on peut qualifier ces lettres d'hybrides parce qu'elles sont construites comme une marqueterie, c'est-à-dire qu'elles intègrent des éléments divers qui parfois ne « collent » pas tout à fait ou qui surprennent quand on les regarde de près mais qui, en fin de compte, servent bien le but poursuivi par leur auteur : accabler le roi Pierre I^{er}.

NOTES

1 On peut penser à la fausse chronique du Cid qu'aurait écrite un certain Ben Alfaray ou encore à la supposée lettre du roi du Maroc que les chevaliers de Jaén lisent à la fête morisque organisée pour célébrer la Noël de l'année 1463, CATALAN Diego, « Crónicas generales y cantares de gesta. El Mio Cid de Alfonso X y el del Pseudo Ben-Alfaraý », *Hispanic Review*, 31, 1963, p. 195-215 et p. 291-306, réédition augmentée, « El Mio Cid de Alfonso X y el del pseudo Ibn al-Faraý », in *El Cid en la historia y en sus inventores*, Madrid, Fundación Menéndez Pidal, 2002, p. 179-224 ; *Hechos del Condestable Miguel Lucas de Iranzo*, J. de MATA DE CARRIAZO (éd.), Madrid, Espasa-Calpe, 1940, p. 95-98.

2 Cette version aurait subi des corrections et réélaborations formelles pour être intégrée à la chronique. Voir MOURE José Luis, « Sobre la autenticidad de la cartas de Benahatin en la Crónica de Pero López de Ayala : consideración

filológica de un manuscrito inédito », *Incipit*, 3, 1983, p. 53-93, et, du même critique, « Otra versión independiente de las cartas del moro sabidor al rey Don Pedro. Consideraciones críticas y metodológicas », *Incipit*, 13, 1993, p. 70-85 ; ECHAABI Fatima, *La Première Lettre du Maure de Grenade : Étude linguistique et sémiotique de deux versions d'un texte espagnol médiéval*, 1988, Université Paris 3, Michel Launay (dir.). Les deux lettres du ms. Esp. 216 de Paris ont été publiées par José Luis MOURE dans *Incipit* 3, 1983, p. 185-196 et par Michel GARCIA, « [Texto 1] Primera carta del moro benalhatib al rey don Pedro », *Atalaya* [En ligne], 10 | 1999, consulté le 1^{er} mai 2017. URL : <http://journals.openedition.org/atalaya/629> ; du même auteur, « [Texto 2] Segunda carta del moro benalhatib al rey don Pedro », *Atalaya* [En ligne], 10 | 1999, consulté le 1^{er} mai 2017. URL : <https://journals.openedition.org/atalaya/633>. Nous nous référons à cette dernière version pour les citations.

3 MOURE J. L., « Sobre la autenticidad de la cartas... », *loc. cit.*, p. 80.

4 Sur ce point voir notre article, « La figura de Ibn al Jatīb como consejero de Pedro I de Castilla, entre ficción y realidad », *e-Spania* [En ligne], 12 | décembre 2011, <https://journals.openedition.org/e-spania/20900>.

5 « Introducción », *Atalaya* [En ligne], 10 | 1999, consulté le 1^{er} mai 2017. URL : <https://journals.openedition.org/atalaya/625>, § 5.

6 IBN AL-KHAṬĪB, *Kitāb A'māl al a'lām*, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Évariste Lévi-Provençal (éd.), Beyrouth, Dar al Makchouf, 1956, p. 333 ; ANTUÑA Melchor M., « Una versión árabe compendiada de la 'Estoria de España' de Alfonso el Sabio », *Al Andalus*, 1, (1), 1933, p. 105-154 ; MARQUER J., « La figura de Ibn al Jatīb como consejero... », *loc. cit.*, § 32-47.

7 IBN AL-KHAṬĪB, *Ihāṭa fī akhbārī Ġarnāṭa*, Muḥammad 'Abd Allah 'Inan, (éd.), Le Caire, Al Tibaa Al misriyah co.press, 1973-1978, 2, p. 86 ; MARQUER J., « La figura de Ibn al Jatīb como consejero... », *loc. cit.*, § 12-31.

8 D'après une lettre envoyée par Muḥammad V au roi d'Aragon, on sait que le sultan établissait des copies de ses correspondances en deux langues. Voir ALARCÓN Y SANTÓN Maximiliano Agustín et GARCÍA DE LINARES Ramón (éd.), *Documentos árabes diplomáticos del Archivo de la Corona de Aragón*, Madrid, Publicaciones de la Escuela de Estudios Árabes de Madrid y Granada, 1940, p. 411-415, et GARCÍA GÓMEZ Emilio, *Cinco poetas musulmanes, biografías y estudios*, Buenos Aires, Espasa Calpe S.A, 1944, p. 182.

9 Il manque le début de la lettre dans les deux premières versions, mais nous pouvons deviner la façon dont elle commençait grâce à la chronique

d'Ayala, puisque celle-ci se montre très fidèle au contenu des autres versions ; voir LÓPEZ DE AYALA p., op. cit., 2, p. 206.

10 BENJAMAA 'Abdelbaqui, *Ibn al-Khaṭīb, homme de lettres et historien*, thèse doctorale inédite, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 1992, p. 372-373.

11 GARCIA M., « [Texto 1] Primera carta del moro benalhatib al rey don Pedro », loc. cit., § 125-126 (59 r^o et v^o).

12 « S'il n'y avait qu'un seul cheveu entre mes hommes et moi, il ne serait jamais rompu. Je le laisserais se détendre s'ils tiraient dessus, et je tirerais dessus moi-même s'ils le relâchaient », *ibid.*, § 126. Le texte ne mentionne pas explicitement la référence, il ne donne pas le nom du sage qui aurait prononcé cette phrase mais il s'agit là d'une référence commune dans l'islam, *Encyclopédie de l'Islam*, LEWIS B., PELLAT C., SCHACHT J. (1^{re} éd. 1965), Leiden, E. J. Brill/Paris, Maisonneuve et Larose, 2, 1977, article « Mu'āwiya ».

13 AL-'ABBADI Ahmad Mujtar, *El reino de Granada en la época de Muḥammad V*, Madrid, Instituto de Estudios Islámicos de Madrid, 1973, p. 70 ; HOENERBACH Wilhem, « El historiador Ibn al-Jatib : Pueblo, Gobierno y Estado », *Andalucía Islámica*, 1, 1980, p. 43-63, p. 49 ; AL QADI Wadad, « Lisān al-Dīn Ibn al-Hatib on Politics », in *La Signification du Bas-Moyen Âge dans l'histoire et la culture du monde musulman*, Actes du 8^e congrès de l'Union Européenne des Arabisants et Islamisants, Aix-en-Provence, Édisud, 1976, p. 205-217.

14 C'est aussi ce que pense Michel GARCIA, *El canciller Ayala : obra y personalidad*, Madrid, Alhambra, 1983, p. 182.

15 GARCIA M., « [Texto 1] Primera carta del moro benalhatib al rey don Pedro », loc. cit., § 127 (60 r^o – 61 r).

16 ABBÈS Makram, *Islam et politique à l'âge classique*, Paris, PUF, 2009, p. 58 ; MARQUER J., « La figura de Ibn al Jatīb como consejero... », loc. cit., § 92-93.

17 Voir CARTELET Pénélope, « Les vices du roi dans les lettres de Benahatín : transformation et manipulation du miroir du prince », *e-Spania* [En ligne], 22 | octobre 2015, consulté le 28 avril 2017. URL : <https://journals.openedition.org/e-spania/24891>.

18 LACARRA María Jesús, *Cuentística medieval en España : los orígenes*, Saragosse, Universidad de Zaragoza, 1979, p. 158.

19 GARCIA M., « [Texto 2] Segunda carta del moro benalhatib », loc. cit., 62 v.

- 20 Depuis son origine et surtout depuis sa récupération par Geoffroy de Monmouth au XII^e siècle, la *prophetia ex eventu*, artifice qui consiste à prédire des événements passés en les projetant dans le futur, sert à légitimer des changements politiques et des usurpations, voir ROUBAUD Sylvia, « La prophétie merlinienne en Espagne : des rois de Grande-Bretagne aux rois de Castille », in *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs, XV^e – XVII^e siècles*, REDONDO A. (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 159-173 (p. 161) ; voir aussi dans le même volume, ROUSSEAU Isabelle, « Prophétie et réécriture de l'histoire dans les vaticinations de Merlin à Maître Antoine », p. 176-190 ; voir aussi GIMENO CASALDUERO Joaquín, « La profecía medieval en la literatura castellana y su relación con las corrientes proféticas europeas » in *Estructura y diseño en la literatura castellana medieval*, PORRÚA TURANZAS J. (dir.), Madrid, S.A, 1975, p. 103-141 ; TARRÉ J., « Las profecías del sabio Merlín y sus imitaciones », in *Analecta Sacra Tarraconensia*, 16, 1943, Barcelone, Balmesiana, p. 135-171.
- 21 GARCIA M., « Textos 1 y 2 Cartas del Moro Benalhatib al rey don Pedro », *Atalaya* [En ligne], 10 | 1999, consulté le 01 mai 2017. URL : <https://journals.openedition.org/atalaya/111>, § 31 et sqq.
- 22 *Ibid.*, « [Texto 1] Primera carta del moro benalhatib al rey don Pedro », loc. cit., § 128 (60 v^o).
- 23 *Ibid.*
- 24 LÓPEZ DE AYALA P., op. cit., 2, p. 211.
- 25 « Sobre la autenticidad de las cartas... », loc. cit., p. 80.
- 26 *Le Livre des Exemples. Autobiographie, Muqaddima*, CHEDDADI A. (éd. et trad.), Paris, Gallimard, 2002, p. 236.
- 27 RODRÍGUEZ DE CUENCA Juan, *Suma de Reyes du Despensero*, Jardin J. – P. (éd.), *Les Livres d'e-Spania « Sources »*, 4, 2012, [En ligne], consulté le 08 juillet 2013. URL : <https://books.openedition.org/esb/588>, § 198.
- 28 *Ibid.*
- 29 Voir la dédicace que fait Sem Tob de Carrion au roi Pierre I^{er} dans ses *Proverbios morales*, SHEPARD S. (éd.), Madrid, Castalia, 1985. Voir aussi l'inscription en hébreu de la synagogue du Transit à Tolède qui d'ailleurs assimile curieusement le roi à un aigle aux énormes ailes, ROTH Cecil, « Las inscripciones históricas de la Sinagoga del Tránsito de Toledo », *Sefarad*, 8, 1, 1948, p. 3-22, p. 27.

RÉSUMÉS

Français

Quittons la France pour l'Espagne du ^{xiv}^e siècle. Cette étude examine les lettres qu'un certain Benahatin, Sage musulman de Grenade, aurait écrites au roi de Castille Pierre I^{er}, pour lui donner de bons conseils de gouvernement et le mettre en garde contre son inconduite. Après examen des pièces du dossier, elle en déduit qu'il s'agit d'une « forgerie » pure et simple, de lettres de propagande destinées à justifier, a posteriori, le meurtre de Pierre I^{er} par Henri de Trastamare, qui a usurpé son trône. Pour cela, le faussaire utilise une technique qu'illustreront plus tard les *Lettres Persanes*, mais déjà bien connue à cette époque : porter un regard (prétendument) extérieur sur sa propre société, pour mieux la critiquer. Mais qui pourrait être l'auteur de ce « faux miroir des princes » ? Il fallait nécessairement que ce fût un homme savant, connaissant assez l'arabe pour le pasticher, et proche des Trastamare. M^{me} Marquer se rallie finalement à l'hypothèse qui voit en lui Ibn Zarzār, un « médecin et astrologue juif, polyglotte et imprégné de culture arabe ».

English

Let's leave France for 14th century Spain. This study examines the letters that a certain Benahatin, a wise Muslim sage from Granada, is said to have written to the Castilian king Peter I, to give him good government advice and warn him against his misconduct. After examining the documents in the file, it concludes that they are pure and simple "forgery", propaganda letters intended to justify, afterwards, the murder of Peter I by Henry of Trastamare, who usurped his throne. To do so, the forger used a technique that would later be illustrated in the *Lettres Persanes*, but which was already well known at the time: to take an (allegedly) outside look at his own society, in order to criticize it better. But who could be the author of this "false mirror of the princes"? It had to be a learned man, knowing enough Arabic to pastich it, and close to the Trastamare. This study finally agrees with the hypothesis that sees in him Ibn Zarzār, a "Jewish doctor and astrologer, polyglot and imbued with Arabic culture".

INDEX

Keywords

epistolary literature, Granada, Peter I of Castile, Spanish Middle Ages

AUTEUR

Julie Marquer

(MCF Littérature hispanique) – CIHAM UMR 5648, Université Claude Bernard
Lyon 1

IDREF : <https://www.idref.fr/18302110X>

Épistolographie des lettres ultramarines de Matteo Ricci (1580-1609)

Vito Avarello

DOI : 10.35562/celec.504

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Littérature pérégrine, rhétorique humaniste

Le temps qui fuit

Mélancolies

Style antirhétorique

Éthopée

Tentation épique

TEXTE

- 1 Dans le foisonnement des correspondances ultramarines et missionnaires des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, le *corpus* épistolaire du jésuite Matteo Ricci a souvent été mis en exergue pour sa valeur historique et pour ce qu'il nous dit de la Chine en un temps où l'Empire Ming s'était refermé sur lui-même et découvrait, au travers des visages de ces pionniers, une altérité moins hostile que l'Europe prédatrice qui se pressait à ses portes. Si la querelle des rites chinois et la dissolution de la Compagnie ont obscurci l'horizon de cette histoire, notamment le récit de cette rencontre inédite de Ricci avec le monde chinois sur le terrain de la culture et des sciences, l'apologétique chrétienne et l'historiographie jésuite ont contribué à l'extraire des limbes, le plus souvent de manière sélective – la correspondance de Ricci n'y a d'ailleurs jamais trouvé d'espace – et, sans doute, de façon trop héroïque. La monumentale *Asia* de Bartoli, le grand historiographe du missionarisme jésuite, ne s'appuie que sur le manuscrit ramené en Europe par Trigault, qui n'intègre que le traité sur la Chine et le journal de mission de Ricci, atténuant la figure de l'homme de plume et de l'épistolier au profit de celle de l'apôtre

pionnier, successeur de François Xavier. Il faut attendre 1911 et l'édition Tacchi Venturi pour découvrir un *corpus* de 53 lettres, complété en 1935 par une lettre publiée par Pasquale D'Elia. Enfin, en 2001, l'édition Mignini des *Lettere* propose la première édition alors complète de la correspondance de Ricci vers l'Europe. Notre dessein consiste à restituer ce *corpus* à sa littéralité, en le mettant en perspective avec une rhétorique humaniste de la lettre, laquelle s'enracine dans la tradition classique et médiévale, dans le débat sur la prose qui agite le *xvi^e* siècle, autour du mythe de l'éloquence et de la figure de l'orateur sacré dont l'art épistolaire devient le genre de prédilection. Cette éminence humaniste de la lettre se place dans la continuité des *Artes dictaminis* médiévaux qui font du genre épistolaire et du sermon les modèles de l'expression en prose¹ : depuis la doctrine pétrarquiste de l'imitation et du style personnel, au *De Conscribendis epistolis* et au *Ciceronianus* d'Érasme qui promeut une rhétorique ouverte et la liberté intime de l'épistolier chrétien, jusqu'aux contemporains de Matteo Ricci que furent Henri Estienne et Juste Lipse. À ce terreau s'ajoutent les sources ecclésiastiques tridentines et jésuitiques, que sont les œuvres de Charles Borromée, d'Agostino Valier et de Filippo Neri, mais aussi les lettres de François Xavier et les prescriptions d'Ignace dans les *Constitutions* et les *Exercices spirituels* qui fixent les limites de l'expression et du discours du compagnon de Jésus.

- 2 La mise en lumière de la littéralité du *corpus* riccien et l'épistolographie de sa correspondance ultramarine ne peuvent faire l'économie d'une analyse structurale, typologique et thématique à laquelle s'ajoute une chrono-topographie autour de la route et de la rencontre, deux traits qui dessinent ce singulier récit biographique et pérégrin à la première personne vers l'altérité chinoise. La lettre se veut expérience d'écriture, cheminement empirique de la parole, tentative d'épure de l'expression et de la pensée, pour constituer une fable mystique. Elle est réappropriation du réel et du temps, école du regard, un regard renouvelé et éclairé par l'expérience de l'écriture, expérience du silence et de la solitude, animé par le désir de combler la séparation par le dialogisme épistolaire. Ce dialogisme est paradoxal car réduit à cette voix singulière qui résonne encore jusqu'à nous, par-delà les mers et le temps, nous qui n'en sommes pas les destinataires directs mais de simples lecteurs de seconde main.

Littérature pérégrine, rhétorique humaniste

- 3 La lettre missionnaire naît de la convergence de l'essor de la littérature épistolaire au ^{xvi}^e siècle et du renouveau de la littérature pérégrine à la Renaissance, grâce notamment à la fracture épistémologique causée par la découverte du Nouveau Monde et la conquête des routes maritimes vers l'Orient extrême. Le récit de voyage renaissant – après les expériences médiévales de J. de Plan Carpin, du *Milione*, de G. de Rubrouck – trouve comme nouveau vecteur la lettre de voyage et de mission qui se nourrit de toute l'activité métatextuelle qui prend corps dans le débat humaniste sur la prose et l'éloquence et sur la figure de l'orateur sacré. La lettre humaniste a ses origines en Italie, chez Pétrarque, dont la première édition imprimée de la correspondance voit le jour à Venise en 1492. Loin du *stylus ciceronianus*, la doctrine pétrarquiste de l'imitation promeut la présence privée de l'épistolier et non la *persona* officielle qui prendrait la plume au nom de sa fonction. L'épître missionnaire de la Compagnie se réapproprie cette doctrine en l'intégrant à la *devotio moderna*. Imiter c'est conserver, restaurer, réactiver le lien phylogénétique entre la parole christique, les Évangiles et la longue suite des textes des docteurs de la foi jusqu'aux écrits des nouveaux apôtres des ordres missionnaires. *L'imitation de Jésus* et *Le soliloque de l'âme* de Thomas à Kempis imposent l'idée d'intérioriser les modèles à imiter comme pieuse référence morale et canon littéraire à s'approprier. L'appropriation et la transmission de la doctrine passent par l'imitation du modèle scripturaire qu'il faut revivifier et dépasser. Si pour Pétrarque le dépassement du modèle visait à découvrir un style personnel en dessinant les contours du moi de l'épistolier, les jésuites y voient la force du témoignage édifiant à la première personne, le missionnaire ajoutant une pierre à l'édifice apostolique dont il se veut à la fois l'acteur et l'auteur d'une nouvelle page. La présence de ce moi épistolier élève le missionnaire vers les sommets d'une exemplarité héroïque et consacre une mystique de l'action. À maintes reprises, Ricci cède à ce vertige, conscient de l'extraordinaire nouveauté de son expérience :

Parfois même je me vante parmi ces barbares que je viens d'une terre où le Christ notre Seigneur établit, après un long voyage de plusieurs milles, la maison que lui et sa mère avaient habitée en ce monde ; ils restent subjugués quand je leur raconte les nombreuses merveilles que Dieu met en œuvre dans les régions occidentales².

- 4 Le principe de l'imitation opère par l'émulation des modèles de morale, d'écriture et par la régénération épistolaire, au cœur d'un apostolat de type paulinien. L'épistolographie jésuite partage avec la doctrine pétrarquiste la quête intime du salut personnel, héritage conjugué de la lettre à Lucilius de Sénèque et des *Confessions* d'Augustin. La prise de parole à partir d'un *je* intime, d'une intériorité réflexive, est l'occasion d'une méditation d'où émerge un *pathos* qui constitue le terreau qui unit l'auteur des *Lettres familières* et du *Secretum* à l'épistolier de la Chine. Les lettres de Ricci s'ouvrent ou se concluent sur des formules pathétiques conventionnelles du dolorisme paulinien. Il s'y représente dans la posture de l'*accidia* chère à Pétrarque, une dépression spirituelle qui frappe le missionnaire qui médite sur le poids de sa charge apostolique. Cet état dépressif ritualisé est lié à la dramatique précarité communicative qu'expérimente littérairement le missionnaire : un sentiment d'isolement et de vulnérabilité suscité par la rupture avec sa terre natale et la perte des liens moraux et affectifs de l'appartenance. À ce motif s'ajoute le *topos* de la lettre perdue qui invite le lecteur à la découverte d'une réalité partagée par nombre de religieux appelés aux missions d'outre-mer, celle de l'expérience de l'écriture confrontée aux circonstances extrêmes dans lesquelles les apôtres modernes rapportent ce qu'ils vivent, se pliant à l'obligation d'informer leur hiérarchie. Dans cet imaginaire de la douleur de l'exil, la lettre, comme modalité de représentation de l'idéal ascétique et objet potentiel de lecture, devient le remède à l'isolement et à une édifiante solitude. Ainsi, pour le missionnaire et pour son lecteur, l'épître devient la « grande consolation », thème biblique central dans les *Constitutions* et les *Exercices spirituels*. Elle devient l'expression d'un besoin universel de lien avec autrui, le substitut analgésique à l'absence et le réconfort de l'homme de foi perdu parmi les païens.

Le temps qui fuit

- 5 Outre la lettre consolatrice, le temps qui fuit est l'un des *leitmotive* des lettres de Ricci et une expression topique de la littérature jésuitique et épistolaire. Il apparaît déjà chez Pétrarque – lié au sentiment de labilité –, dans les correspondances de la première génération des pères de la Compagnie, mais aussi dans des lettres postérieures, sous la plume notamment de Paul Lejeune, un jésuite de Nouvelle France qui confesse avoir « tracé fort à la haste » sa relation missionnaire³. L'écriture vagabonde et devient métaphore des *impedimenta* qui font obstacle à l'action apostolique. Ce manque de temps pour écrire suggère l'urgence apostolique, où le bâton de pèlerin supplante la plume de l'épistolier. Les formules lapidaires appartiennent au registre de l'oralité et traduisent l'effort pour allier travail épistolaire et œuvre de conversion. Dans l'expression, Ricci a recours à l'aposiopèse et à la prétérition. S'il se plaint de cette inconciliabilité, il y remédie de fait à chaque nouvelle missive. Ailleurs, il a recours à la métaphore du *mendico di tempo* (« mendiant de temps »), signifiant que son temps est davantage celui de l'agir que de l'écrire. Ainsi, le missionnaire installe la relation et le dialogisme dans une approximation et dans une précarité qui cristallisent l'attention du lecteur sur le temps apostolique, dont le récit épistolaire n'est que le fugace mais précieux témoignage. Ricci entend élaborer un discours performatif où la forme écrite se confond avec la geste missionnaire, où l'expérience vécue par le serviteur de Dieu s'identifie avec l'empirisme apparent de la langue qui en témoigne à son tour, et où la langue elle-même constitue l'expression mimétique de la précarité communicative et de l'urgence apostolique à laquelle la Sainte Obéissance contraint le missionnaire.
- 6 La fugacité du témoignage est la métaphore d'une conception de la parole vouée à seconder les projets divins, dont elle ne peut être que l'expression laconique et résiduelle. La parole lapidaire est le style de la mystique de l'action. La *brevitas* évoque l'une des grandes préoccupations rhétoriques du XVI^e siècle. Le *genus concisum* est indissociable de la conception de l'*optimus stylus* théorisé par Juste Lipse qui promeut le retour de la prose à un stoïcisme littéraire, en particulier dans le genre épistolaire. Nous ne savons pas si Ricci fut

un lecteur du *De constantia*, de l'*Institutio epistolica*, de la *Manuductio ad stoicam Philosophiam* ou de sa *Physiologia*, mais il est certain que de telles idées circulaient dans les cercles jésuites post-tridentins et que Ricci était un connaisseur des œuvres de Sénèque et de Tacite, comme en atteste son *Amitié*. Concision et brièveté doivent être mises au service de l'*energeia*, à la concrétisation des choses. Il faut en outre lutter contre la *pravitas*, cet artifice de la parole superflue que Ricci désapprouve dans le chapitre introductif de son *Entrata*.

- 7 La présence de motifs pathétiques traduit l'exigence d'un *movere*, d'une affectivité qui peut permettre à l'auteur de la lettre de se regarder comme dans un miroir, mu par la force de la spontanéité, la *simplicitas*.
- 8 Si l'éloquence demeure au service de l'Institution, Ricci incarne aussi l'autonomie spirituelle d'un *je* moderne à travers son éloge de l'expérience et un laconisme de la sincérité. Le laconisme riccien, porteur d'une « simple vérité proposée avec franchise » (*schiettamente proposta*)⁴, doit être entendu comme modalité rhétorique nécessaire à l'adhésion de l'expérience littéraire à l'expression du vécu, où la clarté stoïcienne supplante la *copia verborum* cicéronienne.

Mélancolies

- 9 Issue de ce moi épistolier intériorisé, de ce *je* moderne spirituellement autonome, la mélancolie des lettres *ricciennes* nous apparaît comme la confession sincère bien que ritualisée d'un isolement et d'un mal-être existentiel :

J'entends bien que ce qui pour d'autres pourrait être des motifs d'oubli, comme de vivre en des contrées lointaines et parmi des inconnus, pour les véritables serviteurs de Dieu ce sont au contraire des raisons plus fortes et plus efficaces de rester dans les mémoires. C'est avec de semblables paroles de réconfort que nous vivons ici heureux en de si tristes lieux⁵.

- 10 En italien, l'infinitif substantivé *lo star lontano*, ce « vivre en des contrées lointaines », est la litote d'un indéfini de la distance qui structure la dualité de son monde intérieur, avec d'un côté l'espace de

la mémoire et de l'appartenance habitée par *i nostri cari*, *noi religiosi, gente christiana e della nostra nazione, padre, madre, fratelli e parenti*, de l'autre l'Ailleurs chinois peuplé de *sconosciuti* et de *gentili*. Ce systématisme expressif élabore un *pathos* qui inscrit la souffrance du pécheur dans un rituel de mortification conventionnel du genre épistolaire entre religieux et jésuites. L'expression mélancolique permet elle aussi cette structuration spatio-temporelle de la pensée, caractérisée par une hyperbolisation de la douleur causée par l'épreuve du présent parmi l'altérité et par une valorisation de l'âge d'or d'un passé partagé et proposé à la mémoire de ses frères *secundum carnem*. Ce processus d'amplification rhétorique peut prendre les formes de la tristesse hyperbolisée, de l'hyperbole euphémistique, de la métaphore du vieillard, du sentiment de labilité, de la métaphore du froid en terre païenne. Dans le néoplatonisme ficinien, la mélancolie était le privilège des grandes âmes, signe de leur *auctoritas*, source de la puissance inventive de leur intelligence philosophique et théologique. Chez Lipse, où la figure d'humilité est au centre du genre épistolaire comme expression de l'individu d'exception, la mélancolie est la marque de la grande âme de l'épistolier.

- 11 Cette modalité expressive nous invite à assimiler la lettre à l'instant où l'action s'interrompt. Le cours du temps est suspendu pour saisir le missionnaire en un moment de pause contemplative et méditative où il interroge la signification de sa mission et éclaire la densité cryptique de son apostolat. Cette respiration épistolaire convoque deux solitudes méditatives saisies dans la connivence d'un échange entre un lecteur, récompensé par la découverte d'une voix et par le bonheur de son expression, et d'un épistolier porté par l'espérance qu'à travers la nuit des temps et l'abîme spatial sa parole sera entendue. Elle convoque aussi le lecteur au cœur de cette urgence de l'œuvre pastorale parmi les païens.
- 12 L'autonomie de cette voix est aussi source de consolation. Dans la confession épistolaire de Ricci, il arrive que cette consolation prenne la forme d'un récit onirique qui révèle au lecteur les projets de la Providence. Dans une lettre à Girolamo Costa, Ricci raconte que, dans un moment de profonde mélancolie, il fut saisi par une vision christique prémonitoire sur le devenir de la mission de Chine :
« Tandis que j'étais mélancolique du fait du triste succès de cette

mission et des tourments de mon voyage, j'eus la sensation de rencontrer un homme inconnu⁶. » Dieu lui apparaît sous l'apparence d'un étranger et lui commande de détruire l'ancienne religion chinoise pour faire triompher le catholicisme. Cet épisode, inspiré des visions infernales d'Ovide et du prophète Daniel, sonne comme une révélation prophétique, lorsque l'étranger est identifié et que le missionnaire implore son secours. Après que Dieu lui commande d'entrer à Nanchang, Ricci en fait une interprétation consolatrice : « je compris que Dieu voulut par ce songe me consoler. » La portée édifiante de cet épisode entend non seulement convaincre de sa ferveur Girolamo Costa, mais aussi les frères et les novices de la lointaine Europe qu'il fallait former à la geste apostolique et littéraire.

- 13 Cette mélancolie se présente autant comme reflet réaliste de la vie de l'un des paladins de l'Ordre que comme forme ritualisée de « considération », de « contemplation » et de « méditation », trois mots qu'Ignace identifie dans les *Exercices* et les *Constitutions* à un acte de prière. La considération est une référence au *De consideratione* que saint Bernard offrit à Eugène III, que l'on définit comme attention rigoureuse à l'œuvre de Dieu dans la réalité des choses. La contemplation ignacienne invite à la réflexion sur les mystères mais aussi sur l'histoire des hommes qui servent Dieu pour qu'ils arrivent à l'amour. Dans la méditation, il s'agit de se retrouver à travers les trois facultés humaines : la mémoire, l'intelligence et la volonté. La mémoire est la capacité de faire revenir à la conscience l'objet de la méditation ou de la contemplation. L'intelligence est la faculté de réfléchir sur un sujet en comparant ce que vivent les personnages contemplés ou considérés avec ce que vit le missionnaire dans son apostolat et ce qu'il entend faire. La volonté est définie comme faculté affective d'éprouver émotionnellement et de répondre par l'eros chrétien. De façon plus active, elle détermine la décision de l'action et mène à la liberté ignacienne qui, comme dans la scolastique et dans l'augustinisme, est un mélange de désir et de libre arbitre.
- 14 Sous la plume de Ricci, le récit épistolaire convoque l'expression de la douleur, appelée « désolation », et la consolation spirituelle. Les deux concepts, nés de la *devotio moderna*, sont deux manières pour le missionnaire d'exprimer, négativement ou positivement, sa sensibilité spirituelle. L'affectivité n'est pas entendue comme un mal mais un

instrument nécessaire au discernement. Désolations et consolations doivent être reconnues et acceptées. L'autobiographie d'Ignace, qui figure parmi les sources des lettres et de la relation missionnaire de Ricci, problématise l'expérience apostolique dans les mêmes termes. L'expression pathétique ne doit pas être considérée comme une affection commune ou psychologique, mais comme une manière de parcourir sa propre vie spirituelle, d'interpréter les pensées et les sentiments comme des manifestations de la présence de Dieu dans l'âme du missionnaire. La mise à distance textuelle et épistolaire de ces motifs nous suggère que l'expression élégiaque est une construction, une interprétation du réel à la lumière d'une vocation spirituelle.

- 15 Il en est de même pour le thème récurrent de la dette affective envers ses maîtres et ses supérieurs, qui apparaît notamment dans 3 lettres qu'il adresse au Collège romain à Fabio dei Fabi entre 1592 et 1605. Pour Ricci, ce motif se décline en mortification que lui inspirent la charité et le devoir moral d'écrire à son maître, en une ineffable émotion éprouvée à la pensée de cet idéal de vie incarnée que le missionnaire cherche humblement à imiter.
- 16 Cette culture de la douleur et de la pénitence s'offre au lecteur comme reflet d'une époque qui voyait dans l'imitation des martyrs le point culminant d'une vocation. Ce dolorisme est une manière de fonder spirituellement et moralement le renouveau de la figure de l'apôtre des origines, dans le sillage des décrets tridentins. Dans l'histoire du Concile, la problématique de l'expression et du soin des âmes fut centrale et exigeait des missionnaires capables d'instruire des fidèles par le sermon, principal instrument de la science théologique. La quête du *genus dicendi* apparaît notamment dans un décret de 1546 qui définit l'*optimus predicator* et l'*ethos* de l'orateur sacré sur le modèle de Paul de Tarse. Dans ce cadre, l'expression pathétique, l'acédie, la mélancolie, la douleur de l'isolement apparaissent moins comme des manifestations de la subjectivité du missionnaire que comme une ritualisation de la souffrance et de sa puissance édifiante. En plus des prérogatives conciliaires, le dolorisme riccien s'inspire de toute la culture martyrologique dont l'empreinte est évidente dans la littérature jésuitique au *xvi^e* siècle. Dans ses *Lettere*, Ricci évoque à plusieurs reprises son apostolat comme un chemin de croix qui trouve sa forme ultime dans le récit

du sang versé par les martyrs de la Compagnie, comme il le mentionne dans une lettre à son frère Orazio⁷. L'omniprésence du danger et de la mort pèse sur cette figure fragile et impavide du missionnaire, seul parmi des « millions de gentils ». Cette culture trouvait un écho dans cette Europe de la fin du XVI^e siècle. Un oratorien romain, Antonio Gallonio avait même publié un *Traité des instruments de martyre, et des diverses manières de martyriser utilisées par les gentils contre les chrétiens* (Rome, 1591), illustré par Tempesta, un peintre de la *bottega* de Pomarancio, le peintre préféré des Jésuites qui avait réalisé la grande fresque des martyrs de Santo Stefano Rotondo. Les jésuites, apôtres à l'avant-garde, entendaient se présenter comme les nouveaux martyrs. Les murs du réfectoire de Saint-André-du-Quirinal étaient recouverts d'une fresque des martyrs de la Compagnie avec leurs anges, parmi lesquels on trouve le protomartyr des Indes, Antonio Criminali. Pour les jésuites de la génération de Ricci, Criminali représentait la figure héroïque du témoignage par le sang. Toutefois, comme d'autres missionnaires d'Asie, tel Nicolò Lancellotti, il ne partageait pas cette vision masochiste du sang versé, désirant davantage témoigner par la plume et une intense vie pastorale parmi les Chinois, en acceptant l'exil et le sacrifice par l'aliénation de son identité, pour se faire *barbare par amour de Dieu*⁸. Pour Ricci, la mort n'est en rien une aspiration et un moment de gloire masochiste, mais l'issue tout aussi héroïque d'une longue trajectoire apostolique édifiante. Ce fut tout le sens de sa rencontre avec la Chine sur le terrain de la culture et des sciences.

Style antirhétorique

- 17 Un autre trait de l'épistolographie riccienne concerne l'oralité, ce style parlé et antirhétorique, que l'on pourrait ramener à une dimension pragmatique de son écriture, tout orientée vers l'efficacité de la communication. S'il est vrai que les lettres et l'*Entrata* témoignent de l'usage d'un registre linguistique plutôt bas et souffrent parfois d'incorrections, celles-ci suggèrent la précarité d'une écriture sur laquelle pèse l'urgence apostolique. Cela semble d'ailleurs paradoxal de la part d'un humaniste de la dimension de Ricci, le missionnaire évoquant à plusieurs reprises l'altération de son identité linguistique à force d'usage des « langues pérégrines ».

- 18 Dans l'évaluation linguistique globale des *Lettere*, n'apparaissent ni altération ni détérioration de l'italien de Ricci et ce, même s'il le déplore. L'altération linguistique est plutôt à mettre sur le compte des « désolations », des *impedimenta* que le missionnaire doit considérer, contempler et méditer. L'oralité de son écriture et l'usage d'une langue rugueuse sont à rapprocher du style coupé, une rhétorique restreinte qui voit dans la rugosité, la fragmentation et l'inachèvement un « art de l'esquisse, rapide, allusive, riche d'infinis développements⁹ ». Cet ingrédient est à mettre en perspective avec la conception d'Érasme de la lettre familière, laquelle épouse les contours de ce moi chrétien et privé, soucieuse de reproduire la liberté méditative de la conversation amicale, dédaignant les ornements et une rigueur aristotélicienne trop scolaire, lui préférant une rhétorique intériorisée, fragmentaire mais tout aussi féconde, plus allusive mais d'une plasticité propre à la nouvelle pédagogie littéraire chère aux jésuites. La prose de Ricci s'offre comme la métaphore d'une oralité, *mimesis* de la langue parlée, apte à toucher les consciences de ses lecteurs, à les édifier à travers la juste mesure entre vérité et éloquence véhémence, entre simplicité et impétuosité, selon la règle aristotélicienne de la *mesotes*. De la même manière, le laconisme est l'expression mimétique de l'essentialité et de l'urgence de l'*orator* à vouloir éduquer à la vérité et aux ambitions planétaires du christianisme tridentin.
- Charles Borromée, dans ses *Instructiones Praedicationis Verbi Dei*, posait le principe du discours louable, de la force du témoignage contre celle de la citation ou de la mise à distance esthétique, l'oralité étant l'expression du lien charnel entre l'éloquence et la figure du missionnaire, entre la parole et l'image spirituelle de l'orateur. Le discours reste le reflet et le serviteur d'une médiation passionnée. L'oralité riccienne est le point de contact entre *oratio* et *impetus*, entre éloquence et émotion sur le modèle augustinien. Dans sa prose, le savoir humaniste est subordonné à l'activité pastorale, l'éthopée au récit apostolique. Cette idée fut théorisée par Agostino Valier dans le *De Rhetorica ecclesiastica ad Clericos*. L'oralité se veut aussi l'expression d'un idéal de familiarité (Filippo Neri). Le style familier introduit le sens comme confidence dans l'esprit attentif de son lecteur, à l'image de la relation intime maître et disciple. Comme processus d'apprentissage de la vérité, l'oralité est acte de charité.

Éthiopée

- 19 Le projet épistolaire de Ricci ne pouvait pas faire l'économie des recommandations de François Xavier : « Que vos lettres soient écrites avec assez de soin pour que nos frères de Goa puissent les envoyer en Europe pour témoigner de notre zèle en ces contrées et des succès que la divine miséricorde daigne consentir aux humbles œuvres de notre petite compagnie. » Le style et la langue de Ricci portent en filigrane la marque des récits de la littérature de voyage qui connaît en cette fin de ^{xvi}^e siècle un âge d'or, de la tradition chevaleresque à laquelle Ignace fait référence dans son *Autobiographie*, ainsi que de la vaste littérature géographique. On trouve chez les jésuites cette préoccupation de l'information utile et sérieuse. Dans une lettre à Manoel de Nobrega de 1553, Ignace suggère au supérieur de la mission du Brésil de lui envoyer régulièrement des informations « utiles » en suivant un questionnaire préétabli où l'on trouverait des détails sur les provinces ultramarines concernant la géographie, le climat, l'agriculture, l'économie, les richesses, les voies de communication, les institutions politiques, les coutumes, la langue et les rites religieux. Toutes choses que l'on retrouve avec force détails dans de nombreuses lettres de Ricci, notamment la longue lettre-relation à Duarte de Sande, le supérieur de la mission de Chine à Macao. Cet autographe rédigé en portugais se construit autour du récit du voyage accompli par Ricci de Shaozhou à Nankin au cours de l'année 1595. Ce périple s'ouvre par une rencontre, celle du mandarin *Shilou*, en route pour prendre ses fonctions de vice-président du ministère de la Guerre. Le désir d'atteindre l'une des capitales impériales et l'opportunité de cette rencontre sont les déterminants initiaux d'une trame dramatique qui connaît ses moments de grâce, ses difficultés, ses émerveillements face aux paysages et aux villes traversées, sa tragédie, avec la mort de Barradas lors d'un naufrage, ses rencontres – Shilou, Xu Daren, Wang Jilou, Zhang Doujin – et son dénouement, avec l'échec de Nankin et la fondation de la résidence de Nanchang. À plusieurs reprises, le récit du voyage est ponctué de commentaires avisés sur la géographie, la démographie et l'urbanisme chinois. Sur la route de Nanxiong à Nan'an, on découvre une Chine peuplée, une foule au travail, les auberges, les ponts et les fleuves qui traversent les

innombrables villages, le mont Meiling, les cités où les voyageurs font halte. Avec Ricci et Shilou, le lecteur parcourt la majesté du fleuve Gan, en découvre les dangers, traverse la ville de Ji'an, observe sa population, ses mandarins et ses lettrés, s'interroge sur son architecture, poursuit ce voyage fluvial vers la cité de Zhangshu, le mont Lushan, les bourgs de Jiujiang, Hukou, Anqing, le village de Wugui xian, pour enfin arriver à Nankin, qui fait l'objet d'un tableau détaillé.

- 20 Dans cette lettre-relation et dans bien d'autres, Ricci joint l'agréable à l'utile et produit un discours apte à séduire les pieuses oreilles. Le plaisir de la curiosité incite Ignace dès 1554 à donner de nouvelles prescriptions épistolaires destinées à un lectorat toujours plus nombreux issu de la société civile : « Certaines personnes d'importance qui, dans cette ville, lisent avec une grande édification les lettres des Indes, désirent d'ordinaire ou demandent assez souvent qu'on leur écrive des choses sur la cosmographie des pays où vivent nos missionnaires [...]. S'il existait encore d'autres choses d'aspect extraordinaire, des plantes ou des animaux inconnus ou plus rares, donnez-en des informations¹⁰. »
- 21 Dans cette littérature ultramarine, la représentation de l'étrangeté tend vers l'édification pour proposer un imaginaire de la singularité fait de *mirabilia*, d'inconnu, de stupeur et de plaisir. Comme leçon de style, la curiosité s'identifie à la captation bienveillante du lecteur. Cette valorisation de la *varietas* et de la *curiositas* participe des valeurs humanistes, en considérant la curiosité comme vertu naturelle, et donc non peccamineuse. Ignace met à distance une longue tradition chrétienne qui la condamnait comme élément corrupteur. Cette vision concorde avec l'idée d'un je épistolaire placé au centre d'une diversité infinie d'arguments et de formes, chère à Érasme. Dans la même lettre à Gaspar Barzée, Ignace souligne la nécessité que ce plaisir curieux s'étende aussi aux sujets sérieux comme la science. Se limiter à l'émerveillement suscité par l'incompréhension ne suffit pas, il convient d'homologuer par le langage l'inconnu pour en faire un objet de connaissance utile. Cette ligne, à l'origine de l'encyclopédisme jésuite, fut le cœur de nombreux textes de missionnaires et de nombreuses épîtres de Ricci, ailleurs auteur de traités de mathématique, de cosmologie et de théologie morale en langue chinoise. Il fallait mettre à distance le merveilleux

invraisemblable de l'*epos* et des romans de chevalerie pour mieux pouvoir apposer le sceau de la science et des savoirs qui faisaient le prestige de la Compagnie dans les cours d'Europe.

Tentation épique

- 22 À la perspective édifiante de la curiosité et de la science, il faut ajouter la dimension spirituelle et littéraire. Pour l'Institution, il s'agissait d'offrir un nouveau modèle héroïque capable de s'imposer en Europe comme nouvel idéal universel de l'Église. Outre son incontestable valeur documentaire, la correspondance de Ricci intègre un élément qui tient à la fois du didactisme jésuite et de l'apologétique : la tentation de l'épopée. Pour évaluer ce matériau épique, il convient d'associer l'épistolier et le diariste, auteur de l'*Entrata*. Les deux *corpus* se construisent au travers d'une rhétorique ouverte. L'*Entrata* se présente à la fois comme un récit de voyage, un livre de cosmographie et un manuel d'apologétique chrétienne destiné aux futurs missionnaires de Chine. La prose oscille entre relation descriptive, didactique et récit historiographique. Le livre I présente tous les stylèmes du traité, les livres II à V sont l'assemblage d'épisodes, ordonnés selon une chronologie linéaire qui révèle un récit polycentrique et fragmenté. Les dépositaires du manuscrit en recomposant le journal de mission de Ricci souhaitaient donner une empreinte multibiographique qui nuit à l'unité globale du récit. Celui-ci est moins centré sur la figure de Ricci, ce qui était, pensait-on, plus fédérateur, mais fait perdre la valeur d'exemplarité en dépersonnalisant le propos. La correspondance au contraire met en avant la figure héroïque d'une aventure apostolique à la première personne. Au travers des chronotopes de la route et de la rencontre, se dessine la trajectoire ascendante et épique d'un personnage qui porte la subjectivité de Ricci, mais qui devient, au fil des lettres, le miroir d'une intertextualité biblique. Le missionnaire y apparaît à la fois comme le protagoniste d'une nouvelle geste apostolique tout en étant l'imitateur et le témoin d'un récit dont les résonances dépassent les seules déterminations du personnage pour atteindre une édifiante exemplarité. On y trouve des thèmes chers à l'apologie chrétienne comme les persécutions, les interventions des païens en faveur des chrétiens, la mort miraculeuse des adversaires de la foi, celle de ses

compagnons, la ferveur et l'intensité de la vie pastorale. À cela, Ricci ajoute les prodiges dont il se montre capable auprès des Chinois, se présentant davantage comme un idéal d'humaniste chrétien que comme martyr de la foi. On y découvre la figure de l'homme de science, du prédicateur lettré, en maître d'Occident. Les présents offerts au gouverneur de Nanchang pour y fonder la nouvelle résidence ne laissent planer aucun doute sur sa personnalité : une horloge solaire, un quadrant géométrique, un globe terrestre et une sphère armillaire. Il se dépeint en homme de dialogue, en divulgateur de science et de philosophie morale, maîtrisant la langue et l'art de la conversation avec les élites confucéennes, en homme capable d'incarner à lui seul la *pax christiana*.

- 23 Ce souffle épique est l'occasion pour Ricci de déployer un *je* épistolaire qui dessine par fragments et par flux de conscience successifs, délivré à la manière de Sénèque ou de Pétrarque, la trajectoire exemplaire d'un missionnaire sous la plume duquel écriture et action apostolique ne sont qu'une seule et même chose. La prose des *Lettere* révèle les intentions profondes de sa trajectoire épistolaire : la nécessité de livrer à la postérité un savoir encyclopédique sur la Chine et les Chinois, l'urgence de participer à un mouvement apostolique armé du bâton du pèlerin et de la plume de l'écrivain, la nécessité de représenter un moi aux déterminations édifiantes et éducatives, l'urgence d'élaborer un récit dont le caractère épique viendra servir les intérêts de la *Propaganda fides*. La proposition de ce nouveau modèle scripturaire et apostolique se fonde sur l'inculturation, la valorisation de l'altérité chinoise comme instrument d'une dynamique identitaire, la représentation de l'Autre chinois comme réalité éthique, source d'une nouvelle identité chrétienne universelle.

NOTES

1 MURPHY James J., *Rhetoric in the Middle Ages*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California, 1974.

2 RICCI Matteo, *Lettere*, Macerata, Quodlibet, 2001, p. 360-361 (traduction par nos soins).

- 3 PIOFFET Marie-Christine, *La Tentation de l'épopée dans les relations jésuites*, Sillery, Septentrion, 1997, p. 8.
- 4 RICCI M., *Dell'Entrata della Compagnia di Giesù e Christianità nella Cina*, Macerata, Quodlibet, 2000, p. 6.
- 5 *Lettere*, op. cit., p. 381.
- 6 *Lettere*, op. cit., p. 290.
- 7 *Ibid.*, p. 401.
- 8 *Ibid.*, p. 323.
- 9 FUMAROLI Marc, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 78 (1978), p. 898.
- 10 LOYOLA Ignace (de), *Écrits*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 872-873.

RÉSUMÉS

Français

Cette étude traite de la correspondance de Matteo Ricci (1580-1609), jésuite italien envoyé en mission en Chine à l'époque des Ming. Littérairement, ses lettres sont remarquables. On y décèle, en particulier, l'influence de saint Ignace de Loyola et celle de Pétrarque (qui préconisait un style plus humain, moins ampoulé que celui de la prose cicéronienne), puisqu'elles ne cachent rien de la fragilité de leur auteur ni de ses faiblesses : nostalgie, découragement, sentiment d'isolement dans un monde vraiment autre ; mais aussi curiosité pour ce monde. Sur la route de Nanxiong à Nan'an, Ricci fait découvrir « une Chine peuplée, une foule au travail, les auberges, les ponts et les fleuves qui traversent les innombrables villages, le mont Meiling, les cités où les voyageurs font halte ». Jamais il n'oublie cependant sa mission apostolique. Quand il parle de ses frères morts pour leur foi, la correspondance tourne au martyrologe. D'autres que leurs destinataires liront ces lettres : l'idéal serait qu'elles suscitent des vocations.

English

This study deals with the correspondence of Matteo Ricci (1580-1609), an Italian Jesuit sent on a mission to China during the Ming period. Literally, his letters are remarkable. In particular, the influence of St. Ignatius of Loyola and Petrarch (who advocated a more human style, less pompous than that of Ciceronian prose) is evident, since they conceal nothing of their author's fragility or weaknesses: nostalgia, discouragement, a feeling of isolation in a truly different world, but also curiosity about that world. On the road from Nanxiong to Nan'an, Ricci makes us discover "a populous China, a crowd at work, the inns, the bridges and the rivers that cross the innumerable villages, Mount Meiling, the cities where travellers stop".

However, he never forgets his apostolic mission. When he speaks of his brothers who died for their faith, the correspondence turns into a martyrology. Others than their addressees would read these letters: the ideal would be for them to arouse vocations.

INDEX

Keywords

Ricci (Matteo), Renaissance, China, epistolary literature, Jesuit literature

AUTEUR

Vito Avarello

(MCF Littérature et Civilisation italiennes) – IHRIM UMR 5317, Université Jean Monnet Saint-Étienne

IDREF : <https://www.idref.fr/162023529>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000402851589>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/16941400>

La relation épistolaire de Juste Lipse et Francisco de Quevedo

Un lien maître-disciple au sein de querelles religieuses, politiques et philologiques

Rafaèle Audoubert

DOI : 10.35562/celec.509

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Famam adhuc velem, & pietatem tuam cognoscere

Des points de tension : « Vos belli praeda estis. Nos otii, et ignorantiae »

Une communauté d'idées

TEXTE

- ¹ Le mouvement humaniste s'est adossé en Europe à une pratique récurrente de la correspondance, qui ne s'est pas épuisée au tournant des ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, et dont Juste Lipse comme Francisco de Quevedo ont tous deux été familiers. Lipse a correspondu avec nombre d'auteurs espagnols (Lupercio Leonardo de Argensola, Sebastián de Covarrubias...) et l'ensemble de sa correspondance aujourd'hui publiée n'occupe pas moins de huit volumes¹. Quant à Quevedo, on conserve de lui environ deux cents lettres, écrites essentiellement à des hommes politiques de son temps, depuis les rois Philippe III et Philippe IV d'Espagne ou Louis XIII de France, en passant, entre autres, par les Duc de Lerme et d'Osuna, le Comte-Duc d'Olivares. La relation épistolaire a pu aussi ponctuellement donner naissance à un rapport plus spécifique, particulièrement dissymétrique à de nombreux points de vue : la relation maître-disciple. Fondée sur la reconnaissance du maître par le disciple, sur l'admiration, elle peut également impliquer un enjeu de parenté spirituelle et même atteindre une dimension d'amour extrême, si l'on pense aux exemples de Socrate et Alcibiade ou d'Abélard et Héloïse.

Elle est enfin ce qu'Albert Camus nomme « cette soumission enthousiaste² », qui joue un rôle essentiel dans la transmission du savoir et dans la construction des individus. Sans aller toujours jusque-là, elle est fondée sur l'attente du disciple envers son maître, de qui il entend apprendre, et sur l'idée que le maître conforte son autorité par cette relation. Éventuellement, la relation peut se projeter dans un futur plus ou moins proche, dans lequel on imagine que le maître apprendra de son disciple, lorsque le disciple aura dépassé le maître. Réfléchir sur la relation épistolaire entre le célèbre humaniste flamand et le grand poète espagnol implique d'envisager ce lien maître-disciple, en présentant les lettres et quelques indications biographiques et historiques, avant d'aborder les points de tension entre les deux hommes, notamment dans le cadre de la Guerre des Flandres. Néanmoins, force est de constater que cette correspondance est l'expression, malgré tout, d'une communauté d'idées essentielles.

Famam adhuc velem, & pietatem tuam cognoscere

Jusqu'à présent j'ai voulu connaître ta renommée et ta piété.

(Quevedo à Lipse, lettre 1)

- 2 Afin de mieux comprendre la relation épistolaire qui a uni un temps Juste Lipse et Francisco de Quevedo, considérons d'abord les textes, leur fortune éditoriale et critique et leur place dans l'époque. Les lettres échangées par Lipse et Quevedo sont au nombre de quatre : nous reviendrons plus avant sur ce chiffre ; elles se trouvent publiées à Leyde, en latin, dès le début du XVIII^e siècle³. Au début du XX^e siècle, Luis Astrana Marín les publie à nouveau, en Espagne cette fois, d'abord dans les œuvres complètes de Quevedo en 1932, puis dans un recueil de sa correspondance en 1946⁴. Elles deviennent alors un peu plus familières pour la critique, qui toutefois ne se penche guère sur leur étude précise, les mentionnant simplement de façon ponctuelle comme référent bibliographique ou pour étayer une argumentation concernant l'idéologie de l'auteur. Parmi les travaux les plus

importants sur ce sujet, il convient néanmoins de citer l'article du même critique, accompagnant la publication des œuvres complètes du poète : « Personnalité de Juste Lipse et ses relations avec don Francisco de Quevedo⁵ ». L'orientation de l'article est clairement bibliographique et propose certaines interprétations qui peuvent aujourd'hui sembler peu satisfaisantes, notamment en ce qui concerne la fin de cette correspondance⁶. Cependant, il s'agit du premier travail sur la question, et sa profondeur d'ensemble porte bien la marque de l'érudition du grand maître qu'est L. Astrana Marín. Il faut aussi souligner l'article de María Rosa Lida de Malkiel, « Sur Quevedo, Lipse et les Scaliger », où elle aborde ces lettres sous l'angle biographique, dans le cadre de la relation entre les deux hommes et des querelles savantes de l'époque⁷. L'ensemble de cet échange épistolaire est ensuite traduit en espagnol par Alejandro Ramírez à la fin des années 1960 dans le cadre d'un ouvrage sur la correspondance entre Juste Lipse et les Espagnols⁸. Il demeure alors isolé en termes d'intérêt général de la critique pour ce sujet.

- 3 À partir des années 1980, de façon encore ponctuelle, puis au tournant du siècle de manière un peu plus récurrente, une partie de la critique semble à nouveau s'intéresser à ces textes, comme c'est le cas de Raimundo Lida dans « Quevedo dans ses lettres » (1981)⁹ puis de Pablo Jauralde Pou qui les mentionne dans son grand ouvrage bibliographique *Francisco de Quevedo* (1998)¹⁰. Lía Schwartz offre un travail plus fondamental sur le sujet, envisagé sous l'angle de l'explication de la satire quévédienne (2000)¹¹, et il faut enfin signaler l'article de Francisca Moya et Elena Gallego (2010)¹², qui proposent de revenir en détail sur la raison explicite de l'adresse épistolaire de Quevedo à Lipse : soumettre au savant flamand sa propre interprétation d'une difficulté de traduction soulignée par Lipse chez l'auteur latin Arnobe. Mentionnons également la réédition de ces lettres en 2000, par Vicente Roncero López, sans modification du texte ni de la traduction, dans un texte sur l'humanisme de Quevedo¹³. L'aspect tardif et très mesuré de la critique pour cet échange entre les deux grands hommes semble donc laisser place à un intérêt nouveau, mettant en évidence un vide que notre travail s'efforcera de combler.

- 4 La relation épistolaire entre Juste Lipse et Francisco de Quevedo est d'emblée placée par ce dernier sous le signe du lien maître-disciple,

thème introductif de l'échange, ce qui n'est guère surprenant sous la plume d'un jeune poète cherchant à instaurer un dialogue avec l'un des plus grands érudits de son époque. C'est plus particulièrement de reconnaissance qu'il est question, derrière les compliments un peu convenus que Quevedo adresse à Lipse dans sa première lettre et l'admiration est explicite : « Phoenix aetatis » (« phénix de notre temps »), « lynceus » (« lynx », pour son discernement et comme jeu sur la paronymie en latin de « Lipsius » / « linceus »).

- 5 Le jeune âge tout relatif de l'Espagnol (24 à 25 ans pendant cette correspondance) par rapport au Flamand (57 à 58) favorise, par ailleurs, l'établissement d'une parenté spirituelle. Enfin, s'il ne saurait être question ici de la même forme d'amour que celle qui unit Héloïse et Abélard, l'amitié apparaît clairement sous la plume du Flamand, qui l'envisage sous son propre point de vue : « novum mihi amicum » (Lipse à Quevedo, lettre 2) et sous celui de Quevedo : « O litteras tuas & amicas » (« Quelle lettre amicale que la tienne ! », Lipse à Quevedo, lettre 4). Quant à l'attente du disciple, elle est clairement exprimée :

[...] famam adhuc velem, & pietatem tuam cognoscere : & ideo has tibi litteras mitto, quibus nil, praeter candidum amorem, niveamque sollicitudinem polliceor. (« Jusqu'à présent j'ai voulu connaître ta renommée et ta piété, et c'est pourquoi je t'envoie cette lettre, qui ne contient que pure affection et sincère sollicitude », Quevedo à Lipse, lettre 1).

- 6 Implicitement, l'autorité de Juste Lipse se trouve confortée par la démarche de Francisco de Quevedo ; quant à la question de savoir si le disciple finira par dépasser le maître, cette étude ne saurait la trancher mais il est certain que les lettres ainsi échangées sont celles de deux des plus importants érudits au tournant des deux siècles. Juste Lipse est alors l'un des plus grands lettrés de son temps, admiré et réclamé à leur cour par tous les rois d'Europe : Henri IV le voudrait auprès de lui, Philippe II d'Espagne en avait fait son chroniqueur (mais Juste Lipse avait choisi de demeurer à Louvain), et le Pape Clément VIII l'appelle à Rome. Ses traités, *De la Constance* (Leyde, 1583) et *Les Politiques* (Lyon, 1598) connaissent une très large diffusion, tout comme ses éditions de Tacite (Anvers, 1588) et de Sénèque (Anvers, 1605). C'est que ce Flamand, né en 1547 et formé chez les Jésuites, puis sensibilisé aux idées de Calvin et de Luther

jusqu'à choisir la religion réformée en 1579, a à nouveau adopté la religion catholique, à Mayence, en 1591, lors d'une conversion publique. On le dit très dévot de la Vierge Marie, des images miraculeuses, et il est ce qu'on pourrait appeler « l'antiprotestant qui voit dans l'adhésion à l'Espagne, peuple élu, l'unique salut du monde¹⁴ ». Pour Quevedo, jeune écrivain de 24 ans alors, encore étudiant en théologie, auteur de divers écrits mais connu surtout pour ses œuvres *jocosas* (satiriques, comiques, ponctuellement grotesques), correspondre avec ce grand maître, c'est acquérir le respect des cercles intellectuels « sérieux » et s'inscrire dans la lignée d'un humanisme chrétien et catholique, dont il est nourri. Comme Lipse, Quevedo lit en particulier avec passion Sénèque, il le traduit, l'éditera plus tard, et l'échange épistolaire entre les deux hommes a toute sa place dans la construction et la diffusion du stoïcisme chrétien à cette époque.

- 7 L'érudition est donc centrale pour cet échange, mais le besoin de flatter et d'être flatté l'est sans doute autant. Écrire à Lipse, c'est inscrire sa renommée dans son siècle, un privilège que Quevedo n'octroie qu'à lui seul, le Flamand revêtant pour l'Espagnol, jeune encore, toute l'importance d'un maître. Ce lien marquera à jamais Quevedo, aussi bien dans son œuvre et sa pensée que dans la façon dont il sera perçu, puisque, bien après la mort de Lipse, Lope de Vega célébrera Quevedo en ces termes : « Lipsio de España en prosa / y Juvenal en verso¹⁵ ». Qu'on ne s'y trompe pas cependant : la représentation ainsi construite de Quevedo, celle que Lía Schwartz qualifie d'image d'« humaniste érudit aux sympathies néostoïciennes¹⁶ », est bien construite par le poète espagnol, volontairement, notamment dès sa jeunesse à travers sa quête de l'amitié grâce à la correspondance avec Juste Lipse.
- 8 Quevedo prend donc le parti de Lipse dans sa dispute contre ses ennemis intellectuels, Jules César et Joseph Juste Scaliger, qui d'ailleurs avait repris la chaire laissée vacante par Lipse en 1593 à l'Université de Leyde. Rappelons que, si la polémique avait été lancée dès 1561 par le père, Jules César Scaliger, avec la publication à Lyon de sa célèbre *Poétique*, la dispute a atteint ensuite une très grande ampleur avec la diffusion de cette œuvre et la défense de ces idées par le fils, Joseph Juste Scaliger. Ainsi, en 1604-1605, défendre Homère contre Virgile, à rebours des propos des Scaliger, Muret,

Mercator, ou Baronio, c'est défendre une certaine vision de l'érudition et de la philologie. Il s'agit notamment pour Lipse, comme pour Quevedo, mais aussi pour d'autres auteurs tels que Saavedra Fajardo, d'affirmer la supériorité ou la valeur morale et littéraire d'Anacréon, d'Épicure, des stoïciens et surtout de Sénèque. Au panthéon de leur Olympe littéraire figurent également les « Espagnols » que sont Martial, Lucain et Quintilien. Car cette querelle est bien à comprendre comme une entreprise patriote pour Quevedo : il reproche à celui qu'il appelle dans son *Epicteto y Phocílides* (1635) « le vil Scaliger » d'être un « homme de bonnes lettres et de mauvaise foi, dont la science et la doctrine se limitèrent à savoir mourir plus mal qu'il n'a[vait] vécu, [et à] dire du mal de Quintilien, Lucain et Sénèque », et qualifie Muret de « jacasseur français » et le critique ainsi :

En comparant son Véronais Catulle à Martial l'Espagnol, et à Virgile le Mantouan Lucain le Cordouan, il ne dit pas, dans un esprit transparent, que ce sont à ses yeux les meilleurs poètes, mais, dans une entreprise de blasphème éhonté, il traite Lucain d'ignorant, et Martial de bouffon, de ridicule et de sale, simplement parce qu'ils sont espagnols¹⁷.

- 9 Dans son œuvre *España defendida*, écrite entre 1609 et 1612, Quevedo reviendra de façon beaucoup plus approfondie sur cette querelle, en écho à la première prise de position perceptible dans ces lettres. Dans ce premier temps qui nous occupe, le but explicite du jeune Quevedo qui s'adresse au maître Juste Lipse est simplement « famam, & pietatem tuam cognoscere » (« connaître ta renommée et ta piété »), son but sous-jacent étant de construire lui-même, ce faisant, sa propre renommée.

Des points de tension : « Vos belli praeda estis. Nos otii, et ignorantiae »

Vous êtes victimes de la guerre.
Nous de l'oisiveté, et
de l'ignorance.

(Quevedo à Lipse, lettre 3)

- 10 La relation épistolaire entre Francisco de Quevedo et Juste Lipse, si elle est marquée par nombre d'intérêts communs aux deux hommes, porte aussi le sceau d'une certaine dissonance, philologique notamment. À la fin de sa première lettre à Lipse, Quevedo prétend apporter un éclairage au sujet d'un texte d'Arnobé considéré comme difficile : le « *nodus Arnobii* », signalé par Lipse dans *De Vesta* et sur lequel butent les érudits d'alors. Malgré la requête insistante de Quevedo, Lipse ne lui répond pas sur ce point, sans aucun doute car la supposée trouvaille de l'Espagnol ne convainc pas du tout le Flamand.
- 11 La difficulté porte sur ces mots d'Arnobé, qui souligne les rites que les Romains auraient abandonnés à tort :

Numquid magistratus per populum creatis ? [...] In potestatibus obeundis leges conservatis annarias ? [...] In penetralibus Vestae ignis perpetuos fovetis focos ? (« Est-ce que vous élisez les magistrats à travers le peuple ? [...] Est-ce que dans l'exercice du pouvoir vous conservez les lois annaires qui doivent être observées ? [...] Est-ce qu'au fond de vos maisons vous entretenez les foyers toujours actifs du feu de Vesta ? », Arnobé, *Adversus gentes*, II, 67).

Le problème porte sur le feu de Vesta : notre traduction, en accord avec l'interprétation proposée à partir de 1651 par Claude Saumaise¹⁸, rend le latin « *penetralibus* » par « le fond de vos maisons », alors qu'avant le milieu du XVII^e siècle le terme était compris comme « le sanctuaire » (de Vesta, donc). Cette lecture soulevait une question : si le texte d'Arnobé se lisait ainsi : « Est-ce que dans le sanctuaire de Vesta vous entretenez les foyers toujours actifs du feu de la déesse ? », pourquoi se demander si dans le temple de Vesta on conserve le feu dédié à cette divinité ? C'est le « *nodus* » que souligne Lipse dans son ouvrage.

- 12 Pour Quevedo, il s'agit là d'une incitation à ne plus rendre ce culte dans ce sanctuaire même. Le jeune Espagnol explique en effet :

[...] non negat perpetuos servari focos, sed servari in penetralibus Vestae (« il [Arnobé] ne nie pas qu'il faille constamment entretenir le

feu mais qu'il faille le faire dans le sanctuaire de Vesta », Quevedo à Lipse, lettre 1).

Cette interprétation peut surprendre : comment imaginer qu'Arnober critique les Romains pour rendre un culte à la divinité dans le temple même qui lui est dédié ? Les citations (en partie inexactes) que fait Quevedo du texte latin le montrent : l'Espagnol s'est vraisemblablement précipité pour écrire à Lipse au sujet de cette difficulté, voyant là l'occasion à saisir pour entamer une correspondance avec le maître. Lipse ne lui répondra jamais sur ce point, signifiant ainsi son désaccord total sur la question. Le Flamand ne mettra en effet qu'un peu plus d'un mois à répondre à Quevedo, mais, alors que ce dernier lui demandait : « Rescribes pro tua humanitate, & de nodo candidum, vel nigrum calculum amo » (Réécris-moi, au nom de ton humanité, et j'accepterai ta réponse à ce sujet, qu'elle me soit favorable ou contraire), aucune mention de ce « nodus » n'apparaît dans la seconde lettre de l'échange. Lipse répond pourtant, même brièvement, à la question soulevée par Quevedo au sujet d'un passage de Lucain dans une autre lettre, la troisième de l'échange. Il souligne alors « sagaciter inquiris » (tu l'analyses avec sagacité), preuve s'il en faut que l'absence de réponse sur Arnober était bien une manifestation de désaccord.

- 13 Un autre point de désaccord entre les deux hommes pourrait être la guerre qui ravage alors les Flandres. L'Espagne tente en effet de s'opposer aux velléités d'indépendance des princes flamands, en ravageant le territoire par de nombreuses batailles. Dans la péninsule, cette guerre soulève une polémique : trop coûteuse en vies humaines, gouffre financier, elle est une source de critiques du pouvoir royal. Lipse aussi, dans la deuxième lettre de l'échange, se prononce contre cette guerre qu'il désigne comme « mala nostra » (« nos maux »), mais il souligne également son poids pour l'Espagne : « opes ac miles vester hic exhaustiuntur aut consumuntur » (ici vos richesses et vos soldats s'épuisent et se consomment).
- 14 Il rappelle enfin les propos de Catulle sur Troie : « Commune sepulchrum Europae Asiaeque » (le tombeau commun de l'Europe et de l'Asie). Cette guerre est un fléau, mais l'adversaire militaire n'en est pas pour autant à blâmer, au contraire, il faut souhaiter la fin du conflit, en soulignant éventuellement au passage la grandeur des

forces en présence : « ad annis jam pene quadraginta florem militiae ab Europa advocat et consumit » (depuis presque quarante ans déjà elle réunit et consume la fleur des soldats européens). Quevedo répond en reconnaissant les souffrances matérielles liées à la guerre sur le territoire flamand mais en faisant ressortir parallèlement la douleur morale et intellectuelle des Espagnols :

Vos belli praeda estis. Nos otii et ignorantiae. Ibi miles noster, opesque consumuntur. Hic nos consumimur : et desunt qui verba faciant, non qui dent. Viduo pede ambulans melioris notae viri : sed solamur. (« Vous êtes victimes de la guerre. Nous, de l'oisiveté et de l'ignorance. Là-bas nos soldats et nos richesses se consomment. Ici nous nous consomons ; et on manque de gens qui mènent à bien des conseils, pas de gens qui en donnent. Les hommes les plus remarquables marchent d'un pas hésitant : mais nous en avons pris l'habitude »).

- 15 Les Espagnols réduits à un échec déshonorant seraient-ils plus à plaindre que les Flamands qui vivent la souffrance et les batailles ? Aux yeux de Quevedo, cela ne fait guère de doute : la guerre est ici un sujet d'orgueil national avant d'être une question de vie ou de mort quotidienne. Lipse ne revient pas sur ce parallèle entre les malheurs des Flandres et ceux de l'Espagne, et se prononce clairement en faveur de celle-ci, en célébrant, avant Vélasquez, la victoire espagnole, même partielle, ou en imaginant son triomphe. Rappelons ces mots :

[...] utinam felicius Marti ! O si Agamemnoni vestro Minerva cum suo Ulysse adsistat ! Vestrum, et nostrum sit bonum. (« [...] fasse le Ciel qu'elle soit plus chanceuse avec Mars ! Ô si Minerve pouvait assister avec son Ulysse votre Agamemnon [c'est-à-dire Philippe III ou le duc de Lerme] ! Ce serait un bienfait pour nous et pour vous », Lipse à Quevedo, lettre 4).

- 16 Pour autant, le Flamand ne manque pas de relever l'erreur morale gravissime de l'Espagne, qui répète celle déjà signalée par Horace chez les Grecs, en butant sur un nouvel écueil, celui d'une poursuite excessive des richesses. Lipse écrit :

[...] hunc quoque enervant quae sileo, et unum, quod non pro vulgo efferam, opes : *India capta ferum victorem cepit*. Et illas nos minimus, fateor, et viros quoque vestros : quid negem ? (« Ces choses que je tais l'amollissent aussi, et une en particulier, que je ne mets pas en avant comme le fait le peuple, les richesses. *Les Indes conquises conquirent leur farouche vainqueur*. Et nous nous affaiblissons à cause d'elles, je l'avoue, et vos hommes également : pourquoi le nier ? »).

- 17 Lipse accuse certes les Espagnols, mais en partageant partiellement le poids de ce vice : le peuple, tant flamand qu'espagnol, est fasciné par les richesses, et ces dernières affaiblissent les deux pays en guerre. Lipse pouvait-il, dans le contexte de l'époque, éviter le sujet de ce conflit ? C'eût été probablement difficile ; cependant, c'est bien lui qui entame la discussion avec Quevedo sur ce thème et finit par prendre très clairement le parti de l'Espagne, faisant prévaloir d'une manière absolue la communauté d'idées et de culture sur toute considération patriotique. Cette question de la guerre des Flandres est un sujet délicat pour les deux hommes, un point de tension entre un Flamand, dont la terre d'origine est ravagée par la guerre, et un Espagnol qui n'y voit pratiquement qu'une question politique ; toutefois, la patrie de Lipse est avant tout celle des lettres, et il est de ce point de vue « presque espagnol », comme l'a écrit María Rosa Lida de Malkiel¹⁹.
- 18 Dans cet échange épistolaire, les points de tension restent donc relativement dissimulés, passent au second plan derrière les déclarations d'admiration et d'amitié ; toutefois une question ne doit pas manquer de surgir : Lipse et Quevedo échangent quatre lettres seulement : pourquoi ? D'après L. Astrana Marín, qui a étudié ces textes dans les années 1930, « cette correspondance évolua paisiblement, au milieu de tant de tumultes et de contretemps, jusqu'à la mort de Lipse, qui vint y mettre fin²⁰ ». À y regarder de plus près, cette explication ne convainc guère : les deux premières lettres sont espacées de 36 jours, la deuxième et la troisième, de 43 jours, et les deux dernières de 64 jours. Les délais de réponse sont, il est vrai, de plus en plus longs, mais n'excèdent guère deux mois alors qu'il ne s'écoule pas moins d'un an et 57 jours entre la dernière lettre de Lipse le 25 janvier 1605 et la mort du maître à la fin de la nuit du

23 mars 1606. La nouvelle du décès de l'érudit devait encore parvenir à Quevedo, qui ignorait que son silence fût imputable à la mort. Un certain embarras devant des différends insolubles serait-il à l'origine de cette interruption ? Ou faudrait-il songer simplement à la lassitude ? Chacun aurait-il en fin de compte, à travers quatre lettres et quelques années, épuisé le bénéfice qu'il en escomptait en termes d'image de soi et de place dans les sphères intellectuelles du moment ? Difficile de trancher. Une seule chose est sûre, la raison précède la mort de Lipse.

Une communauté d'idées

Veteris Hispaniae
praeclaram stirpem
(« l'illustre lignage de la vieille
Espagne », Lipse à Quevedo,
lettre 4)

19 De Lipse à Quevedo, des Flandres à l'Espagne, un lien se tisse au sein des déchirements de l'époque, malgré les oppositions politiques et peut-être grâce aux interrogations religieuses. L'attachement profond des deux hommes au stoïcisme chrétien est la base d'une communauté d'idées sur fond de querelle entre catholiques et protestants. Lipse et Quevedo partagent une vision commune du monde visible et du monde divin, et l'identité de chacun prend là toute son importance : pour Lipse, correspondre avec un érudit du pays champion de la foi catholique est une manière d'affirmer sa foi après sa conversion de 1591 ; pour Quevedo, échanger avec un catholique reconverti, après un passage par la religion réformée, conforte l'idée de la supériorité du catholicisme. Au-delà de la foi, le lien des deux hommes est aussi littéraire : Homère contre Virgile, Lipse contre Scaliger, atticisme contre cicéronisme... La critique espagnole n'hésite pas à parler d'une certaine forme de conceptisme chez Lipse : goût pour la formulation ingénieuse dans des tournures courtes, parallèles habiles dans un *sermo humilis*, style concentré²¹.

20 Les deux hommes se retrouvent également dans leur intérêt commun pour l'art de la guerre chez les Anciens, ce qui n'est d'ailleurs pas un cas isolé à l'époque. Lipse publie en 1599 à Anvers un traité sur les

fortifications et les machines de guerre de l'Antiquité romaine, le *Poliorceticon sive de Machinis Tormentis Telis*, et il est considéré par certains comme le fondateur de la théorie militaire à l'époque moderne²². Quevedo fait souvent référence aux grands généraux et aux grands empires de l'Antiquité, régulièrement vus comme des preuves de l'impermanence de la gloire. On pense notamment aux poèmes « *Próvida dió Campania al gran Pompeo* », « *Lleva Mario el ejército...* », « *¿Quién dijera a Cartago...* »²³. Pour l'un comme pour l'autre, l'Antiquité recèle des modèles dont il faut chercher à tirer des leçons. Le lien entre l'Espagne et le modèle antique se reconnaît d'ailleurs à des termes comme « *Seneca vester* » puis « *noster* » (lettres 2 et 3) et « *veteris Hispaniae praeclaram stirpem* » (lettre 4) : l'attraction des deux hommes pour une certaine Antiquité rejoint leur attachement à l'Espagne vue comme patrie et comme héritière de Martial, Lucain, Quintilien, Sénèque... Dans sa dernière lettre, Lipse glisse de l'antique Hispania à une vision plus large des Anciens, pour regretter la guerre à travers une sorte de centon, empruntant à Horace, Catulle, Stace et Homère :

India capta ferum victorem cepit.

Et illas nos minuimus, fateor, & viros quoque vestros, quid negem ?
Commune sepulchrum Europea sumus. O si Agamemnoni vestro
Minerua cum suo Ulysse adsistat ! Vestrum, et nostrum sit bonum.
Nunc :

Excussae procerum mentes, turbataque mussant

Consilia.

Et quod sequitur :

O quanta Citheron

Funera sanguineisque vadis Ismene notabis.

Haec fient, οὐ γὰρ ἀπείρητος μαντεύομαι, ἀλλ' ἐν εἰδώς, fiant, &

*Currite ducentes subtegmina, currite, fusi*²⁴.

La saturation des référents fait écho à « l'illustre lignage de la vieille Espagne » et construit une complicité intellectuelle basée sur une lignée qui concerne alors un territoire bien plus vaste.

- 21 La relation épistolaire entre les deux hommes s'arrête après cette quatrième lettre de Juste Lipse, à la fin de laquelle il prend ainsi congé de Quevedo : « Nam amo te, et hic animo interiori indui, ὦ μέγα κῦδος Ἰβήρων » (« Car je t'apprécie, et je te porte au fond de mon âme, ô gloire des Espagnols²⁵ ! »). Cet éloge est fréquent chez Homère, où « gloire des Achéens » s'applique aussi bien à Nestor qu'à Ulysse, dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée*²⁶. Quevedo ouvrait l'échange par une citation d'Ovide, Lipse clôt cette lettre avec Homère, dans ce qui est un ultime signe d'entente, une ultime affirmation de la supériorité d'Homère sur Virgile au sein de la dispute avec les Scaliger. Lipse nomme Quevedo « gloire des Espagnols » et, ce faisant, il l'inscrit, et s'inscrit lui-même dans la lignée d'Homère plus que dans celle de Nestor ou d'Ulysse. Comme le dit Raimundo Lida, il ne s'agit pas tant d'affirmer que Quevedo est un nouveau Nestor ou un nouvel Ulysse que de placer les lettres sous le sceau d'une communauté d'idées et de lectures, représentée par Homère²⁷. La gloire, pour Lipse et Quevedo, est celle d'appartenir à une même sphère intellectuelle, les nouveaux héros sont pour eux les lettrés et Troie est devenue la Belgique en guerre, les Flandres théâtre d'affrontements politiques et religieux, mais aussi toute l'Europe comme scène de conflits philologiques. Ces nouvelles cités de Troie tomberont-elles aux mains des ignorants, de ceux qui se mettent sur la voie de la religion réformée et de principes esthétiques jugés impropres ? C'est la perspective que tentent d'éloigner Quevedo et Lipse en affirmant leur foi, à travers cet échange, en des valeurs culturelles communes : le stoïcisme chrétien, l'atticisme, Martial, Lucain, Quintilien, Sénèque, Homère..., s'inscrivant à leur tour dans une postérité que chacun construit à travers cet échange.

NOTES

- 1 GERLO Aloïs, NAUWELAERTS Marcel Augustijn, VERVLiet Hendrick D.L., SUÉ Sylvette, PEETERS Hugo, DE LANDTSHEER Jeanine, KLUYSKENS Jacques, PAPY Jan, *Iusti Lipsi Epistolae*, Louvain, Peeters Publishers, 1978-2012.
- 2 Dans sa préface à *Les Îles* de Jean Grenier, Paris, Gallimard, NRF, 1959 (première édition sans cette préface en 1933).
- 3 *Sylloges epistolarum a viris illustribus scriptarum. Tomi quinque collecti et digesti per Petrum Burmannum, Leidae*, apud Samuelem Luchtmans, 1724-1727.
- 4 Francisco de Quevedo y Villegas, *Obras completas, Obra en prosa*, Madrid, Aguilar, 1932 et *Epistolario completo de Don Francisco de Quevedo y Villegas*, Madrid, Instituto Editorial Reus, 1946 (éditions de référence pour le texte latin dans ce travail).
- 5 « Personalidad de Justo Lipsio y sus relaciones con don Francisco de Quevedo » in Francisco DE QUEVEDO, *Obras completas, Apéndice 1º, II*, Madrid, 1932, p. 1171-1180.
- 6 L'échange s'achève le 25 janvier 1605. L. Astrana Marín propose comme interprétation de cette fin de l'échange la mort de Juste Lipse, qui s'éteint le 23 mars 1606, soit plus d'un an après avoir écrit sa dernière lettre à Quevedo et alors que les lettres précédentes sont espacées de deux mois au maximum. Voir plus loin sur ce point.
- 7 « De Quevedo, Lipsio y los Escalígeros » in *Letras Hispánicas, Estudios, esquemas*, México y Buenos Aires, 1958, p. 157-162.
- 8 *Epistolario de Justo Lipsio y los españoles (1577- 1606)*, Madrid, Editorial Castalia, 1966.
- 9 « Quevedo en sus cartas » in *Prosas de Quevedo*, Barcelona, Crítica, 1981, p. 18-40.
- 10 *Francisco de Quevedo 1580-1645*, Madrid, Castalia, 1998, p. 153-158.
- 11 « Justo Lipsio en Quevedo : neoestoicismo, política y sátira » in *Encuentros en Flandes*, eds. Werner Thomas y Robert A. Verdonk, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2000.
- 12 « Quevedo, Lipsius y Arnobius, *Adversus Gentes* 2.67 » in *Calamus Renascens, Revista de*

Humanismo y tradición clásica, Universidad de Cádiz, Alcañiz, Teruel, Cádiz, II, 2010, p. 119-140.

13 *El Humanismo de Quevedo: Filología e Historia*, Pamplona, Eunsu (Anejos de la Perinola, 6), 2000.

14 LIDA DE MALKIEL María Rosa, « De Quevedo, Lipsio... », *loc. cit.* (traduction personnelle).

15 *El Laurel de Apolo*, 1630.

16 « Justo Lipsio en Quevedo : neoestoicismo, política y sátira », *loc. cit.*

17 « [...] vi a Josefo Escalígero por Holanda, hombre de buenas letras y de mala fe, cuya ciencia y doctrina se cifró en saber morir peor que vivió, decir mal de Quintiliano, Lucano y Séneca y llamarlos "pingues isti cordubenses", y a Mureto, un charlatán francés [...]. Dice, pues, en el prólogo, comparando con su veronés Catulo a Marcial español, y con Virgilio mantuano a Lucano el cordobés, no con pureza, que son sus poetas mejores, sino, blasfemo y desvergonzado, trata a Lucano de ignorante, y a Marcial de bufón, de ridículo y sucio, solo por español » in Quevedo, *España defendida* [1609-1612], in *Obras completas, Prosa*, edición de Buendía, F., Madrid, Aguilar, 1958, p. 489-490. On trouve en effet cette critique chez Muret : *Catullus et in eum commentarius*, Venise, Paul Manuce, 1554. Voir le texte in MURET, Marc-Antoine, *Juvenilia*, édition de LEROUX, Virginie, Genève, Droz, 2009, p. 407 et ss. et LIDA DE MALKIEL, M. R., « De Quevedo, Lipsio y los Escalígeros », *loc. cit.* (« Quevedo contra la filología herética. Su espada por Lucano y Séneca, españoles, y por el casi español Justo Lipsio. Quevedo valentón de las letras patrias y de todos aquellos que en público las admiren y celebren »).

18 Voir sur ce point et au sujet du *nodus Arnobii* MOYA, F. y GALLEGU, E. « Quevedo, Lipsius y Arnobius, *Adversus Gentes* 2.67 », *loc. cit.*

19 « De Quevedo, Lipsio y los Escalígeros », *loc. cit.*

20 « La correspondencia se delizó apaciblemente, en medio de tantos tumultos y contratiempos, hasta el fallecimiento de Lipsio, que vino a truncarla » in « Personalidad de Justo Lipsio y sus relaciones con don Francisco de Quevedo », *loc. cit.* Au sujet de la mort de Juste Lipse, le même critique parle d'une attaque d'aliénation mentale (« enajenación mental ») le 18 mars 1606, ayant conduit à la mort tard dans la nuit du 23 mars de la même année. Il mentionne le *morbus eruditorum*, une maladie de mélancolie à mettre en lien avec l'inclination de Lipse pour la philosophie stoïcienne.

21 On pense au *De Constantia* (1594). Voir aussi à ce sujet L. SCHWARTZ, « Justo Lipsio en Quevedo : neoestoicismo, política y sátira », *loc. cit.*, et L. ASTRANA MARIN, « Personalidad de Justo Lipsio y sus relaciones con don Francisco de Quevedo », *loc. cit.*

22 Voir les travaux de G. OESTREICH, notamment *Antiker Geist und moderner Staat bei Justus Lipsius (1547 bis 1606)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, et M. SENELLART : « Le stoïcisme dans la constitution de la pensée politique : les Politiques de Juste Lipse (1589) », in MOREAU P.-F., *Le Stoïcisme au XVI^e et au XVII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 117-139.

23 Ces poèmes portent respectivement les numéros 41, 90, et 24 dans l'édition J. M. BLECUA, *Poesía original completa*, Barcelona, Planeta, 2004 (1971). D'autres valeurs communes apparaissent hors de ces lettres et du référent direct à l'Antiquité (contre l'hypocrisie et le mauvais usage du langage, contre l'ignorance et l'absence de réflexion du peuple, pour la monarchie...). Voir notamment le *Somnium* de Lipse et les *Sueños* de Quevedo, ainsi que l'article de P. ANDRES FERRER, « El *Somnium* de Lipsio y la rebelión de los personajes del refranero en el Sueño de la muerte de Quevedo », in *Cuadernos de Filología Clásica. Estudios Latinos*, Universidad Complutense de Madrid, 2013, 33, n° 1, p. 105-125.

24 « Les Indes conquises conquièrent leur farouche vainqueur [cf. Horace, « Graecia capta... » in *Épîtres*, II, 1, 156]. Et nous nous affaiblissons à cause d'elles [les richesses], je l'avoue, et vos hommes également : pourquoi le nier ? Nous sommes le tombeau commun de l'Europe [Catulle, *Carmina*, poème LXVIII : À Manlius]. Ô si Minerve pouvait assister avec son Ulysse votre Agamemnon ! Ce serait un bienfait pour nous et pour vous. Mais en réalité : les esprits des plus grands dirigeants sont ébranlés, et les Assemblées agitées grommellent [Stace, *Thébaïde*, III, 92]. Et ce qui en découle : Ô Cithéron combien de morts et toi Isménus combien de sang verras-tu [Stace, *Thébaïde*, II, 460]. C'est ce qui arrivera, car je ne conjecture pas sans expérience mais bien en toute compétence [Homère, *Odyssée*, II, 170], et en attendant que cela arrive, filez votre fil, Parques qui nous gouvernez, filez, sur votre fuseau [Catulle, *Carmina*, poème LXIV : Les Noces de Thétis et de Pelée] », (Lipse à Quevedo, lettre 4).

25 En marge « o magnum decus Hispanorum ».

26 « μέγα κῆδος Ἀχαιῶν » : *Iliade*, XIV, 42 (à Nestor) ; *Odyssée*, III, 79 (à Nestor) ; *Odyssée*, XII, 184 (à Ulysse).

27 « Quevedo en sus cartas », *loc. cit.* : « el elogio no ha de tomarse al pie de la letra. Para Lipsio y para Quevedo, es ésa una hipérbole consciente, acompañada de una sonrisa de inteligencia, de complicidad entre compañeros de profesión avezados a unas mismas lecturas. El no ser una alabanza original, sino una cita, un eco, esas comillas que ocultamente lo acompañan, ese guiño de travesura, limitan del modo más precioso el elogio de Lipsio a Quevedo ».

RÉSUMÉS

Français

Rafaële Audoubert étudie un court échange épistolaire (4 lettres), en latin, entre Juste Lipse et Francisco de Quevedo, hommes qu'a priori tout sépare : l'espace, l'âge, la nationalité et la notoriété. Juste Lipse est alors un éminent savant flamand de près de soixante ans, Quevedo un jeune poète espagnol d'une vingtaine d'années. Seuls les rapprochent leur goût pour les grands auteurs hispaniques de l'Antiquité (Martial, Lucain, Quintilien, Sénèque), et la religion. Quevedo est catholique. Après avoir adhéré au luthéranisme, Juste Lipse l'a abjuré lors d'une conversion publique. On le dit très dévot de la Vierge. La première lettre, de Quevedo à Juste Lipse, est obséquieuse. Il y prend prétexte d'un détail de traduction de Macrobie pour entrer en contact avec un Maître respecté, dont il quémande humblement les lumières. Juste Lipse ne lui a pas répondu sur ce point (sans doute n'était-il pas d'accord), mais une correspondance s'est engagée entre Maître et disciple. Elle prend fin avec la mort du Maître, mais semble s'être détériorée avant, en raison de la Guerre des Flandres.

English

Rafaële Audoubert studies a short epistolary exchange (4 letters), in Latin, between Justus Lipsius and Francisco de Quevedo, men in principle who everything separates: space, age, nationality and fame. Justus Lipsius was then an eminent Flemish scholar of almost sixty years old, Quevedo a young Spanish poet in his twenties. Only their taste for the great Hispanic authors of antiquity (Martial, Lucan, Quintilian, Seneca) and religion brought them closer together. Quevedo is Catholic. After having adhered to Lutheranism, Justus Lipsius abjured it during a public conversion. He is said to be very devout of the Virgin. The first letter, from Quevedo to Justus Lipsius, is obsequious. He uses a detail in the translation of Macrobius as a pretext to get in touch with a respected Master, whose enlightenment he humbly asks for. Justus Lipsius did not answer him on this point (no doubt he did not agree), but a correspondence began between Master and disciple. It ended with the death of the Master, but seems to have deteriorated before that, due to the Flanders War.

INDEX

Keywords

epistolary relationship, Quevedo (Francisco de), Lipsius (Justus), Renaissance

AUTEUR

Rafaèle Audoubert

(MCF Littératures et Civilisations hispaniques) – IHRIM UMR 5317, Université
Jean Monnet Saint-Étienne

IDREF : <https://www.idref.fr/149792557>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000113095190>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/16257002>

Les Lumières à travers la correspondance de trois chevaliers de Malte

Carmen Depasquale

DOI : 10.35562/celec.513

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Le chevalier Claude-Amable de La Tremblaye

Le commandeur Déodat de Dolomieu

Le chevalier Étienne-François Turgot

TEXTE

- 1 On imagine que les membres d'un Ordre hospitalier, monastique, chevaleresque et militaire qui se trouvent à Malte, loin de leur terre natale et de leurs familles, devraient laisser un fond épistolier considérable. Pourtant, si la correspondance officielle est minutieusement conservée – Malte était alors un État souverain avec des ambassadeurs dans les principales cours européennes –, la correspondance privée figure rarement parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Malte. En pensant à notre sujet, trois chevaliers dont deux d'entre eux ont eu leurs lettres publiées de façon posthume retiennent particulièrement notre attention. La correspondance du troisième chevalier, inédite, a été puisée dans les archives de la Bibliothèque nationale de Malte, et ce, grâce au fait que tous les manuscrits de son correspondant, le chanoine maltais Jean-François Agius de Soldanis, qui était le premier bibliothécaire de la bibliothèque de l'Ordre, devenue bibliothèque publique, y sont déposés. La correspondance de ces trois chevaliers de Malte, français, témoigne de leur appartenance aux idées du siècle des Lumières.
- 2 Un portrait de l'Ordre de Malte au XVIII^e siècle est indispensable pour donner le contexte de cette correspondance. C'est en 1530 que

l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et de Rhodes s'installe à Malte après avoir perdu Rhodes en 1522. L'Ordre ajoute à son nom « et de Malte », et sera connu désormais simplement par l'appellation « Ordre de Malte ». Soliman le Magnifique, qui avait laissé partir l'Ordre de l'île de Rhodes avec les honneurs de la guerre, assiège Malte en 1565, mais lève le siège après quatre mois. L'année suivante commence la construction de la ville fortifiée de La Valette, avec l'église conventuelle dédiée à saint Jean – c'est un ordre monastique –, la Sacrée Infirmerie – c'est un ordre hospitalier –, les huit Auberges qui accueillent les jeunes chevaliers qui se préparent pour leur profession dans l'Ordre et le palais du Grand Maître. Le ^{xviii}^e siècle est occupé par l'embellissement de ces bâtiments et par la construction et l'embellissement des palais des baillis. Un très beau théâtre, équipé de machines, voit le jour en 1732. Les familles nobles catholiques de l'Europe demandent que leurs fils cadets soient reçus dans l'Ordre, alors s'ouvre un procès pour déterminer si le demandeur répond à toutes les exigences imposées par les statuts. Une fois reçu dans l'une des huit Langues ou nationalités¹, le demandeur porte le titre de chevalier, mais pour qu'il suive une carrière dans l'Ordre, il doit faire son noviciat à Malte, généralement entre 18 et 25 ans. Pendant deux ans, il s'entraîne dans la vocation religieuse, hospitalière et militaire de l'Ordre. Celle-ci demande de lui quatre caravanes ou courses en mer. Le noviciat terminé, le chevalier professe ses vœux de chasteté, pauvreté et obéissance². Peu de temps après, il obtient une commanderie, et prend alors le titre de commandeur. Il peut ensuite être promu au rang de bailli, et c'est un bailli qui est élu Grand Maître à la mort de celui qui occupe cette charge de chef de l'Ordre. Les chevaliers qui ne professent pas leurs vœux conservent leur titre, ce sont les chevaliers non profès. Tous les chevaliers ne résident pas à Malte, ils sont appelés à venir dans l'île s'il y a la menace d'une attaque.

Le chevalier Claude-Amable de La Tremblaye

3 C'est précisément la menace d'une attaque turque qui, en 1761, fait venir à Malte le chevalier Claude-Amable de La Tremblaye³ et qui est à l'origine de son récit de voyage composé de 58 lettres, intitulé *Sur*

*quelques contrées de l'Europe ou lettres du chevalier de *** à Madame la Comtesse de***. L'invitation à écrire vient de la comtesse.*

Acceptant son invitation, le chevalier promet de faire son récit avec « toute la liberté de [sa] pensée », car déclare-t-il : « Le premier devoir imposé à tout homme, qui prend la plume pour parler aux hommes » est de dire la vérité sans être retenu par aucune considération.

Quoi ! Je penserais en homme et j'écrirais en esclave ! [...]. Mœurs, usages, coutumes, les cultes qu'ils professent, les préjugés qui les dominent, le despotisme qui les écrase, la sagesse ou l'absurdité des lois qui les gouvernent ; enfin, tout ce que j'ai vu ou cru voir, chez les peuples que j'ai visités, sera mis sous vos yeux, sans voile, sans déguisement, avec la candeur que vous devez me connaître.

- 4 Partant de Marseille, puis de Malte, c'est un homme cultivé qui découvre « la belle et sublime horreur » de l'Etna, « les horribles beautés » du paysage suisse, la nature « animée et sublime » de ses vallons, mais aussi les chefs-d'œuvre du Titien et de Botticelli, entre autres, dans la galerie des Offices à Florence. Les visites de La Tremblaye en Sardaigne, en Sicile, à Rome, à Naples et dans d'autres villes italiennes sont autant de promenades littéraires à travers l'Antiquité. La Toscane lui fournit l'occasion de s'épanouir à la Renaissance italienne avec sa littérature et ses œuvres d'art.
- 5 On lit dans ces lettres des vers de Racine, de Corneille et de La Fontaine. L'auteur fait allusion à Montaigne et aux philosophes contemporains. Avec ces derniers, il partage un scepticisme irrévérent qui s'exprime par l'ironie. Certains personnages, comme le sage d'Appenzel, les libertins de Venise, les Parisiens qui courent après les plaisirs, le pape et les femmes coquettes agissent comme leurs frères et sœurs de *Candide* ou des *Lettres persanes*. Il en est de même lorsqu'il traite de la tolérance, des gouvernements, du célibat et de la dépopulation. Comme Montesquieu, il constate que les cantons suisses catholiques sont moins peuplés que les cantons protestants.
- 6 La Tremblaye défend la liberté sous tous ses aspects, ce qui l'amène à commenter la constitution des pays qu'il visite, le pouvoir législatif, la démocratie, l'intolérance sociale, politique et religieuse, en un mot

tout ce qui fait qu'un peuple jouit ou non du bonheur. Il entre ainsi dans le débat de son siècle. C'est dans le contexte de la liberté dont jouissent les habitants de la Chaux-de-Fond que le chevalier de La Tremblaye en donne la définition et explique pourquoi elle lui est si chère :

Ce mot de *liberté*, qui n'a aucun sens pour l'esclave des cours et le corrupteur des rois, en a un très profond pour celui, qui, s'il était né sur le trône, ne voudrait se servir du souverain pouvoir, que pour mettre ses successeurs dans l'heureuse impossibilité d'en abuser ; c'est que la liberté fut ma première pensée, dès que je pus avoir une pensée [...] ; c'est que je regarde la liberté comme le principe fécond de toutes les vertus ; qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne me rendît supportable, point de sentiment qu'elle ne fît taire dans mon cœur, point de supplice qu'elle ne me fît braver.

- 7 De tous les pays qu'il a visités ce sont les cantons de la Suisse qui, malgré leur diversité, y compris celle des régimes politiques et des organisations juridiques, offrent les meilleurs exemples de la liberté. Par conséquent, les vingt-deux dernières lettres lui servent à illustrer ses théories sur le bon gouvernement pour le bonheur du peuple. Selon lui, il faut d'abord que les bonnes lois protègent le citoyen contre l'arrogance du puissant. Il note ce point quand il affirme que si les jésuites méritaient d'être chassés d'Espagne, cette action présupposait une loi et un jugement. Puisque la loi n'existait pas, il se déclare contre « ce coup de massue dont [le gouvernement espagnol] a cru devoir écraser les jésuites ».
- 8 L'auteur est très concerné par « le droit des gens ». Il affirme : « Sous quelque forme que se présente à moi la soumission de l'homme à l'homme, elle me choque ; j'en suis révolté. » Il dénonce l'absolutisme de plusieurs rois de France et ne mâche pas ses mots lorsqu'il parle de la situation contemporaine en France, où le peuple « ne peut ni délibérer sur ce qui est à faire, ni raisonner sur ce qui a été fait ».
- 9 La Tremblaye reprend ce sujet en se posant une question philosophique et de droit politique : « Avons-nous effectivement une constitution ? [...] Il n'y a point de liberté constitutionnelle en France, et la nation n'en est pas moins à l'abri des derniers attentats du despotisme ». Il énumère une longue suite de mauvaises pratiques qui

prouve que cette liberté n'existe pas. Par exemple : « La propriété n'est pas garantie par les lois [...], l'ordre non motivé d'un ministre [...], d'une favorite intrigante suffit pour plonger un citoyen dans une prison [...] sans que la loi lui prête aucun secours, sans qu'aucun terme [ne] soit fixé à sa détention ». Tout de même, lorsqu'il compare la France avec Venise, il trouve qu'en France « la hache du despotisme rebrousse sur la philosophie » et fait que les Français jouissent de la liberté malgré le fait que le pouvoir civil, militaire, législatif et exécutif réside « dans la main d'un seul ». Le chevalier réserve pour le despotisme vénitien un langage plus fort, il est même redevable à Voltaire d'une phrase particulière : « L'aristocratie de Venise, n'est en effet qu'un despotisme formidable. Les nobles y sont tout, et le peuple rien : la législation, le pouvoir exécutif, et celui de juger, tout est réuni dans la main des sénateurs ».

- 10 Lorsque l'auteur réfléchit sur la liberté, « cette noble passion des grandes âmes », il conclut qu'elle naît toujours du despotisme et il la compare à une avalanche. Guillaume Tell libéra son canton du tyran Grizler (Geissler), mais son successeur ne gouvernait pas mieux que celui-ci. Le peuple, soulevé contre lui, le bannit en s'exprimant en des termes qui relèvent du *Contrat Social* : « Nous avons des droits et des privilèges : vous les avez violés [...] : le contrat social qui nous unissait à vous est donc anéanti par vous-même. Nos fers sont brisés et vous êtes dans nos mains. » La liberté, « trésor inestimable », se trouve là, où

tous les droits, toutes les prérogatives du souverain résident dans la personne du peuple [...]. Toute autorité vient du peuple et retourne au peuple ; ce n'est qu'à titre de dépôt, et pour un temps limité, qu'il en confère l'exercice [...]. Enfin, l'objet de toute société ne pouvant être que le bonheur de ceux qui la composent, si le gouvernement, constitué par le peuple, ne lui semble pas remplir ce but, le droit de le changer est une conséquence nécessaire du droit de l'établir.

- 11 À Neuchâtel, « le pouvoir législatif et l'exercice de la justice sont dans la main du peuple : le citoyen ne peut être jugé que par ses pairs ». Ces droits du peuple dérivent de sa constitution et les Suisses prouvent par les faits que la liberté exige l'égalité. La définition d'égalité, le chevalier de La Tremblaye la trouve dans la déclaration que la Virginie publia en 1766 : « Les hommes sont égaux, égaux dans

l'acceptation la plus rigoureuse et la plus étendue du mot *égalité*. La loi [...] leur doit à tous la même existence civile, la même propriété de leur personne. » L'auteur loue la pratique de l'égalité à Neuchâtel, où « quiconque se présente, muni d'un certificat de probité [...] y jouit des mêmes prérogatives que le natif ». En revanche, à Bâle, « il est presque impossible d' [...] obtenir le droit de bourgeoisie ». L'auteur dénonce cet abus et le compare à celui de « ces barons allemands qui aimeraient mieux voir s'éteindre leur race que d'épouser moins de soixante et douze quartiers ».

- 12 Liberté et égalité se réunissent dans deux états italiens : Saint-Marin et Lucques. À Lucques, le mot *Libertà* est écrit sur la porte de la ville. « La liberté de penser est une suite nécessaire de la liberté civile et politique », déclare le chevalier, et c'est elle qui amène la tolérance. « Félicitons-nous d'être nés dans un siècle de lumière et de raison », s'exclame-t-il en visitant Florence, où furent brûlés les écrits de Galilée. Si l'Inquisition fournit le meilleur exemple d'intolérance religieuse, Glarus offre un modèle à suivre : « On n'est à Glarus, ni protestant, ni catholique : on y est citoyen. La loi prononce des peines contre le moindre trait d'intolérance [...] et cette loi est très sage : car les hommes sont bien plus divisés par les mots que par les choses. » Quant à la tolérance sociale, elle est « le premier devoir d'un voyageur ».
- 13 Le sage d'Appenzel qui trouve son bonheur « sous le ciel de la liberté » apprend cette leçon au chevalier : « N'oubliez jamais que la sagesse et la raison trouvent le bonheur partout, même dans un mauvais gouvernement : et que la philosophie dont vous parlez beaucoup en France, ne doit être, en dernière analyse, que l'art de nous rendre heureux ». Où trouve-t-on le bonheur ? La réponse de Voltaire est : *il faut cultiver notre jardin*. Le sage d'Appenzel en fait la paraphrase en disant : « Je travaille comme un paysan, parce que le travail est le principe de la santé. » C'est « l'industrie et l'activité » qui rendent heureux les habitants de Neuchâtel. Il en est de même à Malte, « ce chef-d'œuvre politique » où « il faut admirer les effets d'une sage administration ».
- 14 C'est la visite que rend le chevalier à Voltaire, à Ferney, qui couronne l'ouvrage. Une atmosphère auguste y prépare le lecteur. « L'idée que j'allais paraître devant le phénomène du XVIII^e siècle m'inspirait un

sentiment de terreur que je ne pouvais surmonter. Pour la première fois de ma vie, je connus les alarmes de l'amour-propre et les tourments de la timidité. » Un vocabulaire religieux déifie le philosophe :

Quand on m'ouvrit la porte du sanctuaire, quand le dieu parut, je craignis de me trouver mal [...]. Enfin, il daigna descendre jusqu'à moi, pour m'élever insensiblement jusqu'à lui [...]. Peu à peu l'astre sortit du nuage qui m'en avait adouci l'éclat, et bientôt il brilla de tous ses rayons [...]. J'en fus d'abord plus ébloui qu'éclairé.

Le lendemain, après avoir donné un baiser à la plume de son hôte, il s'en sert pour écrire des vers, auxquels Voltaire répond par un quatrain que le chevalier range « précieusement » dans son médaillier. Quelle est sa surprise quand il voit ce même quatrain publié et adressé au chevalier de Boufflers !

Le commandeur Déodat de Dolomieu

- 15 La correspondance du commandeur Déodat de Dolomieu⁴ est d'un tout autre genre. Recueillie par Alfred Lacroix⁵, elle s'adresse à 35 destinataires, allant du 31 octobre 1768 au 18 brumaire, an X (9 novembre 1801), écrite de sept pays dont 19 villes françaises, trois villes italiennes, trois villes siciliennes, deux villes égyptiennes et deux lettres écrites au bord du Tonnant dans la rade de Toulon, en attendant le départ pour l'expédition d'Égypte. En 1793, Dolomieu enseigne la minéralogie au Collège de France, en 1795, il est nommé inspecteur des Mines et professeur de géologie à l'École des Mines. La même année, il devient membre de l'Institut national des Sciences et des Arts qui vient d'être établi. À travers ses lettres, sa vie aventureuse nous est révélée : il connaît la gloire et la misère, l'amour et le mépris, la liberté des montagnes et les fers des cachots. Il aime la société, mais aussi le grand air. Il est bon, intelligent, son âme est sensible, mais il est aussi exigeant et le sort lui a réservé assez de malheurs. Sa sensibilité, jointe aux sentiments de tolérance et de justice, lui fait dire, dans une lettre du 5 juin 1790, adressée au théologien, historien, orientaliste et archéologue Frédéric Münter :

« Quoique je sois d'une classe qui perd toutes ses distinctions et une partie de sa fortune, je ne puis pas être d'un parti différent de celui du peuple, et quelles que soient mes pertes et celles de ma famille, je m'en console aisément par l'espoir que la liberté va vivifier ma patrie et donner à chacun de mes concitoyens toute l'énergie qui appartient à des hommes libres. » Les espérances de Dolomieu en l'idéal révolutionnaire qu'il avait imaginé sont anéanties lorsqu'il assiste aux horreurs de la Terreur. « M. de La Rochefoucauld a été massacré sous mes yeux, presque dans mes bras », écrit-il, le 4 octobre 1792, au chevalier de Fay. Si liberté et tolérance sont bien chères au Siècle des Lumières, et que la correspondance de Dolomieu nous en fournit de nombreux exemples, nous nous limiterons au savant, passionné de minéralogie et de géologie, qui a laissé son nom au massif montagneux italien, les Dolomites.

- 16 En attendant le départ pour l'expédition d'Égypte, dans une lettre datée du 29 floréal an 6, adressée à « J. Picot, naturaliste, à Genève », Dolomieu déclare : « Je suis minéralogiste et [...] je ne me suis décidé de quitter la France, mes amis, ma famille et mon cabinet, que pour aller faire des observations géologiques dans des contrées encore peu connues sous ce rapport. » Dans une lettre au chevalier Gioeni, il appelle l'histoire naturelle « notre maîtresse commune ». Il correspond régulièrement avec le duc de La Rochefoucauld, membre de l'Académie royale des Sciences, qui, selon Lacroix, « l'a dirigé vers la minéralogie dont il était fervent amateur ». Le prince Camille de Rohan, nommé ambassadeur de l'Ordre de Malte à Lisbonne en 1777, amène avec lui le chevalier Dolomieu en qualité de secrétaire. Cette charge qu'il occupe du 8 février au 24 mai 1778 est fructueuse, car selon Lacroix : « Il s'y révéla géologue de race [...] ». Désormais l'orientation scientifique de Dolomieu est fixée. Il sera minéralogiste et géologue [...]. L'Académie royale des Sciences se l'attacha comme correspondant (19 août 1778), en désignant, suivant la coutume, le membre avec lequel il devait correspondre et qui fut Daubenton⁶. » C'est la correspondance qu'il entretient avec ses nombreux confrères, férus comme lui d'histoire naturelle, qui nous apprend cette passion qui sera en partie responsable, non seulement de sa gloire, mais aussi de sa mort prématurée, entraînée par la condamnation dans un cachot privé d'air en Sicile, d'où il n'est libéré que neuf mois avant sa mort.

- 17 Parmi les 35 destinataires, 22 sont des savants français, italiens, allemands et suisses, qui partagent ses passions. Ils s'appellent Giuseppe Gioeni (1743-1822), naturaliste et vulcanologue sicilien, Joseph-Jérôme Lefrançois de Lalande (1732-1807), astronome français, Philippe Picot de Lapeyrouse (1744-1818), naturaliste français, Horace Bénédict de Saussure (1740-1799), suisse, géologue, physicien et explorateur des Alpes, Alexandre Brogniart (1770-1847), botaniste français et Frédéric Münter (1761-1830), théologien, historien, orientaliste et archéologue allemand-danois, entre autres. Le lecteur de ces lettres suit leur auteur dans ses voyages, il assiste à ses expériences, à ses découvertes. Dolomieu y échange ses idées, donne des conseils, commente les ouvrages dont les auteurs contemporains sont, comme lui, férus de divers aspects de l'histoire naturelle. Dans ses lettres au duc de La Rochefoucauld qui ouvrent le recueil, écrites en 1775, en parcourant la vallée de la Loire, c'est du silex qu'il entretient son correspondant. Il est pertinent de reproduire une note de Lacroix à ce sujet : « Il est intéressant de voir Dolomieu émettre, dès 1775, l'idée correcte de la genèse du silex, postérieure au dépôt de la craie, et s'opérant progressivement par concentration dans le calcaire des matériaux chimiques, que nous savons aujourd'hui être de la silice, véhiculés par l'eau⁷. » Dans sa lettre du 4 octobre, Dolomieu lui écrit : « J'ai fait un second voyage en Bretagne pour y continuer une étude et des observations sur l'exploitation et le traitement des différentes mines de la province. » À ce sujet, Lacroix observe : « Il est intéressant de voir exposée par Dolomieu la théorie des altérations chimiques subies par les filons au-dessus du niveau hydrostatique. » Le 18 juillet 1776, il adresse une lettre à Daubenton qui sera son correspondant de l'Académie royale des Sciences, où il déclare : « Rien ne peut davantage augmenter mon zèle et mon ardeur dans l'étude de l'histoire naturelle que l'espoir de lui (à l'Académie) être agréable et de l'intéresser par mes observations⁸ ».
- 18 Le chevalier Philippe-Jean-Charles de Fay⁹ est son ami intime résidant à Malte, c'est de ses affaires concernant Malte qu'il s'agit surtout dans les lettres qu'il lui adresse, mais, en véritable ami, il lui confie ses projets, ses aventures, ses découvertes et certains échanges qu'il a eus avec ses connaissances savantes. Dans sa lettre écrite de Toulouse le 30 avril 1782, il lui annonce : « Je ne veux [...] point perdre mon été et pour l'employer à mon instruction, je compte

en passer une partie sur les Pyrénées ; j'irai aux eaux de Bagnères et de Barèges, je traverserai toute la chaîne des montagnes pour connaître les matières qui les composent et je les plongerai ensuite jusqu'à Bayonne en passant par les mines de Baigorri. » Il termine sa lettre en incitant son correspondant à persévérer dans son intérêt pour la botanique : « Je te conseille de continuer tes études botaniques ; car je compte t'apporter de quoi t'exercer, mon voyage des Pyrénées doit nécessairement me procurer nombre de plantes curieuses », même s'il se plaint de lui avec Picot de Lapeyrouse, le 3 juin 1783 : « L'ami qui paraissait vouloir s'occuper de botanique n'a point l'ardeur que je lui désirerais. Si on n'aime pas la nature avec passion, on ne pourra jamais vaincre les difficultés que présente son étude. Je ne cesse de le harceler pour le faire travailler. » Vers la fin de cette longue lettre, il annonce à son correspondant un projet qui lui est cher : « Un établissement qui aura le plus grand succès est celui de notre observatoire ; le Grand Maître y a pris goût ; je lui ai acheté, l'hiver passé, pour plus de 20 mille francs d'instruments et il fournira tous ceux qui pourront être utiles au progrès de la science. M. Dangos, ami de d'Arquier, en est le directeur. » Sa lettre du 28 janvier 1784, adressée au chevalier de Fay, commence par cette nouvelle : « Je t'annonce mon arrivée prochaine [...] ; je t'amène le chr [chevalier] Dangos [...], je te rapporte une infinité de choses qui intéresseront ta curiosité, objets d'histoire naturelle, livres, machines de physique, gravures, etc. [...]. Je t'annonce beaucoup de graines et un commencement d'un herbier. » Avant d'annoncer ces nouvelles à ses amis, Dolomieu écrit sur son projet à l'illustre astronome Joseph-Jérôme Lalande :

Vous applaudirez sûrement au choix que j'ai fait de l'astronome, lorsque vous saurez que M. d'Angos est celui que j'espère déterminer à venir à Malte avec moi. Je suis également certain que vous désirerez encore plus vivement que moi la réussite de cet établissement, lorsque je vous aurai dit que nous avons un horizon parfait et entier, un air de la plus grande pureté, un ciel serein et découvert pendant 6 mois de l'année au moins, et la faculté de balayer le ciel une ou deux fois chaque nuit pendant les autres temps, car il ne se passe jamais douze heures sans qu'il n'y ait des éclaircies. Quel pays plus propre pour faire de bonnes observations et pour donner cette nouvelle carte du ciel désirée depuis longtemps ? [...]. Combien de nouveaux corps célestes on pourrait y

découvrir ! Vous apprécierez mieux que moi, Monsieur, tous ces avantages et l'observatoire de Malte pourrait un jour mériter les regards et l'attention de toute l'Europe savante¹⁰.

- 19 Quel enthousiasme pour la science, mais aussi pour la gloire de l'Ordre ! D'ailleurs, il ne manque pas de le renseigner sur les progrès du projet : « L'observatoire de Malte est à peu près fini et aussitôt que d'Angos aura commencé ses observations journalières, il entrera en correspondance avec d'Arquier¹¹. » Dolomieu ne mentionne pas la découverte d'une comète faite par d'Angos, rapportée dans le *Journal des savants* en 1784¹². Malheureusement, la carrière du chevalier d'Angos à Malte rencontre sa fin subitement au cours de l'hiver 1789. Une lettre de Dolomieu au chevalier Gioeni, écrite de Rome et datée du 13 mars 1789, annonce gravement : « Notre ami, le chevalier d'Angos, part de Malte dans le mois prochain, pour ne plus y revenir. L'accident qu'il a éprouvé, et la perte de tous ses ouvrages l'ont fait renoncer à l'astronomie. » En effet, la foudre, provoquant un incendie, détruisit l'observatoire, et avec lui, tous les papiers et travaux du malheureux d'Angos.
- 20 Dolomieu est au courant des opinions différentes exposées par experts et dilettantes concernant volcans, mines, diverses pierres, fossiles et plantes. Les notes de Lacroix qui accompagnent les lettres fournissent une masse d'informations sur les activités et théories de Dolomieu comme, par exemple, la révélation d'un document contenant des observations relatives « aux mines de plomb de Bretagne [...] et aux mines de combustibles de Saint-Georges et de Montrelay [...], une notice géologique et géographique sur l'Anjou, des descriptions d'usines [...], une étude sur le grand froid de 1776, et différentes expériences de chimie, [ce qui] montre la variété des préoccupations scientifiques du jeune [...] Dolomieu¹³. » De surcroît, au sujet du voyage que fit Dolomieu dans les Pyrénées, en compagnie de Picot de Lapeyrouse, Lacroix fait allusion aux « notes, prises au jour le jour, [...] accompagnées de la minute de deux longues lettres, véritables mémoires adressées au duc de La Rochefoucauld et dans lesquelles Dolomieu expose ses vues sur la constitution de la chaîne [...]. Ils montrent que Dolomieu a été précurseur dans l'étude géologique de cette partie de la France¹⁴. » Dolomieu écrit à Picot de Lapeyrouse de Malte le 30 septembre 1783 : « Vous aurez aussi les

spaths pesants cristallisés », dont Lacroix informe son lecteur que Dolomieu a été le premier à les étudier¹⁵.

- 21 Au cours de ses voyages, Dolomieu pense à ses amis. De Malte, il envoie une caisse de fossiles au duc de La Rochefoucauld, des livres au chevalier Gioeni et de France au chevalier de Fay. À Gioeni il écrit, le 13 juillet 1785 : « Je vous envoie les expériences sur les végétaux d'Ingen-Houss et les phénomènes électriques de M. Sigaud de la Fond [...], je vous envoie aussi l'ouvrage de Bergasse sur le magnétisme animal. » À Picot de Lapeyrouse, il envoie « deux caisses contenant différents objets d'histoire naturelle » accompagnées d'une note, son *Mémoire sur les tremblements de la terre de la Calabre pendant l'année 1783*, ainsi qu'une « grande quantité des différentes espèces des pierres d'Italie [...] et [...] des choses curieuses [...] en lithologie trouvées dans l'île d'Elbe ». À son tour, Dolomieu reçoit aussi : « J'ai reçu la caisse que vous m'avez envoyée de Toulouse [...]». La collection de mines de Suède est fort intéressante et je vous en fais tous mes remerciements », écrit-il à Picot de Lapeyrouse, de Malte, le 30 septembre 1783. Il écrit au même l'année suivante, de Rome, le 6 septembre 1784, sur son voyage en Toscane : « Mes zéolites ont fait fortune ; quelques échantillons que j'ai donnés au cabinet du Grand-Duc m'ont valu de sa part l'accueil le plus flatteur, quelques beaux morceaux des duplicata de sa collection et de très beaux instruments de météorologie. J'ai reçu un morceau de cuivre rouge vitreux cristallisé qui pèse 6 livres. » Le 30 janvier 1789, Dolomieu remercie le docteur Frédéric Münter pour avoir pensé à son cabinet de minéralogie. Les ouvrages sont échangés : « J'ai reçu avec plaisir votre petit ouvrage sur la nouvelle famille des testacés que vous avez découverte. Je vous envoie en échange un exemplaire d'un ouvrage que j'ai publié sur les îles de Lipari et qui a eu assez de succès », écrit-il au chevalier Gioeni le 19 novembre 1783.

- 22 Ses observations, il les partage avec ses correspondants et leur demande parfois leur avis. C'est à Picot de Lapeyrouse qu'il écrit le 21 mars 1787 : « Je suis très impatient de savoir votre avis sur mon ouvrage, vous devez me dire franchement ce que vous en pensez, et ce qu'en disent les autres [...]. Quant aux théories, je suis prêt à les rectifier, si on me montre quelques défauts ; pour les faits ils sont d'une grande exactitude [...]. Examinez attentivement ce que je dis pag. 202 et 203, 247 et suivantes [...] je développerai plus

longuement mes idées à ce sujet dans l'ouvrage que je travaille, lorsque je parlerai des porphyres et autres roches composées qui se trouvent dans les monuments de l'ancienne Rome, voilà pourquoi je désire votre avis circonstancié. » L'ouvrage dont il s'agit est, selon Lacroix, son *Mémoire sur les îles Ponces*. De surcroît, il estime l'opinion du physicien et géologue Horace-Bénédict de Saussure à qui il adresse une lettre le 26 avril 1792, où il lui écrit : « Je suis très flatté, Monsieur, que mes idées sont en quelque rapport avec les vôtres. » Il tient ses correspondants au courant de ses projets, projets de voyage, ainsi que projets d'ouvrages. Le 18 avril 1790, il écrit à Picot de Lapeyrouse qu'il « vien[t] de donner une édition en italien » de la dissertation de Bergmann qu'il a annotée et à laquelle il a ajouté un tableau avec explication. À Gioeni, Il écrit : « Le catalogue des laves de l'Etna est terminé d'imprimer à Paris [...] le premier exemplaire qui arrivera sera pour vous, et je suis impatient de savoir ce que vous en penserez. » C'est avec un immense enthousiasme qu'il apprend à son correspondant fréquent, Picot de Lapeyrouse, le 6 octobre 1794 : « Je viens, mon ami, de me charger d'une grande entreprise ; je me suis engagé à faire la partie minéralogique pour la nouvelle encyclopédie. J'ai enfin cédé aux instances de Panckouke et de plusieurs de mes amis¹⁶. » Dans d'autres lettres, Dolomieu répond aux questions de ses correspondants et offre ses conseils : « Je doute que vous trouviez des feldspaths cristallisés dans les Pyrénées ; cette substance cristallisée ne se forme que dans les cavités des granites », écrit-il à Picot de Lapeyrouse le 6 septembre 1784. Il écrit au même « de Rome, ce dernier de l'an 1788 » pour exprimer combien il apprécie son travail : « J'ai reçu votre mémoire sur la *Minéralogie des Pyrénées*. Il est très bien fait, vos observations sont intéressantes et vos conséquences très justes. » Dolomieu veut rester au courant des études qu'on fait. Le 3 août 1796, il pose cette question au physicien, médecin, chimiste, minéralogiste, zoologue et géologue Alexandre Brongniart : « Avez-vous fait votre rapport sur la désignation des minéraux, déterminée par la commission dont nous étions membres¹⁷, et quel a été l'avis de la conférence sur ce travail ? [...] Vous me ferez plaisir de m'envoyer la partie de notre tableau qui concerne les métaux, je ne l'ai pas copiée avant mon départ. » Dans d'autres lettres, il mentionne les savants qu'il a rencontrés au cours de ses voyages, l'abbé Albert Fortis, voyageur, naturaliste, géologue et auteur, à Naples, le docteur Balthasar Hocquet à Laibach où il est

professeur de botanique, entre autres, et il ajoute ses impressions. De Rome, en 1787, il écrit à Picot de Lapeyrouse : « Nous avons ici quelques savants. M. Zimmermann, professeur de physique et d'histoire naturelle à Göttingen, les fils du fameux Camper [Pierre, médecin naturaliste hollandais], l'abbé] Toaldo [professeur d'astronomie, de physique et de météorologie à Padoue], etc. Je leur donne des leçons de minéralogie volcanique, et je leur explique les phénomènes qui nous entourent. » Dans une lettre antérieure, au même, il fait l'éloge de Félix Fontana avec qui il passa beaucoup de temps « dans le cabinet d'histoire naturelle » à Florence dont, selon Lacroix, Dolomieu « fut le créateur¹⁸ ». Il est sûr que ce qu'il fait intéresse ses amis, il les tient au courant : « Je suis ici occupé à former une collection d'échantillons de porphyre, granites et autres roches que les Romains ont employés dans leurs monuments », écrit-il au chevalier Gioeni de Rome, le 30 mai 1786. Il partage également ses soucis. Combien de fois se plaint-il d'avoir perdu telle ou telle collection, ou du fait qu'il a acheté telle ou telle pierre pour un prix élevé, ou bien du fait qu'il trouve difficile de se procurer tel ou tel livre, ou même, « de voyager seul, de ne pouvoir communiquer ses idées à personne, de n'avoir rien qui excite l'émulation et qui soutienne l'ardeur nécessaire dans [ses] études¹⁹ ».

- 23 À Malte, il s'occupe de son « cher cabinet » auquel il attribue une valeur sentimentale dans une lettre adressée à Picot de Lapeyrouse : « À chacune de mes pierres est attaché le ressouvenir d'une des circonstances de ma vie ; elles me rappellent mes courses, les amis qu'elles m'ont procurés, les jouissances qu'elles m'ont données. » Il a aussi un jardin qu'il « n'avai[t] pris que dans l'intention de le consacrer à la botanique ». Il ajoute : « Je voulais y naturaliser les arbres et les plantes étrangères, j'espérais les y acclimater ; je m'étais formé des relations avec les botanistes des différentes parties de l'Europe, relatives à ce projet²⁰. »
- 24 Lorsqu'il accepte d'accompagner Bonaparte, c'est à une expédition scientifique qu'il appartient. Sa lettre du 28 mars 1798 annonce à Picot de Lapeyrouse : « Je suis de nouveau lancé dans la carrière, mon ancien ami : je suis associé à une grande, très extraordinaire expédition scientifique, qui, sans doute, fera bruit dans le monde, tant par son motif que par le choix des gens qui y concourent. » Son séjour en Égypte prend fin le 7 mars 1799. Il embarque à Alexandrie en

route pour la France, mais il fait naufrage à Tarente, où il reste prisonnier de guerre. Transféré à Messine, Dolomieu est dénoncé par des chevaliers siciliens et est enfermé dans un cachot terrible. Il adresse des lettres au Conseil des Mines, au ministre de l'Intérieur et à Cordier dénonçant un traitement « dur et barbare », éprouvant « les traitements les plus atroces » physiques et moraux. Il n'est libéré qu'après vingt et un mois. Il lui restera à peine neuf mois à vivre.

- 25 Lorsqu'il meurt, à l'âge de cinquante et un ans, le savant est l'auteur de plusieurs ouvrages, de nombreux mémoires et d'une vaste correspondance. Son œuvre « offre une remarquable unité : elle embrasse tous les points de vue envisagés de son temps dans la connaissance du monde minéral : minéralogie, lithologie, géologie, physique du globe, mais ce fut surtout dans l'étude des volcans et de leurs produits qu'il a marqué sa trace²¹ ».

Le chevalier Étienne-François Turgot

- 26 « Homme cultivé, pourvu des connaissances étendues en histoire naturelle, en agriculture, en chimie et même en médecine, le chevalier Turgot s'intéressait aussi à l'économie rurale et, comme son frère, à l'économie politique²². » Né le 17 juin 1721, second fils de Michel-Étienne Turgot, prévôt des marchands, Étienne-François Turgot est reçu en minorité dans la Langue de France le 6 septembre 1722. Après la mort de son frère aîné, il est connu sous le nom de marquis de Sousmons. C'est lui qui se charge de la colonie de la Guyane, ayant été nommé gouverneur général en 1763. Turgot fut nommé associé-libre de l'Académie royale des Sciences le 5 juin 1765. La même année, il fonda la chaire d'hydrodynamique à Paris. Il passa ses dernières années dans son château de Bons en Normandie où il se consacrait à la botanique et à l'agronomie. Il s'y éteignit le 2 décembre 1788. Son éloge par Condorcet fut lu le 22 avril 1789²³.
- 27 En 1758, Turgot publie sous l'anonymat un *Mémoire instructif sur la manière de rassembler, de préparer, de conserver et d'envoyer les diverses curiosités d'histoire naturelle ; auquel on a joint un mémoire intitulé : Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences et de diverses autres curiosités*

d'histoire naturelle. L'auteur de l'*Avis...* est Henri-Louis Duhamel du Monceau. Le texte contient deux cent trente-cinq pages dont cent quarante-six composent le *Mémoire*. L'ouvrage est précédé d'un *Avertissement* où l'auteur expose son utilité.

Le goût de l'histoire naturelle est fort étendu depuis quelques années [...]. Monsieur Du Hamel de l'Académie des Sciences, dont le zèle pour les progrès de la physique embrasse tout ce qui peut y être utile, a fait imprimer dans cette vue, il y a quelques années, un mémoire intitulé *Avis...* Un nouveau mémoire dans lequel on s'attacherait principalement à décrire toutes ces manœuvres dans le plus grand détail et qui serait accompagné de figures, pourrait être encore utile : et c'est l'objet du petit ouvrage que nous donnons et qu'on peut regarder comme une sorte de supplément à celui de M. Du Hamel dans ce qui concerne la préparation et l'envoi des différentes productions appartenant au règne animal.

- 28 En publiant son *Mémoire...*, le chevalier Turgot répond à l'invitation de Duhamel adressée « aux personnes qui voudront bien contribuer à le [son *Avis...*] perfectionner ». En 1778, paraît un *Essai sur les arbres d'ornement, les arbrisseaux et arbustes de pleine terre, extrait du « Dictionnaire » de Millr [sic], 7e édition, publiée en 1759*. Antoine-Alexandre Barbier attribue cette traduction au chevalier Turgot.
- 29 L'intérêt de Turgot pour la botanique est révélé dans ses lettres, rédigées pour la plupart en italien, au chanoine maltais Jean-François Agius de Soldanis²⁴. Ces lettres s'étendent sur une dizaine d'années allant du 12 avril 1747 au 5 septembre 1756. Les deux amis échangent toutes sortes de nouvelles, concernant surtout des amis communs, mais c'est d'histoire naturelle, de botanique, et de minéralogie qu'ils traitent surtout. Turgot échange avec son correspondant de l'information sur diverses pierres et sur « une poudre rouge » que le Maltais lui a envoyée pour l'identifier et avoir son avis. La réponse de Turgot sur celle-ci est qu'il s'agit d'un plomb calciné. Dans cette lettre datée du 15 avril 1752, Turgot informe le chanoine qu'il y a « à Malte, une minière de fer [...] et une de plomb vers Mellieha [dont il a] des morceaux richissimes de métal ». Il ajoute : « J'ai acheté une grande quantité de livres d'histoire naturelle concernant les poissons, les oiseaux, les plantes, les coquilles, les minéraux, les pierres fossiles et naturelles, d'autres de médecine,

d'anatomie et d'autres sciences comme histoire des insectes, histoire naturelle et les mémoires de l'Académie des Sciences. » Sa bibliothèque « se remplit chaque jour de livres de physique et d'histoire naturelle », lui écrit-il dans une autre lettre.

- 30 De Paris, Turgot envoie au chanoine des graines de toutes sortes, y compris de café, de cannelle, de coton de Sénégal et de Siam, de palmiers américains et indiens, de cerises américaines, d'ananas, de laitues européennes, de petits pois français et de Madagascar, des oignons de fleurs inconnues à Malte et des herbes très aptes « à planter à Marsa et d'autres endroits marécageux et couverts de mer²⁵. » Sur les toiles de coton et la manière de les teinter, il lui promet des nouvelles, ainsi qu'une recette pour faire de l'huile à brûler des graines de coton. Il a même une machine pour séparer la graine du coton, car celle dont on se sert à Malte est usée. « Vous voyez bien », remarque-t-il, « que bien que je sois loin, je continue à travailler pour notre île. » L'année suivante, Turgot informe son correspondant qu'il a envoyé au chevalier de Beaujeu²⁶, à Malte, « une grande quantité de graines et de plantes rares, dont une de café déjà grande qui pourra fructifier dans deux ans ». Il ajoute qu'il a tout ce qu'il faut pour la manufacture du coton et de la mousseline, « si l'on veut, j'en ferai profiter notre île où ces manufactures peuvent être d'un immense profit ». Ce sujet est repris dans la lettre du 21 décembre, où il insiste sur l'utilité de la manufacture de mousseline « pour faire des bas très fins en coton qui se vendraient très bien dans ce pays ».
- 31 Cet intérêt pour la botanique explique la rédaction de sa part à Malte du manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Malte, intitulé *Liste des graines et plantes reçues à Malte par le chr Turgot pour le jardin de simples proposé par lui*²⁷. Il s'agit d'une liste alphabétique de noms en latin de graines et de simples, accompagnée de références numérotées privées de toute explication. Les activités de Turgot à Paris sont aussi dévoilées dans ses lettres : il est entouré d'hommes doctes comme Réaumur, Buffon, Jussieu, Rouelle et autres [...], il donne un cours de chimie et d'anatomie et plus tard, il donnera un cours de botanique²⁸.
- 32 Une lettre du 7 juillet 1758 révèle un renseignement très important. Turgot envoie au chanoine deux feuilles que l'abbé Barthélemy lui

avait remises : *Sono le iscrizioni punici trovate a Malta insieme con la scoperta dell'alfabeto e per conseguenza la spiegazione* (« Ce sont les inscriptions puniques trouvées à Malte avec la découverte de l'alphabet et, par conséquent, l'explication »). Il lui demande aussi une faveur : « M. Barthélemy me prie de vous demander pour le cabinet des médailles de Sa Majesté, quelques médailles de Malte où se trouvent des caractères puniques ²⁹. » D'après ce que le chanoine aurait dû écrire à un autre correspondant français, le bailli Dericard, au sujet du chevalier Turgot, le 15 mars 1747, le bailli adresse une lettre au chanoine où il exprime son « estime » et sa « vénération » pour le chevalier et continue : « Mais les difficultés qu'il a trouvées et qu'il n'a pu surmonter quoique présent sur les lieux, pour enrichir Malte de ses connaissances pour le bien public, me font regretter qu'on perde à Malte une si belle occasion de profiter du séjour de M. le chevalier de Turgot, qui selon les apparences, ne sera point succédé par des chevaliers d'un si rare mérite ».

- 33 Les trois chevaliers de Malte dont nous avons évoqué la correspondance se situent parfaitement bien dans l'atmosphère régnant au cours du Siècle des Lumières. Les idées philosophiques concernant le bonheur, l'égalité, la tolérance et le scepticisme nourris d'une culture générale sont autant de perles parsemées par le chevalier de La Tremblaye dans son récit de voyage. Déodat Dolomieu ne manque pas de révéler dans sa correspondance sa soif pour « un nouvel ordre » qui rendrait un monde plus juste. Mais un autre aspect de sa personnalité l'attache encore à son siècle, le siècle de l'Encyclopédie, des découvertes, de l'étude de nouvelles disciplines. Il est toujours en mouvement, à la recherche de pierres, de fossiles, de plantes. Élu membre de l'Institut national des Sciences et des Arts, il est universellement reconnu comme « le père des Dolomites » et l'un des fondateurs de la minéralogie et de la géologie alpines. D'autre part, le chevalier Turgot, botaniste, associé libre de l'Académie royale des Sciences, est l'auteur de deux ouvrages et de quelques articles. Au cours de leur correspondance, les trois chevaliers promènent leurs lecteurs à travers un voyage passionnant digne du Siècle des Lumières.

NOTES

- 1 Les huit Langues sont : Provence, Auvergne, France, Castille, Aragon, Italie, Bavière et Angleterre. Celle-ci fut supprimée avec la Réforme.
- 2 Les chevaliers profès étaient des religieux, mais n'étaient pas ordonnés prêtres.
- 3 Claude-Amable de La Tremblaye (1735-1807) est un chevalier non profès reçu dans la Langue de France.
- 4 Le chevalier Dieudonné-Sylvain-Guy-Tancrède dit Déodat de Gratet Dolomieu ou Déodat de Dolomieu (1750-1801) est reçu dans la Langue d'Auvergne âgé de trois mois.
- 5 LACROIX Alfred, *Déodat Dolomieu*, Paris, Perrin et Cie, 2 vol., 1921.
- 6 LACROIX A., *op. cit.*, p. XVIII. Louis-Jean-Marie Daubenton (1716-1800), naturaliste, botaniste et zoologiste, introduisit en France les moutons mérinos et fut un pionnier de la paléontologie.
- 7 LACROIX A., *op. cit.*, p. 67.
- 8 *Ibid.*, p. 80. Selon Lacroix, « il est probable qu'il s'agit là déjà d'un projet, réalisé le 19 août 1778, de nomination de Dolomieu comme correspondant de l'Académie royale des Sciences, avec Daubenton comme Académicien correspondant ».
- 9 Le chevalier de Fay, né en 1752, est reçu dans la Langue de France en 1778.
- 10 LACROIX A., *op. cit.*, p. 96. Lettre datée du 9 juin 1782.
- 11 *Ibid.*, p. 115.
- 12 *Journal des savants* pour l'année 1784, Paris, 1784, p. 162.
- 13 LACROIX A., *op. cit.*, p. 72-73.
- 14 *Ibid.*, p. 97.
- 15 *Ibid.*, p. 114.
- 16 Selon Lacroix, Dolomieu prépara « un volumineux dossier constitué par des notes sur les sujets minéralogiques les plus divers » pour l'*Encyclopédie méthodique* de l'éditeur Panckoucke, mais ce sujet n'y était pas traité.

- 17 LACROIX A., *op. cit.*, p. 114-115. Voir la note (4) où il explique : « L'Agence des mines avait nommé une commission chargée d'établir une classification et une description des minéraux. »
- 18 LACROIX A., *op. cit.*, p. 168-169.
- 19 *Ibid.*, p. 190. Lettre à Picot de Lapeyrouse datée de Rome, 31 octobre 1787.
- 20 *Ibid.*, p. 99.
- 21 *Ibid.*, p. XLIV.
- 22 Archives de l'Académie des Sciences [AAS] (Paris), *Extrait de la Notice de M. A. Lacroix lue le 12 décembre 1932*, p. 38-39.
- 23 Voir *Index biographique des membres et correspondants de l'Académie des Sciences*, AAS, Paris.
- 24 National Library of Malta [NLM], Libr 146. Né en 1712, Agius de Soldanis mourut en 1770. Toutes les citations sont une traduction libre de l'original en italien.
- 25 La plaine de Marsa, située au-dessous du niveau de la mer, en était souvent couverte.
- 26 Il s'agit du chevalier Quinquaran de Beaujeu, neveu du bailli Dericard, ami des deux correspondants. Turgot envoie régulièrement des plantes à ce chevalier et il en parle dans sa correspondance avec le chanoine maltais.
- 27 NLM, Libr 247.
- 28 *Ibid.*, f. 2. Lettre du 15 avril 1752.
- 29 *Ibid.*, f. 15. Les inscriptions dont il est question proviennent des cippes retrouvés dans la villa de l'ancêtre du comte maltais Jean-Antoine Ciantar, académicien libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Les deux cippes se trouvent aujourd'hui, l'un au Louvre, l'autre au musée national d'archéologie de La Valette.

RÉSUMÉS

Français

La correspondance de trois chevaliers de Malte, d'origine française, à l'époque des Lumières, fait l'objet de la communication de Carmen Depasquale. Elle retrace à grands traits l'histoire de l'Ordre, du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle, puis en vient aux épistoliers. Claude-Amable de la Tremblaye raconte ses nombreux voyages et ne fait pas mystère de

ses idées éclairées. Son Dieu, c'est Voltaire, auquel il a rendu visite à Ferney. Le second, Déodat de Dolomieu, est un éminent minéralogiste : les Dolomites lui doivent leur nom. Dans ses lettres, souvent accompagnées d'échantillons, il échange des points de vue avec d'autres sommités scientifiques. Comme de la Tremblaye, il a cru en l'idéal révolutionnaire : les atrocités de la Terreur, dont il fut témoin oculaire, lui ôtèrent ses illusions. Le troisième, Étienne-François Turgot est aussi un scientifique, passionné d'histoire naturelle, d'agronomie et de botanique. Ces correspondances, tout émaillées de jugements personnels, font comprendre ce que fut l'esprit des Lumières, les espérances qu'il fit naître, et les déceptions qu'il causa.

English

The correspondence of three knights of Malta, of French origin, during the Age of Enlightenment, is the subject of a communication by Carmen Depasquale. She gives a broad outline of the history of the Order from the 16th to the 18th century, and then comes to the epistlers. Claude-Amable de la Tremblaye recounts his many travels and makes no secret of his enlightened ideas. His God is Voltaire, whom he visited in Ferney. The second, Déodat de Dolomieu, is an eminent mineralogist: the Dolomites owe their name to him. In his letters, often accompanied by samples, he exchanges views with other leading scientists. Like de la Tremblaye, he believed in the revolutionary ideal: the atrocities of Terror, which he witnessed with his own eyes, took away his illusions. The third, Étienne-François Turgot is also a scientist, passionate about natural history, agronomy and botany. These correspondences, full of personal judgements, make us understand what the spirit of the Enlightenment was, the hopes it gave rise to and the disappointments it caused.

INDEX

Keywords

Enlightenment, correspondence, Knights of Malta, Tremblaye, Dolomieu, Turgot

AUTEUR

Carmen Depasquale

(PR Littérature du xviii^e siècle) – Université de Malte

IDREF : <https://www.idref.fr/070711283>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000069755293>

La relation épistolaire entre la Duchesse de Savoie et l'un de ses diplomates au XVII^e siècle, Benoît Cise de Grésy

Cecilia Russo

DOI : 10.35562/celec.521

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Les correspondances diplomatiques au XVII^e siècle

Benoît Cise de Grésy, profil biographique

Cise et la duchesse de Savoie

La correspondance de Benoît Cise de Grésy avec la Cour de Savoie :
exemples de lettres

TEXTE

- 1 Le présent article s'inspire de notre thèse de doctorat¹, qui fournit une édition critique d'un corpus de 144 lettres² adressées par Benoît Cise de Grésy à Marie-Christine de France³ et à son secrétaire François Carron de Saint-Thomas⁴. Après avoir décrit l'importance et le succès des correspondances diplomatiques au XVII^e siècle, nous présenterons Benoît Cise de Grésy et son rapport privilégié avec Marie-Christine de France. Nous donnerons des exemples de la correspondance du diplomate avec la duchesse et son secrétaire, pour montrer que ses dépêches n'étaient pas seulement des comptes rendus officiels des faits, mais qu'il ajoutait souvent des commentaires personnels au récit des événements.
- 2 Nous mettrons en évidence la façon dont le rapport du diplomate avec ses destinataires pouvait influencer son écriture et comment le réseau de la diplomatie officieuse, dont Cise faisait partie, réussissait à transmettre des informations et des indiscretions dans les différentes cours européennes. Cette correspondance diplomatique nous permet d'observer à quel point l'écriture de l'histoire peut être

conditionnée par des conventions socio-linguistiques et comment celles-ci peuvent être brisées pour laisser libre cours à l'expression de sentiments d'attachement.

Les correspondances diplomatiques au xvii^e siècle

- 3 Au xvii^e siècle, la pratique de l'échange épistolaire se généralise en France, avec l'élargissement du service postal aux particuliers⁵. Beaucoup de personnages illustres de l'époque⁶ ont laissé des correspondances, destinées ou non à la publication, et certains écrivains doivent avant tout leur célébrité à des recueils de lettres.
- 4 En outre, à cette époque, paraissent un grand nombre de manuels et de traités⁷ qui indiquent les principes à respecter dans la rédaction d'une lettre, proposant des modèles à suivre classifiés selon les normes de la courtoisie en vigueur dans la société (lettres de consolation, de conciliation, de recommandation, de remerciements, de condoléances). Nous pouvons donc affirmer que l'exercice quotidien du commerce épistolaire a contribué à forger la prose française classique.
- 5 Parmi les différents types de correspondances, nous examinerons une correspondance diplomatique.
- 6 L'écriture des correspondances diplomatiques présente des caractéristiques spécifiques et doit respecter des pratiques socio-linguistiques scrupuleusement fixées. Par exemple elle emploie des formules plutôt conventionnelles et des termes et des structures morpho-syntaxiques figées.
- 7 Les missives diplomatiques sont réfractaires à l'innovation et témoignent que certaines règles et certains usages, réputés désuets, résistent et font même preuve d'une belle vitalité tout au long du siècle. En outre, leur ton et leur style peuvent varier en fonction de la familiarité qui se crée entre l'expéditeur et le destinataire de la lettre.
- 8 Sur le plan de la narrativité, le récit peut être très différent : simple compte rendu informatif si l'auteur de la lettre doit transmettre des rapports formels, ou comptes rendus assortis de commentaires, quand il s'agit d'informations moins officielles que privées. Dans le

cas présent, nous pouvons affirmer que Benoît Cise pouvait compter sur une relation cordiale avec la duchesse, et sur plus d'intimité encore avec Guillaume Carron de Saint-Thomas. Comme on va le voir, ce rapport confidentiel lui permettait d'exprimer ses pensées dans l'exposition des événements.

Benoît Cise de Grésy, profil biographique

- 9 Fils d'un sénateur et avocat du Sénat de Savoie⁸, en 1638, Benoît Cise⁹ (1612-1701) débuta dans la carrière diplomatique grâce à son oncle (qui était diplomate des Ducs de Savoie), en accompagnant ce dernier en Angleterre lors d'une mission. Après la mort de son oncle, il lui succéda et, de 1642 à 1644, fut envoyé extraordinaire de la Cour de Turin en Angleterre. Après quoi, il se rendit à Paris et à Münster¹⁰. En septembre 1652, il fut nommé envoyé extraordinaire de la Cour de Turin à Paris et séjourna au Piémont et en Savoie jusqu'en 1656. Tout au long de sa vie, il se rendit à plusieurs reprises auprès des Cantons Suisses Catholiques, en tant qu'ambassadeur plénipotentiaire. En 1666, il reçut la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du duc de Savoie et fut ensuite nommé conseiller d'État. Il obtint, par la régente Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, le collier de l'ordre de l'Annonciade¹¹.

Cise et la duchesse de Savoie

- 10 Au cours de sa vie, Cise se déplaça à plusieurs reprises entre le Piémont, la France et la Suisse pour transmettre des renseignements à la duchesse de Savoie. Par exemple, dès ses premières missions, il envoya à Marie-Christine des informations concernant ses émissaires en France¹² ou des personnages influents de la Cour¹³.
- 11 Cise fut ainsi une sorte de délégué privé de Christine de France, ce qui ne doit pas surprendre, car même si, au XVII^e siècle, le système diplomatique reposait sur les ambassadeurs, qui étaient les représentants permanents d'un gouvernement à l'étranger et sur des agents extraordinaires qui opéraient en marge de la diplomatie officielle, il y avait également des agents secrets qui avaient un champ d'action beaucoup plus précis et confidentiel¹⁴.

- 12 Désireuse d'être tenue au courant de tout ce qui se passait en France, la duchesse de Savoie, qui était originaire de France et résidait à Turin, avait su se créer un véritable réseau d'informateurs, constitué de personnes de confiance, prêtes à lui transmettre des nouvelles en tout genre, grâce à leurs relations avec des personnages influents¹⁵. Ces informateurs étaient très attentifs à rapporter non seulement les événements politiques, mais aussi les derniers potins mondains de Paris.
- 13 Cise et la duchesse furent toujours liés par un rapport de confiance et un respect qu'ils exprimèrent à plusieurs reprises dans leur correspondance. Tout au long de sa vie, le diplomate put dire très librement ce qu'il pensait et, même en gardant un style respectueux et formel, il écrivit avec une grande spontanéité à Marie-Christine en lui manifestant toujours son profond contentement de pouvoir la servir, comme en témoigne la lettre qui suit :

La suppliant de croire que c'est la plus forte passion que j'aye en ce monde, luy faisant très humble reverence et du ciel luy souhaite les bonnes festes pour longues annés, accompagnés de toute santé et prospérité et à moy la grace de me dire pour jamais¹⁶.

La duchesse elle-même, dans ses lettres, exprima toujours son affection et sa satisfaction envers les actes du diplomate :

Au baron de Gresy tres cher bien-aimé et fial. Vous nous avez fait plaisir de nous informer par votre lettre du 13 de ce mois des informations que vous avez apprises¹⁷.

4 janvier 1653 M. R. au Baron de Gresy. Tres cher bien amé et feal. Nous avons receü vostre lettre du 20 du passé et veu avec satisfaction de voz soins les avis que vous nous y donnez¹⁸.

D'autres agents de Christine de France dirent leur estime pour Benoît Cise, tel Albert Bailly, évêque d'Aoste (qui fut un informateur dévoué et assidu de Madame Royale) :

Ce qui a comblé vostre grace, Madame, est le choix de la personne que V.A.R. leur a envoyé, qu'elles sçavent avoir esté en ambassade en Suisse et ils s'en tiennent si fort honorés, et obligés, qu'ils pensent de ne pouvoir reconoistre cette faveur qu'en faisant election du premier de leur maison, pour vous aller temoigner leur gratitude, et leur

ressentiment. [...] Il me dit agreablement que si votre Cour est composée de ministres, et d'officiers de la force, de la douceur, du merite de Monsieur le baron de Gresy V.A.R. se peut vanter d'avoir une Cour féé¹⁹.

La correspondance de Benoît Cise de Grésy avec la Cour de Savoie : exemples de lettres

- 14 Dans sa correspondance, Cise ne s'éloigne pas des caractéristiques propres des dépêches diplomatiques, ayant une visée fondamentalement informative et descriptive, mais le rapport de confiance qu'il eut avec ses destinataires lui permit de s'exprimer avec beaucoup de liberté. La correspondance que nous avons examinée en fournit plusieurs exemples. En effet, souvent Cise écrivait à la duchesse de Savoie et à son secrétaire, en relatant les mêmes événements ; la lecture de ces lettres nous donne un témoignage des différents registres employés par le diplomate.
- 15 Généralement, Cise écrivait au secrétaire Saint Thomas d'une manière très directe, en exprimant ses considérations personnelles ou ses besoins pratiques très librement.
- 16 Par exemple, dans une lettre du 14 octobre 1652 à Madame Royale et à son secrétaire, le diplomate rapporte ce que fut la réaction de la Cour parisienne en apprenant la perte de la ville de Casale. Quand il écrit à la Régente, il semble vouloir lui témoigner de l'engagement pris par Louis XIV envers la ville piémontaise :

Hyer je receu celle que V. A. R. m'ai fait l'honneur de m'escire du 5e du courant et veu les advis qu'elle contient, lesquels l'on avoit desja icy recu par les lettres que l'ordinaire de la semaine passé [sic] a aportés, si bien que l'on ne considere plus Casal²⁰ que comme une place perdue puisqu'en l'estat où ell'est / [f° 2 r°] et celui où sont les affaires de France, il ne reste aucune esperance de la pouvoir secourir ny d'empescher les autres entreprises que pourroient après avoir les Espagnols, veu que la Cour ne pense qu'aux affaires du dedans du royaume ; lesquelles, sellon le sentiment de plusieurs personnes, luy dorront encores pour longtemps de l'occupation. Je

feray neamoins considerer aux occasions les raisons que V. A. R. me fait sçavoir par sa dite lettre, et l'effort que l'on alloit faire avec les troupes de S. A. R. pour secourir cette place là. Par là l'on connoitra que Vos Royales Altesses n'ont rien oblié de tout ce qui peut contribuer à la conservation d'ycelle²¹.

En revanche, en décrivant le même événement au secrétaire, Cise se dit bien moins certain de l'aide française :

L'on avoit désja icy receu \par/ les lettres qu'aportat l'ordinaire de la semaine passé, toutes les nouvelles que vous m'escrivés sur le sujet de Cazal. Elles sont, à la verité, de très grande consequence, mais les occupations que la Cour a aux affaires du dedans du royaume font qu'elle ne considere en aucune façon celles du dehors. La perte de Dunkerke le justifie assés et fait voir l'impuissance dans laquelle le Roy se retrouve de secourir ses places plus importantes, et ses alliez. L'on ne met poin icy en doute qu'après que les Espagnolz auront pris Cazal, ils n'attaquent de rechef les places de S. A. R., et qu'elle ne soit à la fin contrainte de s'accomoder avec eux ; ce qu'elle devoit desja avoir fait. Ainsy parlent ceux qui veulent temoigner avoir quelque zel pour les interestz et service de Leurs Altesses Royales. Dans ces termes m'en ont parlé Monsieur le marquis de Sevigny, Monsieur le baron /^[f° 1 v°] de Sainte Frique, Monsieur l'abbé de Cruy, Monsieur l'abbé de Barclay, et plusieurs autres personnes qui me disent que quand ils sont dans quelque compagnie, où l'on parle des affaires d'Italie, l'on s'estonne des bontés que leurs Royales Altesses ont de sacrifier leurs estatz pour la France qui ne peut, ny presentement, ny de long temps, envoyer aucun secours, sellon toutes apparences²².

Cise employa souvent le secrétaire en tant qu'intermédiaire entre lui et la duchesse, pour lui faire connaître ses nécessités ou ses doléances :

Vous voyés, Monsieur, comme je suis traitté et consideré par ces deux Messieurs ce qui m'est un peu sensible, neamoins, je ne temoigne pas en avoir connoissance. [...]. Je vous supplie, Monsieur, si vous le jugerés à propos de le faire adroittement connoitre à M. R. et luy dire que je n'ose plus, pour les causes cy devant représentés, luy escrire aucunes nouvelles, si autrement elle ne me le commande. Il sçait bien que l'argent qui me fut donné n'estoit que

pour venir à Paris, y séjourner sept ou huitz jours et pour mon retour, cependant il y a deux mois que je suis icy, outre qu'il m'a falu faire beaucoup [sic] de despense que je n'attendois pas et celle qu'il me faut faire pour des habitz d'hyver. Je luy ay desja escrit deux fois, sans qu'il m'aye honoré d'aucune response, si cellecy n'aura pas plus de bonheur que les autres, j'observeray après cela le silence en son endroit. J'ay creu, Monsieur, vous devoir informer de toutes choses, cependant je vous supplie très humblement que Monsieur le comte Philippe, et Monsieur Amoretti n'ayent poin connoissance de cette lettre, autrement ils me feroient des pieces²³.

- 17 Dans sa correspondance, on note qu'il donne des informations détaillées à la duchesse, alors que, le même jour, il écrit aussi, beaucoup plus succinctement, au secrétaire, en lui demandant de lire la lettre adressée à Madame Royale (« Monsieur, par celle que j'ay l'honneur d'crire à M. R., vous verrés les difficultés que j'ay eu pour venir à Paris, à cause des grandz dangers qu'il y a sur les chemins²⁴ » ; ou encore « Monsieur, je ne vous repeteray pas ce que j'ay l'honneur d'crire à M. R.²⁵ »). D'autres fois Cise fait au secrétaire des résumés des événements, comme par exemple dans une lettre du 20 décembre 1652, où il apprend à la Cour de Turin l'emprisonnement de Retz :

Altesse Royale,

la Cour voyant qu'elle n'avoit peut, avec une conduite estudiée disposer Monsieur le cardinal de Retz à se reunir d'amitié avec Monsieur le cardinal Mazarin, ainsy que j'ay eu l'honneur d'crire à V. A. R. par ma precedente, ny se disposer au voyage de Rome que l'on luy faisoit proposer, prit hyer resolution, comm'il fut au Louvre voir Leurs Majestés, de s'asseurer de sa personne par l'emprisonnement qui s'en est fait, ainsy que l'Amy (que je vins de visiter) en rend compte à V. A. R., que fera [que je] ne luy repeteray toutes les circonstances de cette detention²⁶.

Il le résume au Secrétaire Saint-Thomas en une seule phrase :

Monsieur,

Monsieur le cardinal de Retz fut hyer arresté prisonnier et conduit au bain de Vincennes²⁷.

- 18 Mais il arrive aussi le contraire, c'est-à-dire que le diplomate écrive plus brièvement à Marie-Christine qu'à son secrétaire. C'est le cas dans ses lettres du 14 février 1653, par lesquelles il apprend à la Cour de Savoie qu'il a perdu sa mère. Cise écrit à Christine de France :

Je luy rens graces très humbles de celle dont elle m'a honoré du premier du courant et de l'agreement qu'elle se daigne me temoigner de mes services. Ce m'a esté une consolation bien grande dans le fort de l'affliction que me cause la perte que j'ay faite de celle dont je tiens la vie, laquelle je ne desire rien plus que de sacrifier au service de V. A. R., avec la fidelité qu'elle doit attendre²⁸.

Et, le même jour, il raconte ce drame à Saint-Thomas, mais en entrant davantage dans les détails :

Je vous remercie, Monsieur, des honneurs et accueils qu'il vous plait faire à Monsieur le patrimonial Gaud, je vous supplie de luy recommander, avec chaleur, tous mes interestz de Savoye, puisque la perte que j'ay fait de ma mere, ainsy que j'ay appris par ce dernier ordinaire, m'afflige si fort que je ne crois pas de pouvoir de quelque temps y aller faire sejour. Si le dit Sieur Gaud se veut appliquer de la bonne façon aux dittes affaires, il fera plus dans un an que moy dans quatre, puisqu'il en a une parfaite connoissance, ce que je n'ay pas la seule consolation qui me reste, Monsieur, après la perte de ceux qui m'avoient donnés la vie, c'est d'estre /[f° 3 r°] honoré de votre protection et de vostre amitié, pour le reste de mes jours. C'est la grace que vous ne refuserez pas à une personne qui aura tousjours pour vous une parfaite obeissance et qui ne respire que les occasions de se rendre digne de la qualité qu'il porte de, Monsieur²⁹.

- 19 Alors qu'avec la duchesse Cise se limitait à relater les événements, avec le secrétaire il se laissait aller à partager craintes et préoccupations. Il le fit notamment en rapportant un discours de Monsieur de Rheims³⁰. Si, à cette occasion, il écrivit juste à la duchesse :

Un discours aprochant de celuy là, me fit hyer au soir Monsieur l'archevesque de Rheims, que j'allay visiter et me dit que toutes choses estant remises au retour du cardinal Mazarin, cela faisoit que l'on le souhaittoit avec impatience, mais que l'on ne croioit pas qu'il revint devant festes, ny / [f° 1 v°] mesme ci tost après ; que cependant, il s'occupoit à reprendre Rhetel et Sainte Menou et qu'il se passe les huit ou dix jours sans que l'on reçoive de ses lettres à la Cour³¹.

Dans la lettre adressée à Saint-Thomas, il ajouta :

Le mesme discours me fut fait hyer, au soir, par Monsieur de Rheims que j'allay visiter, si bien que chacun prevoit que si nous attendons d'icy les moyens de nous garentir des maux que nous menassent les grandes preparatives que les Espagnolz font, nous nous trouverons trompé dans notre esperance³².

- 20 Tout au long de sa correspondance, le diplomate semble toujours libre de dire à Christine de France ce qu'il pense des événements qu'il lui relate. Par exemple, dans une lettre du 30 octobre 1654, il se montre perplexe quant à la possibilité d'un mariage entre la Princesse Marguerite, fille de Madame Royale, et le Roi Louis XIV³³, et le fait comprendre à la duchesse : « Je crain plus que les Francois ne prennent des quartiers d'hiver en Piedmont, que je ne crois le mariage dont ilz parlent de la Princesse Marguerite avec le Roy³⁴ ».
- 21 Les exemples donnés témoignent que les dépêches diplomatiques sont loin d'être de simples comptes rendus événementiels. À travers une lecture et une analyse précise, ils révèlent des informations qui se superposent aux événements transmis par l'historiographie officielle. En outre, les différents rapports entre les correspondants permettent de nuancer le récit d'un même épisode. Les lettres de Cise font connaître des pratiques linguistiques scrupuleusement codifiées ; elles font comprendre l'état de la langue française à une période où elle est en pleine transformation. Pour toutes ces raisons, les correspondances sont des mines d'informations, tant pour les historiens que pour les linguistes. Nous laissons le mot de la fin à Anne Blum :

La diplomatie se fait en premier lieu « par correspondance ». La dépêche diplomatique qui est la première et l'évidente source de l'historien des relations internationales est avant tout le premier et quasi unique instrument de la communication d'une cour à l'autre [...]. La lettre du souverain, des ministres et des diplomates de tout rang, nourrie des correspondances qui sont parvenues à son auteur, forme le moyen premier du gouverneur et se trouve être un fondement principal de la décision politico-diplomatique. [...] L'instruction, la dépêche, l'écrit diplomatique au sens le plus large, sont ainsi au cœur d'une politique de la négociation qui est une pratique de l'écrit³⁵.

NOTES

- 1 École doctorale de *Studi Unmanistici*, Università degli Studi di Torino.
- 2 Cette correspondance avec la Cour de Savoie, conservée aux Archives de l'État de Turin (A.S.T.), est composée de 1679 lettres, écrites entre 1641 et 1689, et répertoriée sous plusieurs liasses. En particulier : *Lettere Ministri Francia* (liasses 20, 45, 58, 59, 60), *Lettere Ministri Munster* (liasses 1 et 2), *Lettere Ministri Svizzera* (liasses 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22 et 23) et *Lettere di particolari* qui est la liasse la plus hétérogène et rassemble 215 lettres (*Lettere di particolari C – Cise* – liasse 81, 142 pièces et *Lettere di particolari G – Grésy* – liasse 46, 73 pièces).
- 3 Marie-Christine de France, duchesse douairière de Savoie (1606-1663), fille d'Henri IV et de Marie de Médicis, sœur de Louis XIII, de Gaston d'Orléans et d'Henriette d'Angleterre. Mariée en 1619 à Victor-Amédée I^{er} de Savoie, elle devint veuve en 1637. La duchesse (communément appelée Madame Royale) gouverna ses États d'abord pendant la minorité de l'héritier François-Hyacinthe et, à partir de 1638, année de la mort du petit duc, pendant celle de son second fils, Charles-Emmanuel II. Voir DATTA DE ALBERTIS Giulia, *Cristina di Francia, Madama Reale*, Turin, Società Subalpina, 1943 ; BRUGNELLI BIRAGHI Giuliana, DENOYE POLLONE Bianca Maria, *Chrestienne di Francia, Duchessa di Savoia, Prima Madama Reale*, Cavallermaggiore, Gribaudo, 1991.
- 4 Guillaume-François Carron (1610-1677), marquis de Saint-Thomas, comte de Buttilière, marquis de Sommerive, conseiller d'État. Il exerça la fonction de secrétaire d'ambassade à Paris de 1632 à 1635. En 1637, il obtint la charge

de premier secrétaire d'État du duché de Savoie, qui avait appartenu à son père Jean. Le 29 mars 1640, il épousa, à Chambéry, Françoise de Mareste de Lucey. Voir CLARETTA Gaudenzio, *Storia della reggenza di Cristina di Francia duchessa di Savoia: con annotazioni e documenti inediti*, Turin, Stab. Civelli, 1869, t. II, p. 349 ; MANNO Antonio, *Il patriziato subalpino*, Florence, Stab. Civelli, 1895-1906, t. IV, p. 103 ; Dizionario Biografico degli Italiani, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1960, t. XX, p. 759; ROUSSET Maria Luisa, *Les Archives de la famille Carron de Saint-Thomas conservées à la « Villa San Tommaso »*, mémoire de l'Université de Turin, Faculté de Lettres, a.a. 1993-1994 ; CERESA Carla, *Carron di San Tommaso e fondi aggregati inventario*, fondazione « Camillo Cavour », Santena, 2003.

5 En 1576, le roi Henri III créa la Messagerie Royale qui acheminait aussi les lettres des particuliers.

6 Nous pensons à Madame de Sévigné, à Madame de Lafayette, mais également, dans la première moitié du siècle à Jean-Louis Guez de Balzac, à Vincent Voiture et à Gilles Ménage.

7 Nous pouvons citer à ce titre le *Trattato del Segretario* d'Andrea Nati (1588), le *Del Segretario* de Giulio Casare Capaccio (1599), le *Trattato del Segretario* de Tommaso Costo (1602), *Proteo Segretario* de Michele Benvenaga (1689).

8 Jean Antoine Cise fut aussi conseiller du duc de Savoie et maître auditeur à la Chambre des Comptes.

9 En 1648, Benoît devint baron et marquis de Grésy. En 1661, il obtint le fief de Pecet de son cousin Amédée Cise. Il hérita de son oncle Georges, seigneur de Rochefort et baron de Puisgros, la majorité des fiefs de la famille Louys de Rochefort. En 1664, il épousa Violante Catherine Adelaïde Asinari et ils eurent quatre enfants. En 1669, il fut baron de Montaimont, sieur de la maison fort de Lambert, co-seigneur de Montgex et comte de Pecet.

10 Il y participa aux négociations (commencées en 1644) pour la paix de Westphalie, qui mettait fin à la guerre de Trente ans entre la France et le Saint Empire. Voir GANTET Claire, *La Paix de Westphalie (1648). Une histoire sociale, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Belin, 2001 ; BLIN Arnaud, *1648, la Paix de Westphalie ou la naissance de l'Europe politique moderne*, Bruxelles, Complexe, 2006.

11 Une distinction importante du duché de Savoie.

- 12 Par exemple à propos de Gianfrancesco Saint-Martin d'Aglié, ambassadeur de Savoie à Paris depuis 1651, du chevalier René-Renaud de Sévigné, que la duchesse de Savoie chargea, à partir de 1651, de lui envoyer une correspondance régulière pour l'informer des événements de la deuxième Fronde.
- 13 Henri-Auguste de Loménie, comte de Brienne, fut par exemple secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Mazarin, pendant la minorité de Louis XIV.
- 14 À propos de la diplomatie au XVII^e siècle, voir BÉLY Lucien, *Espions et ambassadeurs au temps de Louis XIV*, Paris, Fayard, 1990 ; BÉLY L., *Les Relations internationales en Europe XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France, 1998 ; BÉLY L. et RICHEFORT Isabelle, *L'Europe des traités de Westphalie : Esprit de la diplomatie et Diplomatie de l'esprit*, Paris, Presses universitaires de France, 2000 ; BÉLY L., *L'Art de la paix en Europe : naissance de la diplomatie moderne, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2007 ; ALLAIN Jean-Claude, AUTRAND Françoise, BÉLY L., *Histoire de la diplomatie française*, Paris, le Grand livre du mois, 2005 ; BÉLY L. et POUMARÈDE Géraud, *L'Incident diplomatique (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, A. Pedone, 2010.
- 15 Il s'agissait surtout de nobles ou d'ecclésiastiques, mais il y avait aussi des avocats, des financiers, chacun proposant son point de vue particulier. Les principaux « correspondants » sont le barnabite Albert Bailly, le chevalier de Sévigné, Nicolas Charpy, le baron Henri de Baud de Saint-Frique, Jacques Rouxel de Médavi, comte de Grancey, Michel de Bonnefont.
- 16 A.S.T., Corte, *Lettere di Particolari C*, l. 81, lettre 24.
- 17 A.S.T., Corte, *Lettere Ministri Svizzera*, lettre 11.
- 18 *Ibid.*
- 19 *La Correspondance d'Albert Bailly (1643-1688)*, publiée sous la direction de MOMBELLO Gianni, introduction, transcription, commentaire philologique et historique par GIACHINO Luca, CIFARELLI Paola, AMATUZZI Antonella, PUTTERO Giorgia, GHIOSSO Laura, VIGNALI Stefania, Imprimerie Valdôtaine, Aoste, 1999-2010, vol. IV, années 1652-1653, p. 164.
- 20 Casale, importante place forte du Montferrat, occupée par les Français depuis 1628, était alors tenue par le marquis de Caracène, gouverneur de Milan. Grâce aux troupes espagnoles de Caracène, le duc de Mantoue s'empara finalement de la ville, le 20 octobre 1652.
- 21 A.S.T., Corte, *Lettere Ministri Francia*, ms. 58, lettre 16.

22 *Ibid.*, lettre 17.

23 A.S.T., Corte, *Lettere Ministri Francia*, ms. 58, lettre 27.

24 *Ibid.*, lettre 3.

25 *Ibid.*, lettre 4.

26 *Ibid.* lettre 43.

27 *Ibid.*, lettre 44.

28 *Ibid.*, ms. 60, lett. 16.

29 A.S.T., Corte, *Lettere Ministri Francia*, ms. 60, lettre 17.

30 Armand-Jean du Plessis, cardinal-duc de Reims.

31 A.S.T., Corte, *Lettere Ministri Francia*, ms. 58, lettre 41.

32 *Ibid.*, lettre 42.

33 En effet, Cise avait raison, car le Cardinal Mazarin fortifia les espoirs de la duchesse de Savoie, mais en même temps il fit tout pour convaincre le roi d'Espagne, Philippe IV, de marier sa fille au roi de France, afin de renforcer l'alliance franco-espagnole. Louis XIV se rendit à Lyon le 28 novembre pour y voir la Princesse Marguerite, que la duchesse de Savoie amena avec le duc son fils. Y vint aussi Antonio Pimentel de Prado, officier général espagnol en service dans l'État de Milan, chargé de propositions de mariage de la part de l'Espagne.

34 A.S.T., Corte, *Lettere di Particolari C*, l. 81, lettre 51.

35 *La Diplomatie de la France en Italie du nord au temps de Richelieu et de Mazarin*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 402.

RÉSUMÉS

Français

Avec Cecilia Russo est abordée la correspondance diplomatique, à travers l'exemple de Benoît Cise de Grésy (1612-1701), « informateur » (pour ne pas dire espion) de Marie-Christine, duchesse de Savoie. Originaire de France, mais vivant à Turin, elle voulait se tenir au courant de tout ce qui se passait à Paris, et avait pour cela créé « un véritable réseau d'informateurs [...], très attentifs à rapporter non seulement les événements politiques, mais aussi les derniers potins mondains. » Cise, lui, était entré dans la carrière grâce à son oncle, qui était déjà diplomate des ducs de Savoie. À sa mort, il lui succéda dans sa charge. Entre Cise et cette grande dame, les relations

étaient courtoises. Cependant, la comparaison entre les lettres qu'il écrivit, sur des sujets identiques, comme la mort de sa propre mère, à la duchesse et à son secrétaire, Caron de Saint-Thomas, montre qu'ils ne furent jamais intimes. Beaucoup de retenue avec l'une, l'expression d'une douleur vraie avec l'autre. Dans le domaine politique aussi, il se garde bien de toujours dire à la dame le fond de sa pensée.

English

Cecilia Russo discusses diplomatic correspondence through the example of Benoît Cise de Grésy (1612-1701), an "informer" (not to say spy) of Marie-Christine, Duchess of Savoy. Originally from France, but living in Turin, she wanted to keep abreast of everything that was happening in Paris, and to this end she had created "a real network of informers [...], very careful to report not only political events, but also the latest worldly gossip. "Cise, for his part, had entered the quarry thanks to his uncle, who was already a diplomat of the Dukes of Savoy. When he died, he succeeded him in his office. Relations between Cise and this great lady were courteous. However, a comparison between the letters he wrote on identical subjects, such as the death of his own mother, to the duchess and her secretary, Caron de Saint-Thomas, shows that they were never intimate. Much restraint with the one, the expression of true pain with the other. In the political sphere too, he was careful not to always tell the lady the substance of his thoughts.

INDEX

Keywords

epistolary literature, epistolary relationship, duchess of Savoy, Grésy (Benoît Cise de)

AUTEUR

Cecilia Russo

(PR associée, Histoire de la langue française) — Università degli Studi, Turin

IDREF : <https://www.idref.fr/27727172X>

Lettres anglaises, lettres françaises

Richesse et complexité des relations épistolaires dans *Les Amours d'une belle Anglaise* (1695)

Caroline Biron

DOI : 10.35562/celec.525

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Loin des yeux, près du cœur : lettres d'amis, lettres d'amants

Lettres d'outre-Manche ?

Au(x) seuil(s) de la relation

TEXTE

Pour vous faire voir donc que je ne songe dans ma solitude à rien tant qu'à vous obliger, j'ai résolu d'employer la meilleure partie de mon temps à vous accorder une chose que vous m'avez si souvent demandée, qui est de vous faire une relation exacte et bien circonstanciée de tout ce qui m'est arrivé de particulier (*Les Amours d'une belle Anglaise*).

- 1 Nombreux sont les événements « particulier[s] » survenus dans l'existence d'Olinde, et c'est avec malice qu'elle les narre au fil des *Amours d'une belle Anglaise*, œuvre anonyme, publiée pour la première fois à Cologne en 1695¹. En neuf lettres, la jeune épistolière fait le récit de sa vie : les sept premières missives sont adressées à son ami Cléandre, qu'elle entend distraire par la relation de ses

multiples galanteries, alors que les deux dernières ont pour destinataire son amant Cloridon, auquel elle finit par confesser son amour.

- 2 À notre connaissance, rares sont les critiques à s'être intéressés à cette œuvre parue au crépuscule du ^{xvii}^e siècle. En 1990, Yves Giraud et Anne-Marie Clin ont publié un article², dans lequel ils présentent cet ouvrage méconnu et en proposent une brève analyse³. Le titre complet de l'édition princeps – *Les Amours d'une belle Anglaise ou La Vie et les aventures de la jeune Olinde, écrites par elle-même en forme de lettres à un Chevalier de ses amis* – fait apparaître les deux pôles de la communication : l'émettrice, Olinde, et le récepteur principal, Cléandre. Tous deux sont mis en relation par le biais des lettres : celles qui codent le langage, bien entendu, mais aussi – et c'est ce qui nous intéressera dans cette étude – celles que s'échangent les personnages. Autour de la « relation exacte et bien circonstanciée » promise par Olinde s'élaborent donc d'autres types de relations, fondées sur l'épistolarité : relation entre la belle Anglaise et son chevalier, mais également entre les personnages et le lecteur-voyeur, autre destinataire des lettres. Ces liens sont pluriels et complexes, non seulement du fait de la facture hybride de l'ouvrage (contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre, l'histoire d'Olinde n'occupe pas la totalité du livre), mais aussi en raison des questions que soulève la destinée éditoriale de l'œuvre.
- 3 Dans un premier temps, les lettres établissent un lien entre l'épistolière, Olinde, et ses deux destinataires, Cléandre et Cloridon. Cette relation s'ébauche suivant des modalités particulières dont témoignent les épîtres, elles-mêmes objets d'un discours qu'elles rendent possible. Les rapports d'Olinde et Cléandre se parent ensuite d'autres nuances dans leur confrontation avec ceux qu'entretiennent Olinda et Cleander, protagonistes de *The Adventures of a Young Lady*, œuvre parue à Londres en 1693 et dont *Les Amours* seraient une traduction. La relation épistolaire se voit alors bouleversée et interrogée à plus d'un titre pour le lecteur d'hier et d'aujourd'hui, confronté à cette œuvre hétéroclite à la croisée de deux horizons culturels, sociaux et linguistiques.

Loin des yeux, près du cœur : lettres d'amis, lettres d'amants

- 4 « Les lettres empêchent la ruine des amitiés », déclare Paul Jacob⁴. Pour Olinde et Cléandre, fort « [é]loignés » (p. 219), l'échange épistolaire est en effet le seul moyen de maintenir et d'exprimer « l'affection si tendre et si charmante » (p. 219-220) qui les unit, le seul moyen de rendre présent l'absent. De prime abord, le régime monodique de l'histoire, exclusivement constituée des lettres d'Olinde, paraît menacer la figure du destinataire, mais ce dernier, par ailleurs à l'origine du roman⁵, se manifeste sous différentes formes au sein de l'œuvre. Mentionné comme il se doit à l'ouverture et à la clôture du discours épistolaire, Cléandre apparaît à plusieurs reprises dans le récit d'Olinde, qui attire son attention (« Remarquez ici, mon cher Cléandre » [p. 40]), s'excuse (« Pardon, Monsieur » [p. 68]), ou imagine ses pensées et ses réactions (« Je sens bien que vous me prierez de profiter de l'avis que vous m'avez déjà donné » [*ibid.*]). Fréquemment mise en œuvre, la fonction de communication introduit du dialogisme et révèle la familiarité des correspondants. En effet, *Les Amours* ne peuvent être considérés comme un « pur soliloque sans réponse⁶ », pour reprendre les mots de Jean Rousset au sujet des *Lettres portugaises*. Si le lecteur n'a pas accès aux missives de Cléandre, ces dernières existent à travers les références qu'y fait Olinde. La jeune femme évoque ainsi les « réflexions » de son destinataire sur ses lettres, qu'elle « ne li[t] jamais qu'[elle] ne [se] félicite d'avoir quelque part dans [son] amitié » (p. 62). Il arrive cependant que le cri d'Olinde « retombe dans le vide⁷ », et l'épistolière ne manque alors pas de gourmander son destinataire : « Vous me rendrez presque jalouse d'Ambrisie, si vous ne m'écrivez bientôt ; car voici la quatrième fois que je vous écris sans que vous m'ayez répondu » (p. 172), ou encore : « Écrivez-moi promptement, car j'ai de l'impatience de savoir les raisons qui vous en ont empêché » (p. 185).
- 5 Ces prières sont symptomatiques d'un manque que la relation épistolaire, aussi nourrie et intime soit-elle, ne parvient pas à combler. Être « un peu plus présent⁸ », pour paraphraser la religieuse

portugaise, ne saurait se substituer à la présence physique de l'être cher :

L'espérance que j'ai de vous voir me fait un extrême plaisir, car quoique je trouve beaucoup de satisfaction dans le commerce de lettres que j'ai avec vous, cependant cette satisfaction n'est ni aussi entière ni aussi parfaite qu'elle le serait si j'étais avec vous. Éloignés comme nous sommes, je ne puis pas si bien vous dire mes pensées ni apprendre les vôtres. Une question faite tout à coup, ou quelquefois une œillade, m'en apprendrait plus que vous n'en savez vous-même⁹.

- 6 La relation épistolaire est en effet tributaire de contraintes matérielles qui ne permettent pas la spontanéité d'une conversation de vive voix. La belle Anglaise manifeste ainsi à plusieurs reprises une grande conscience de l'acte scriptural mis en œuvre : correspondre est une activité de longue haleine, qui demande non seulement du papier, mais aussi du temps (« Si nous étions à portée, je vous ferais tout voir, mais la copie me désole » [p. 47]). Autre temps pris en compte, celui de la lecture : il s'agit de ne pas ennuyer Cléandre (« Je crois qu'il est temps de finir cette lettre, et de vous laisser un peu respirer » [p. 169]). La segmentation du discours épistolaire, motivée par le souci du destinataire, se voit redoublée par le mode d'acheminement physique de la correspondance : l'histoire d'Olinde se déroule au fil de « l'ordinaire » (p. 131), de ce courrier « qui part à certains jours précis¹⁰ ».
- 7 Comme dans bon nombre de fictions narratives du ^{xvii}^e siècle, la lettre en tant qu'objet matériel est exploitée à des fins romanesques¹¹. Transmise par la poste ou par une « voie secrète » (p. 139), laissée sans surveillance ou jalousement gardée, elle est en effet susceptible d'être perdue, volée, échangée ou recopiée, ce qui met en péril les liens qu'elle est censée établir. Parmi les multiples péripéties épistolaires rocambolesques, retenons le vol d'une lettre d'Olinde à Licydon¹² par une servante malintentionnée ; la colère que cette épître provoque chez Béronte¹³, qui confond les adresses en envoyant ses deux missives de reproches ; et enfin le rétablissement de la vérité par la lecture que la belle Anglaise fait de la réponse de Licydon. Loin d'être anodin, ce quiproquo aurait pu avoir de funestes conséquences et coûter son honneur à Olinde, et leur vie aux deux hommes. *Les Amours* sont ainsi le théâtre d'un véritable ballet

de lettres, évoquées, parfois reproduites par la belle Anglaise, qui a entretenu de fait plus d'une correspondance dans sa vie mouvementée.

- 8 Les huitième et neuvième lettres de l'œuvre représentent ainsi un décrochage par rapport à la situation de communication initiale. Adressées non plus à Cléandre mais à Cloridon, elles sont livrées au public afin de « satisfaire la curiosité de ceux qui voudront savoir comme elle [Olinde] écrit à son amant, puisqu'elle traite son ami avec tant de tendresse¹⁴ ». Invitation à contempler un lien épistolaire fondé sur d'autres sentiments, ces deux lettres « “directes” », pour Yves Giraud et Anne-Marie Clin-Lalande, « ne brisent pas l'unité de la narration¹⁵ », l'héroïne-épistolière agissant comme un principe unificateur. Anne Kelley n'est pas de cet avis pour les lettres d'Olinda à Cloridon dans *The Adventures of a Young Lady*¹⁶, œuvre sur laquelle nous allons à présent concentrer notre attention.

Lettres d'outre-Manche ?

- 9 C'est en 1693 que paraît à Londres, chez Samuel Briscoe, le premier volume d'un recueil de lettres intitulé *Letters of Love and Gallantry and Several Other Subjects. All Written by Ladies*. Les neuf missives d'une certaine Olinda y sont insérées sous le titre *The Adventures of a Young Lady. Written by herself in several letters, to a gentleman in the country* – titre fort proche du frontispice de l'ouvrage imprimé en français à Cologne¹⁷. Quelques années plus tard, lorsque l'histoire reparait en 1718¹⁸, elle est associée au nom de Catharine Cockburn Trotter, femme de lettres britannique, auteur de romans, de poésies, de pièces de théâtre mais aussi d'essais philosophiques¹⁹. Introduite par deux adresses au lecteur – le libraire puis Cleander – l'histoire se compose de neuf lettres, sept destinées à Cleander, deux à Cloridon. Ces dernières, on l'a vu, produisent une rupture tonale pour Anne Kelley, qui suggère d'y voir un ajout ultérieur, probablement de Briscoe, afin de mieux rattacher l'œuvre au style émotif du roman épistolaire²⁰.
- 10 Bien qu'elle ne soit pas visible dans les ouvrages bibliographiques consultés²¹, la filiation des *The Adventures of a Young Lady* et des *Amours* a déjà été suggérée – sinon affirmée – par plusieurs critiques. En 1969, pour introduire la réédition du texte

anglais de 1718, Robert Adams Day présente ainsi *Les Amours* comme une traduction plutôt fidèle d'*Olinda's Adventures*²². Dans les années 1990, Y. Giraud et A.-M. Clin-Lalande recourent quant à eux au conditionnel pour évoquer cette version anglaise qui « constituerait l'originale de l'œuvre²³ ». Outre la correspondance des personnages et de la forme de l'histoire, une étude linéaire comparée révèle la proximité des deux textes, pour une large part superposables d'une langue à l'autre²⁴. Les dates de publication – 1693 pour *The Adventures* et 1695 pour *Les Amours* – accordent l'antériorité à l'œuvre anglaise. Certaines singularités suggèrent également un double parcours éditorial de l'histoire d'Olinde. À l'issue de la lettre X de l'œuvre²⁵, les lecteurs sont par exemple invités à consulter un ouvrage intitulé *Lettres et poèmes d'amour et de galanterie* pour comprendre les lettres suivantes²⁶. Pas plus qu'Y. Giraud et A.-M. Clin-Lalande, nous n'avons trouvé trace de ce texte²⁷. En revanche, *Letters and Poems Amorous and Gallant*, mentionné dans *The Adventures*²⁸, est le titre d'une œuvre de William Walsh, publiée chez Jacob Tonson en 1692. Les missives XI et XII des *Amours* et de *The Adventures* renvoient bien à cet ouvrage qui, à notre connaissance, n'existe pas en français.

- 11 Les lettres de la belle Anglaise sont donc véritablement des lettres anglaises, parues à Londres et traduites dans notre langue deux ans plus tard. Jointes à ces informations, les quelques différences entre les deux textes, signalées par les critiques, sont susceptibles d'infléchir la réception des *Amours* par un lecteur averti, et conséquemment les diverses relations épistolaires qui s'élaborent dans et à travers l'œuvre. Parler de traduction stricte est en effet négliger la réalité du texte, qui se présente davantage comme une réappropriation – parfois maladroite²⁹ – de *The Adventures*. Si le contexte des *Amours* demeure anglais (il est ici question de Greenwich [p. 36], là de Tumbridge [p. 194], ou encore d'une « coutume d'Angleterre » [p. 6]), le lecteur français rencontre à plusieurs reprises des références familières dans les pièces que livre Olinde à la fin de ses lettres – pièces absentes de la version anglaise, comme nous l'avons déjà noté. Ainsi, dans la lettre II, la belle Anglaise reproche à Cléandre de la vouloir « copiste de messieurs de Fontenelle, Perrault, Despréaux, de Madame Deshoulières, et des autres » (p. 46-47) ; et effectivement, elle reproduit non seulement

« Les Souhais ridicules » de Charles Perrault (lettre II), mais aussi les « Réflexions morales » de Madame Deshoulières (lettre III), ou encore des stances, qu'elle attribue ici à un personnage, mais qui ont en réalité paru dans *Le Mercure Galant* (lettre IV)³⁰. Alors que celle d'Olinde demeure muette sur le sujet, la plume d'Olinde compare les qualités littéraires des nations, et juge qu'en cette matière la France l'emporte sur l'Angleterre :

Il faut avouer que bien que la nation française ait plusieurs mauvaises qualités, il n'y a pas de gens au monde qui réussissent mieux que les Français dans les productions de l'esprit. [...] Nos Anglais ont de l'esprit et de la vivacité, mais on les accuse d'être un peu trop méditabonds³¹, et quelquefois, ils pensent si creux qu'ils ont de la peine à s'entendre eux-mêmes³².

- 12 Il n'est pas rare qu'Olinde s'inquiète de la situation géopolitique de la France, et en particulier des dépenses de la guerre, susceptibles de rejaillir sur les pensions des « beaux esprits de Paris », et « [a]près cela, le moyen de faire des vers » (p. 132)... L'un des ajouts opérés dans *Les Amours* est particulièrement susceptible d'influer sur la perception que le lecteur a de l'épistolière. À la fin de la lettre III, Olinde reproduit en effet un ensemble de vers « qui ont fait beaucoup de bruit » et sont adressés « [a]u Roi de France » (p. 98). Les quatre premiers donnent le ton :

À vaincre tant de fois les forces s'affaiblissent ;

Tu triomphes, Louis, mais tes peuples gémissent :

La France avec douleur admire tes hauts faits,

Et ta grandeur, grand Prince, accable tes sujets³³.

- 13 Ces vers³⁴, qu'Olinde ne s'attribue pas mais qu'elle juge « beaux » (p. 98) et divertissants, inscrivent le personnage dans une dimension plus subversive que son double d'outre-Manche. L'audace de la belle Anglaise se voit cependant muselée dans l'édition de 1697, dans laquelle ses réflexions politiques, et en particulier ce passage hostile à Louis XIV, sont supprimées³⁵. Ainsi, d'une langue à l'autre, les

relations épistolaires – non seulement celles qui unissent les personnages, mais aussi celles qui lient le lecteur à ces derniers – varient et parfois évoluent au fil des éditions : Olinde n'est pas Olinda ; de même Cléandre, à travers la parole d'Olinde, est bien plus solliciteur que Cleander. La construction du destinataire ne dépend cependant pas uniquement de l'épistolière : Cléandre/Cleander s'exprime en effet directement au seuil des neuf lettres d'Olinde et fixe, avec le libraire, les premières modalités de la relation épistolaire, à l'échelle des personnages, mais aussi à celle du lecteur-voyeur.

Au(x) seuil(s) de la relation

- 14 Les Amours comme *The Adventures* ne s'ouvrent pas directement sur les lettres de la belle Anglaise, mais sur deux avant-textes, deux « seuils » – pour reprendre la terminologie genettienne – depuis lesquels deux voix s'adressent au lecteur : le libraire, puis Cléandre/Cleander³⁶. Contrairement à Samuel Briscoe, qui signe son avertissement dans *The Adventures*, le libraire des *Amours* est anonyme. Les propos tenus sont cependant sensiblement identiques : il est question d'un second volume, qui sera composé de nombreuses lettres de dames, reçues à la suite de la publication de l'histoire d'Olinde/Olinda. Néanmoins, Samuel Briscoe confie aux épistolières intéressées l'adresse à laquelle elles peuvent envoyer leur correspondance (*Russel-Street, Covent Garden, over against Will's Coffee-House*³⁷), ce qui n'apparaît pas dans la traduction. Quant à l'intervention de Cléandre/Cleander, elle complète – voire redouble³⁸ – celle du libraire : le personnage se fait éditeur des lettres qu'il livre « telles qu' il les [a] reçues, excepté les noms qu' il a] changés » (*as they were sent [him] without any alteration but the names*). Comme bien souvent dans les textes liminaires de ce type de romans³⁹, il se prétend honnête et objectif vis-à-vis de son public : il ne chercherait pas à « briguer à l'avance [leur] approbation⁴⁰ », leur ferait part de tout ce qu'il sait et a reçu « afin qu' ils] en sach[ent] autant que [lui]⁴¹ », et donne pour authentiques les textes qu'il offre à leur lecture : il jouit d'un contact direct avec l'héroïne (« j'ai prié cette belle de me donner copie des deux premières [lettres] qui m'avaient été adressées » ; *the two which immediately follow Olinda's to me, I prevail'd with her to give me the copies of*⁴²), héroïne qui a écrit ses lettres « sans beaucoup de

méditation » (*extempore*) et « sans aucun dessein de les rendre publiques » (*without any design of publishing*). Ces déclarations, sensiblement variables d'une langue à l'autre, invitent le lecteur à considérer les lettres d'Olinde comme le produit d'un échange véridique offert à sa curiosité. D'autres éléments parent *Les Amours* de teintes « réalistes » : le statut *a priori* non fictionnel du libraire, particulièrement dans la version anglaise où il se voit nommé et associé à une adresse géographique, peut rejaillir sur Cléandre/Cleander, dont les propos rejoignent en outre ceux du débiteur d'ouvrages⁴³. Le pôle récepteur – le(s) lecteur(s) – est *a priori* le même, et les deux instances se voient très étroitement rapprochées dans la lettre X, « [é]crite à Cléandre dans le même temps qu'il reçut les suivantes » (p. 238) (*To Cleander, sent with the following letters* [p. 142]) : la missive est adressée au personnage par des dames qui « [ont] appris par hasard qu'» il all[ait] faire imprimer les aventures d'Olinde » (p. 238) (*hav[e] heard by a great accident, that [he is] going to print some letters from a young lady to [him]* [p. 142]) et lui ont envoyé des lettres « pour achever le volume » (p. 239) (*to fill up the volume* [p. 142])⁴⁴. Affirmant qu'« aucune d'entre [elles] » n'est capable de « deviner qui est Olinde » (p. 240) (*none of [them] can guess who Olinda is* [p. 144]), ces dames renforcent l'impression d'authenticité déjà inhérente à l'avertissement de Cléandre. Le lecteur est invité à considérer ces lettres et leur auteur comme réels, ce qui est de première importance pour la nature du lien l'unissant à l'épistolière. Si derrière le pseudonyme de l'être de papier se cache un être de chair, la lettre se teinte des séduisants accents du témoignage, de l'histoire vécue dont il s'agit de chercher le protagoniste. Certains critiques ont naturellement établi des parallèles entre Olinda et Catharine Trotter, avec plus ou moins de réserve⁴⁵. Il ne s'agit pas ici de soutenir ou d'infirmer cette hypothèse, mais il convient de noter son importance dans le cadre d'une étude de la relation unissant le lecteur et l'épistolière. En effet, leur statut, fictionnel ou non, est susceptible de bouleverser la perception que nous avons du personnage et de ses lettres : dans le cas le plus fameux, celui des *Lettres portugaises*, notre vision de Mariane et de ses épîtres n'évolue-t-elle pas si nous envisageons leur construction par un homme, Gabriel de Guilleragues⁴⁶ ?

- 15 Enfin, en dépit du titre et du sujet des avant-textes, les lettres d'Olinde/Olinda ne sont pas les seules comprises dans cette œuvre. Ce n'est pas seulement avec une, mais avec une multiplicité de dames que le lecteur se lie, parfois le temps d'une missive. L'ensemble des lettres et billets galants qui suit l'histoire de la belle Anglaise forme un assortiment hybride, aussi bien dans la version anglaise que dans la version française⁴⁷. Le lecteur peut être tenté de chercher un écho aux mots et aux aventures de l'épistolière dans le déploiement de cette profusion de voix, qu'Yves Giraud et Anne-Marie Clin-Lalande qualifient pour leur part de « fatras si résolument inorganique qu'on imagine mal un auteur composant pareil ramassis⁴⁸ ». Du point de vue de la relation épistolaire néanmoins, le lecteur a toujours la belle Anglaise à l'esprit lorsqu'il plonge dans ce « fatras » et établit de nouveaux liens avec d'autres dames, même si ces derniers sont plus brefs et moins intimes.
- 16 Les relations épistolaires qui se tissent dans *Les Amours* sont donc multiples et multiformes. Tendues entre plusieurs pôles émetteurs et récepteurs, elles sont cousues de sentiments divers et brodées aux couleurs de deux nations. Elles peuvent être interrogées non seulement à l'échelle de l'histoire, à travers l'amitié et l'amour qui unissent les personnages, mais aussi à l'échelle de l'œuvre, par le rapport que ces lettres entretiennent avec le contexte de leur élaboration, rapport qui influence finalement le lien que le lecteur partage avec l'épistolière par le biais de ses lettres. Car Outre-Manche existe la sœur aînée d'Olinde, Olinda. Cette dernière offre au lecteur un caractère et une relation expurgés de la plupart des traits plus français de sa cadette. Les gages d'authenticité donnés au seuil des deux versions tendent à dépouiller les jeunes femmes de leur aura fictionnelle et attisent ainsi la curiosité du public, tenté de chercher les clés de ces lettres où les noms ne seraient que masques. D'une nation à l'autre, voire d'une édition à l'autre, les relations épistolaires varient, et la parenté appuyée des deux textes n'éclipse pas leurs fertiles divergences. Le lecteur averti qui, tel un Janus, tourne son regard à la fois vers la rive nord et la rive sud de la Manche, noue peut-être la plus complexe et la plus riche des relations épistolaires, forte de toutes les autres, à la fois anglaises et françaises.

NOTES

- 1 Les numéros de pages renvoient à cette édition, qui nous sert de référence (notre étude s'appuie sur l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris sous la cote 8-BL-21436). Anne-Marie CLIN-LALANDE et Yves GIRAUD (*Nouvelle Bibliographie du roman épistolaire. Des origines à 1842*, Fribourg, Éditions Universitaires de Fribourg, Suisse, 1995) signalent une réédition en 1696, une en 1697, une autre encore en 1739, et deux en 1741. Nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation d'origine pour toutes les citations extraites d'œuvres anciennes.
- 2 « Un singulier roman par lettres : Les Amours d'une belle Anglaise », in *Langue, Littérature du XVII^e et du XVIII^e siècle. Mélanges offerts à M. le Professeur Frédéric Deloffre*, LATHUILLÈRE Roger (dir.), Paris, Sedes, 1990, p. 265-280.
- 3 La bibliographie d'Otto KLAPP (à partir des années 1950) ne mentionne aucune autre étude consacrée à cette œuvre (KLAPP O. et KLAPP-LEHRMANN Astrid, *Klapp-Online : Bibliographie der französischen Literaturwissenschaft* [en ligne], Vittorio KLOSTERMANN (disponible sur : <http://klapponline.de/>).
- 4 *Le Parfait Secrétaire* [...], Paris, DE SOMMAVILLE Antoine, 1646, p. 4.
- 5 Voir citation en exergue. Avec Y. GIRAUD et A.-M. CLIN-LALANDE, nous parlerons de « roman par lettres ». Néanmoins, le caractère hybride de l'ouvrage ainsi que la légende de la gravure ouvrant l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal (« La Belle Anglaise. Nouvelle galante ») peuvent inviter à interroger le statut générique des *Amours* – ce qui ne sera cependant pas l'objet de cet article.
- 6 *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 1989, p. 77.
- 7 *Ibid.*
- 8 « [I]l me semble que je vous parle, quand je vous écris, et que vous m'êtes un peu plus présent », GUILLERAGUES Gabriel de, *Lettres portugaises*, éd. DELOFFRE F., Paris, Gallimard, coll. Folio Classique, 2009, p. 96.
- 9 *Les Amours...*, éd. cit., p. 218-219.

- 10 *Le Dictionnaire de l'Académie française dédié au roi*, Paris, COIGNARD Vve J.-B., et COIGNARD, J.-B., 1694, entrée « Ordinaire ».
- 11 Marie-Gabrielle LALLEMAND l'a très bien montré pour l'œuvre de Mademoiselle de Scudéry (*La Lettre dans le récit. Étude de l'œuvre de M^{lle} de Scudéry*, Biblio 17, n° 120, 2000).
- 12 Licydon est un gentilhomme avec qui l'héroïne échange des missives pour apprendre l'art des lettres d'amour (lettre I).
- 13 Béronte est un bon parti – du moins aux yeux de la mère de l'héroïne – pour qui Olinde n'éprouve néanmoins aucune inclination. Il s' imagine un temps rival de Licydon (lettre I).
- 14 Adresse de Cléandre aux lecteurs.
- 15 *Loc. cit.*, p. 268.
- 16 Catharine Trotter's *The Adventures of a Young Lady and Other Works*, Aldershot, Ashgate Publishing, 2006, "Introduction", p. IX.
- 17 *Les Amours d'une belle Anglaise, écrites par elle-même à un gentilhomme de la campagne* (*Les Amours...*, *op. cit.*, p. 1).
- 18 Elle s'intitule alors *Olinda's Adventures : Or the Amours of a Young Lady*, et est insérée dans *Familiar Letters of Love, Gallantry and Several Occasions, by the Wits of the Last and Present Age*, Londres, Samuel Briscoe, 1718.
- 19 Si cette attribution peut être discutée – l'ouvrage n'apparaît pas dans *The Works of Mrs Catharine Cockburn, Theological, Moral, Dramatic, and Poetical*, publié en 1751 par le biographe Thomas BIRCH – elle est avancée par la plupart des critiques, notamment Anne KELLEY (*Catharine Trotter's The Adventures of a Young Lady...*, *op. cit.*, p. IX) et Robert Adams DAY (*TROTTER Catharine, Olinda's Adventures: Or the Amours of a Young Lady*, The Augustan Reprint Society, n° 138, 1969, "Introduction", p. II). Auteur méconnu, Catharine Trotter (1679-1749) est aujourd'hui principalement étudiée dans le cadre des *gender studies*.
- 20 Voir *supra*, note 17.
- 21 Ni la bibliographie de CLIN-LALANDE et GIRAUD, ni celle de Maurice LEVER (*La Fiction narrative en prose au XVII^e siècle. Répertoire bibliographique du genre romanesque en France (1600-1700)*, Paris, CNRS, 1976), ni même la notice du catalogue de la BnF ne fournissent de nom d'auteur ou de traducteur.
- 22 The translation of *Olinda* is a faithful one, though the text is at times expanded by the insertion of poems into *Olinda's letters*, with brief

interpolated passages which rather awkwardly account for their presence; « La traduction d'Olinda est une traduction fidèle, bien que le texte soit à l'occasion augmenté par l'insertion de poèmes au cœur des lettres d'Olinda, avec de brefs passages interpolés dont la présence s'explique assez difficilement », in TROTTER Catharine, *Olinda's Adventures...*, éd. cit., Introduction de DAY R. A., p. II ; nous traduisons.

23 « Un singulier roman par lettres... », *loc. cit.*, p. 280. À la fin de leur étude, ces chercheurs expriment leur désir de rééditer *Les Amours* et de proposer une comparaison des versions anglaise et française. Nos recherches dans la bibliographie d'Otto Klapp (cf. *supra*, note 3) quant à ces travaux ont été infructueuses.

24 Réaliser une étude comparative des deux textes n'est pas le but de cet article, mais pourra faire l'objet d'un travail ultérieur.

25 Contrairement à *The Adventures...*, la numérotation des lettres des *Amours...* s'étend aux lettres de dames qui suivent celles d'Olinde.

26 Ce renvoi est supprimé dans l'édition de 1697, privant de sens les intitulés des lettres suivantes, puisque ceux-ci se rapportent à l'œuvre en question.

27 Nous ne rejoignons cependant pas l'analyse de ces chercheurs, qui envisagent ce livre comme le second volume annoncé par le libraire dans la préface des *Amours* (GIRAUD Y., et CLIN-LALANDE A.-M., « Un singulier roman par lettres... », *loc. cit.*, p. 266). Le second volume des *Letters of Love and Gallantry...* a bel et bien existé et été publié à Londres sous ce titre en 1694.

28 Cet ouvrage est évoqué dans la dixième lettre de *The Adventures...* L'histoire d'Olinda prenant fin à la lettre IX, la missive en question n'est pas numérotée.

29 Les choix du traducteur sont parfois surprenants. Ainsi, dans la lettre VI des *Amours*, il n'essaie pas de proposer une version française du poème de Cloridon présent dans *The Adventures...*, Olinde se contente de paraphraser en prose les huit strophes (« Il se plaint en substance [...] » [p. 175]), puisqu'après tout, « [l]es vers sont si outrés qu'ils ne méritent pas qu'» elle lui [Cléandre]] en fasse part » (p. 175).

30 Ces stances sont présentées comme l'œuvre d'un vieillard éconduit, ainsi que son fils, par une jeune demoiselle. Elles ont paru sous le titre « Le Père rival de son fils. Stances » dans *Le Mercure Galant* (Tome II [mai-juillet 1672], Paris, Claude Barbin, 1673, p. 23-26).

31 Ce terme, qui n'apparaît ni dans le dictionnaire de FURETIÈRE (1690), ni dans celui de l'Académie française (1694), désigne une personne à « l'esprit sombre et taciturne » (*Dictionnaire universel...*, Paris, C^{ie} des Libraires, 1771, t. V, entrée « Méditabond, onde »).

32 *Les Amours...*, op. cit., p. 59-60.

33 *Ibid.*, p. 98. Ces vers rappellent une tirade de la France dans la scène 1 du Prologue de *La Toison d'or* de Pierre CORNEILLE (1661) : « À vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent ;/L'État est florissant, mais les peuples gémissent ;/Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,/Et la gloire du trône accable les sujets » (v. 25-28).

34 Ils seront repris dans une œuvre de 1722 intitulée : *Apollon en belle humeur*, ou Œuvres poétiques très rares et très curieuses, tirées du sieur Le Roux et d'autres illustres auteurs. Par monsieur Torio Innamorato ou Oratio Romantino, Paris, chez Amand l'adopté, rue des amans, à la vérité royale, 1722. Notons le caractère farfelu de l'adresse de ce recueil de pièces grinçantes, dans lequel paraît l'« Apostrophe d'une belle Anglaise appelée Olinde au Roi de France Louis XIV » (*ibid.*, p. 168).

35 Anonyme, *Les Amours d'une belle Anglaise...*, Cologne, 1697. Un exemplaire de cette édition se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 8-BL-18171. L'édition de 1695 aurait en réalité été imprimée en Hollande, et celle de 1697 pourrait être une contrefaçon rouennaise « destinée au marché intérieur » (CLIN-LALANDE A.-M., GIRAUD Y., « Un singulier roman par lettres... », loc. cit., p. 267), d'où l'expurgation des passages audacieux, également notable dans l'édition de 1741, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 8-BL-21437 (*La Vie et les aventures de la jeune Olinde...*, Londres, La Compagnie, 1741).

36 Ces adresses ne sont pas paginées dans les deux versions. Tout comme la lettre IX, elles sont absentes de l'édition de 1718 reproduite par DAY. Pareils retranchements bouleversent naturellement les relations qui s'établissent dans l'œuvre, qu'il s'agisse du lien entre Olinda et Cloridon, amputé d'une lettre, ou de celui qui unit Cleander au lecteur. Dans la version française, on observe aussi une disparition des deux adresses dans l'édition de 1741 (*La Vie et les aventures...*, op. cit.).

37 « Russel-Street, Covent Garden, à côté du Café de Will » (nous traduisons). Toutes les citations en anglais et leur pagination associée renvoient à l'édition de *The Adventures...* de 1693 susmentionnée.

38 Le personnage émet par exemple la même constatation que le libraire sur la mode épistolaire de l'époque : « les lettres sont fort du temps » (Avertissement du libraire au lecteur), « les lettres en général sont fort en vogue » (Cléandre au lecteur). La formule est identique dans les deux liminaires de *The Adventures...*, *Letters are so much in vogue*.

39 Jean ROUSSET parle d'« exigence anti-romanesque », de « l'obligation de présenter non pas une fiction, mais des documents, des témoignages du réel » dans le roman épistolaire du XVIII^e siècle. Cette « fiction du non-fictif » marque déjà l'appareil préfaciel des romans par lettres du XVII^e siècle (*op. cit.*, p. 75).

40 Il s'agit là d'un ajout par rapport à la version anglaise, qui propose un texte légèrement différent (*cf. The Adventures...*, *op. cit.*, *Cleander to the Reader*, np).

41 [...] that [they] might know as much about them as [he] do[es] (*The Adventures...*, *op. cit.*, *Cleander to the Reader*).

42 La traduction correcte de ce passage nous semble plutôt être : « j'ai convaincu Olinda de me donner copie des deux lettres qui suivent immédiatement celles qu'elle m'a adressées ».

43 Voir *supra*, note 39.

44 Pour GIRAUD Y. et CLIN-LALANDE A.-M., le libraire et Cléandre « ne font qu'un » (« Un singulier roman par lettres... », *loc. cit.*, p. 266).

45 DAY se montre prudent : If we are willing to admit that Olinda is Mrs. Trotter's work, its virtues may be explained in part by seeing it as romanticized autobiography ; « Si nous voulons bien admettre qu'Olinda est l'œuvre de Mrs Trotter, ses qualités pourraient en partie s'expliquer si on la considère comme une autobiographie romancée ». In Trotter Catharine, *Olinda's Adventures...*, *op. cit.*, Introduction, p. IV ; nous traduisons). Il relève ensuite des points de convergence entre la vie du personnage et la biographie de Catharine Trotter. D'autres critiques sont plus catégoriques : Olinda, the Wits were given to understand, was none other than Miss Trotter ; « Olinda, comme étaient amenés à le comprendre les beaux esprits, n'était autre que Miss Trotter ». In *Women and Poetry, 1660-1750*, PRESCOTT Sarah et SHUTTLETON David E. (dir.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003, p. 166 (nous traduisons).

46 Cette paternité, aujourd'hui communément admise, a été avancée pour la première fois par F. C. GREEN en 1926, puis confirmée par Leo SPITZER

(1954), Frédéric DELOFFRE et Jacques ROUGEOT (années 1960). Pour davantage de précisions, voir Marc ESCOLA, « L'auteur comme fiction : Guilleragues » in *Fabula. La Recherche en littérature*, 2007 (disponible en ligne).

47 Outre les deux liminaires et les neuf lettres d'Olinda, l'édition de *The Adventures...* de 1693 se compose de trente-quatre pièces, sans compter l'*Advertisment* et le *Catalogue of Books* sur lesquels se clôt l'ouvrage. La pièce finale (*To a Youth of Fourteen by a Young Lady*) et les deux derniers liminaires susmentionnés n'apparaissent pas en français, où sont proposés trente-trois lettres, billets, avis ou portraits.

48 « Un singulier roman par lettres... », *loc. cit.*, p. 266.

RÉSUMÉS

Français

Caroline Biron fait l'analyse d'une correspondance amoureuse fictive : *Les Amours d'une belle Anglaise*, recueil anonyme écrit en français et paru à Cologne en 1695. Il comprend neuf lettres adressées par une dénommée Olinde à son ami, Cléandre, et à son amant, Cloridon, mais pas leurs réponses. On les devine cependant à travers des remarques de l'épistolière. Or, en 1693, avaient déjà été publiées à Londres, sans nom d'auteur, *The Adventures of a Young Lady*. Histoires et noms des protagonistes (Olinda/Olinde, Cleander/Cléandre) sont quasi identiques. La date, elle, prouve l'antériorité de l'œuvre anglaise. Mais si le Français s'est inspiré de l'Anglais, il ne l'a pas fait de façon servile. Il rajoute des remarques cocardières, faisant affirmer à Olinde qu'il « n'y a pas de gens au monde qui réussissent mieux que les Français dans les productions de l'esprit ». Il peut se montrer subversif, critiquer la politique hégémonique de Louis XIV par le biais d'une citation, légèrement modifiée, du Prologue de *La Toison d'or* de Pierre Corneille. Elle fut supprimée lors de la réédition du livre en 1697.

English

Caroline Biron analyses a fictitious love correspondence : *Les Amours d'une belle Anglaise*, an anonymous collection written in French and published in Cologne in 1695. It includes nine letters addressed by a woman named Olinde to her friend, Cléandre, and her lover, Cloridon, but not their replies. However, they can be guessed from the epistler's remarks. By 1693, *The Adventures of a Young Lady* had already been published in London without an author's name. The stories and names of the protagonists (Olinda/Olinde, Cleander/Cléandre) are almost identical. The date, however, proves the anteriority of the English work. But if the Frenchman was inspired by the English, he did not do it in a servile way. He added a few cocardier remarks, making Olinde assert that "there are no people in the

world who are more successful than the French in the productions of the mind". He could be subversive, criticising Louis XIV's hegemonic policy by means of a quotation, slightly modified, from Pierre Corneille's *Prologue de La Toison d'or*. It was deleted when the book was republished in 1697.

INDEX

Keywords

epistolary literature, epistolary novel, fictitious correspondence

AUTEUR

Caroline Biron

(Agrégée de Lettres modernes, Doctorante) – AMO (EA 4276), Université de Nantes

IDREF : <https://www.idref.fr/259197882>

Badinage mondain et littéraire de la relation épistolaire entre la marquise de Lambert, la duchesse du Maine et La Motte

Nadège Landon

DOI : 10.35562/celec.529

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

La correspondance, commerce du monde et loisir mondain

La correspondance comme jeu d'esprit. Une candidature au Mardi

La correspondance ou la rivalité littéraire implicite entre deux milieux

TEXTE

- 1 La prolifération de manuels épistolaires et de recueils de lettres, au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles, témoigne de l'engouement du public aristocratique et mondain de l'Ancien Régime pour la correspondance en tant que loisir et art de la sociabilité. Aristocrates et gens du monde se plaisaient à échanger régulièrement des lettres et se tissaient alors de véritables relations épistolaires. Publiée à deux reprises dans des recueils de lettres en 1754 et 1805¹, la correspondance entre Louise-Bénédicte de Bourbon (1676-1753), la célèbre duchesse du Maine, gardienne de la Cour de Sceaux, Houdar de La Motte (1672-1731), poète réputé et académicien reconnu, et Anne-Thérèse de Lambert (1647-1733), célèbre salonnière de l'Hôtel de Nevers, en est un bon exemple. Les deux femmes entretenaient déjà des relations étroites ; la duchesse du Maine, princesse du sang, était un appui politique solide pour la marquise de Lambert et cette dernière fut un soutien chaleureux pour la duchesse pendant son exil consécutif à la conspiration de Cellamare. En outre, la Cour de Sceaux et le célèbre Salon de Lambert étaient tous deux fréquentés par des mondains et des gens de lettres qui se retrouvaient dans ces deux cercles. Pourtant, tout oppose ces deux espaces : la Cour de

Sceaux est réputée pour sa légèreté, le badinage et les loisirs aristocratiques prônés par la duchesse du Maine, alors que le Salon de Madame de Lambert, et notamment son célèbre Mardi, est un lieu de débats littéraires et de discussions, estimé pour son sérieux. Néanmoins, la correspondance entre ces trois personnes, établie à partir de l'été 1726 pour plusieurs mois² se présente bien comme un badinage mondain, organisé autour du plaisir et du loisir, purement apolitique, et est considérée comme un art de la sociabilité, qui redouble, voire remplace la conversation. Au-delà du badinage apparent et léger souvent décrié – notamment par Paul Dupont : « Ce badinage nous paraît suranné et puéril. Les plus sensés parmi les contemporains ne pensaient pas autrement³ » – les lettres révèlent un esprit d'émulation, cachant des rivalités mondaines et littéraires entre les deux cercles, à la fois proches et opposés. Nous tâcherons donc d'étudier comment, malgré un badinage affiché, a lieu une recomposition constante des relations dans l'espace de la correspondance. Elle se présente d'abord comme un simple commerce du monde et un loisir mondain. Cependant, elle se révèle être surtout un jeu politique servant à la duchesse de candidature pour faire partie du Mardi. Finalement, une rivalité littéraire s'exprime implicitement dans les lettres échangées.

La correspondance, commerce du monde et loisir mondain

- 2 La relation épistolaire qui s'engage entre la duchesse du Maine, La Motte et la marquise de Lambert s'insère dans une logique mondaine, de loisir et d'échanges. Elle relève donc de codes épistolaires et d'habitudes mondaines qui sont autant respectés que revendiqués, comme pour créer une correspondance idéale du point de vue de la sociabilité.
- 3 La correspondance débute avec la relation entre la duchesse du Maine et le Mardi de Madame de Lambert dans son ensemble, c'est-à-dire l'assemblée choisie de gens de lettres qui se réunissent le mardi à l'Hôtel de Nevers, autour de la marquise. La première lettre qui ouvre cette liaison est celle de la duchesse qui reproche, sur le ton de l'humour, à Mademoiselle de Launay, qui fut d'abord sa femme de chambre avant de devenir sa lectrice, sa secrétaire puis sa

confidente, d'avoir montré sa précédente lettre au Mardi, auquel elle assiste : « Comment, ma chère Launay, on fait lecture de mes lettres en plein Mardi⁴ ! », tout en engageant une sorte d'échange avec ce Mardi. Celui-ci décide alors de répondre à la duchesse, et La Motte, sous prétexte qu'il a été le plus loué par cette dernière, est désigné comme secrétaire du Mardi : « Je ne sais, Madame, par quel caprice ce Mardi qui a sous ses ordres le Secrétaire perpétuel de l'Académie, m'a chargé moi de vous remercier de la haute idée que vous aviez de nous » (p. 7). La Motte parle donc au nom du Mardi et il rappelle à la duchesse qui se plaint de la lecture publique de ses lettres les conditions de cet échange et l'habitude établie de lire ses lettres à un cercle restreint : « On vous a dit, Madame, que je montrais vos Lettres à tout le monde. À tout le monde ! vous ne m'en soupçonnez pas. À un petit nombre de gens choisis, je vous avoue qu'il en est quelque chose ; et vous conviendrez, je crois, vous-même, que je n'ai pas pu faire autrement » (p. 47-48). Par ailleurs, les liens intimes entre les deux femmes entraînent des visites de Lambert chez son amie, qui redoublent la correspondance et la compliquent à la fois. Dès la quatrième lettre, la duchesse invite ainsi Madame de Lambert à venir séjourner à Sceaux, cela provoque une rupture dans la relation avec le Mardi, comme le précise La Motte, dans la sixième lettre : « Vous n'avez écrit qu'au Mardi, Madame, & comme vous nous retenez notre présidente à Sceaux il n'y avait point de Mardi pour répondre à votre Altesse Sérénissime » (p. 11-12). Il écrit alors, en son nom. Le jeu s'en trouve modifié et Lambert devient parfois la secrétaire de la duchesse. Se tisse alors, pour quelques lettres, un commerce à trois qui vient redoubler celui qui avait commencé entre la duchesse et le Mardi. Les mouvements et les départs de Lambert entretiennent donc cette relation car son absence est un sujet d'écriture et l'espace de la lettre devient un moyen pour combler un vide à Sceaux et pour recréer, si ce n'est remplacer, la conversation habituelle : « Il s'est fait une terrible métamorphose en moi depuis votre absence, Madame, je ne raisonne plus ; je n'écris plus ; je crois même que je ne pense plus » (p. 29). Cette lettre louant Lambert et son esprit, et lui demandant de revenir pour le plaisir de la duchesse renseigne également sur les liens qui unissaient les deux milieux. La duchesse se plaint aussi que le départ de la marquise de Lambert a entraîné celui de monsieur de Saint-Aulaire, habitué de Sceaux et de l'Hôtel de Nevers. À l'inverse, La Motte se réjouit du retour de Lambert et des séances du mardi,

qui leur permettent de badiner et d'échanger : « on n'y a parlé que de vous » (p. 35), dit-il à la duchesse. Ainsi la correspondance se présente-t-elle comme un badinage mondain, créant un plaisir et un loisir, à distance et à plusieurs, qui supplée à la conversation.

- 4 Le plaisir échangé repose de ce fait sur de nouveaux critères qui fondent la sociabilité au XVIII^e siècle et qui insistent sur l'égalité mondaine. En effet, selon Antoine Lilti⁵, la sociabilité au XVIII^e siècle se définit selon des critères nouveaux qui prônent une civilité égalitaire où la conversation permettrait la constitution d'un collectif harmonieux dans l'effacement des rangs et des personnalités. Dans cette perspective, si la correspondance redouble, voire remplace la conversation, le badinage autour de la duchesse, de son rang de princesse et du statut de bergère qu'elle se donne cherche bien à inaugurer une nouvelle harmonie qui crée une égalité mondaine. Dans la troisième lettre, La Motte procède ainsi à un jeu d'inclusion et d'exclusion simultanées : il interdit à la princesse d'être du Mardi mais autorise ses œuvres à rentrer dans le cercle des initiés. Il refuse la préséance de la princesse mais crée dans le même temps une connivence par l'esprit et une égalité littéraire : « Il ne vous eût servi de rien d'être Princesse, si vos Lettres n'avaient été charmantes » (p. 7). La duchesse du Maine va plus loin dans ce jeu : si la princesse n'est pas la bienvenue dans le cercle des Lambertins, elle peut se faire bergère, c'est-à-dire qu'elle reprend le rang et les surnoms qu'elle se donne à la Cour de Sceaux pour s'inventer un nouveau statut. La princesse témoigne donc d'une très bonne pratique et d'une aisance dans cette nouvelle recomposition de l'espace mondain et elle sait se composer des rôles, des statuts pour le loisir mondain. Ainsi maîtrise-t-elle bien l'art de la conversation qui est un art de se mettre en valeur tout en supprimant toutes les autres préséances.
- 5 Ce badinage épistolaire est également investi des codes sociaux des milieux mondains. Les différents locuteurs ne cessent de se faire des éloges, pratique mondaine dont le but est de faire plaisir et d'instaurer un climat de respect et d'entente avec l'autre. Les louanges les plus communes et les plus attendues reposent sur les qualités d'écriture et de style : « La langue ne se perfectionne que quand vous la parlez, ou quand on parle de vous » (p. 6), dit Lambert à la duchesse du Maine. La pratique de l'éloge sur le style d'écriture soutient l'idée que la correspondance relève pour eux de la littérature

mondaine qui, au-delà d'un pur loisir pour oisifs, constitue une monnaie d'échange pour légitimer sa présence au sein d'un groupe ; autrement dit, les louanges rappellent à celui qui écrit qu'on partage les mêmes valeurs mondaines, sociales et littéraires et que la correspondance mérite d'être lue et suivie. En ce sens, La Motte, dans la sixième lettre, fait une galerie de portraits, qui, avec humour, loue les habitués du salon de la marquise et se termine par un éloge de lui-même. De la sorte, il célèbre, d'une part, le milieu élitiste dans lequel il évolue et, d'autre part, il brille par son esprit et son style, qui lui vaut en retour d'appartenir à ce milieu. Lambert n'est par ailleurs pas avare de louanges. Dans la deuxième lettre, en même temps, elle fait l'éloge des habitués de son salon comme beaux esprits, et celui de la duchesse, qu'elle place sur un piédestal car Fontenelle est « à [ses] genoux », La Motte « jette des poignées de fleurs sur [son] autel », l'abbé Mongault « se prosterne devant [elle] », l'abbé de Bragelonne est « reçu dans le concert de ceux qui célèbrent [ses] louanges », Mairan « vient renouveler les hommages qu'il a déjà eu l'honneur de [lui] rendre » et elle conclut : « vous voyez bien, Madame, que tous les grands hommes mettent leur gloire à vous honorer » (p. 5-6). Ces louanges ne sont pas anodines car, en célébrant les habitués de son salon, Lambert se pose en gardienne des beaux esprits. Mais elles fonctionnent également comme un remerciement de la duchesse du Maine pour son rôle politique et le soutien qu'elle apporte au milieu des Lambertins dans les Académies : « il était bien juste que l'Académie qui vous doit tant, vînt à rendre à V. A. S. des remerciements en forme » (p. 6). En effet, tous les noms loués sont ceux de Modernes, et tous sont des Académiciens reconnus ou en voie de l'être. Ces échanges rappellent donc les liens et l'interdépendance entre ces deux cercles privés et les institutions. En outre, le badinage se transforme, au fil de la correspondance, en une galanterie assumée. Catherine Cessac la qualifie de « galanterie d'un autre temps ⁶ », du fait de l'âge des personnes (environ cinquante ans pour la duchesse et La Motte – qui, de surcroît, est aveugle – et près de quatre-vingts pour Lambert). Cependant, la galanterie se revendique comme un véritable jeu, une galanterie idéale, un modèle de bel esprit. La galanterie est en effet, selon les défenseurs de la sociabilité mondaine, une pratique-clef des rapports sociaux liés à la politesse et à la présence des femmes. Elle confirme l'idée que la correspondance est un art de plaire, qui se joue aussi bien de la

séduction que des règles de la sociabilité mondaine. Un certain nombre de lettres s'orientent ainsi vers une galanterie et un badinage autour du nom de la duchesse, qui constitue un portrait en raccourci⁷. Ce badinage reconnu autour de la demande répétée de La Motte de voir la signature de ce nom à la fin des lettres de la duchesse est également une manière de reconnaître la préséance politique de cette dernière, en dépit des airs de « bergère » qu'elle veut se donner. Le badinage dévoile donc avec légèreté les relations politiques qui ne peuvent s'effacer entièrement dans les relations mondaines.

- 6 Cette correspondance crée donc un badinage assumé qui permet de construire une sociabilité idéale, autour de la mondanité et des deux cercles que sont le Salon de Lambert et la Cour de Sceaux. Néanmoins, cette légèreté affirmée se refonde autour d'un enjeu littéraire, qui dévoile une ambition à la fois mondaine, littéraire et politique de la part de la duchesse du Maine.

La correspondance comme jeu d'esprit. Une candidature au Mardi

- 7 La correspondance que provoque la duchesse du Maine s'engage dans la voie du badinage, non pas dans une dimension purement gratuite mais bien pour faire montre de son esprit, de ses qualités langagières et stylistiques. Elle cherche en effet à s'ouvrir les portes du mardi de la marquise de Lambert et les lettres qu'elle envoie au Mardi puis à La Motte fonctionnent comme une candidature à cette assemblée.
- 8 Le mardi est le jour de réception pour les gens de lettres et d'esprit : il est réputé plus élitiste que le mercredi, jour de réception pour les mondains, qui accueille plus volontiers tout type de personnes. Seuls les initiés sont reçus au Mardi, et la marquise ne fait jamais exception à cette règle : celle ou celui qui est reçu le mardi doit, auparavant, avoir fait ses preuves en termes d'esprit. La duchesse du Maine part alors à la conquête de ce Mardi : « Mardi respectable ! Mardi imposant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine ! » (p. 10). Ainsi débute, avec emphase et hyperbole, la

lettre dans laquelle elle avoue sa candidature. « Mais il manque encore quelque chose à ma gloire, c'est d'être reçue à votre auguste sénat » (*ibid.*), après s'être placée dans une posture de modestie et de soumission en faisant l'éloge du Mardi, qui a accepté d'engager une relation épistolaire avec elle : « Je reçois avec une extrême reconnaissance la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, & je vous trouve plus aimable que les Mardis gras les plus charmants » (p. 10). La lettre devient une monnaie d'échange : la duchesse cherche à faire preuve d'esprit dans le but de se faire remarquer par l'assemblée du Mardi. La relation épistolaire devient un faire-valoir littéraire et spirituel. Sa première lettre adressée à Mademoiselle Delaunay dévoile ainsi toute son ambition et sa stratégie, sous l'apparence de jeu. La honte et le ressentiment, dans un style antiphrastique, accentuent l'enthousiasme de la duchesse pour ce commerce qui s'engage. Elle fait donc de mademoiselle Delaunay son ambassadrice auprès du Mardi pour promouvoir ses œuvres et son esprit :

Comme vous êtes la dépositaire de tous mes mauvais ouvrages, je croirais vous ravir vos droits, si je manquais à vous envoyer deux malheureux Rondeaux qui sont sortis de ma stérile cervelle. Si on les lit à l'assemblée du Mardi, me voilà déshonorée en vers comme en prose. [...] Je mets ma réputation entre vos mains ; soignez-la mieux à l'avenir que vous n'avez fait par le passé. (p. 3).

- 9 La duchesse présentant son ambition d'intégrer ce célèbre Mardi, elle doit donc satisfaire l'intérêt et le jugement de La Motte, qui, s'il est présenté comme le simple secrétaire du Mardi, n'en est pas moins le juge et le maître, réputé pour être l'arbitre du bel esprit. Cet échange épistolaire peut dès lors se lire à la fois comme une initiation au bel esprit, en vogue au Mardi, et comme une épreuve d'admission, engageant des discussions autour de la manière d'écrire, de composer des vers, de juger du style par rapport au goût. Dès la première lettre, par exemple, la duchesse s'empare de la question du style en faisant l'éloge de La Motte : « si j'écrivais comme lui je ne lui aurais pas tant d'obligation de vanter mon style » (p. 2). Si la première lettre de La Motte adressée à la princesse, à laquelle il refuse la préséance et donc la présence au Mardi, mais dont il accepte

d'intégrer les œuvres, joue sur les codes mondains nouveaux, elle amorce dans le même temps une sorte de plan d'étude :

Vous n'en serez pourtant pas, Madame, & je vous en plains ; voilà ce que c'est que d'être Princesse. Mais consolez-vous, vos Lettres, vos Rondeaux, vos amusements en seront. Nous les traiterons toujours comme de dignes associés, nous les admirerons souvent par justice & par goût, & quelquefois, pour peu qu'ils donnent prise, nous les critiquerons pour maintenir la liberté (p. 7 et 8).

- 10 Sur le ton léger du badinage, La Motte annonce à la duchesse qu'elle ne peut pas encore prétendre à être du Mardi mais que le Salon jouera son rôle de lecteur et de critique des œuvres, selon l'idée d'une égalité entre gens de lettres qui constituent une communauté d'esprit. Mais le travail de critique qu'il entreprendra se fera selon la vérité, avec lucidité et sans flatterie. La duchesse accepte donc, dans la première lettre qu'elle adresse personnellement à La Motte, la posture de modestie et de soumission que le Mardi lui impose tout en faisant l'éloge de ses Maîtres : « J'ai grand besoin de ce secours pour apprendre à écrire & à parler ; mais il n'est nullement nécessaire pour connaître et chérir le mérite de ceux qui composent vos merveilleuses assemblées » (p. 10-11). Le badinage et la galanterie deviennent des prétextes pour le plaisir d'écrire, pour juger du style de la duchesse et rappeler les règles du salon.
- 11 La correspondance s'enrichit peu à peu de jeux et de défis entre La Motte et la duchesse du Maine. Le premier chantage qui s'énonce oppose l'écriture d'une lettre contre la signature du nom : Louise-Bénédicte de Bourbon. Lorsque madame de Lambert est à Sceaux, auprès de la duchesse, cette dernière, sous prétexte que le portrait que la marquise a tracé d'elle auprès de son Mardi est hyperbolique et avantageux, ne veut plus écrire par peur de se montrer sous un jour plus vrai mais moins favorable et engage Lambert dans un rôle de secrétaire pour assumer la relation. Cette lettre, pleine d'esprit et d'humour, répond bien à l'exigence de La Motte qui se doit de juger l'esprit de sa correspondante, tout en refusant, pour l'avenir, de s'asservir à ce jugement, en réorientant le commerce épistolaire. La Motte conçoit donc un chantage à la signature : lui-même n'écrira des lettres à la duchesse que si, en échange, il en reçoit une signée de sa propre main : « Je vous demande une grâce, Madame, si vous

daignez m'honorer d'un mot de réponse, ne vous en remettez point à Madame de Lambert. Il me faut une Louise-Bénédicté de Bourbon » (p. 23). Il crée ainsi une interaction à deux, en excluant d'une certaine manière la marquise, et amorce un badinage poursuivi sur plusieurs lettres dans lequel il conduit les sujets. Ce badinage évoluera très vite vers une galanterie idéale qui amuse La Motte, lequel le considère comme un simple sujet d'écriture, mais qui indispose la duchesse qui avoue : « Je me suis engagée bien témérairement dans un commerce de Lettres avec vous ; il va plus loin que je ne pensais ; & voilà comme on s'embarque insensiblement sans en prévoir les suites » (p. 37-38). Elle supplie donc Lambert de devenir l'arbitre de cette relation, qui continue de soutenir La Motte. De ce fait, lorsqu'elle se sent enfermée dans la relation galante, elle rappelle : « Il me suffit pour n'avoir rien à me reprocher, de vous avertir que je ne ressemble point à la personne dont il s'agit ; & qu'ainsi elle peut penser de vos Lettres tout ce que Madame de Lambert vous a dit, sans que vous en puissiez tirer la conséquence que je pense de même » (p. 43). Elle insiste sur la différence entre son identité réelle et celle qu'on lui prête, pour montrer qu'elle refuse de s'engager dans une liaison trop intime. Or, cette galanterie assumée est censée être une posture idéale, faite pour badiner et se divertir. Par conséquent, si cette dernière accepte de se mettre d'abord en position d'infériorité pour entrer à l'école de l'Hôtel de Nevers, au moment où elle se sent contrainte dans une situation qu'elle ne maîtrise pas, elle tâche de réorienter la relation en exigeant de la part de La Motte l'écriture de vers. Ce défi prend une dimension différente : ce jeu, au-delà d'une esthétique mondaine commune, correspond davantage aux loisirs de la Cour de Sceaux qu'aux habitudes du Salon. Mais, il peut également être perçu comme une revendication dans laquelle la duchesse essaie d'affirmer une posture d'autorité. En effet, elle inverse les rôles en imposant une manière d'écrire à La Motte et, s'il refuse d'abord, avec le soutien de Madame de Lambert, il se soumet à la volonté de la princesse et la relation se termine davantage dans l'esprit de la Cour de Sceaux que dans la veine du Mardi.

- 12 Ce badinage littéraire autour d'une candidature révèle tout de même des rivalités entre ces deux cercles mondains. Si la duchesse accepte le refus de préséance due à son rang de princesse et les épreuves pour rentrer au Mardi, elle cherche en même temps à orienter cette

relation et à dicter ses propres exigences, comme elle le fait dans sa Cour de Sceaux.

La correspondance ou la rivalité littéraire implicite entre deux milieux

- 13 Derrière ce ton léger de badinage, les postures que prennent les locuteurs dévoilent des différences de mentalité entre les deux cercles mondains et suggèrent une rivalité entre eux.
- 14 La Motte devient ainsi la figure emblématique où se concentrent toutes les incompatibilités entre la Cour de Sceaux et l'Hôtel de Nevers : il révèle, dans ses diverses attitudes de scripteur, les oppositions et les divergences des deux espaces mondains. Une lettre de la duchesse rend compte de la circulation simultanée de deux types de lettres : « Je viens de recevoir la réponse à la Lettre que je vous ai écrite en vous envoyant des vers, il m'en revient une à celle qu'on vous porte mardi chez Madame de Lambert » (p. 73). Ces deux circuits de lettres cités correspondent aux deux statuts de La Motte. D'une part, il est le secrétaire du Mardi et ses lettres reflètent des réflexions élaborées en commun avec l'assemblée du Mardi. Dans cette logique, il rappelle à sa destinataire (qui a tendance à l'oublier) qu'il parle au nom du Mardi et rapporte parfois l'opinion de Madame de Lambert, ou de Fontenelle. D'autre part, vers la fin de cet échange, La Motte se détache de son statut de secrétaire du Mardi et entreprend d'écrire en son nom, notamment lorsqu'il accepte le badinage imposé par la duchesse avec l'écriture de vers de société : « Remarquez encore, Madame, que tout ceci est écrit avant que j'aie parlé à Mme de Lambert » (p. 65) ou « Je vous ai envoyé des vers par pur besoin de vous obéir : Mme de Lambert n'y a eu aucune part » (p. 70). La Motte semble donc emprisonné dans deux conceptions mondaines et littéraires, qu'il ne parvient pas à départager. Les deux postures énonciatives qu'il prend permettent de suivre un débat sur les pratiques mondaines et littéraires des deux femmes et de leurs espaces.

- 15 Elles n'ont en effet pas la même opinion sur la correspondance et les mêmes motivations pour écrire. Quand la marquise de Lambert est à Sceaux, elles adressent toutes deux des lettres à La Motte et dévoilent des conceptions divergentes sur l'art épistolaire. La huitième lettre de la duchesse du Maine s'ouvre en effet sur « Je commence par vous dire, Monsieur, que je ne vous écris point » (p. 19), pour dissenter ensuite longuement sur le portrait qu'avait fait d'elle Lambert. Sous prétexte qu'elle n'écrira pas par impossibilité à écrire telle qu'on la dépeint, elle développe une lettre pleine d'esprit et d'humour, où, maniant l'antiphrase, elle s'amuse à partager son expérience des beaux esprits. Elle continue de la sorte pour exhiber son esprit lorsqu'elle dit : « au reste, je ne sais pas trop comment appeler ce que je vous envoie ; ce n'est point une lettre, c'est un pot pourri, un monstre qui n'a point de forme déterminée » (p. 39). La duchesse du Maine dévoile ainsi sa conception de la correspondance, et par là, de la conversation : elle écrit, ou parle, avec une grande liberté pour le simple plaisir d'écrire et d'échanger, pour badiner et passer le temps. Au contraire, madame de Lambert témoigne d'un malaise face au badinage qu'on lui impose : « On m'ordonne de vous écrire ; Monsieur, mais mon génie est aussi libertin que moi ; il ne vient pas toutes les fois que je l'appelle » (p. 27-28). Lambert dévoile un manque d'habitude dans le badinage pur, c'est pourquoi elle clôt sa lettre sur son retour à Paris : « Je retourne à mes Mardis, où j'aurai plus de liberté » (p. 28-29). Les deux femmes témoignent de deux conceptions de la correspondance : l'une à bâtons rompus, comme une conversation, alors que l'autre s'engage dans une relation plus construite et travaillée. Cette difficulté d'écrire avec légèreté et de manière spontanée est aussi celle de La Motte qui avoue à la duchesse :

Vous m'écrivez en vous jouant ; vous m'en dites tant & si peu qu'il vous plaît ; [...]. Pour moi, Madame, c'est tout le contraire : je ne vous dis pas le quart de ce que je voudrais, ni comme je le voudrais. Un mot s'offre, & c'est le bon ; il faut pourtant, en dépit de la vérité, que j'en cherche un autre (p. 45).

- 16 La Motte explique cette faiblesse par une ambition, presque littéraire : « Il faut, en un mot, que je me contente un peu & que je ne vous déplaise pas le moins du monde ; deux intérêts qui me sont

également chers » (p. 45). Par ailleurs, la correspondance provoque des changements de ton à Sceaux lorsque Lambert y réside. En effet, les propos de La Motte incitent la Cour de Sceaux à se livrer à un questionnement d'ordre philosophique : « Votre lettre nous a procuré une dissertation charmante sur le goût » (p. 16), car « quelqu'un n'entendait pas bien ce que vous avez dit », lui raconte Lambert. La lettre de La Motte a ainsi ouvert un débat sur le goût, entre deux conceptions : le goût en tant qu'« il se forme sur l'expérience », « qui peut être mis en principes » et le goût « purement machinal », « qui tient aux sensations et aux sentiments » (p. 17). Ce genre de questionnement plus réfléchi est propre au Salon de Lambert et correspond moins au badinage habituel de la Cour de Sceaux. La correspondance a entraîné des changements de pratiques de conversation, mais elle révèle dans le même temps les différences entre les deux espaces.

- 17 Ces divergences rendent compte d'une autre opposition dans le rapport qu'entretiennent les deux milieux avec la littérature. La relation épistolaire est aussi le lieu de réflexions, de traités sur la littérature, et particulièrement la poésie. La duchesse réagit à l'aveu de La Motte quant à sa difficulté à trouver les mots justes :

Je vais vous donner un moyen de vous en tirer : écrivez-moi en vers : vous savez que la poésie a de grands privilèges, & que de cette façon on dit tout ce qu'on veut : vous y aurez recours dans ce temps-là où l'on ne peut vous tenir, & les jours que vous serez plus modéré, vous m'enverrez de la prose (p. 50).

- 18 Cette demande se justifie d'abord par le refus de la duchesse d'un badinage galant au profit d'un badinage littéraire. Mais la réponse de La Motte est sans équivoque : « Non, vous n'aurez point de vers, c'est une chose résolue » (p. 51) au nom d'un naturel et d'une véracité qu'il cherche à conserver dans la correspondance : « Les vers sont le langage de la fiction ; si naturellement qu'on s'y exprime, il reste toujours contre eux un soupçon de recherche ou de badinage, qui ne m'accommoderait point du tout auprès de vous » (p. 51-52). Cet argument relève encore du badinage galant. Mais il va plus loin encore : « Vous pensez qu'on peut dire en vers tout ce qu'on veut ; & moi je vous soutiens qu'on n'y est le maître ni de ce qu'on veut dire, ni de ce qu'on veut ne pas dire. La rime et la mesure nous

offrent souvent l'un pour l'autre : tout ce que les plus habiles y peuvent faire, c'est d'entrer en composition avec elles » (p. 52). Il refuse ainsi une composition trop artificielle car « ce n'aurait été qu'un bout rimé de Mercure galant, qui aurait dégradé votre nom, & qui m'aurait déshonoré, moi » (p. 57). La Motte semble donner une leçon à la duchesse dans le sens où, pour lui, faire des vers dans l'unique but de rimer et de composer des vers est une mauvaise posture. Dans cette discussion autour de la composition de vers, deux conceptions de la poésie se font donc face. Le poète fournit un véritable travail, empreint de liberté, de sentiments, et un effort de la raison⁸, ce que déplore la duchesse : « À l'égard de la raison, elle n'a que faire de venir se fourrer à tout ceci qui n'est pas de son ressort » (p. 59). En effet, elle conçoit la poésie comme une poésie de circonstance, une activité mondaine par excellence, gaie, légère, spontanée, dans l'unique but de divertir et de plaire, comme le rappelle la remarque de La Motte :

Mais ai-je prétendu, Madame, qu'on ne pouvait rimer à Sceaux ? Eh ! bon Dieu, qui pourrait vous empêcher là de faire des vers ? Vous y passez le temps de plaisirs en plaisirs : rien ne vous occupe assez fortement ; tout au plus quelque petit sentiment pastoral, qui ne fait que vous égayer : vous êtes dans une sérénité parfaite, & le nom de Sérénissime, dérobé aux Philosophes, a été inventé sans doute pour quelque Princesse qui vous ressemblait fort. Voilà tout ce qu'il faut pour faire des vers. Vous pouvez vous divertir, quand il vous plaira, à en faire d'excellents, je vous le conseille même, cet amusement en vaut bien un autre : mais vous savez, Madame, vous qui ne doutez pas de la vivacité de mon respect, que je n'ai pas les mêmes facilités (p. 60-61).

- 19 La duchesse et La Motte ne conçoivent donc pas la poésie selon la même perspective.
- Sur le plan de la littérature, comme sur le plan de la conversation et de la correspondance, les deux milieux ont bien des conceptions divergentes, qui témoignent d'une rivalité certaine.
- Finalement, après quelques mois de correspondance, la duchesse du Maine invite La Motte à la Cour de Sceaux : « Venez samedi chez moi avec Madame de Lambert, je tâcherai que ma conversation vous fasse autant de plaisir que mes lettres » (p. 73), dit-elle dans la dernière lettre. Leur correspondance ayant été lue dans les deux milieux, leur

rencontre est attendue par tous. Les fidèles de la duchesse espèrent que la conversation offrira autant de bons mots et de saveur que les lettres échangées. Le jeu galant et le badinage mondain sont préservés car la duchesse se plaît à faire des faveurs ou à offrir de petits présents à La Motte, qui s'amuse, en retour, à en faire le rapport et à remercier sa protectrice en vers et en poèmes. Dans cette nouvelle liaison qui s'établit, La Motte se rend entièrement aux codes de la duchesse et accepte avec plaisir ces relations purement mondaines. Mais, dans le même temps, la princesse n'a pas été conviée au célèbre Mardi et sa tentative pour y être invitée, par un assaut de bel esprit dirigé vers les habitués, n'a pas abouti. Roger Marchal affirme que les rapprochements entre les deux milieux ont été rendus possibles par affinités mondaines, plus que par affinités littéraires⁹. Cette relation épistolaire en est bien la preuve : l'entreprise de la duchesse pour venir se fondre dans l'assemblée de gens de lettres et de beaux esprits n'a pas convaincu et Lambert maintient jalousement ses prérogatives sur son tribunal en continuant de choisir scrupuleusement ses membres. Cette correspondance, plus qu'un exemple de badinage « puéril et suranné », pour reprendre l'expression de Paul Dupont citée précédemment, est surtout l'expression du changement de mentalité et de sociabilité du début du XVIII^e siècle. Comme l'a montré Antoine Lilti, elle se présente bien comme la recomposition des codes sociaux et mondains, non plus fondée sur des préséances et des rangs, mais sur des qualités spirituelles et littéraires.

NOTES

1 LA MOTTE Antoine Houdar de, *Lettres de Monsieur de La Motte, suivies d'un recueil de vers du mesme auteur, pour servir de supplément à ses Œuvres*, Paris, 1754, l'abbé Le Blanc, p. 2-73 ; et *Lettres de Madame la Duchesse du Maine et de Madame la Marquise de Simiane*, Paris, L. Collin, 1805, p. 4-103.

2 Les critiques proposent plusieurs durées à cette correspondance : certains pensent qu'elle n'a duré que quelques mois, se terminant à la fin de l'année 1726, d'autres estiment qu'elle s'est poursuivie trois ans.

3 Un poète philosophe au commencement du Dix-Huitième siècle, Houdar de La Motte (1672-1731), Paris, Slatkine reprints, 1971 [1898], p. 98.

- 4 LA MOTTE Antoine Houdar de, *Lettres de Monsieur de La Motte*, op. cit., p. 2.
- 5 *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005.
- 6 *La Duchesse du Maine (1676-1753) : entre rêve politique et réalité poétique*, Paris, Classiques Garnier numérique, 2016, p.263.
- 7 C. CESSAC lit la correspondance comme une recherche d'intimité, au-delà de la sociabilité, qui se focalise autour du nom de la personne et de la séduction qui en découle : « La correspondance de Louise-Bénédicte de Bourbon, Duchesse du Maine, et d'Antoine Houdar de La Motte (1726) : la séduction du nom », in *Femmes, rhétorique et éloquence sous l'Ancien Régime*, LA CHARITÉ Claude et ROY Roxanne (dir.), Saint-Étienne, PUSE, 2012.
- 8 Voici ce qu'écrit Lambert dans le portrait qu'elle fait de La Motte : « Son imagination est réglée, si elle pare tout ce qu'il fait, c'est avec sagesse : si elle répand des fleurs, c'est avec une main ménagère, quoi qu'elle en pût être aussi ami prodigue que tout autre. Tout ce qu'elle produit passe par l'examen de la raison », in *Madame de Lambert, Œuvres*, GRANDEROUTE Robert éd., Champion, Paris, 1990, p. 273.
- 9 *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

RÉSUMÉS

Français

Nadège Landon nous transporte dans l'univers des salons du XVIII^e siècle. Elle montre les vains efforts de la duchesse du Maine pour être admise aux célèbres « Mardis » de Madame de Lambert. La Cour de Sceaux, où trônait la duchesse, se signalait alors par son badinage, sa galanterie et sa légèreté, tandis que le Salon de Madame de Lambert était réputé pour son sérieux, et tout particulièrement le « Mardi ». La duchesse eût aimé y être admise. Mais « l'égalité mondaine » prévalant sur le rang social, sa haute naissance ne suffisait pas à lui en ouvrir les portes. D'où le commencement, à son initiative, d'une correspondance, afin de prouver qu'elle en était digne, le poète Houdar de la Motte servant de truchement et d'arbitre, en s'exprimant au nom du « Mardi ». Les échanges de lettres apparaissent comme une épreuve probatoire, pour obtenir le précieux sésame, et aboutissent à un échec. La légèreté de la duchesse est incurable : Houdar le lui fait comprendre. Finalement, elle l'invite à la Cour de Sceaux. On ne lui rendit pas la pareille.

English

Nadège Landon transports us into the world of 18th century salons. She shows the vain efforts of the Duchess of Maine to be admitted to the famous "Tuesdays" of Madame de Lambert. The Court of Sceaux, where the Duchess was enthroned, was then known for its banter, its gallantry and its lightness, while the Salon de Madame de Lambert was renowned for its seriousness, especially on "Tuesdays". The Duchess would have liked to have been admitted there. But "social equality" prevailed over social rank, and her high birth was not enough to open the doors to her. Hence the beginning, at her initiative, of a correspondence, to prove that she was worthy of it, the poet Houdar de la Motte serving as a mediator and an arbiter, speaking in the name of "Tuesday". The exchange of letters appears to be a probationary test to obtain the precious key and ends in failure. The Duchess's lightness is incurable: Houdar makes her understand this. Finally, she invites him to the Court of Sceaux. She was not returned the favour.

INDEX

Keywords

epistolary literature, correspondence, marquise de Lambert, epistolary relationship, salon literature

AUTEUR

Nadège Landon

(Agrégée de Lettres modernes, Docteure en Langue et Littérature française) –
IHRIM UMR 5317, Université Jean Monnet Saint-Étienne
IDREF : <https://www.idref.fr/254524303>

La lettre de relation : des secrétaires aux *Lettres familières écrites d'Italie* du Président de Brosses

Marianne Charrier-Vozel

DOI : 10.35562/celec.533

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

La lettre de relation et ses modèles
Les lettres à Blancey et à Fryot de Neuilly

TEXTE

- 1 Dans *Les Plus Belles Lettres françoises sur toutes sortes de sujets*, P. Richelet livre ses « Réflexions sur la Relation » : « Rien en matière d'éloquence, ne semble plus difficile que la relation¹ ». Parmi les modèles de lettres de relation, il retient notamment la lettre de Rome envoyée par Guez de Balzac à monsieur d'Ambeuille. René Milleran, lui, dans le *Nouveau Manuel épistolaire de la cour contenant une instruction pour se former dans le style épistolaire*², accorde également, dans la partie consacrée aux « Lettres de relation et de voyage », une large place aux lettres écrites d'Italie avec, par exemple, la *Lettre de Naples envoyée par l'abbé de **** à M. *** ou la *Lettre sur les particularités de la ville de Modène*. Les manuels épistolaires qui proposent des modèles de lettres de relation les associent donc au voyage et à la découverte d'une culture différente. Du point de vue de la rhétorique épistolaire, la lettre de relation pose la délicate question du lien entre le récit et le discours ; elle interroge également le rapport entre la réalité et ce qui en est dit, écrit et représenté.
- 2 À la lumière des secrétaires, nous proposons donc de nous intéresser aux multiples aspects de la relation épistolaire dans les *Lettres familières écrites d'Italie* à quelques amis en 1739 et 1740 par

Charles de Brosses³. Après avoir étudié les lieux communs de la lettre de relation ainsi que ses modèles, nous verrons comment de Brosses concilie l'érudition et la familiarité, le discours et la description, enfin l'écriture de la lettre et du journal. Du point de vue de l'analyse étymologique, l'histoire du terme « relation » met au jour le glissement sémantique de « rapporter un fait » et « relater » à un « lien entre des personnes », glissement qui associe la lettre de relation en tant que narration ou compte rendu faits par un voyageur à une notion sociale et juridique de « lien » entre des correspondants. Notre attention se portera plus particulièrement sur l'échange avec deux correspondants, Blancey, secrétaire en chef des États de Bourgogne, et Fryot de Neuilly, conseiller au Parlement de Dijon. Cet échange présente les caractéristiques d'une construction en diptyque révélatrice de l'écriture et de la réécriture du texte épistolaire.

La lettre de relation et ses modèles

- 3 La relation de voyage s'inscrit, au XVIII^e siècle, dans la tradition du « Grand Tour » que les jeunes aristocrates anglais, allemands et français réalisent pendant une année afin de perfectionner leur éducation et d'approfondir leurs connaissances des humanités grecques et latines. L'Italie est un lieu de séjour particulièrement recherché par les aristocrates cultivés, comme en témoignent les modèles de lettres de relation que propose notamment Pierre Richelet, en 1698, dans *Les Plus Belles Lettres françoises sur toutes sortes de sujets* et René Milleran, en 1714, dans le *Nouveau Manuel épistolaire de la cour*⁴. Richelet retient ainsi une lettre que Guez de Balzac écrit à M. d'Ambeuille dans laquelle Rome apparaît comme le lieu de la félicité dont sont bannis tous les malheureux qui sont restés en France. Dans le *Nouveau Manuel épistolaire* de Milleran, le correspondant de l'abbé de *** regrette en revanche de n'avoir pas fait le voyage en Italie dans sa jeunesse. C'est dans ce contexte que le Président de Brosses, élève des Jésuites et condisciple de Buffon, effectue en 1739 et 1740 un long périple en Italie en compagnie de cinq jeunes gens. La finalité de ce voyage est de réaliser une édition critique des œuvres de Salluste, revue à partir des manuscrits des bibliothèques de Florence, de Naples et de Rome.

- 4 Si la pénibilité des étapes, ainsi que les dangers auxquels sont exposés les voyageurs apparaissent, dans les manuels de Richelet et de Milleran ainsi que dans le texte de de Brosses, comme des lieux communs de la lettre de relation, l'épistolier entend néanmoins renouveler le ton de la lettre de relation⁵ :

Messieurs les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seroient médiocres ; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau. Ainsy, non contents d'exalter des misères, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vrayment curieuses⁶.

Selon René Milleran, les épistoliers s'intéressent, dans les lettres de relation, aux particularités et aux curiosités qui éveilleront la surprise de leur correspondant tout en promettant de dire l'essentiel car ils sont soit pressés d'achever leur voyage et leur lettre, soit désireux de ne retenir que ce qui est le plus remarquable. Le climat, l'architecture des villes et des églises, les peintures, les mœurs et coutumes des habitants ainsi que les plaisirs de la table constituent les thèmes principaux des lettres d'Italie.

- 5 Lecteur des *Voyages en Espagne et en Italie* de Jean-Baptiste Labat, de Brosses trouve notamment dans les repas qu'il prend dans les auberges, le sujet de tableaux pittoresques :

On me fit grand-chère à souper en fruits nouveaux, fraises, petits pois et artichauts. Je fais mention de cecy, parce que j'ay appris de notre ami le Père Labat⁷, que l'on ne doit jamais omettre ce qui se mange, et que les bons esprits qui lisent une relation s'attachent toujours plus volontiers à cet article qu'à d'autres⁸.

Les femmes constituent également un sujet privilégié car, comme le souligne Guez de Balzac dans *Les Plus Belles Lettres françoises*, « l'Italie est le pays des Belles⁹ ». Le Président de Brosses suggère la filiation de ses lettres avec les *Mémoires du comte de Grammont* écrits par Hamilton et qui rapportent les aventures du libertin à la cour de Charles II. Ses lettres établissent non seulement un dialogue avec le *Nouveau Voyage en Italie* de Deseine¹⁰, publié en 1699, ainsi qu'avec les *Remarques sur divers endroits d'Italie* d'Addisson¹¹, mais

également, et de manière privilégiée, avec *Le Nouveau Voyage en Italie* de Misson que l'épistolier ne cesse de dénigrer. Le Président de Brosses ne partage pas les goûts de Misson¹² en architecture, en littérature et ne s'inspire pas non plus de son style qu'il juge ennuyeux et austère en raison de descriptions trop longues¹³. Néanmoins, l'épistolier invite à plusieurs reprises ses correspondants à consulter l'ouvrage de Misson pour compléter ses propres descriptions qu'il juge inopportunes dans des lettres et plus adaptées à la forme du journal.

- 6 Dans son avertissement, Misson distinguant également la lettre du journal, explique comment son « journal s'est insensiblement fait en forme de lettres [...]. Le style de la lettre est un style concis, un style libre et familier [...]. Les descriptions voudraient qu'on dise tout, et qu'on parlât de tout avec exactitude, mais la description d'un pays et ce qu'on peut en dire, sont des choses bien différentes¹⁴ ». De Brosses, lui, préfère s'adonner à une description « virgilienne » de la côte italienne¹⁵, annonçant un lyrisme cher aux romantiques. Parfois, il annonce même qu'il renonce à une description car ce « sont toutes choses qui ne peuvent entrer dans une lettre, tout au plus pourroient-elles tenir dans un journal¹⁶ ». Érudit, de Brosses s'attache à relever les erreurs de Misson, allant jusqu'à recompter, à Vérone, le nombre de degrés de l'amphithéâtre ou corrigeant des citations de deux bas-reliefs qu'il pense erronées. Dans la Lettre XXXII, de Brosses se livre à une lecture croisée de l'ouvrage de Misson et de celui d'Addisson afin de mettre au jour la méprise de Misson qui pense que Caligula a emprunté le pont d'Antonin-le-Pieux pour traverser le golfe de Naples à cheval. De Brosses accuse même Misson d'une vision partielle de l'Italie :

Il ne faut pas dire, comme Misson que c'est la rigueur du gouvernement papal qui ruine ce pays-cy, rien n'est plus faux que cette accusation aussi bien que la plupart des contes ridicules que cet écrivain, estimable d'ailleurs, se plaît à inventer en haine du papisme¹⁷.

- 7 Alors que Misson assure qu'on trouvera toujours un ouvrage nouveau, soit en ajoutant des circonstances et des remarques, soit en donnant des idées qui lui paraissent plus justes, soit en disant plusieurs choses tout autrement, de Brosses entend renouveler la lettre de relation en

utilisant l'esthétique de la lettre familière telle que la définit notamment Grimarest dans les *Considérations sur le style épistolaire* publiées en 1709 :

L'expression dans les lettres doit être vive, naturelle, nette et concise sans qu'il y paroisse de travail. Car elles sont affreuses lorsqu'elles sont embarrassées de sentences, d'exemples, de raisonnement étudiez, & de tous les lieux communs de la Rétorique... Le style diffus est encore plus insupportable dans une lettre¹⁸.

- 8 En définitive, de Brosse trouve en Mme de Sévigné un modèle de conversation épistolaire auquel il s'abandonne malgré les attentes de ses lecteurs à qui il donne une leçon de sociabilité :

Vous êtes donc endiablez, tous tant que vous estes, de vous obstiner ainsi à vouloir que je vous parle en détail de cette Rome, pour vous en dire mille choses communes que vous sçavez déjà, et que personne n'ignore ? [...] Vaille que vaille, puisque vous l'exigez, je vais vous envoyer successivement, de postes en postes, une demie douzaine de feuilles, où j'avais griffonné pour moy-même quelques remarques indigestes, auxquelles j'ajouterai en marge, en les relisant, ce qui me viendra dans la teste. Vous n'y trouverez ni ordre ni suite ; ce sera à vous [de] débrouiller ce fatras, si vous en avez envie. N'espérez pas que je m'en donne la peine. [...] Si vous sçaviez combien la fainéantise me possède ! Je suis prest, ainsi que Madame de Sévigné à me cacher sous mon lit, quand j'aperçois mon écritoire¹⁹.

- 9 De Brosse trouve une source d'inspiration pour décrire les environs de Naples, dans les procédés stylistiques utilisés par la célèbre épistolière qu'il est aisé de reconnaître dans certains passages²⁰ :

Mais que vous diray-je du Vésuve, au sommet duquel je me suis fait guide avec une fatigue que je ne recommencerois pas pour mille séquins, puis descendre au fond du gouffre, ce qui n'est point si dangereux qu'on le fait ; de la Solfatara, petit Vésuve de poche, non moins curieux que le grand. De mon voyage à Poussol, à Baies, vray lieu de délices [...], de ma promenade aux rives de l'Achéron, aux Champs-Élysées, à l'Averne, à l'entrée de la Sibille, et par tout le sixième livre de Virgile ; des huîtres du lac Lucrin ; des bains de Néron ; de la superbe piscine d'Agrippa, de la grotte du Chien, etc. ?

Ce sont toutes choses qui ne peuvent entrer dans une lettre ; tout au plus pourroient-elles tenir dans un journal, et jamais il n'a mieux mérité de vivre qu'en pareille circonstance²¹.

- 10 De Brosse se présente comme un épistolier enjoué, érudit et dilettante qui n'hésite pas à transgresser la pureté de la langue énoncée par les grammairiens pour satisfaire le plaisir de ses lecteurs :

Tout le jour, je suis à chiffonner dans ma chambre ; Quintin en profite pour tirer de moi d'éternelles descriptions qui ne finissent point ; je repasse et je commente mes petites remarques. Cy-devant j'étois prest, comme Madame de Sévigné à me cacher sous mon lit quand j'apercevois mon écritoire. À présent me voilà remis dans le train de griffonner à la hâte, Dieu sait de quel style, et combien je donne de soufflets à Vaugelas²².

- 11 Selon une pratique très répandue au XVIII^e siècle, les lettres du Président de Brosse circulent de main en main, et font l'objet de lectures collectives auxquelles l'épistolier entend participer à distance, bien qu'il demande de la discrétion. Les lettres du Président rencontrent un franc succès auprès de la gent féminine :

Vraiment, les dames ont bien de la bonté de se battre pour mes lettres ; sur ce pied-là, elles se battront bien mieux à mon retour pour l'original ; mais dites-leur que je suis capable de les mettre toutes d'accord²³.

Mais lors de son séjour à Venise, le Président se fait l'écho de l'accueil réservé à ses lettres à Dijon :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi. Seigneur... On prétendoit tout communément, dans Venise, que vous vous étiez avisé d'égayer votre veine de force mauvais propos contre cette mienne fidelle relation cy-présente, ouvrage trez respectable, et que, non content de vous être émancipé à lâcher certains traits de satire [...] et d'avoir épuisé votre petite ironie sur des écrits où je défie qu'on puisse rien trouver à reprendre [...], vous aviez encor épuisé vos langues de serpent contre..., chose que je ne pourrais, ne voudrais ni ne devrais tolérer²⁴.

- 12 Cette rumeur met d'autant plus à l'épreuve la relation épistolaire avec Blancey que de Brosse n'a pas reçu régulièrement de lettres. Il compte sur ses amis fidèles pour veiller à ce que ses connaissances lui écrivent souvent et avec force détails. La relation épistolaire se dessine en creux dans la correspondance monodique puisque nous ne disposons pas des réponses des destinataires des lettres.
- 13 Dans l'édition scientifique des *Lettres familières* publiée en 1991, Letizia Norci Cagiano a retracé l'histoire des différents manuscrits du texte qui a fait l'objet de 15 années d'écriture et de réécriture, au retour du voyageur, de 1740 à 1755²⁵.
- 14 Elle a identifié trois manuscrits copiés, recopiés, et enrichis qui expliquent que nous ne disposons pas des réponses des correspondants²⁶. Le manuscrit A se compose de neuf lettres envoyées à Blancey et à Neuilly, que Quintin, procureur général au Parlement de Bourgogne, a remises à de Brosse qui les a recopiées à la fin du mois de mai 1740 en les enrichissant. Pendant un an, de la fin 1744 à la fin 1745, l'auteur a rédigé le manuscrit B dans lequel il a inséré le voyage de Rome à Naples, le mémoire sur Naples ainsi que les vers de Virgile pour décrire le voyage entre Rome et Naples. De 1745 à 1755, de Brosse a ajouté notamment trois lettres sur le retour en France, deux lettres sur les spectacles et la musique, et une lettre sur Rome. Il a fait copier le recueil qui constitue, selon Letizia Norci Cagiano, le manuscrit C.
- 15 Ces différents manuscrits expliquent l'histoire complexe de l'édition du texte publié sous différents titres²⁷ qui font ainsi apparaître le lien entre la lettre de relation et le mémoire, entre la littérature et la réalité, enfin entre le discours, le récit et la description

Les lettres à Blancey et à Fryot de Neuilly

- 16 Afin d'étudier dans les *Lettres familières*, la construction de la relation épistolaire au sens de lien contracté entre des personnes, notre attention se portera plus particulièrement sur l'échange avec deux correspondants, Blancey, Secrétaire en chef des États de Bourgogne, et Fryot de Neuilly, Conseiller au Parlement de Dijon. Cet échange présente à deux reprises les caractéristiques d'une construction en

diptyque car la suite de la lettre XIV envoyée à Blancey est destinée à Neuilly, tandis que la suite de la lettre XX envoyée à Neuilly est destinée à Blancey.

- 17 Le début et la fin des lettres, l'évocation de leur écriture, de leur envoi et de leur réception constituent des interstices où se dit paradoxalement la littérarité d'un texte en train de se construire.
- 18 De Brosses énonce, au seuil du texte, dans la première lettre envoyée à Blancey, le pacte épistolaire qu'il entend contracter avec son correspondant ; ce pacte se place sous le signe de la lettre de relation dont le Président utilise les codes dans ce qu'il appelle sa « préface » :

Me voicy arrivé à ma première station en pays étranger, mon cher Blancey, et selon la règle de nos conventions, il est temps que je fasse avec vous le Tavernier. Vous sçavez que c'est à charge de revanche ; et ce que vous m'avez promis pour m'en récompenser c'est de faire avec moi le Coeur-de-Roy. À ce prix vous ne me devez rien, car un Coeur-de-Roy en fait de bons contes, vaut bien un Tavernier en fait de voyage. Au reste, il est bon de vous avertir, par forme de préface, que mon babil seroit sans égal si vous n'étiez pas au monde. Routes, situations, villes, églises, tableaux, petites aventures, détails inutiles, gîtes, repas, faits nullement intéressans, vous aurez tout. C'est en vain que vous vous plaindrez, vos reproches ne seront pas capables de refermer mon caquet ; car je penseray toujours que vous n'en parlez que par jalousie

Or, écoutez l'histoire entière

De votre ami le Bourguignon,

Qui tout le long de la rivière,

Avec Loppin, son compagnon.

Pour s'avancer sur la frontière

Est allé jusqu'en Avignon ²⁸.

- 19 Jean-Baptiste Tavernier est l'auteur de célèbres *Voyages en Turquie, en Perse et en Inde* ainsi que d'un *Recueil de Plusieurs relations* (1679). De Brosse utilise dans l'incipit du texte des vers inspirés par le *Voyage de Chapelle et Bachaumont* (1661), dont le caractère parodique incite à considérer les *Lettres familières* sous l'angle de la supercherie et du jeu littéraire.
- 20 Dans la fin de la deuxième lettre envoyée à Blancey, de Brosse évoque les *Quatre fracardins* d'Antoine Hamilton qui sont un pastiche des *Mille et Une Nuits* ; il suggère ainsi une filiation entre l'écriture du conte, du mémoire et de la lettre de relation, invitant le lecteur à une lecture parodique de son texte.
- 21 Détournant le protocole épistolaire, de Brosse ne prend pas de nouvelles de ses deux correspondants dans le début des lettres, mais commence le plus souvent par un incipit *in medias res*, suggérant la reprise d'un journal momentanément interrompu entre deux envois. Mais dans la fin des lettres, dont la longueur est de plusieurs pages, de Brosse s'inquiète de la patience de son correspondant rebuté par de longues descriptions :
- Vous figurez-vous que je vous écrirai souvent des épîtres de cette longueur ? Ma foi, je crois que je m'en suis donné une bonne fois pour toutes. Ne vous dégoûtez pas cependant ²⁹.
- 22 De Brosse demande l'indulgence de ses amis car il écrit, reprenant un topos du discours épistolaire, au fil de la plume :
- Il faut bien, mes chers amis, que vous me pardonniez le peu d'ordre et de choix que je mets dans tout ce que je vous écris ; je n'ay d'autre papier que ce présent journal, sur lequel je griffonne à la hâte le *farrago* de tout ce qui me revient dans la teste, sans me soucier comment, puis, quand une feuille est assez pleine, je l'envoie à l'un d'entre vous ; à bon compte, je vous conseille fort de sauter à pieds joints sur tout ce qui vous ennuyera ³⁰.
- 23 De Brosse évoque régulièrement les conditions de l'écriture, moments volés dans la journée bien remplie d'un voyageur curieux et avide de découvertes. La matérialité de la correspondance s'incarne dans l'évocation de l'envoi et de la réception du texte.

- 24 À Rome, de Brossette demande à Blancey de lui écrire à son adresse, poste restante :

J'irai retirer vos lettres au bureau. C'est la voie la plus sûre pour ne pas les perdre. Il faudra en user de même pour toutes les villes où je vous marquerai de m'écrire. On n'affranchit point les lettres pour l'Italie³¹.

- 25 De Brossette ajoute néanmoins, dans une autre lettre, qu'il faut affranchir les lettres jusqu'à la ville frontière Pont-de-Bonvoisin et rassure Blancey : la poste de France dispose d'un bureau et d'un directeur à Rome.
- 26 Mais les changements de projets du voyageur ne facilitent pas l'acheminement du courrier dont l'ordre de réception ne correspond pas toujours à l'ordre d'envoi. À Venise, de Brossette reçoit une lettre de Londres, renvoyée à Rome, puis à Paris ; « elle vient d'arriver tout essoufflée d'une si longue traite³² ». La lettre peut également être acheminée par un messenger avec qui de Brossette partage la joie d'évoquer leur ami commun. Afin d'effectuer son périple, le voyageur peut soit utiliser la poste et louer une voiture dont les chevaux sont changés à chaque relais, soit utiliser la *cambiatura*, moins chère, qui nécessite de changer également de voiture. De Brossette déplore la malhonnêteté des maîtres de postes, la mauvaise répartition des relais et le coût élevé du service.
- 27 La fréquence des départs impose le rythme de l'écriture que l'épistolier doit interrompre pour continuer son voyage. De Brossette est un épistolier généreux et prolixe qui écrit à Neuilly bien que celui-ci le fasse bien que celui-ci ne soit pas un correspondant très régulier.
- 28 La recherche du détail participe du discours de la vérité à l'œuvre dans les lettres alors que l'épistolier se défend paradoxalement d'en abuser. La prétérition est un procédé de style que de Brossette affectionne particulièrement ; elle met au jour le travail de l'écrivain qui ne cesse de commenter son activité dans un jeu de miroirs mystificateur. En définitive, de Brossette souligne le caractère subjectif de toute description :

Les églises de Saint-Pierre, de Saint-Dominique sont assez belles et assez bien ornées, pour Crémone s'entend, car toutes ces sortes de choses sont de relation. C'est une observation générale qu'il faut faire sur toutes mes narrations. Je cite telle chose dans un endroit, que je n'aurois garde de rapporter dans un autre, et tel édifice se fait distinguer à Crémone qui ne seroit pas regardé à Gènes³³.

- 29 L'épistolier revendique la liberté de passer sous silence ce qui ne l'intéresse pas, suivant ainsi la versatilité de son humeur.

Pour revenir où j'en étois, Capoue est une ville passablement grande, bâtie tant bien que mal, où je ne remarquay rien de curieux et quand j'y aurois remarqué quelque chose, je n'en sonnerois mot, car je suis indisposé contre elle³⁴.

- 30 À Rome, ville foisonnante, de Brosses avoue même être découragé devant l'ampleur de la tâche. L'épistolier établit le principe d'une écriture sérielle qui définit, au fil des lettres, un horizon d'attente chez ses lecteurs qu'il ne veut pas décevoir :

Je crois que j'ay fait partout un chapitre particulier de la coëffure des femmes. Icy, elles se couvrent la teste de trois ou quatre milliers d'épingles à grosses testes d'étain ; cela ressemble à un citron piqué de clous de girofle³⁵.

- 31 Il établit même avec Neuilly un contrat de lecture qui dévoile ses procédés d'écriture :

En voilà beaucoup, sans doute, sur l'article des églises, et assez peut-être pour vous ennuyer ; mais, une fois pour toutes, il faut faire une réflexion générale sur ce que j'écris ; sçavoir, que je n'abrège jamais davantage que dans les endroits où je suis le plus long. En effet, la pluspart du temps, vous pouvez remarquer que je passe rapidement comme sur la braize ; et, dans le vray, je supprime toujours beaucoup³⁶.

- 32 Le texte porte les marques de ce travail d'écriture et de réécriture puisque de Brosses évoque la deuxième édition d'une lettre destinée à Neuilly, « revue et augmentée considérablement » :

Je vais seulement vous illustrer ma lettre précédente d'un beau commentaire infiniment plus long que le texte. C'est ainsy qu'en use tout honnête scholiaste et vous n'êtes point en droit de vous inscrire contre un usage reçu³⁷.

- 33 L'enchâssement des discours crée une polyphonie énonciative complexe entre un auteur qui glose son texte et son lecteur, imaginaire ou réel. La relation épistolaire se construit alors selon l'image que de Brosses se donne de lui-même et selon celle qu'il projette sur ses correspondants. Un dialogue entre Neuilly et Blancey s'établit à la marge du texte, avec l'envoi croisé de deux lettres (lettres XIV et lettre XX) et de leur suite (lettre XV et lettre XXI) sur Venise et sur Bologne. La lettre XIV écrite à Blancey, le 14 août, s'ouvre sur la réassurance d'une relation de confiance malgré la rumeur qui atteint Venise : Blancey aurait ironisé sur le style et la matière des lettres du Président. Après avoir rappelé combien il est difficile de rédiger une relation de voyage, de Brosses raconte le périple qui l'a mené de Padoue à Venise. Tout en promettant une description plus juste que celles qu'ont pu faire ses prédécesseurs, de Brosses renonce avec Blancey à entrer dans le même détail que pour les autres villes car « ce seroit une chose à ne jamais finir³⁸ ». Il refuse de répéter ce qu'ont dit Misson et Amelot dans son *Histoire du gouvernement de Venise*. En revanche, de Brosses épuise « l'article du sexe féminin³⁹ » qu'il traite sur plus de trois pages. Dans la suite de la lettre, avec Neuilly, le ton est plus sérieux. De Brosses s'intéresse à l'aristocratie vénitienne et au fonctionnement des institutions.
- 34 Un second diptyque épistolaire est constitué en septembre 1739 par le mémoire que de Brosses adresse à Neuilly et dont la suite est envoyée dans la lettre XXI à Blancey. De Brosses réserve à un autre correspondant, Quintin, les détails sur les peintures de l'école de Lombardie (Lettre XXII), s'intéressant avec Neuilly aux édifices publics, aux églises et aux couvents. Il annonce une « manière assez sèche » avec l'envoi du catalogue de l'Institut ou Académie des Sciences, qu'il égaie en évoquant la rencontre avec la Signora Bassi, professeur de philosophie. Dans la suite de la lettre envoyée à Blancey, de Brosses en reprenant une expression proverbiale, s'adresse conjointement à ses deux amis, établissant ainsi une relation

intemporelle qui l'inscrit simultanément dans le présent de l'écriture et dans le panthéon littéraire :

N'estes-vous pas bien las, mes chers amis, des longues descriptions que je vous faisais l'autre jour ? N'aurai-je rien de plus amusant pour vous et pour moy, rien de plus vivant à vous dire ? [...] il y a longtemps que vous avez dû vous apercevoir que j'étois du régiment de Champagne, qui se soucie peu de l'ordre et que je faisais comme l'ami Plutarque qui rapporte quelquefois de la mort des gens, avant d'avoir parlé de leur naissance⁴⁰.

- 35 Pour conclure, l'étude des *Lettres familières* du Président de Brosses met au jour les multiples aspects de la relation épistolaire. Dans les actes du colloque *La Lettre. Approches sémiotiques*, A. J. Greimas voyait dans la lettre « un objet sémiotique composite sur lequel peuvent s'exercer toutes sortes de multi-, inter-, et transdisciplinarités [...]. Divers points de vue cherchent désespérément quelque point de fuite commun⁴¹ ». La relation constitue précisément ce point de fuite dans lequel se reflète la littérarité de la lettre. La parodie des modèles à laquelle se livre le Président de Brosses nous invite à une lecture plurielle de la lettre de relation dont l'ensemble des potentialités se projette afin de mettre en perspective une représentation de soi et de l'autre en trompe-l'œil ; le kaléidoscope épistolaire réfléchit alors le portrait d'un homme des Lumières, érudit, épicurien et libertin. À la croisée de la description et du discours, de la lettre et du journal, les *Lettres familières* racontent l'écriture et la réécriture d'un texte sous le regard de l'autre et pour la postérité.

NOTES

1 RICHELET Pierre, *Les Plus Belles Lettres françoises sur toutes sortes de sujets, tirés de meilleurs Auteurs, avec des Notes*, La Haye, chez Meyndert Uytwerf et Louis et Henri Van Dole, 1699, p. 180.

2 MILLERAN René, *Nouveau Manuel épistolaire de la cour contenant une instruction pour se former dans le style épistolaire*, Rouen, Chez Jean Racine, 1787, p. 548-581.

- 3 DE BROSSES Charles, *Lettres familières*, 3 tomes, texte établi par Giuseppina Cafasso, introduction, notes et bibliographie par Letizia Norci Cagiano De Azevedo, préface de Giovanni Macchia, Naples, Centre Jean Bérard, 1991.
- 4 Voir le dossier consacré aux lettres d'Italie dans le numéro 41 de la revue *Épistolaire*, Librairie Honoré Champion, p. 9-111.
- 5 RICHARD-PAUCHET Odile, « Lettres d'Italie du président de Brosses, le paradoxe d'une esthétique de la familiarité », dans *Épistolaire* n° 41, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 13-24.
- 6 C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 1, p. 263.
- 7 J.-B. Labat publia de nombreuses relations de voyages, notamment les *Voyages du Père Labat en Espagne et en Italie*, Paris, J.-B et C.-J.-B. Delespine, 8 vol., 1730.
- 8 C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 1, p. 84-85.
- 9 Voir à ce sujet, A. LEBOS, « La femme italienne vue par le Président de Brosses » in Sylviane LEONI (dir.) *Charles de Brosses et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2004, p. 69-80.
- 10 Le libraire français F.-J. Deseine a publié *Description de la ville de Rome, en faveur des étrangers*, Lyon, J. Thioly, 1690, 4 vol.
- 11 ADDISON Joseph, *Remarques sur divers endroits d'Italie pour servir de supplément au Voyage de Mr Misson*, Paris, N. Pissot, 1722.
- 12 HARDER Hermann, *Le Président de Brosses et le voyage en Italie au 18^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 et CARILE Paolo, « Parcours intertextuels : Misson et de Brosses en Italie », in Jean-Claude GARRETA (dir.), *Charles de Brosses, 1777-1977*, Genève, Slatkine, Biblioteca del viaggio in Italia, Studi 2, 1981, p. 43-54.
- 13 Sur l'utilisation de la description dans les *Lettres familières*, voir CLAUDON Francis, « L'aporie descriptive ou l'insaisissable Italie des *Lettres familières* du Président de Brosses », in Sylviane LEONI (dir.), *op. cit.*, p. 151-159.
- 14 *Voyage d'Italie de Monsieur Misson, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, Cinquième édition, Tome premier, Utrecht, chez Guillaume van de Water et Jaques van Poolsum, 1722, p. 3.
- 15 C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 1, p. 557.
- 16 *Ibid.*, p. 507.

17 *Ibid.*, vol. 2, p. 1180.

18 GRIMAREST Jean-Léonor Le Gallois (de), *Considérations sur le style épistolaire et le cérémonial dans le commerce de Lettres*, Chapitre II, « Du style épistolaire », Nancy, chez Antoine, Imprimeur-Libraire, 1755, p. 17.

19 C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 2, p. 633.

20 Nous songeons notamment à la lettre datée du 29 novembre 1679 dans laquelle Madame de Sévigné évoque le mariage de Madame de Louvois.

21 *Ibid.*, vol. 1, p. 506-507.

22 *Ibid.*, vol. 2, p. 940.

23 *Ibid.*, vol. 1, p. 474.

24 *Ibid.*, vol. 1, p. 261.

25 Voir introduction in C. DE BROSSES, *op. cit.*, p. 22-42.

26 *Ibid.*, p.46-57.

27 CAGIANO Letizia, « Les éditions des *Lettres familières* : analyse et perspectives », in Sylviane LEONI (dir.), *Charles de Brosses et le voyage lettré au XVIII^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2004, p. 15-34.

28 C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 1, p. 83-84.

29 *Ibid.*, p. 123-124.

30 *Ibid.*, p. 199.

31 *Ibid.*, p. 124.

32 *Ibid.*, p. 331.

33 *Ibid.*, p. 220.

34 *Ibid.*, p. 503.

35 *Ibid.*, p. 247.

36 *Ibid.*, p. 188.

37 *Ibid.*, p. 509.

38 *Ibid.*, p. 269.

39 *Ibid.*, p. 273.

40 Letizia Corci précise qu'il s'agit d'une expression proverbiale qui signifie « se moquer de l'ordre établi », in C. DE BROSSES, *op. cit.*, vol. 1, p. 367.

41 GREIMAS Algirdas Julien, *La Lettre : approches sémiotiques*, Actes du VI^e colloque interdisciplinaire en collaboration avec l'Association de Sémiotique, Suisse, Éditions Universitaires de Fribourg, 1988, p. 5.

RÉSUMÉS

Français

Marianne Charrier-Vozel parle des lettres de relation, à travers l'exemple des Lettres familières écrites d'Italie du Président de Brosses (1739-1740). Elle rappelle la vogue de ce genre littéraire et le caractère quasi obligatoire du voyage dans la péninsule pour tout jeune aristocrate. De Brosses a déjà lu des manuels de lettres de relation quand il s'y rend à son tour, pour vérifier certains points d'archéologie et d'histoire : il prépare en effet une édition de Salluste. Sa correspondance témoigne d'une prise de distance critique vis-à-vis des lieux communs des lettres de ce type. On s'attend à ce que l'auteur y insiste sur les difficultés du voyage, ses dangers, et qu'il multiplie les traits pittoresques, fasse des remarques piquantes sur tout ce qui a trait à la nourriture locale et au costume féminin. De Brosses s'y conforme tout en s'en moquant (par le biais de la prétérition) et cherche à donner à son courrier un côté moins guindé, en prenant pour modèle la Marquise. Il s'agit donc de lettres très travaillées, feignant la spontanéité : le Président sait bien qu'elles feront l'objet de lectures publiques.

English

Marianne Charrier-Vozel talks about letters of relation, using the example of the Letters of Familiarity written from Italy by President de Brosses (1739-1740). She recalls the vogue of this literary genre and the almost obligatory nature of the journey to the peninsula for any young aristocrat. De Brosses had already read textbooks of relation letters when he went there in his turn to check out certain points of archaeology and history: he was in fact preparing an edition of Sallust. His correspondence bears witness to a critical distance from the commonplaces of letters of this type. The author is expected to stress the difficulties of the journey, its dangers, and to multiply the picturesque features, making spicy remarks on everything to do with local food and women's costume. De Brosses complies with this, while making fun of it (through preterition) and tries to give his mail a less stilted side, taking the Marquise as a model. The letters are therefore very elaborate, feigning spontaneity: the President knows that they will be the subject of public readings.

INDEX

Keywords

letter of relation, president de Brosses, Italian familiar letters, epistolary literature, correspondence

AUTEUR

Marianne Charrier-Vozel

(MCF Langue et Littérature françaises du xviii^e siècle) – CECJI (EA 7289),
Université de Rennes 1

IDREF : <https://www.idref.fr/241097223>

« Un voyage au fond de ma mémoire »

La correspondance littéraire d'André Salmon à
Jacques Doucet (1916-1917)

Maria Dario

DOI : 10.35562/celec.538

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Le poète et le mécène

La correspondance comme laboratoire littéraire

TEXTE

- 1 Lieu incertain de l'indétermination générique, objet polymorphe¹ et équivoque², en tension entre postures scripturales différentes, la lettre représente un véritable espace oxymorique de l'écriture qui « pose de façon exemplaire la question des frontières du littéraire³ ».
- 2 Si, grâce à sa plasticité consubstantielle, le dispositif épistolaire a pu devenir un véritable laboratoire littéraire transhistorique (on pourrait citer, entre autres, les cas de Diderot, Vigny, George Sand et Flaubert), on comprend que la modernité, qui érige l'hybridation en paradigme de sa *praxis*⁴, ait deviné son potentiel expressif⁵.
- 3 Dans ce contexte la correspondance d'André Salmon à Jacques Doucet (1916-1917) – dont on fête cette année le centenaire – représente un cas éclairant, et tout d'abord par son statut ambigu. Le corpus, comportant quinze lettres, écrites entre le 15 novembre 1916 et le 16 octobre 1917, est le résultat d'un véritable contrat épistolaire qui engage pendant un an le poète André Salmon à rédiger pour son correspondant, le couturier et collectionneur Jacques Doucet, un rapport mensuel rétribué sur l'état de l'art et celui de la littérature contemporaine.

- 4 C'est une forme de mécénat que Doucet utilise, pendant et après la guerre, avec d'autres poètes tels que Cendrars, Max Jacob, Reverdy, et ensuite avec les surréalistes⁶, et qui se conçoit dans le contexte d'une véritable stratégie visant la constitution des fonds d'une bibliothèque idéale de la modernité, la future Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, qui sera léguée, à la mort de son fondateur en 1929, à l'Université de Paris⁷.
- 5 À la différence des autres correspondances commanditées à la même époque par Doucet, qui ont déjà été publiées, à l'exception de celle de Reverdy⁸, le corpus épistolaire de Salmon reste dans son ensemble encore inédit⁹, et même les études consacrées au mécène et à l'histoire de la bibliothèque ne s'y sont intéressées que partiellement. Les raisons sont à rechercher probablement, d'une part, dans un processus de marginalisation de l'écrivain après la deuxième guerre mondiale¹⁰; de l'autre dans le caractère inclassable de ces missives, à la croisée des genres et des formes. Notre *étude s'efforcera d'éclairer* les spécificités de l'épistolaire salmonien afin de lui restituer la place qui lui revient dans l'œuvre du poète et dans le projet du mécène.

Le poète et le mécène

- 6 En 1916, au moment où il entreprend sa relation épistolaire, André Salmon est un personnage en vue de la vie littéraire et artistique parisienne. Poète, romancier, critique d'art et journaliste, intime d'Apollinaire, de Max Jacob et de Picasso, il évolue, depuis ses débuts aux soirées de *La Plume* en 1903, dans tous les cercles où s'élaborent les nouvelles directions de la recherche poétique. Auteur, entre 1905 et 1910, de trois volumes de vers¹¹, il est le frère d'armes d'Apollinaire pour son effort de renouvellement du lyrisme hérité de la tradition symboliste et il est considéré comme le grand poète de la bande qui se réunit au Bateau-Lavoir, dans l'atelier de Picasso, et qui comprend aussi Max Jacob et Apollinaire. Cette période féconde coïncide avec la saison d'extraordinaire effervescence créatrice qui préside à l'invention du cubisme et à la création des *Demoiselles d'Avignon*, qu'il baptise. Devenu journaliste à *l'Intransigeant* en 1908, il lance « la critique des poètes » pour soutenir au jour le jour les efforts des peintres modernes, auxquels il

consacrera en 1912 l'essai *La Jeune Peinture française*¹², comprenant une « Histoire anecdotique du cubisme » qui représente le premier témoignage, à chaud, sur la naissance du mouvement artistique. En 1913, la publication du recueil de nouvelles *Les Tendres Canailles* inaugure la mode du pittoresque des bas-fonds parisiens qui connaîtra le succès, l'année suivante, avec *Jésus-la-Caille* de Carco. Absorbé par ses multiples activités de prosateur et de journaliste, à la veille de la guerre Salmon se retrouve pourtant isolé, à l'écart du paroxysme expérimental qui catalyse les orientations de la recherche poétique, chez Apollinaire et Cendrars entre autres. Engagé dans les chasseurs à pied¹³, il est démobilisé en 1916 ; il devient alors rédacteur en chef à l'*Éveil* et renoue avec la vie culturelle parisienne. Durant l'été 1916, il organise au Palais d'Antin, sous le patronage de Paul Poiret, la première manifestation artistique importante depuis le début de la guerre, *L'Art moderne en France*¹⁴. Cette exposition, où Picasso présente pour la première fois au public *Les Demoiselles d'Avignon*, entendait manifester l'unité entre les artistes, français et étrangers, de l'École de Paris (De Chirico, Derain, Férat, Modigliani, Matisse), et la vitalité de l'art moderne qui survivait aux destructions opérées par la guerre. C'est l'occasion pour son organisateur de se relancer dans un circuit littéraire en plein renouvellement¹⁵ où, grâce à la mobilité favorisée par la guerre, de nouveaux prétendants (Reverdy, Albert-Birot, Dermée, auxquels il faudra ajouter bientôt les surréalistes) aspirent à concurrencer la génération précédente, celle de Max Jacob, de Salmon, des grands blessés qui reviennent du front, Apollinaire et Cendrars. On peut supposer que l'exposition au Palais d'Antin ait représenté une occasion pour rencontrer le mécène qui, à quelques années de distance, en 1924, sous l'impulsion d'André Breton¹⁶, deviendra le premier acquéreur des *Demoiselles d'Avignon*.

- 7 Grand couturier du monde parisien, Jacques Doucet était un collectionneur toujours avide de découvertes et de nouveautés. Après avoir dispersé sa première collection d'objets du XVIII^e siècle et créé la bibliothèque d'Art et d'Archéologie qu'il offrira, en 1917, à l'Université de Paris, il est encouragé par son conseiller littéraire, André Suarès, à se tourner vers un nouveau projet, la création de la bibliothèque idéale de la modernité.

- 8 L'idée de recueillir des témoignages vivants sur la littérature contemporaine sous forme épistolaire, considérée comme plus libre et personnelle par rapport à l'essai, est lancée en 1913, quand Doucet commence à rétribuer régulièrement Suarès pour la rédaction d'un rapport épistolaire mensuel. L'expérience dut satisfaire son initiateur puisqu'il l'étendit à d'autres écrivains pendant la guerre mais en prenant soin de fixer une limite annuelle à la collaboration de ses protégés : une formule qui lui permettait d'élargir ses initiatives à un plus grand nombre d'artistes, tout en préservant sa liberté d'action.
- 9 Une fois passée la première période d'état d'urgence, à l'origine d'une suspension presque complète de toute activité intellectuelle, la guerre s'était désormais installée dans la précarité du quotidien et Doucet estima que l'art et la culture se devaient de réaffirmer leurs prérogatives. Le 15 juin 1916, André Suarès lui soumet un projet détaillé de bibliothèque conçue comme une cathédrale¹⁷. L'intention qui préside à la création de la bibliothèque était celle de refléter l'unité d'une époque en témoignant de la façon la plus ample de ses possibilités littéraires, des œuvres éternelles jusqu'aux œuvres oubliées¹⁸. Grâce au libraire Camille Bloch¹⁹, Doucet entre en contact avec l'avant-garde poétique et en octobre 1916 lance une véritable offensive visant à s'assurer la collaboration, sous forme de contrats épistolaires, des poètes qui, avec Apollinaire, correspondent aux positions les plus représentatives de l'époque. Dans une progression spectaculaire, spéculaire à sa frénésie de découverte, il accumule les correspondants, en commençant par Reverdy²⁰, en octobre 1916, auquel s'ajoutent, le mois suivant, Salmon et Cendrars et, en janvier 1917, Max Jacob.
- 10 L'intention documentaire est au cœur du projet épistolaire de Doucet qui attend de ces écrivains « une mise à jour des intérêts de l'actualité littéraire²¹ » pour nourrir sa bibliothèque où les correspondances, rédigées sur beau papier, auraient occupé une place d'honneur, à côté des œuvres, imprimées et manuscrites, et d'autres documents de travail. Dans le respect du pacte documentaire à l'origine du contrat épistolaire²², chaque correspondance se modèle librement sur les inclinations propres du rédacteur ; ainsi revêt-elle la forme de la réflexion théorique pour Reverdy, de la transfiguration mémorielle pour Salmon, du travestissement autobiographique pour Max Jacob, la seule exception étant

constituée par Cendrars, remplaçant, à sa demande, la tâche épistolaire par la rédaction d'un roman qui deviendra l'*Eubage*. En considérant ces épistoliers si différents dans leurs personnalités et leurs approches, il est inévitable de s'interroger sur la réaction du mécène à la lecture des relations qui lui étaient soumises.

- 11 En effet, ces textes à circulation semi-privée (on sait que parfois Doucet lisait à ses intimes quelques-unes de ces lettres), rédigés pour un destinataire investi dans le commerce épistolaire mais silencieux, ne s'éclairent pas seulement à travers la personnalité de l'auteur et sa position dans le champ littéraire, mais aussi en relation à l'autre pôle structurant de la correspondance : son commanditaire. Personnalité effacée, qui choisit de s'occulter derrière ses entreprises culturelles, Doucet demandait à ses correspondants d'effacer toutes traces de ses commerces épistolaires, en arrivant même à ordonner, à sa mort, la destruction de ses archives personnelles. À la différence d'autres mécènes de l'avant-garde, tels que Gertrude Stein, Serge Férat et Hélène d'Éttingen, les co-directeurs et pourvoyeurs des fonds des *Soirées de Paris* d'Apollinaire, qui sont des artistes, Jacques Doucet est un grand bourgeois, étranger à un monde d'initiés dont il ne maîtrise pas les règles. Aussi craint-il les abus et les tricheries des artistes pauvres qui, de leur côté, malgré les déclarations d'affection qu'ils lui adressent²³, ne se sentent pas réellement compris et craignent de faire commerce du sacré. Cette position en tension entre les raisons de l'art et celles de l'argent est à l'origine des ambiguïtés et des malentendus dans les rapports qu'il entretient avec ses protégés qui se solderont, pour la plupart, par des ruptures, depuis son plus ancien collaborateur André Suarès jusqu'aux surréalistes. En témoigne le portrait caustique du mécène consigné dans la grande œuvre mémorielle de Salmon, *Souvenirs sans fin*, le décrivant comme un « ami des lettres autant que des arts, pensionnant quelque peu, mais très peu, des écrivains acceptant de lui adresser une lettre mensuelle comparable à un fragment de mémoire²⁴ ».

La correspondance comme laboratoire littéraire

- 12 Les quelques lignes lapidaires par lesquelles, longtemps après, Salmon scelle ses relations avec Doucet traduisent, par les détours de la périphrase, les tensions de la correspondance, située à la confluence entre différents cadres expressifs (la lettre, le rapport, les mémoires), et en proposent en même temps le mode d'emploi. Dans un souci de simplification taxonomique, la définition de « mémoires par lettre », formulée par François Chapon²⁵, pourrait d'abord délimiter efficacement les contours de cette expérience. La lettre documentaire, à périodicité mensuelle, qui est l'aspect contractuel impliqué dans le pacte avec Doucet, s'investit ici d'une perspective mémorielle, pour aboutir à une véritable mise en abyme générique, incluant des sous-modalités narratives telles que la chronique, l'anecdote, le portrait, le tableau, la scène.
- 13 Ainsi l'hybridation, qui est une forme spécifique de l'imaginaire et de la pratique littéraire de Salmon²⁶, d'Apollinaire et de leur génération littéraire, définit-elle la posture de cette correspondance. Par sa souplesse et sa flexibilité, le dispositif épistolaire qui, comme le suggère Jacques Derrida, « n'est pas un genre, mais tous les genres, la littérature même²⁷ » se révèle particulièrement adapté au récit mémoriel de Salmon, revêtant les formes fragmentées, changeantes et digressives du souvenir. La périodicité mensuelle favorise l'éclatement de la continuité mémorielle chez le scripteur, en lui substituant l'écriture morcelée du souvenir, qui s'organise à son tour en noyaux thématiques et fictionnels privilégiés et récurrents. Jean-Louis Jeannelle a relevé la transition de l'écriture suivie des mémoires à la pratique discontinue du souvenir dans les ouvrages célébrant la fin de la Belle Époque où « les mémorialistes se détournent de l'Histoire pour raconter des souvenirs. Ils se font portraitistes, chroniqueurs pour célébrer un monde évanoui ou en passe de disparaître²⁸ ». Or, la tendance à la fragmentation du souvenir que Jeannelle associe au récit de cette postérité frivole, loin de se confiner exclusivement à ce milieu, se retrouve également dans l'évocation d'un autre monde tout aussi proche de la disparition, celui de l'âge héroïque de l'art moderne qui deviendra un véritable topos de

l'écriture mémorielle, chez Salmon²⁹ et chez un grand nombre d'écrivains et d'artistes de sa génération, comme Carco, Dorgelès et Vlamincx.

- 14 Une telle concordance dans l'expression d'univers symboliquement aussi distants pourrait se justifier, à notre avis, par le recours à un modèle commun, celui du journal, qui informe les pratiques d'écriture et de lecture contemporaines³⁰. Guillaume Pinson a montré ce que le récit de la Belle Époque doit à la poétique du journalisme sous la forme des microfictions, des rumeurs et des anecdotes, une attitude qui concerne aussi les articulations rétrospectives des souvenirs³¹. Ainsi n'est-il pas exagéré d'avancer que, comme l'atteste déjà un article de Salmon publié à la veille de la guerre³², l'écriture journalistique, intégrée au genre épistolaire et à l'intention documentaire, devient même dans le cas de la correspondance avec Doucet une pratique associée au récit fragmenté du souvenir.
- 15 Sollicité par son interlocuteur de « préciser certaines attitudes littéraires de notre temps » – c'est la formule conventionnelle qui marque le début de la correspondance – Salmon entreprend :

[...] un voyage au fond de [s]a mémoire ; le mouvement contemporain eut trop souvent une valeur collective pour qu'il soit possible de le juger en négligeant ses origines. [...] Donc – c'était alors au long des années 1902-1903 – nous regardâmes en nous et autour de nous³³.

- 16 Dès lors, la relation épistolaire s'inscrit dans la posture rétrospective d'une vie considérée dans sa « condition historique et dans sa dimension publique où un individu témoigne de son parcours, à la fois acteur et témoin, porteur d'une histoire qui donne sens au passé³⁴ » à travers une écriture célébrant l'épopée d'une génération littéraire et artistique. Dans un jeu de miroirs analogue à celui de son destinataire, Salmon, qui, en bon héritier de Rimbaud, refuse tout subjectivisme littéraire³⁵, se cache derrière la perspective collective mise en valeur dans l'énonciation plurielle dominant la correspondance, où son parcours se confond avec celui des autres « jeunes écrivains de 1900³⁶ ». En « cet atroce crépuscule de 1916, brume et sang, boue et fumée³⁷ », les années de la jeunesse, « nos années les plus saintes, nos années d'absolu sacrifice, de rayonnante pauvreté³⁸ », deviennent une saison lumineuse à

préserver de l'oubli. Il se fait alors le « très fidèle chroniqueur³⁹ », l'historiographe et l'apologète d'un groupe de poètes et de leur « alliance mystique avec ces peintres dont la destinée se maria si harmonieusement à la nôtre⁴⁰ », Picasso en tête. Par un geste spéculaire à celui présidant la fondation de la bibliothèque de son mécène, la rédaction de l'épistolaire salmonien correspond à la création d'un « petit musée⁴¹ » où, pour reprendre à son profit une expression de Jeannelle, le scripteur fait de « l'écrin de sa mémoire personnelle un véritable conservatoire littéraire⁴² ».

- 17 L'attitude de repli adoptée par le poète n'est pas insolite face à l'indicible de la guerre et à un présent devenu insupportable à cause de la propagande et de l'abus de la rhétorique nationaliste⁴³. Ainsi son entreprise de reconstruction mémorielle est-elle assimilée à une véritable « œuvre de guerre [...] qui doit aider à sauver du chaos les oubliés⁴⁴ », en s'opposant aux destructions qui ravagent la France, ses cathédrales et ses archives. Salmon y réalise une véritable opération de mythisation de sa génération littéraire qui, située entre les maîtres du symbolisme, Verlaine, Mallarmé, Moréas, et celle en train d'émerger pendant la guerre, risquait d'être oubliée au profit de grandes figures telles qu'Apollinaire. Or, Salmon nous le dit explicitement, la réussite extraordinaire de l'auteur d'*Alcools* se comprend et s'explique sur le fond du travail collectif accompli par le « mouvement contemporain ».
- 18 L'élision du présent en est le corollaire. Alors que l'année 1917 est considérée comme une charnière dans l'histoire de l'avant-garde⁴⁵, avec la représentation des *Mamelles de Tirésias* d'Apollinaire, l'activité de la revue *Sic* d'Albert-Birot, la fondation de *Nord-Sud* de Reverdy, financée par Jacques Doucet, et la querelle qui s'installe entre ses protégés, Reverdy lui-même et Max Jacob, au sujet du poème en prose, rien de tout cela ne perce dans la correspondance de Salmon, qui se trouvait pourtant au cœur de ce monde littéraire. Dans ce contexte, les rares allusions au présent⁴⁶, peuvent être considérées comme une sorte de rappel à l'ordre de la part du mécène⁴⁷.
- 19 De ce parti pris, rétrospectif et collectif, découle un autre aspect spécifique de la correspondance, l'optique de la marginalité, à travers laquelle Salmon opère implicitement un processus de reformulation des valeurs et des hiérarchies littéraires qui s'étaient imposées à la

veille de la guerre. Parallèlement à l'évocation de ses intimes, Picasso⁴⁸, Max Jacob⁴⁹, Apollinaire – ce dernier étant convoqué plutôt sur le mode de l'allusion évasive –, Salmon se propose surtout comme le chroniqueur des oubliés de la modernité. On pourrait citer le penseur Mécislas Golberg, Nicolas Deniker, collaborateur du *Festin*, et le poète Olivier Calemard de la Fayette. Cependant, même dans ce contexte de valorisation de la marginalité, il ne privilégie pas tant les réalisations mais la perspective anecdotique, les digressions et le détail hypertrophique⁵⁰, modulés sous forme de scènes, de tableaux et de portraits qui transforment ces lettres en souvenirs fictionnalisés. En témoignent les appels renouvelés à l'indulgence qu'il adresse à son correspondant : « Vous me direz : “voilà bien des commérages”. Mon excuse c'est que les commérages tiennent une place honorable dans notre littérature⁵¹ » ; et encore : « je ne rapporte pas cela pour le plaisir de raconter des histoires, mais parce qu'il me semble que ces détails situent un caractère⁵² ». Par cette attitude il se fait le héraut d'une littérature pure⁵³, telle qu'elle se pratiquait au *Festin d'Ésope*, et qui se situe aux antipodes autant du sérieux de la NRF que du dogmatisme surréaliste qui s'imposera dans l'après-guerre.

- 20 Cette approche, anecdotique et digressive, définit également l'entreprise mémorielle publique de Salmon, défiant ouvertement l'horizon d'attente du public. Alors que le lecteur y cherche des aspects révélateurs de la révolution esthétique à laquelle il assista, sur l'invention du cubisme, sur Picasso et la naissance des *Demoiselles d'Avignon*, « il nous laisse en permanence sur notre faim en nous disant tout, sauf ce que nous aurions besoin de savoir », pour reprendre le commentaire excédé de John Richardson, le biographe de Picasso⁵⁴. Il n'est pas improbable que par cette attitude Salmon essayât aussi de se soustraire au risque de passer à la postérité comme « l'ami de », fût-ce au prix de déplaire aux lecteurs et même, dans le cas de la correspondance, de son commanditaire⁵⁵.
- 21 La présence *in absentia* de l'autre est en effet un aspect structurant de la relation épistolaire, qui se construit simultanément en tant qu'espace ouvert et fermé ; un espace de liberté fictionnelle, où sont convoqués un destinataire fantasmé et un moi imaginaire, mis en scène à destination de l'autre⁵⁶, et un espace de contrainte, associé

aux termes contractuels (la périodicité et le caractère documentaire des missives) et même aux risques, intrinsèques, de la discursivité autoréférentielle⁵⁷. Ainsi, pour éviter les pièges du soliloque narcissique, Salmon recourt à toutes les stratégies textuelles sollicitant, à différents degrés, l'inclusion et l'adhésion du destinataire à un récit mémoriel personnalisé⁵⁸, au point de déclarer, adulation ou sincérité, qu'il n'aurait pas écrit ces lettres pour un autre⁵⁹. Placé dans la posture inconfortable de Schéhérazade, il se doit de renouveler sans cesse l'intérêt du collectionneur. Aussi pour plaire, adopte-t-il le ton divagant de la causerie, où le flux apparemment anarchique des souvenirs, s'organisant autour des noyaux structurants de l'imaginaire salmonien (les débuts aux soirées de *La Plume*, la fondation du *Festin* et de *Vers et Prose*), dicte le rythme sinueux d'une mythobiographie personnelle et collective qui élit la surprise en tant que stratégie de narration privilégiée, à travers des procédés tels que le suspense⁶⁰, la réticence⁶¹, l'anticipation⁶², l'ellipse et l'allusion.

- 22 En même temps, la tension entre les déclarations d'amitié vis-à-vis du mécène et la prise de distance réelle, suggérée par le ton didactique de celui qui est conscient de s'adresser à un profane⁶³, finit par rendre le texte ambigu et peut-être même suspect aux yeux du destinataire. Cette attitude pourrait contribuer à expliquer la brusque interruption de la correspondance qui ne se poursuit pas au-delà de l'échéance contractuelle d'un an, comme s'y attendait probablement le rédacteur, annonçant dans la lettre du 17 octobre 1917, la dernière, la suite d'une chronique sur l'Abbaye qui restera finalement inachevée.
- 23 Il est probable que la perspective marginale, anecdotique et rétrospective adoptée par Salmon⁶⁴ n'ait pas satisfait Doucet, qui attendait de ses « rabatteurs » des découvertes et « des trouvailles au seuil de l'avenir⁶⁵ ». Peut-être les divagations incessantes de l'auteur avaient-elles encouragé le mécène à chercher ailleurs d'autres interlocuteurs. Mais pouvait-il en être autrement pour l'auteur de *Souvenirs* qui se voudront *sans fin* ?
- 24 Malgré sa brusque conclusion, la correspondance joue un rôle matriciel dans l'entreprise mémorielle de Salmon. Rédigés pendant la période la plus sombre de la guerre, ces mémoires par lettres

représentent l'occasion d'un premier bilan des années héroïques de la jeunesse, destinées à être célébrées tout au long de son activité successive. En même temps, à travers le discours épistolaire, Salmon met au point un style personnel de narration rétrospective qui façonne son œuvre publique. La relation épistolaire opère une cristallisation du souvenir qui, dans l'hybridation et la contamination propre à la poétique salmonienne⁶⁶, est à l'origine de la circulation des thèmes et des motifs avec l'œuvre imprimée. Pour se limiter à un exemple, la commémoration des premières années de son activité poétique, évoquée dans la dernière lettre⁶⁷ – et déjà utilisée dans une lettre à Max Jacob de 1915⁶⁸ –, sera développée dans *Peindre*, un des grands ouvrages poétiques de l'après-guerre, et deviendra un véritable leitmotiv de l'œuvre salmonienne :

Ô notre jeunesse

Gageures tenues

Et paris gagnés

Nos heures perdues

Ô jeunes années !

[...]

Ô mondes élargis de nos sages ivresses

Ô patries tirées du néant

Ô rue des Abbesses

Ô rue Ravignan !

25 La perception des années héroïques de la jeunesse, élaborée au cours de la correspondance avec Doucet, se révèle somme toute inchangée jusqu'aux *Souvenirs sans fin*⁶⁹.

- 26 En dépit d'une concordance de ton on relèvera pourtant quelques différences significatives entre le corpus épistolaire et l'œuvre publique. Tout d'abord sur le plan énonciatif avec la transition du pluriel du premier au singulier de la dernière qui correspond à un changement de la fonction et du statut assignés au récit mémoriel. Si, dans la correspondance, il s'agissait de préserver de l'oubli « une si ardente vie collective » les *Souvenirs*, situés dans la phase finale de sa carrière, s'assignent la fonction de témoigner du récit d'une vie en précisant la place de l'auteur dans l'histoire littéraire. Ayant survécu à son époque, Salmon est appelé à justifier sa destinée littéraire⁷⁰.
- 27 Le statut semi-privé de la correspondance explique les autres différences avec le corpus mémorial imprimé, et plus particulièrement la liberté de jugement que l'auteur ne se permettra pas dans son œuvre publique. Telle attitude nous permet de reconstruire le point de vue de l'écrivain sans l'autocensure typique des mémoires plus tardifs, où Salmon préfère le silence à la critique, « dans ce soin à ne chagriner personne⁷¹ ». On pensera au jugement méprisant porté sur Paul Fort, « champêtre et libertin, Orphée au bal musette, Rodolphe à Montfermeil, Cyrano de Bergerac chez Paul de Cok (sic) » de la lettre du 18 janvier 1917, différant sensiblement du portrait élogieux du fondateur de *Vers et Prose* qu'il propose dans ses mémoires⁷². Sur le plan documentaire, ces lettres représentent également un témoignage important pour la reconstruction d'une période culturelle extraordinairement intense. Salmon y fait revivre l'atmosphère des premières années du siècle en nous promenant dans les hauts lieux de la vie littéraire et artistique, à travers l'évocation des cafés, des revues ou des ateliers de Montmartre.
- 28 Le « voyage » dans la correspondance salmonienne nous a permis d'explorer un aspect méconnu des relations que la modernité a établies avec la forme épistolaire, matrice et laboratoire de la littérature. En s'appropriant une partie de l'hybridité consubstantielle au genre, Salmon a pu élaborer une forme nouvelle d'écriture du souvenir ; l'intention documentaire y intègre la narration de l'intime, propre à la rétrospection mémorielle, dans un mélange autofictionnel où l'auteur, caché derrière la perspective collective, met en scène sa propre expérience. Situés au cœur de la modernité qu'ils commémorent, ces souvenirs par lettres, ainsi qu'il nous semble pertinent de les définir, sont donc bien partie intégrante de

l'entreprise destinée à perpétuer un mythe fondateur : la bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

NOTES

- 1 KAUFMANN Vincent, « Relations épistolaires. De Flaubert à Artaud », *Poétique*, 1986, n° 68, p. 388.
- 2 Du même, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.
- 3 BERNIER Marc-André et DESJARDINS Lucie, « Épistolaire », *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002.
- 4 Voir MESCHONNIC Henri, *Modernité Modernité*, Paris, Gallimard, 1994.
- 5 On pourra citer le cas des lettres-poèmes d'Apollinaire à Lou.
- 6 Voir CHAPON François, *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, Paris, Lattès, 1984 et, du même, *Jacques Doucet ou l'art du mécénat*, Paris, Perrin, 1996. Dans ce contexte, on signalera la récente édition des *Lettres à Jacques Doucet 1920-1926* d'André Breton, éditées par Étienne-Alain HUBERT, Gallimard, 2016.
- 7 Voir COLLOT Michel, PEYRE Yves, VASSEVIÈRE Maryse, *La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet : archives de la modernité*, Éditions des Cendres, Paris, 2007.
- 8 Inédite par la volonté de l'auteur ; sur le réseau épistolaire de Doucet, voir aussi GRAHAM É., *Les Écrivains de Jacques Doucet*, Éditions des Cendres, 2011. Les lettres de Max Jacob à Doucet sont publiées dans la *Correspondance*, réunie par François GARNIER, Paris, Éditions de Paris, 1953-1955 ; pour Cendrars voir *L'Eubage, aux antipodes de l'unité*, édition critique par Jean-Carlo FLÜCKIGER, Paris, Champion, 1998, p. 95-218.
- 9 À l'exception de quelques fragments publiés par CHAPON F., *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, édition citée, et *Jacques Doucet ou l'art du mécénat*, éd. cit., par SECKEL Hélène, *Max Jacob et Picasso*, Paris, Éditions des Musées nationaux, 1994, et par GOJARD Jacqueline, « Mécislas Golberg et André Salmon : du symbolisme expirant à l'École de de la Rue Ravignan », in *Mécislas Golber, passant de la pensée (1869-1907). Une anthropologie politique et poétique au début du siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1994, p. 335 et 341.
- 10 Pour cet aspect, voir DARIO M., *André Salmon. Alle origini della modernità poetica*, Venise, Istituto Veneto di Scienze Lettere e Arti, 2001 et

« Gageures tenues et paris gagnés ? Jeux et enjeux de la poésie d'André Salmon dans l'avant-guerre », in *André Salmon poète de l'Art vivant*, Toulon, Université du Sud Toulon-Var, 2009, p. 129-151.

11 *Poèmes* (1905), *Les Féeries* (1907), *Le Calumet* (1910).

12 SALMON A., *La Jeune Peinture française*, Paris, Messein, 1912.

13 Il témoigne de cette expérience dans *Le Chass'bi*, notes de campagne en Artois et en Argonne en 1915, Paris, Perrin et Cie, 1916.

14 Le livre de Billy KLÜVER, *Un jour avec Picasso* (Paris, Hazan, 1994), publie le reportage photographique réalisé par Cocteau le jour du vernissage, le 16 août 1916.

15 Dans une lettre à Doucet du 4 janvier 1921 André Breton raconte que Jacques Vaché, en 1916, à Nantes, le présentait sous le nom d'André Salmon « à cause de la petite réputation dont ce poète jouissait », *Lettres à Jacques Doucet*, éd. cit., p. 76.

16 À l'époque, il était le conseiller littéraire et le bibliothécaire de Jacques Doucet.

17 Les bases en auraient été Stendhal, Baudelaire, *Les Mémoires d'outre-tombe*, Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Nerval, Verlaine, Mallarmé ; les piliers Gide, Claudel, Jammes et Suarès lui-même (auxquels Doucet fait ajouter Valéry qu'il apprécie), les petites chapelles : Laforgue, Villiers, Corbière, Huysmans, Gourmont, les symbolistes et les postsymbolistes ; voir SUARÈS André, *Le Condottiere et le Magicien*, Paris, Julliard, 1994 (en particulier les p. 106-108).

18 Voir CHAPON F., « La richesse du fond Doucet réside entre les sommets qu'il confronte, mais aussi dans cette multiplicité moins glorieuse dont furent dénombrés, quand il était encore possible, les témoignages. Sans cette récolte, ils seraient dispersés, perdus, insaisissables pour l'intuition d'une unité », *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, op. cit., p. 220.

19 Du même, *Jacques Doucet ou l'art du mécénat*, éd. cit., p. 223.

20 J. Doucet entre en contact avec Reverdy en octobre 1916 ; il soutient sa revue *Nord-Sud* et le rétribue pour l'envoi de correspondances régulières où il commente le mouvement artistique et littéraire contemporain.

21 SUARÈS A., *Le Condottiere et le Magicien*, éd. cit., p. 29.

22 On se référera à la réaction de Max Jacob : « mais c'est un cours de littérature que vous me demandez là ! », *Correspondance*, éd. cit., p. 131.

- 23 Voir la lettre de Salmon du 29 novembre 1916 : « Croyez, je vous prie, à ma grave joie de vous livrer ces secrets de l'esprit ».
- 24 SALMON A., *Souvenirs sans fin*, Paris, Gallimard, 2004, p. 954. C'est nous qui soulignons.
- 25 CHAPON F., *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, éd. cit., p. 231.
- 26 Voir la lettre du 27 janvier 1917 : « Eh bien, nous ne pouvions admettre le genre en art et pas plus la poésie de genre que la peinture de genre, non plus que le genre poétique, d'où notre mépris des élégiaques » ; voir aussi GOJARD J., « Bon usage et subversion du discours lyrique dans les premières œuvres d'André Salmon, de Max Jacob et de Guillaume Apollinaire », in *L'Éclatement des genres au xx^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 131-142.
- 27 *La Carte postale*, Paris, Flammarion, 1980, p. 54.
- 28 *Écrire ses Mémoires au xx^e siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008, p. 55.
- 29 Voir *L'Air de la Butte* (1945), *Montparnasse* (1950), *Souvenirs sans fin* (1955-1961 ; nouvelle édition, 2004).
- 30 Voir KALIFA Dominique, RÉGNIER Philippe, THÉRENTY Marie-Ève et alii, *La Civilisation du journal*, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2011.
- 31 *Fiction du monde*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 181.
- 32 « Préhistoire du Mont Parnasse », *Montparnasse*, juin 1914, p. 2.
- 33 Première lettre à Jacques Doucet, 15 novembre 1916.
- 34 JEANNELLE J.-L., *Écrire ses Mémoires au xx^e siècle. Déclin et renouveau*, éd. cit., p. 13.
- 35 C'est un aspect particulièrement évident dans son autobiographie parodique, *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau*, Paris, Société littéraire de France, 1919, où le travestissement ironique subvertit l'énonciation subjective.
- 36 Lettre du 15 novembre 1916.
- 37 Lettre du 31 décembre 1916.
- 38 *Ibid.*
- 39 Lettre du 18 janvier 1917.
- 40 Lettre du 29 novembre 1916.

- 41 Lettre du 18 janvier 1917.
- 42 JEANNELLE J.- L., *op. cit.*, p. 85.
- 43 « Or de la propagande aux débats de journalisme, les œuvres de guerres me sont parfois lourdes », lettre du 17 février 1917.
- 44 Lettre du 28 février 1917.
- 45 Voir READ Peter, *Apollinaire et Les Mamelles de Tirésias. La revanche d'Éros*, Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2000.
- 46 La publication de la *Malabée* d'André BILLY, évoquée dans la lettre du juillet 1917, et du *Cornet à dés* de MAX JACOB dans la lettre d'avril 1917.
- 47 À partir du juillet 1917, on observe un changement de ton et d'approche dans la correspondance qui se conforme davantage à l'intention documentaire exigée par le commanditaire.
- 48 Lettre du 31 décembre.
- 49 *Ibid.*
- 50 Ce n'est pas un hasard si Salmon est l'auteur d'une *Histoire anecdotique du cubisme*, insérée dans *La Jeune Peinture française* (1912).
- 51 Lettre du 31 mars 1917
- 52 Lettre du 27 janvier 1917.
- 53 « De la poésie nourrie d'elle seule qui absorbe tout, de la poésie en soi. Faut-il préciser que, déjà, nous élargissons le sens du mot bien au-delà de l'art étroit des vers », lettre du 15 novembre 1916.
- 54 *Vie de Picasso I*, (1881-1906), Paris, Chêne, 1992, p. 318.
- 55 Une attitude partagée par Max Jacob ; voir *Correspondance*, *op. cit.*, p. 98.
- 56 Voir FERREYROLLES Gérard, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, n° 71, janvier 2010, p. 14.
- 57 Voir BOUGNOUX Daniel, *Vices et vertus des cercles*, Paris, Éditions de la Découverte, 1989, p. 14.
- 58 « Ai-je une fois encore réussi à entraîner un moment au pays de ma jeunesse le plus charmant ami des lettres ? », lettre de septembre 1917.
- 59 « Combien je vous remercie de m'avoir exprimé votre goût de les [ces lettres] lire ! Je ne les écrirais point pour un autre », lettre du 31 décembre 1916.

60 « Ceci mérite une pause. J'ai un beau et bel [sic] voyage en Chine à vous conter. Ce sera donc pour demain », lettre du 28 mars 1917.

61 « Ici l'histoire se complique, mais seulement en apparence car tout va devenir très clair ». Pour attirer l'attention de son interlocuteur, Salmon utilise des techniques de narration propres au feuilleton comme le suspense.

62 « Mais, sans anticiper, je crois que l'apparition de la *Malabée* en librairie est le bon prétexte à l'une de ces lettres à bâtons rompus où j'aime à évoquer pour vous mes années de formation ».

63 « Que vient-il [Pujo] faire ici ? Patience, tout va s'éclairer », lettre du 7 août 1917.

64 « Je me suis attardé encore une fois à de minces détails », lettre du 16 octobre 1917.

65 CHAPON F., *op. cit.*, p. 87.

66 GOJARD J., « Bon usage et subversion du discours lyrique dans les premières œuvres d'André Salmon, de Max Jacob et de Guillaume Apollinaire », *loc. cit.*

67 « Ô jeunesse ! oh poésie », lettre du 17 octobre 1917.

68 « Ô jeunesse envolée ! Ô fumées odorantes encore ! », JACOB M. – SALMON A., *Correspondance*, Paris, Gallimard 2009, p. 41.

69 Surtout pour les passages fondamentaux, les débuts à *La Plume*, la rencontre avec Apollinaire, Picasso, Max Jacob, et avec les aînés.

70 « Tout seul, je suis le survivant des petites foules du *Soleil d'Or* et de la *Closerie des Lilas*, de la *Plume*, du *Festin d'Ésope* et de *Vers et Prose* », *Souvenirs sans fin*, éd. cit., p. 1129.

71 *Ibid.*, p. 1034.

72 *Ibid.*, en particulier les pages conclusives de l'œuvre, p. 1126-1129.

RÉSUMÉS

Français

Avec Maria Dario, on arrive aux temps modernes. Son article est consacré à quinze lettres (1916-1917) résultant d'un « contrat épistolaire » passé entre l'écrivain André Salmon et Jacques Doucet, son riche mécène. Alors que la guerre fait rage, ce dernier veut constituer une « bibliothèque idéale de la

modernité » en passant commande à des artistes de lettres faisant le point sur l'état de l'Art, à raison d'une par mois. Tous n'acceptèrent pas cette posture de « Schéhérazade ». Blaise Cendrars préféra livrer un roman. Quant aux « contrats » conclus, ils finirent presque tous par une rupture, comme dans le cas d'André Salmon, auquel la tension entre le monde de l'argent et celui de l'art finit par apparaître insupportable. Si ses lettres témoignent de désaccords croissants, on y trouve aussi une liberté de jugement qu'on chercherait en vain dans le reste de son œuvre, notamment vis-vis de Paul Fort, qu'il qualifie cruellement de « champêtre et libertin, Orphée au bal musette, Rodolphe à Montfermeil ».

English

With Maria Dario, we arrive at modern times. Her article is devoted to fifteen letters (1916-1917) resulting from an "epistolary contract" between the writer André Salmon and Jacques Doucet, her rich patron. While the war was raging, Doucet wanted to build up an "ideal library of modernity" by commissioning literary artists to take stock of the state of the art, at a rate of one per month. Not everyone accepted this "Scheherazade" posture. Blaise Cendrars preferred to deliver a novel. As for the "contracts" that were concluded, almost all of them ended in a rupture, as in the case of André Salmon, for whom the tension between the world of money and the world of art seemed unbearable. While his letters show growing disagreement, they also reveal a freedom of judgement that one would seek in vain in the rest of his work, particularly with regard to Paul Fort, whom he cruelly described as "country and libertine, Orpheus at the bal musette, Rodolphe at Montfermeil".

INDEX

Keywords

literary correspondence, Salmon (André), Doucet (Jacques), epistolary literature

AUTEUR

Maria Dario

(Chargée de cours et de recherches) – Università Ca' Foscari de Venise

IDREF : <https://www.idref.fr/067687660>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000115563074>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13775929>

Le dialogue solitaire des *Lettres à soi-même* de Paul-Jean Toulet

Antoine Piantoni

DOI : 10.35562/celec.543

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Janus épistolier

Un Marc-Aurèle Belle Époque ?

Le creuset des lettres

TEXTE

- 1 Dans une contribution à un colloque consacré au journal intime et à la correspondance, et tenu à Brest il y a une vingtaine d'années, André Guyaux s'interrogeait sur une forme littéraire insolite à propos d'un carnet ayant appartenu à Huysmans :

Il existe en fait une autre forme huysmansienne de l'« écriture intime » que celle de ce diarisme qui s'en tient à quelques phrases et à des instantanés nominaux. Elle est peut-être plus surprenante : c'est ce que j'appellerai la lettre à soi-même. Il est difficile d'imaginer si elle correspond à une pratique courante ou du moins renouvelée, dont peu d'exemples nous seraient parvenus¹.

- 2 Ce critique questionnait l'existence de ce genre hybride à juste titre et c'est chez un auteur d'une génération postérieure à celle de Huysmans qu'il faut aller chercher cet étrange artefact à la croisée du journal et de la lettre.
- 3 S'il n'a pas été jusqu'à s'essayer au roman épistolaire, Paul-Jean Toulet (1867-1920), écrivain qu'on associe un peu rapidement à la bohème parisienne et noctambule de la Belle Époque², eut toutefois le goût de la lettre comme le montrent les nombreuses inclusions de billets, poulets et autres missives dans ses romans et nouvelles³. En 1927,

sept ans après la mort de Toulet, les *Lettres à soi-même* paraissent à l'initiative d'Henri Martineau, directeur de la revue *Le Divan* et proche de l'auteur ; il ne s'agit pas d'un volume composé par Toulet, mais, selon les dires de l'éditeur, d'un recueil colligeant « toute une collection de cartes postales, et parmi elles, quelques lettres qu'au cours de quinze années il s'était adressées à lui-même⁴. » La soixantaine de pièces, datées de 1899 à 1910, que compte cet opuscule, sera reprise quelques années plus tard dans l'édition des journaux que Toulet tint durant son existence, encore une fois à l'instigation de Martineau⁵. Ce dernier expliquera ainsi cette décision :

J'ai cru en outre devoir y incorporer ces *Lettres à soi-même* qui, au moment où elles parurent pour la première fois, avaient mis dans une si vive lumière l'ironie et la tendresse de leur auteur. C'est que ces lettres et cartes postales, que Toulet affectionnait de s'adresser en quelques circonstances de sa vie pour en conserver mieux le souvenir, se rapportent pour la plus grande part à ses voyages, ou rappellent quelques instants de son existence, quelques souvenirs d'émotion lyrique⁶.

- 4 Bernard Delvaille, qui a œuvré à l'édition des œuvres quasi complètes de Toulet, a préféré reprendre les deux volumes plutôt que de considérer les *Lettres à soi-même* comme redondantes, en excipant de l'avis d'Hubert Juin qui y voyait une nette différence de texture : « La qualité de l'aveu est, ici, d'une autre veine. Cela sonne autrement à l'oreille, – et Toulet écrivant à Toulet, manifestement, s'écrit, écrit l'insaisissable soi, écarte – l'espace d'un délié d'écriture au revers d'une image – le (les) masque(s)⁷. »
- 5 Le statut éditorial des *Lettres à soi-même* jette d'emblée une forme de suspicion, d'autant plus que leur existence rend problématique la dimension intime de la lettre en tant que genre, aux confins de la littérature et de la communication. Le geste d'un auteur qui s'écrit insère également l'œuvre dans la catégorie du cas-limite, et il n'est donc pas étonnant de lire sous la plume de Gérard Ferreyrolles le constat suivant :

Mais, en dehors cette situation limite, on ne laisse pas de retrouver les configurations précédentes de double destination : simplement ici, le second destinataire, au-delà du destinataire nominal, n'est ni un groupe ni le public mais celui même qui écrit et qui fait de sa lettre un exercice d'introspection, un dialogue avec soi. Le destinataire officiel n'est plus alors qu'un prétexte. On est dans le domaine de la lettre confession, dont on a croisé un exemple avec les lettres de Rousseau à Malesherbes⁸.

- 6 On constate que l'on est confronté à un dispositif tel qu'il programme les lectures les plus contradictoires. Ainsi, Geneviève Haroche-Bouzinac lit dans ces lettres le contraire d'une « division du moi, mais plutôt [une] réconciliation, [une] approbation de soi⁹. » En revanche, Élisabeth Klein opte pour une vision plus en adéquation avec le questionnement sur l'identité qui parcourt les avant-gardes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle :

L'auteur est un être qui se cache, qui dissémine son moi tantôt singulier, tantôt pluriel, il offre un je morcelé, ses lettres devenant un espace réflexif et opaque, une scène théâtralisée où se constitue une succession d'images de soi, alors qu'une seule voix se fait entendre, le contexte dialogique du genre épistolaire se muant en un monologue inhabituel¹⁰.

- 7 Nous orienterons notre réflexion vers cette interrogation que l'on veut sommaire à dessein : dans quelle mesure ce livre posthume peut-il faire œuvre ? Au-delà de la singularité du recueil se pose la question du rapport au lecteur qui se trouve dans une position ambiguë : est-il le spectateur-voyeur qui surprend une situation intime ou bien le véritable destinataire de missives dont le contenu n'est peut-être pas tout à fait un aide-mémoire pour leur auteur ?

Janus épistolier

- 8 Si Henri Martineau prit bien soin de nuancer l'intérêt de Toulet qui n'aurait vu dans ses liasses que la perspective d'« un petit illustré, amusant plus tard », force est de constater que l'éditeur a construit un objet littéraire plus qu'anecdotique et dont le destin est sans doute d'éclairer la *persona* de l'auteur d'une lumière insolite. G. Haroche-

Bouzinac a parlé « du rêve épistolaire de Toulet, où l'autre coïncide avec le soi, rêve autarcique mais non narcissique¹¹. » Ce qui a peut-être commencé comme un jeu pour soi-même a bien été perçu comme tel par certains dès lors qu'il eut une visibilité éditoriale. Ainsi, un critique rendant compte du volume, sur lequel il ne s'étend guère, propose une variante ludique qui est la « *lettre circulaire*¹² », sorte de cadavre exquis épistolaire entre amis. De même, Eugène Marsan qui, sous le pseudonyme d'Orion, s'étonne faussement de ce délassément ludique : « Cette surprise d'être, et de pâtir, et de seulement se reconnaître pareil d'un jour à l'autre, cet étonnement d'exister, qui est sans doute le fondement de toute poésie comme de toute philosophie, Toulet lui avait donc donné cette délicieuse récréation, ce jeu, ce curieux hochet¹³ ? » L'aspect récréatif ne gomme cependant pas la dimension théâtrale dont le corollaire est le phénomène de double énonciation qui fait ici l'objet d'une perturbation.

- 9 Si la correspondance est vouée à être publiée comme le suggèrent Henri Martineau ou encore G. Haroche-Bouzinac, pour qui « Se jouer le jeu de la lettre à soi-même n'empêche pas que l'on songe à un autre public, un lecteur futur¹⁴ », le système épistolaire dans lequel destinataire et destinataire se confondent neutralise la situation dialogique. G. Ferreyrolles décrit ainsi le dispositif traditionnel de l'échange épistolaire :

L'absence de l'autre fait entrer le scripteur dans un espace fictionnel : l'autre auquel il écrit n'est plus l'autre réel mais celui qu'il imagine, et le moi qu'il met en scène à destination de l'autre est lui-même un moi imaginaire. La lettre tend par là à devenir purement spéculaire – en elle, je parle de moi à moi¹⁵.

- 10 C'est précisément et littéralement cette situation interlocutive « de moi à moi » que les *Lettres à soi-même* matérialisent. Cela ne va pas sans engendrer quelques distorsions donnant lieu à « une sorte de dédoublement schizophrénique¹⁶ », pour reprendre les termes d'É. Klein. On en prend la mesure lorsque Toulet évoque l'une des mésaventures qui jalonnèrent son périple indochinois, en 1902-1903, en compagnie de Curnonsky :

Mon cher Paul, obligés à la suite d'un accident de chemin de fer de nous rendre à Mogol Seraï en voiture, le soleil, au sortir de Bénarès, fut tout à coup si ardent, que ce pauvre Toulet fut pris pendant quelques minutes d'un transport au cerveau, au sortir de quoi il se trouva parfaitement sourd, mais sourd, vous dis-je, comme un Polonais¹⁷.

- 11 L'auteur prend la plume pour s'adresser au « cher Paul » et lui parler de « Toulet », ce qui ne génère pas moins de trois hypostases du même individu, à laquelle vient s'adjoindre le lecteur pour former un tétraèdre communicationnel très exceptionnel¹⁸. Toulet ne s'embarrasse pas non plus de considérations temporelles, comme lorsqu'il conclut l'une de ses missives en rappelant au Toulet destinataire un engagement mondain : « Au revoir, mon cher ami, et n'oubliez pas que vous allez chez Marcel Schwob dans deux heures¹⁹. » Se télescopent ici la ligne temporelle du scripteur, qui a probablement rendez-vous avec Schwob le jour où il prend la plume et celle du destinataire, qui prendra connaissance de ce rendez-vous en différé, naturellement trop tard pour espérer l'honorer. Par ce type de pratique, Toulet joue sur cette temporalité discontinue qui se traduit par une irréductible non-coïncidence, comme le formule G. Haroche-Bouzinac :

L'épistolier et son destinataire se meuvent à contre-courant l'un de l'autre : le scripteur tendu vers l'avenir doit se projeter vers le moment de la réception et imaginer quelles pourront être les dispositions du récepteur dans un avenir dont il ignore presque tout. Ses capacités devront essentiellement être celles de l'anticipation. Le destinataire en revanche doit tenir compte du fait que le message reçu ne peut être perçu comme actuel et appartient déjà au passé de l'échange : les réflexions contenues dans la lettre concernent des décisions déjà engagées, des événements souvent révolus²⁰.

- 12 Introduire ce genre d'irrégularité, c'est à dessein exhiber l'artificialité de la situation de communication, de l'échange qui ne peut se faire qu'à contretemps. Tout se passe comme si Toulet délimitait une aire qui, par la multiplicité des segments temporels qu'elle fait converger, acquiert en vertu de sa complexité une autonomie, une autarcie, comme le disait G. Haroche-Bouzinac, propre à

diffractionner la *persona* de l'auteur. Toulet prise d'ailleurs cette image optique qu'il emploie dans l'une de ses lettres :

Et moi aussi, mon cher ami – dans mon enfance – j'ai eu un prisme, chose luisante, symétrique, dure, qui donnait de la lumière. Mais qu'un rayon de soleil passât au travers, mon prisme jetait alors une couleur chatoyante et diverse, dont s'enivraient mes jeunes yeux. Ah ! qu'un rayon de bonheur, seulement, pénétrât votre cœur, et vous répandriez, autour de vous, un bien autre mirage²¹.

- 13 En attendant cette épiphanie lumineuse, Toulet joue avec les simulacres de l'identité et son propre *conatus* toulétien, faisant remarquer qu'« il n'y a que nous qui ne changions pas, de plus en plus semblables à nous-mêmes à mesure que le temps inexorable s'écoule en reflétant des ciels nouveaux et plus moroses²². » Si l'on ne met pas en doute l'unité de la psyché de Toulet, on ne peut que constater le morcèlement paradoxal que ce pronom *nous* entraîne. La projection fantasmatique du destinataire, nécessaire afin que la lettre puisse être rédigée, alimente cette contradiction dans les termes, qui pousse Toulet à interroger, non sans malice, la nature de cette correspondance autotélique : « Cher ami (et encore), pensez-vous que ce mode de correspondance puisse durer un long temps, que je vous écrirai toujours sans que jamais vous pensiez à répondre²³. » Toulet se livre même à une prophétie autoréalisatrice qui ne dit pas son nom, soulignant les contours d'une image posthume qui correspond peu ou prou à celle que le public s'est faite de l'auteur de *Mon Amie Nane* :

Vous trouverez cela singulier, mon cher Paul, ridicule peut-être, que moi-même je vous écrive. Mais j'ai envie de vous faire profiter un peu de ce délicieux papier à lettre que me donna Rouget à Hanoï, outre que cette correspondance, comme on dit, n'est pas destinée à la publicité... à moins que la postérité... Mais pensez-vous que la postérité s'occupera jamais de vous ou de moi ? Si on le croyait, ça vaudrait bien de prendre des attitudes. Comment aimeriez-vous qu'elle vous vît ? Moi, mordant et raffiné comme un outil de dentiste, cachant un grand fond de tendresse (8 mètres au moins, ce qui est plus qu'à Quantchéou) sous les algues de l'ironie, aimé des femmes, craint des hommes, et finissant dans un four d'ivoire une vie de passions mondaines et mystérieuses à étonner M. Marcel Prévost²⁴.

- 14 On ne peut parler *stricto sensu* de *captatio benevolentiae*, toutefois Toulet construit une posture qui est loin de passer subliminalement au lecteur. Ce dernier aussi est une sorte de Janus, à la fois spectateur voyeur surprenant le commerce intime de l'auteur enfermé dans sa polyphonie épistolaire et véritable destinataire par ricochet. Tout se passe finalement comme si Toulet avait conçu là un piège énonciatif, un cheval de Troie littéraire. Ne s'agissait-il cependant pour l'auteur que de façonner cette *persona* que l'on a évoquée plusieurs fois ? Nul besoin d'en passer par le journal ou les lettres à soi. Il y a peut-être une utilité thérapeutique, psychanalytique avant la lettre dans la démarche de Toulet.

Un Marc-Aurèle Belle Époque ?

- 15 Grand amateur de littérature antique, Toulet s'inscrit ici dans le sillage des textes protreptiques (soit un discours destiné à être lu mais qui reprend les artifices oratoires) comme les *Lettres à Lucilius* de Sénèque. Il s'agirait donc de laisser libre cours à une forme d'auto-maïeutique, dont la doublure est une sagesse dispensée sous forme de conseils ou de formulations gnomiques. G. Haroche-Bouzinac a relevé cette tendance à la « moralisation aphoristique », qui serait déterminée par le cadre restreint du billet :

L'exiguïté de la forme n'exclut pas la possibilité d'une réflexion morale favorisée par la prise de distance épistolaire. Cependant cette réflexion est seulement suggérée : la moralisation s'ébauche à peine, car la légèreté du billet n'autorise aucune forme de pesanteur²⁵.

- 16 De fait, on trouve de ces formulations lapidaires qui obéissent en tout point à la pratique gnomique : « Mais quoi ? s'exclame Toulet, Nous suivons notre pente : nous ne sommes que de l'eau²⁶. » Ou bien : « Les fous ne sont peut-être qu'à demi complices de leur folie²⁷. » Ces formules présentent une parenté avec celles que l'auteur a composées pour l'*Almanach des trois impostures* qui ne paraîtra pas avant 1922²⁸. Ces sentences sonnent autant comme le reliquat d'une expérience riche en déconvenues que comme les traces d'une réflexion proche des vanités picturales. Il s'agit pour Toulet de définir cette fois un espace minimaliste dans lequel il puisse transposer son goût pour les moralistes. Ses réflexions sur l'amitié révèlent une

noirceur qui excède celle qu'on attribue à un La Rochefoucauld²⁹ ou à un Chamfort :

Que pensez-vous des amis, mon cher ami ? Sans doute comme moi, qu'ils sont oublieux et perfides, ingrats de leurs propres bienfaits ; qu'ils ne sauraient nous pardonner ni la pauvreté ni l'intelligence, car ils ont peur de la tape, et ils ne veulent pas être devinés. Et d'ailleurs ils sont vaniteux et faibles, faciles à ramener avec un peu de douceur et d'énergie, pourvu surtout qu'on ne s'aigrisse pas à leur égard, ni ne leur laisse voir qu'on a souffert à cause d'eux. Car vous deviendriez comme un chien blessé au milieu d'autres chiens. Ils ont commencé par sympathie en léchant sa blessure ; le goût du sang leur vient : ils l'entretiennent³⁰.

- 17 À nouveau, le prisme de l'expérience personnelle réfractée dans l'espace neutre ou neutralisé de la lettre, la parole répercutée dans une chambre d'échos qui ne souffre pas la contradiction d'une fausse note extérieure, témoigne d'une fabrique active de la maxime :

Après une certaine lune de miel, les amis ne vous disent plus que le mal qu'on dit de vous, ceux qui vous menacent, et celui que « vous-même vous vous faites par votre caractère ». Ils sont comme ces gens d'observatoire qui n'annoncent jamais que des tempêtes³¹.

- 18 La citation enchâssée ne renvoie pas ici à un argument d'autorité mais signale l'origine probable du fragment, glané dans la conversation. La relation interlocutoire entre Toulet et lui-même est alors propice à mises en garde et recommandations. Ce peut être le cas sur un mode galant non dénué d'acrimonie : « Si tu veux, Calligène, m'en croire, évite Milady Dennius aux os de gigot, et sa peau racornie, qui, en même temps, est flasque³². » Le recours au nom grécisant est un artifice bien connu des moralistes comme La Bruyère ou Chamfort et brouille là encore le cadre générique de la lettre en la rapprochant des visées protreptiques que l'on a auparavant évoquées. Toulet s'affranchit toutefois ponctuellement du ton sentencieux pour s'interpeller, comme dans cette adresse d'autant plus pathétique qu'elle traite du problème de l'addiction de l'opiomane :

Mais je ne vous reconnaissais pas de vous laisser mener par une drogue ; et aucune jusqu'ici n'y avait eu prise, que l'alcool, parfois, contre qui vous menez, non sans angoisses, ce même combat de Jacob avec l'Ange d'où l'on sort toujours meurtri. Mais l'opium, ne sentez-vous pas que l'extase en est sans profondeur ? [...]
Ne vous laissez pas tuer ainsi, Paul ; il y a en vous de la volonté encore et un incroyable appétit de bonheur³³.

- 19 La mise en garde qui témoigne d'un souci de Toulet pour lui-même renvoie à nouveau à la nécessité de la projection fantasmatique. Ici, tout se passe comme si le scripteur ressentait le besoin d'une mise à distance de sa propre expérience pour parvenir à adopter un regard prétendument extérieur ou objectif³⁴. Le dispositif exacerbe une certaine forme de pathétique qui n'est pas non plus sans rappeler la dimension théâtrale. Lorsque Toulet se demande « si [sa] pensée n'avait de sens que pour la postérité », il reformule une question plus immédiate, à savoir *et si ma parole n'avait de sens que pour un auditoire ?* À quoi les *Lettres à soi-même* apportent une réponse troublante, entre fiction d'intimité et exhibitionnisme éhonté. La charge d'ironie que contiennent les passages gnomiques vient finalement dynamiter la tentation du sérieux et de l'apitoiement. C'est ce qu'a bien résumé Daniel Aranjó :

Aussi bien est-ce l'ironie qui rachète la tendresse et lui prête sa pudeur, et toutes ses ambiguïtés : les ambiguïtés mêmes de toute connaissance de soi. Et à ce jeu-là, ces surprenantes *Lettres à soi-même* perdent un peu de leur singularité pour atteindre à une certaine forme d'universalité en miniature. La fantaisie de Toulet est bel et bien une façon de voir le monde et de l'ordonner, et de se voir soi-même en s'apprêtant de profil, car tout ici se saisit de biais et se ré-équilibre selon ce biais. Cette fantaisie a sauvé Toulet d'un dualisme déchirant et d'un narcissisme coupable, qui n'est que celui du titre (lequel posthume, n'est pas de Toulet) : écueils que n'ont point su éviter d'autres Gêmeaux qui ont parfois manqué d'humour pour pouvoir assumer pleinement leur dualité intérieure, et la prirent trop au sérieux³⁵.

Le creuset des lettres

- 20 Corollairement à cette dialectique sentimentale, la prise de parole épistolaire acquiert une dimension pour ainsi dire performative qui la tire du côté de ce que G. Haroche-Bouzinac désigne comme le pôle de la « suggestion poétique », qui contrebalance la « moralisation aphoristique ». Il faut donc ici revenir à la poétique de Toulet que Gérard Purnelle a très justement explicitée à partir d'une étude fouillée de la contrerime XLV :

[Toulet] assigne à la poésie la fonction de « fixer » l'impression, l'« image » que produit en lui la contemplation des objets, qu'ils soient paysages ou femmes, et d'en perpétuer, comme le faune ses nymphes, la vision et l'effet poétique. L'image se substitue dès lors à l'objet lui-même [...], mais elle ne peut lui survivre que si la poésie lui donne une forme³⁶.

- 21 De fait, plusieurs des *Lettres à soi-même* s'offrent comme des fixations d'images très fugitives, presque fantomatiques ou spectrales :

25 juillet 1907 (Bd Haussmann, 2 heures après minuit).

Le vent du soir, sous le ciel d'un bleu obscur, arrachait à ce platane, dont il agitait l'ombre sur un mur, une voix profonde et désespérée, une voix qui semblait se souvenir³⁷.

- 22 Les éditions des *Lettres à soi-même* ne comportent que rarement la mention de l'illustration au verso de certaines des cartes que Toulet expédia ; le choix de ne pas les reproduire donne lieu à des cas particuliers comme ces ekphrasis possibles d'estampes dont le modèle pourrait très bien n'exister que dans l'imagination du poète :

Ce n'est rien qu'une estampe du Japon : l'averse d'un mol Octobre qui, tant elle est lourde, tombe tout droit, cependant que le Foujiyama, au travers, s'efface comme, de la mémoire, ce même visage qu'hier encore on croyait chérir.

Aimez-vous mieux celle-ci ? Bien au-dessus de la vallée, qui ne laisse voir que la crête des sapins et les toits d'un temple, des arbres

dardent vers le ciel – vers le ciel rose traversé d’oiseaux, d’où semble avec eux jaillir l’espérance, et ce vieux poète charmant.
Ce n’est rien, c’est un peu de jeunesse qui passe³⁸.

- 23 Si les vertus graphiques captent tout de suite l’attention du lecteur, ce processus de fixation qui donne une stabilité à des impressions fugaces excède le parallèle trop commode avec le domaine pictural³⁹. La diversité des tons et des styles employés par Toulet dans cette correspondance rend malaisée la classification de ce qui se présente comme des pièces que Henri Martineau a artificiellement fait réintégrer un continuum lui-même fort sujet à suspicion puisque les journaux ne sont qu’une rhapsodie de notes et carnets divers. Le maintien d’une édition distincte des *Lettres à soi-même* par B. Delvaille ou bien Hubert Juin⁴⁰ garantit l’autonomie de ces missives tout en questionnant leur véritable statut générique : telle lettre sans date ne contient qu’un court dialogue construit autour d’une chute humoristique ; telle autre n’est qu’une tirade d’un personnage anonyme décrivant un Jason héroï-comique proche des personnages de la nouvelle de Toulet intitulée *La Princesse de Colchide*. Faut-il y voir des esquisses, voire des brouillons fragmentaires d’œuvres à venir, qui, postés, constituent des amorces à retardement de l’œuvre future⁴¹ ? La première des lettres recueillies propose ainsi un motif que l’on retrouvera dans l’œuvre poétique : « Quand vous êtes sortie de chez moi, j’ai vu votre ombre passer sur mes rideaux. Ainsi tout bonheur est une ombre, et le plaisir aussi une ombre ; et même les songes, qui sont le meilleur de la vie⁴². » La dernière des contrerimes de la première édition du recueil, peu de temps après la mort du poète, s’empare d’une image étrangement similaire :

La vie est plus vaine une image

Que l’ombre sur le mur.

Pourtant l’hiéroglyphe obscur

Qu’y trace ton passage

M’enchante, et ton rire pareil

Au vif éclat des armes ;

Et jusqu'à ces menteuses larmes

Qui miraient le soleil ⁴³.

Sans aller jusqu'à parler de réécriture, on observe le même phénomène d'écho que celui à la faveur duquel la prose lapidaire de la sentence s'épanouissait. Toulet sait fabriquer des miniatures qui concentrent leurs effets, mais il donne également parfois libre cours à une verve lyrique qui dilate le texte. C'est le cas de la lettre qui contient la dernière évocation de l'ami Joe Guillemin, mort en octobre 1903. Toulet compose un véritable éloge funèbre qui comporte plusieurs mouvements ; après la traditionnelle évocation des jeunes années et leur cortège de plaisirs vient une longue clausule :

Mais tout cela est loin. Vous dormez aujourd'hui dans le cimetière de Pau, sous les fleurs mûres ; et je voudrais que votre âme aussi, cette âme inquiète de goûter, et avide de savoir, ait trouvé de l'autre côté de la vie un repos qu'elle n'a jamais éprouvé sous le ciel. Ne voudriez-vous pas bien avoir rencontré la reine Cléopâtre ? Je la reconnus l'autre jour dans Mme H. V..., c'était la reine d'Égypte, vous dis-je, telle que la vit Antoine, ni très jeune qu'elle n'était plus, ni belle classiquement, qu'elle n'avait jamais été. Que vous dire de ce charme plus puissant que la beauté, de ces mains tordues, de ce discours véhément, de ce sourire où il n'y a ni amour, ni joie, qui est plein de promesses, pourtant, de mystère et d'enfantillage, ou encore de l'improviste charmant de sa toilette. Vous parlerai-je de ce tic d'épaule, commun à toutes deux après une nuit d'inquiétude, de fatigue ou de plaisir, quand on se sent çà et là des épingles sur la peau, et qui réveilla pour moi, pendant une minute, je ne sais quels aspects oubliés depuis des siècles, de Tarse ou d'Alexandrie ? « Quoi, me dit alors un éclair de ses yeux, aussi soudain que l'éclat de la truite qui vire au fond de l'eau, quoi, ne reconnaissez-vous point la dernière de ces Lagides, qui s'épousaient entre eux ? Ce prêtre que j'ai amené pour l'envoyer prier à Lourdes pour mon frère, jadis, il m'enseigna dans les temples ruinés d'Aménophis, les secrets du disque apollonique. Et vous-même, n'êtes-vous pas ce plongeur ultibérien que j'envoyai attacher des sardines à l'huile aux lignes de

l'Empereur Marc-Antoine ? Ne voudriez-vous pas avoir connu la reine Cléopâtre ⁴⁴ ? »

- 24 On observe plusieurs phénomènes qui viennent briser la circularité autotélique et donner une signification renouvelée au geste épistolaire : à l'apostrophe au défunt qui faisait de la lettre non plus seulement une missive adressée au scripteur mais une sorte de support de remémoration et de dialogue, certes à sens unique, succède un développement encadré par la quasi-répétition d'une formule rituelle (« Ne voudriez-vous pas bien avoir rencontré la reine Cléopâtre ? »/« Ne voudriez-vous pas avoir connu la reine Cléopâtre ? »). Elle constitue le signal du passage de l'évocation intime vers une forme de rêverie métempsychique dans laquelle Toulet reprend les stylèmes de ses parodies mythologiques (beauté médiane, voire médiocre, de Cléopâtre, tour joué à Marc-Antoine) et où il associe souvenir personnel et évocation poétique. Cette surprenante vignette, dans laquelle se dilue l'image du défunt, se complique d'un enchâssement polyphonique : le discours n'est subitement plus assumé par le scripteur en tant qu'individu mais par la Cléopâtre revenue d'entre les morts qui dévoile un monde peuplé de réincarnations dans lequel M^{me} H. V... est la « dernière de ces Lagides », son médecin personnel son « frère », l'augure dépositaire des « secrets du disque apollonique », et Toulet lui-même le « plongeur ultibérien ». Ce dernier réussit ce tour de force de faire se superposer toutes ces voix, incarnant textuellement cette sédimentation des existences. Peut-on parler de réécriture en prose de « La Vie antérieure » ? On pourrait s'y risquer et remarquer que Toulet n'a justement pas choisi le vers, qu'il manie pourtant avec dextérité, mais une forme qui s'apparente au poème en prose, enchâssée dans la lettre ⁴⁵. Finalement, on n'est peut-être pas véritablement sorti de l'autotélisme ou de l'autarcie : tout se passe comme si Toulet nourrissait cette correspondance avec le souci lointain d'y puiser un matériau, tout en conservant la liberté de le dédaigner.
- 25 Paul-Jean Toulet n'a-t-il cherché qu'à renouveler *Les Loisirs de la Poste* ⁴⁶ de Mallarmé, comme le pensait le chroniqueur de *La Vie parisienne* ? Ne disposant pas de sources permettant de connaître avec précision les intentions de l'auteur, on ne peut que risquer des

hypothèses. Toujours est-il que ce volume a de quoi perturber son lecteur par son caractère hybride et son statut indéfini de creuset potentiel. Toulet y réaffirme les traits distinctifs de son écriture : contorsion grammaticale presque alexandrine, ironie mordante anastomosée à une émotivité mélancolique, capture de l'image fugace. Mais il déconstruit la forme du journal, à laquelle ces lettres pourraient faire penser. Ce curieux cas-limite pousse à s'interroger, selon nous, sur la possibilité d'envisager la correspondance fermée comme un territoire intermédiaire : espace de travail, lieu d'une projection fantasmatique ou bien zone franche dans laquelle le scripteur tente de se ressaisir lui-même. La fiction de l'interlocuteur, qui est une constante avérée de l'écriture épistolaire, cette dernière fût-elle de nature informative ou non, nous semble désigner cet espace comme un dispositif où doit nécessairement manquer « la pièce principale » chère à Mallarmé.

NOTES

1 « Huysmans entre le journal intime et la lettre à soi-même », in *Les Écritures de l'intime. La correspondance et le journal*, DUFIEF Pierre-Jean (dir.), Paris, Champion, coll. « Champion Varia », 2000, p. 135.

2 Toulet collabora par exemple très fréquemment à *La Vie parisienne*, revue dont Léon-Paul Fargue rappelle qu'elle « traînait chez tous les coiffeurs et chez tous les princes, comme le programme même de la légèreté, du flirt et de l'ardeur inoffensive », in *Dîners de lune* (1952), Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1997, « Le musée Grévin », p. 65.

3 La lettre fictive au cœur de la narration est un artifice prisé par Toulet ; on citera comme exemple le chapitre VI des *Tendres Ménages* (1904), intitulé « Correspondances » et entièrement constitué de missives échangées par les protagonistes du roman, ou bien le chapitre « Modèles de lettres anonymes, pseudonymes, etc. » qui comporte deux exemples de lettre type dans *Béhanzigue* (1921), dont le héros éponyme est écrivain public.

4 TOULET Paul-Jean, *Œuvres complètes*, éd. DELVAILLE Bernard, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 1465. Cette édition sera désormais désignée par l'abréviation OC.

5 *Journal et Voyages*, Paris, Le Divan, 1934. Quelques lettres auront paru dès la livraison de janvier 1926 du *Divan* et en mars de la même année dans les

pages de *La NRF*.

6 OC, p. 1466.

7 *Ibid.*, p. 1465.

8 « L'épistolaire, à la lettre », in *Littératures classiques*, 2010/1, n° 71, p. 13.

9 « Les Lettres à soi-même de Paul-Jean Toulet », in *Revue des lettres et de traduction*, n° 5, 1999, p. 318.

10 *Exils et nostalgies dans les journaux personnels et la correspondance de Paul-Jean Toulet (1867-1920)*, thèse de doctorat sous la direction de G. HAROCHE-BOUZINAC, Université d'Orléans, 2012.

11 « Les Lettres à soi-même de Paul-Jean Toulet », *loc. cit.*, p. 318.

12 « Ah ! qui nous donnera une distraction nouvelle pour ces deux mois extra-parisiens ! Mallarmé avait inventé les adresses en vers. Quant au charmant P.- J. Toulet, il avait trouvé les lettres à soi-même, c'est-à-dire s'écrire sur tout et de partout, ce qui est un exercice un peu solitaire et bien égoïste. Nous vous proposons la *lettre circulaire* : On prend une belle feuille de papier : On écrit ce qu'on pense, ce qui se passe chez vous et sur la plage, en dix lignes, sans signer. On l'envoie à une amie qui ajoute une nouvelle confession spirituelle (dix autres lignes) qui l'envoie à une autre amie qui fait tout de même et la réexpédie » (« À quoi occuper les vacances ? », in *La Vie parisienne*, 6 août 1927).

13 « Le Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts – Régala de bibliophile », *L'Action française*, 8 mars 1927.

14 « Les Lettres à soi-même de Paul-Jean Toulet », *loc. cit.*, p. 317.

15 « L'épistolaire, à la lettre », *loc. cit.*, p. 14.

16 *Exils et nostalgies...*, *op. cit.*

17 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 997-998.

18 Cette situation énonciative atypique rappelle le propos de Michel SERRES sur l'usage grammatical et ontologique de la troisième personne : « Moi : noise brute. Moi : note longue. Moi : pronom, quand le langage, enfin, s'en mêle, pour oublier, seul vrai mensonge, les mélanges et gommer la multiplicité des pièces. Moi : troisième personne, chacun, les autres, tous, cela, le monde, et le *il* impersonnel des intempéries temporelles : il pleut, il pleure, il vente... et se plaint ; il tonne, crie... musique, bruit ; soudain, il faut, et me voici, éthique, réuni, debout, au travail, dès l'aube » (*Le Tiers-Instruit*, Paris, François Bourin, 1991, p. 226). Nous remercions Vito AVARELLO pour

cette référence qui vient apporter un éclairage supplémentaire sur le dispositif toulétien qui opère dans certaines de ces lettres.

19 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1006.

20 *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1995, p. 74.

21 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1013.

22 *Ibid.*, p. 1009. On retrouve des traces de cette conception de l'essence des choses sur un mode mélancolique dans la cople VII des *Contrerimes* (OC, p. 40) : « Hélas, rien ne varie ; et quoi qu'on en ait coutume/D'en dire, tout est comme à son commencement./Les fruits n'ont pas changé d'odeur, ni même/ Les femmes de mensonge, ou Thétis d'amertume. »

23 *Ibid.*, p. 996.

24 *Ibid.*, p. 998.

25 « Les *Lettres à soi-même* de Paul-Jean Toulet », *loc. cit.*, p. 315.

26 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1016.

27 *Ibid.*, p. 1015.

28 Certains fragments sont publiés dès 1913 dans *Le Divan*, soit trois ans après la dernière lettre datée. Toutefois, le premier roman de Toulet, *Monsieur du Paur*, publié en 1898, contient en annexe un carnet de sentences attribuées au personnage éponyme. Certaines paraîtront dans *La Vie parisienne* entre 1905 et 1907.

29 Hubert JUIN évoquait « l'ironie à la Toulet, qui est une ironie à la du Paur, qui est une ironie à La Rochefoucauld. » (« Paul-Jean Toulet par lui-même », in *Présence de Paul-Jean Toulet*, BULTEAU Michel (dir.), Paris, La Table Ronde, 1985, p. 169).

30 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1001. On trouve tout de même chez La Rochefoucauld des considérations proches du constat cynique dressé par Toulet : « Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents, les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels, d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité, d'autres comme des ours, grossiers et avides, d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables, d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper ! Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens ! Ils détruisent leur espèce ; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit ; les uns suivent toujours leur maître, les

autres gardent sa maison. », in *Maximes et Réflexions diverses*, XI. « Du rapport des hommes avec les animaux », éd. LAFOND Jean, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1976, p. 180.

31 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1014.

32 *Ibid.*, p. 1016.

33 *Ibid.*, p. 1002.

34 G. HAROCHE-BOUZINAC revient sur la fonction de ces enclaves que constituent pour elle les maximes dans le tissu épistolaire : « Rassurante, consolatrice, la maxime est une halte méditative qui interrompt un instant le mouvement de la lettre. Elle est également le moyen de montrer que l'on n'est pas exagérément affecté par les faits, c'est pourquoi elle s'accompagne souvent de l'exercice de l'ironie. » (*L'Épistolaire*, op. cit., p. 107).

35 Paul-Jean Toulet, II. *L'Esthétique*, Pau, Marrimpouey Jeune, 1980, p. 57-58.

36 « Femme et paysage dans *Les Contrerimes* de Paul-Jean Toulet », DENOOZ Joseph, DORTU Véronique & STEINMETZ Rudy (dir.), in *Mosaïque. Hommages à Pierre Somville*, Liège, CIPL, 2007, p. 232.

37 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 1014.

38 *Ibid.*, p. 1016.

39 Toulet lui-même appréciait par ailleurs grandement la peinture et développe par exemple des réflexions subtiles, non sans humour, sur Böcklin, Albert Besnard et Delacroix à partir de tel rêve qu'il consigne dans une missive datée du 14 septembre 1903. Il rend également compte de sa fréquentation du musée de Bordeaux en novembre de la même année : « Un grand paysage classique de d'Aligny, avec figures, fond de rivière sinueuse et bleue entre des arbres, femmes à gestes simplifiés, rappelle curieusement, malgré la sécheresse de la facture et le convenu des feuillages, Puvis de Chavannes. Un autre paysage, avec une ruine de briques roses entre des colonnes blanches, délicieuse, ne doit pas, quoique on en dise, être un Lorrain (les personnages sont très XVIII^e), mais un Hubert Robert, plutôt, quoique bien léger, et bien un d'atmosphère. Une rivière au clair de lune, brun et argent, de Van der Neer avec une espèce de burg, sur la gauche délicatement détaillé. » (*ibid.*, p. 1006).

40 *Comme une fantaisie – Béhanzigue – Lettres à soi-même*, éd. JUIN H., Paris, Union Générale d'Éditions, coll. « 10/18 – Fins de siècles », 1985.

41 É. KLEIN a remarqué une reprise entre la lettre datée de janvier 1906 (OC, p. 1011) et la quatrième pensée consignée dans le carnet de *Monsieur*

du *Paur* (*ibid.*, p. 271) sans insister assez, nous semble-t-il, sur le fait que le texte épistolaire est presque repris à la lettre, exemple d'autotextualité manifeste.

42 *Lettres à soi-même*, in OC, p. 994.

43 *Les Contrerimes*, *ibid.*, p. 27.

44 *Lettres à soi-même*, *ibid.*, p. 1005.

45 Daniel ARANJO considère d'ailleurs les *Lettres à soi-même* comme un « libre et bref recueil de poèmes courts ou longs en prose burlesque ou bien poétique, d'un bel opium, contenant de purs chefs-d'œuvre, quasi inconnus » (in *Pyrénées*, n° 220, n° 4-2004, « Bibliographie pyrénéenne. Paul-Jean Toulet au bord du Gave », p. 395).

46 Les vingt-sept quatrains ont tout d'abord été publiés dans la revue américaine *The Chap-Book* en décembre 1894 ; Toulet a donc pu en prendre connaissance avant ses premiers envois en 1899.

RÉSUMÉS

Français

Antoine Piantoni s'occupe d'un cas rare : ceux qui s'écrivent à eux-mêmes, à travers Paul-Jean Toulet (1867-1920), dont les *Lettres à soi-même* parurent de façon posthume, en 1928. Il ne s'agit pas d'un recueil composé par Toulet, mais d'une « collection de cartes postales », et parmi elles, de « quelques lettres qu'au cours de quinze années il s'était adressées à lui-même », réunies sous ce titre et publiées à l'initiative d'Henri Martineau. Toulet aurait-il voulu les voir rendues publiques, comme l'affirment cet éditeur et d'autres critiques, pour lesquels « le jeu de la lettre à soi-même n'empêche pas que l'on songe à un autre public, un lecteur futur » ? Certaines sont si bien écrites qu'on est tenté de les croire. Quoi qu'il en soit, leur interprétation est délicate : preuve d'une division de la personnalité frôlant la schizophrénie ? Ou, au contraire, tentative de réconciliation de Toulet avec son moi profond ? Faute de sources permettant de connaître les intentions de l'auteur, on ne peut que risquer des hypothèses sur leur raison d'être et leurs visées.

English

Antoine Piantoni deals with a rare case: those who write to themselves, through Paul-Jean Toulet (1867-1920), whose *Lettres à soi-même* appeared posthumously in 1928. This is not a collection composed by Toulet, but a "collection of postcards", and among them, "a few letters he had written to himself over the course of fifteen years", brought together under this title and published on the initiative of Henri Martineau. Would Toulet have liked

to see them made public, as this publisher and other critics claim, for which "the game of the letter to oneself does not prevent one from thinking of another public, a future reader"? Some are so well written that one is tempted to believe them. In any case, their interpretation is delicate: proof of a division of personality bordering on schizophrenia? Or, on the contrary, an attempt to reconcile Toulet with his deepest self? In the absence of sources that would allow us to know the author's intentions, we can only risk hypotheses about their reason for existence and their aims.

INDEX

Keywords

epistolary literature, literary correspondence, Toulet (Paul-Jean), Lettres à soi-même

AUTEUR

Antoine Piantoni

(Agrégé de Lettres modernes) – CELLF 19-21 UMR 8599/CNRS,
Lettres Sorbonne Université
IDREF : <https://www.idref.fr/191238120>

Littérature entre politique et passion

Panaït Istrati et Romain Rolland

Brîndușa Nicolaescu

DOI : 10.35562/celec.550

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 La présente étude se propose d'analyser la correspondance entre Panaït Istrati et Romain Rolland. Elle porte sur la relation trouble entre deux écrivains renommés pour leurs prises de position éthiques, et sur le contexte historique et politique dans lequel s'inscrit leur dialogue passionnel. Il s'agit surtout de la relation entre le disciple et son mentor littéraire, mais aussi de la grande amitié entre deux personnalités fortes.
- 2 Le jeune écrivain roumain, fils d'un contrebandier grec qu'il n'a pas connu, trouve en Romain Rolland une figure paternelle, en plus de celle de maître spirituel et confident. Issu d'une famille de paysans pauvres d'un hameau au bord du Danube, né en 1884, Panaït Istrati a été sensibilisé fort jeune au problème social. Accablé par l'image « des crevasses des mains [maternelles] brûlées par la soude », il cesse ses études et, à l'âge de 12 ans, commence à faire « cent métiers » : « désolation pour ma mère¹ ». Cette instabilité, ce besoin de s'échapper, nous le retrouvons périodiquement dans son parcours. Pendant des années de « vagabondage héroïque » il découvre la passion de lire, qui va dominer toute sa vie : « L'argent que je gagnais c'était pour acheter des livres et du tabac » (CIR, p. 138). L'adolescent découvre les grands auteurs russes et français. Stimulé par de tels maîtres, il rêve à un monde meilleur, une société plus juste, et bientôt il adhère à la « religion socialiste² ». Après son « baptême révolutionnaire », la participation à la grande manifestation de solidarité avec la Révolution russe et de protestation contre l'arrestation de Maxime Gorki ainsi que contre les massacres tsaristes, « ses relations avec le parti socialiste se relâchent³ ». Entre 1909 et 1916, Istrati collabore à la presse et participe au

mouvement socialiste, mais ne poursuit pas cette activité littéraire et politique. D'ailleurs, il n'a jamais été membre d'aucun parti, il déclarait qu'il était contre tout enrôlement et contre « ceux qui veulent faire de l'homme la bête d'un troupeau » : « je n'ai jamais voulu être le membre d'un parti ou d'une société ou d'une "organisation" professionnelle⁴. » En dehors des articles politiques, il s'agit d'un besoin d'écrire authentique : certains textes, d'une plus haute tenue littéraire, renferment les germes de ses futurs récits. C. Dobrogeanu Gherea, fondateur de la critique littéraire roumaine, fit noter qu'il avait l'étoffe d'un artiste, mais que, pour réussir, il lui en fallait aussi l'application⁵.

- 3 En 1913 il fit son premier voyage à Paris – très significatif pour toute son évolution comme écrivain, si l'on se pose la question : pourquoi a-t-il choisi la langue française comme langue d'écriture ? Il avoue : « [La France] nous empoisonne l'adolescence avec ses deux derniers siècles de littérature et philosophie. Nous y croyons. Nous la prenons au mot. Nous nous emballons. Et nous venons parfois, sous un train ou à pied, lui demander des comptes⁶ ». En 1916, à la suite de la mobilisation causée par le début de la guerre mondiale, il prend la décision de quitter définitivement la Roumanie pour la Suisse. « En raison de son très mauvais état de santé, il entre au Sanatorium Populaire à Leysin ». Là, il se lie d'amitié avec un malade, Josué Jéhouda, écrivain de langue française qui parle couramment le roumain. Istrati trouve en son nouvel ami le premier homme cultivé qui l'initie à la pensée occidentale. Panaït s'enferme pendant quatre mois dans une petite chambre pour apprendre le français. Comme Martin Eden, il recopie le dictionnaire français-roumain sur des fiches qu'il colle sur les murs de sa chambre. En 1919, Josué Jéhouda lui fait connaître l'œuvre de Romain Rolland. Cette découverte est une révélation et a lieu au moment même où il cherchait un certain type de littérature.
- 4 Revenu à Genève, il passe les mois suivants à lire des livres de Romain Rolland, souvent debout entre les machines du garage Peugeot où il travaille comme ouvrier. Il a enfin trouvé une œuvre à sa mesure. Au-delà de toute « littérature », une voix d'homme lui souffle son message brûlant, « une langue nouvelle, droit à mon cœur⁷ ».
- 5 C'est durant ses interminables vagabondages qu'il avait contracté la tuberculose (qui finalement aura raison de lui). Au printemps 1919, à

l'époque où il découvre l'œuvre de Rolland, lui parvient une nouvelle de Braïla : une carte postale lui annonce la mort de sa mère. Il sera hanté par l'image de cette mort solitaire toute sa vie et il n'en guérira jamais (la mort de sa mère coïncide avec celle de la mère de Romain Rolland, et cela contribue à les rapprocher davantage). Le 20 août 1919 Istrati apprend par la *Tribune de Genève* que Romain Rolland est descendu à l'hôtel Victoria « pour un long séjour ». Dans une lettre enthousiaste, Istrati se présente comme « un ouvrier, un peintre en bâtiment » et se confie à son ami inconnu (« Un homme qui se meurt vous prie d'écouter sa confession... »), lui raconte sa vie en lui disant qu'il a « lu 15 volumes de [son] œuvre » et le supplie de répondre à son angoisse : « Dois-je enterrer la goutte de vérité que j'ai découverte par mes propres moyens dans une vie d'abnégation ? [...] Vous croyez sincèrement qu'on peut changer quelque chose ? Sinon, ça ne vaut pas la peine de vivre... J'attends cette parole, ou rien. [...] Vous pouvez me sauver, vous me sauverez » (CIR, 28-29). Mais sa longue lettre lui revient, avec la mention « parti sans laisser d'adresse », et Istrati apprendra deux ans plus tard que Rolland n'était resté là que dix heures...

- 6 En 1920, rongé déjà par le désir d'écrire, cherchant en vain les moyens de vivre, seul, abandonné de ses amis, il prend la décision d'en finir avec une vie qui lui semble accablante. Avant de se trancher la gorge avec un rasoir, il écrit de nouveau une longue confession à Romain Rolland la veille du nouvel an 1921, expliquant la raison de cet acte désespéré : « la faillite de l'amitié » et non des difficultés matérielles : « Moi, je ne peux pas vivre sans espérer, comme Aërt de Romain Rolland [...] cette idole [d'amitié] me tourne le dos, mon échafaudage s'écroule ! » (CIR, 33). Quand on le transporta à l'hôpital pour le soigner, dans sa poche on trouva la lettre adressée à Romain Rolland, lettre écrite deux ans auparavant, qui demeura dans la poche de son veston, et qui finalement fut envoyée à son destinataire. Istrati fut sauvé et reçut enfin la première lettre de Romain Rolland : c'est le commencement d'une correspondance de quatorze années, comprenant plus de 300 lettres, cartes postales et télégrammes, dont environ deux tiers sont de Panaït Istrati.
- 7 Rolland est vivement intéressé par la vie d'aventures d'Istrati et fortement impressionné par le talent qu'il découvre dans ses pages. Pour reconnaître la voix de l'écrivain, la première lettre avait suffi à

Rolland : « Ce n'est pas seulement parce que vous souffrez et que votre lettre m'a ému. Non. C'est que j'y vois luire, en éclairs le feu divin de l'Âme. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette force qui est en vous. Il se peut que le meilleur d'elle se soit brûlé – se brûle – en des passions, mais elle est en vous » (CIR, 46).

- 8 Romain Rolland l'incitait à écrire, mais c'est un talent brut qu'il faut polir. Pour écrire un livre, Panaït doit faire un choix dans ses souvenirs, il lui faut discipliner sa pensée, diriger son récit. « Il faut tâcher qu'elle se concentre et s'exprime en une œuvre votive, à la mémoire de vos aimés » (CIR, 46).
- 9 On a beaucoup parlé de l'entrée prodigieuse en littérature d'Istrati à l'âge de quarante ans, mais nul ne « devient » écrivain à cet âge s'il ne porte en lui depuis de longues années la volonté d'écrire. Quant à son français, Rolland le rassure en lui disant : « N'ayez pas inquiétude pour votre français. Il y a des fautes, mais faciles à corriger. L'essentiel est que vous avez le don du style. [...] Vous pouvez avoir confiance. Votre vocation d'artiste est évidente. — En quelque langue que ce soit, vous seriez – vous êtes un écrivain » (CIR, 66-67). « L'important c'est que vous ayez le désir d'écrire – en n'importe quelle langue – parce que vous avez le don (souvent lourd à porter) d'un cœur riche d'émotions et brûlant de se communiquer » (CIR, 80).
- 10 De cette correspondance entre le maître et l'élève, pleine d'enseignements, Istrati a tiré le plus grand profit, elle l'a aidé à surmonter la crainte qu'il avait de ne jamais pouvoir rédiger un livre en français : « Je vous remercie pour vos conseils, avec le sentiment d'un fils, d'un bon fils, et j'utiliserai vos instructions » (CIR, 71).
- 11 Rolland répond avec de sages conseils à l'angoisse de P. Istrati, qui doute de la capacité de la littérature à rendre la matière supérieure de la vie, la pureté de l'humanité, la fraternité des grandes âmes, et qui craint de se lancer dans une carrière littéraire. « Écrire pour contenter sa vanité et se créer un bien-être, cela je ne le ferai plus » (CIR, 52-53). Rolland lui répond : « On ne change pas grand-chose au monde, avec son œuvre et sa vie. Mais on participe à sa sève puissante. [...] je ne consens pas au renoncement à l'œuvre, où vous vous dites arrivé. [...] On œuvre parce qu'on vit, parce qu'on vit fortement. Rêver ne suffit pas. Vivre même ne suffit pas. Œuvrer c'est maîtriser son rêve et régner sur sa vie » (CIR, 53).

- 12 Panaït Istrati s'inquiète pour ses débuts littéraires, pour la condition de l'artiste, pour la moralité dans la littérature : « Aujourd'hui je sais, au prix des souffrances, que l'Art, c'est une blague si l'artiste n'est pas un apôtre... Ne croyez-vous pas que l'art doit être la dernière expression de la générosité [...] et de la pitié ? Ou peut-être que l'artiste n'est qu'un fabricant d'émotions ? [...] je m'aperçois, à 37 ans, que les vertus ne sont pas pratiquées... » (CIR, 83). La réponse de Romain Rolland ne tarde pas à venir pour tempérer et rassurer son élève : « Vous êtes un passionné, Istrati. C'est votre essence. Vous exigez de la vie, vous exigez de l'amour, vous exigez de l'amitié... Mais quel droit un homme a-t-il d'exiger d'un autre être de la vie ? ... Aucun. [...] *La vie ne nous doit rien.* [...] les uns – en petit nombre – se donnent à eux-mêmes ce qu'on ne leur donne pas ; ils le créent – par la pensée, le rêve, l'art... De ceux-ci je suis, Istrati, et vous aussi » (CIR, 85).
- 13 Beaucoup de passages dans les premières lettres de Panaït Istrati témoignent de son admiration exaltée pour Rolland : « J'ose affirmer qu'aucune admiration ne peut dépasser la mienne. Et vous savez pourquoi vous êtes le seul homme de lettres qui m'exalte à un tel degré ? [...] c'est parce que vous êtes le seul homme de lettres qui ait su pleurer avec mes propres larmes sur une vie qui ne peut pas être telle qu'elle est. [...] Comment peut-on confondre la joie d'une conscience affolée du bonheur d'avoir découvert un trésor, avec la vanité flattée d'avoir trouvé un objet de flatterie ? [...] Je mourrai à l'instant si une ombre de doute seulement vous laisse soupçonner la pureté de mon bonheur » (CIR, 50).
- 14 Avec délicatesse, Rolland tente de convaincre celui-ci de tempérer son enthousiasme, ses passions brûlantes et de se concentrer sur son travail artistique : « Vous ne me voyez pas du tout comme je suis. Tantôt vous m'exaltez en me faisant à l'image de votre idéal. Je ne vis plus que dans le rêve de mon esprit : mon œuvre de création, et mon œuvre [...] de rapprochement et d'union entre les esprits libres, disséminés dans le monde » (CIR, 87). Ou, dans la 6^e lettre : « Vous vous trompez sur mon compte comme sur celui de tant d'autres. Mon cher Istrati ; je sais le prix des affections sincères : mais je ne cherche pas l'affection : je cherche les œuvres. Nous sommes faits pour œuvrer. Réaliser l'œuvre, plus durable que vous, plus essentielle que

vous. Le reste, comme dit Shakespeare, [...] le reste est silence... » (CIR, 90).

- 15 Pour Panaït, trois obstacles majeurs s'opposaient à sa création littéraire : « les soucis matériels, la difficulté d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, l'absence de toute technique littéraire⁸ ». En fait, l'obstacle de la langue française « imparfaitement possédée » peut être surmonté. Rolland remarque que l'orthographe et la syntaxe ont beau être faibles, le vocabulaire pauvre, il a le don du style narratif, s'empresse-t-il de le rassurer, le sens de la phrase rythmée. L'écrivain français croit que même ses « interventions étrangères » sont bonnes pour le mouvement de la pensée et aussi que son instrument d'expression résonnera de la double tonalité du français et du roumain. En 1922, Istrati répond enfin par une promesse de travail intensif et, entre mai et septembre, installé par son ami George dans un coin tranquille au fond des bois, à une trentaine de kilomètres de Paris, Istrati finit son premier manuscrit de 406 pages. La réponse de Romain Rolland arrive sans tarder : « Mes prévisions sont confirmées. Il y a de plus hauts dons de vie et d'art en certains de ces récits. Tels d'entre eux ont la valeur des meilleurs de Gorki, ou presque des récits populaires de Tolstoï » (CIR, 105). En même temps, il y a une inégalité frappante entre le style et le texte qui est plein de fautes grammaticales et Rolland a corrigé lui-même les plus grossières d'un bout à l'autre. Mais, possédant une telle puissance créatrice, Istrati serait « impardonnable de ne pas acquérir, à tout prix, la possession parfaite de l'instrument d'expression » (CIR, 106).
- 16 En octobre 1922, ils se rencontrent à Villeneuve, où Istrati reste 15 jours, invité par Rolland. Panaït vit un conte de fées, ces jours sont marqués par la tendresse paternelle de Rolland, à qui il écrit en novembre : « Me voici rentré, plus âgé de quinze jours, plus vieux d'une éternité de bonheur » (CIR, 111). Au cours des années suivantes, ils ne se rencontreront plus que deux fois, mais leur amitié ne retrouvera plus cette « flamme ».
- 17 Désormais Istrati travaille dans le sous-sol de son ami roumain à Paris et au fur et à mesure qu'il termine les chapitres, il les envoie à Villeneuve. Cette fois-ci, c'est Rolland qui manifeste son enthousiasme : « je ne puis attendre, après avoir dévoré *Kyra Kyralina*, au milieu de la nuit... Il faut que je vous

dise tout de suite : *c'est formidable ! Il n'y a rien dans la littérature actuelle qui soit de cette trempe* » (CIR, 120). Et dans la préface de *Kyra Kyralina*, Rolland désigne Istrati comme « un nouveau Gorki » des pays balkaniques (CIR, 148).

- 18 À travers le flot de lettres échangées entre Rolland et Istrati, les échos de leur dialogue résonnent toujours. La voix de Panaït vibre encore dans ces pages, réclamant l'affection de l'ami, clamant sa soumission à un maître dont il exige l'absolu : « *Pourquoi écris-je alors ? Eh bien : pour vous ! Oui, pour vous seul [...] je me jette sur le papier avec l'espoir de vous gagner, – non par mon art, [...] mais par mon cœur, à une affection humaine, et j'eus l'audace de réclamer la plus forte, la plus exquise* » (CIR, 127).
- 19 La voix qui lui répond est plus sourde, plus sage. Rolland voulait peut-être restreindre ce dialogue à l'échange de deux intelligences. Il est touché de la ferveur qu'on lui témoigne, généreux, paternel même, mais prudent par crainte de se voir envahi : « *Pauvre Istrati, que de malentendus auxquels s'est heurtée dans notre Occident votre nature plus qu'aux trois quarts orientale ! Vous les jugez froids, rétrécis, sans cœur. Et ils vous jugent sans mesure et sans équilibre. Vous avez votre mesure, à vous. Et ils ont leur cœur. Vous ne vous changerez pas mutuellement. Il faut tâcher de vous comprendre et de vous accepter. [...] Si sauvage que vous soyez de nature, vous êtes sociable, par besoin [...]. Nous (moi, par exemple, vous l'avez pu remarquer et en souffrir)* » ; « *nous, gens de l'Occident, [...] les meilleurs d'entre nous, nous avons un besoin affamé de solitude* » (CIR, 94). On pourrait considérer cette pensée comme un signe prémonitoire de la rupture de leur amitié, quelques années après.
- 20 Ce fut en 1924 que parut *Kyra Kyralina*, le premier livre d'Istrati, suivi par d'autres romans, *L'Oncle Anghel*, *Présentation des Haïdoucs*, *Domnita de Snagov*, *Codine*. Il est traduit en vingt langues. Alors que le succès de Panaït Istrati va croissant, Rolland lui écrit : « *Je ne connais pas de succès plus complet et plus rapide que le vôtre* » (CIR, 172). L'écrivain autodidacte, original, pittoresque, extravagant, est un conteur authentique qui a apporté un souffle d'air frais dans la littérature française. La critique s'émerveille de la perfection du langage chez un étranger qui a appris tout seul le français. Mais le public ne soupçonne pas les corrections de Rolland

et de Bloch – une grande discrétion semble avoir été observée à cet égard⁹. Rolland lui donne de bons conseils pour choisir les titres : c'est ainsi que les œuvres d'Istrati auront des titres simples et forts, généralement le nom du protagoniste (CIR, 156-157).

- 21 En même temps, la rédaction du contrat littéraire fut longuement discutée dans de nombreuses lettres. Panaït pria Rolland de traiter l'affaire en son nom et Rolland accepta, sentant toute l'importance de ce contrat pour son « élève » (Istrati lui déclare à plusieurs reprises qu'il se considère « comme [sa] propre création » et son « fils spirituel », son « œuvre »).
- 22 Dans les années suivantes, Panaït Istrati a vécu surtout à Paris, où il ne s'est pas accoutumé aux mœurs des milieux littéraires, et son succès, qui le grise au début, finit par l'agacer : « C'est un tapage qui, tout en me plaisant au début, finira par me donner des nausées. [...] Depuis trois ans [...] je me débats entre mon œuvre, mes passions et mes difficultés matérielles » (CIR, 174). Romain Rolland lui répond promptement en l'encourageant à continuer à écrire : « Travaillez, mon cher garçon (sans vous exténuer pourtant !). Mais ne lâchez pas la veine "divine" ! Dans un à deux ans, ce sera pour vous la renommée européenne [...]. Je suis plus heureux de votre succès que du mien » (CIR, 172). Quant aux critiques mesquines des « plumitifs » : « Que les critiques ferraillent ! Nous, écrivons nos œuvres ! [...] Je n'écris pas plus pour les Roumains que pour les Français, mais pour tous. Faites de même ! Et qu'on se batte autour de votre nom ! » (CIR, 181).

En 1925, Romain Rolland exprimait dans ses lettres son affection et son admiration sincères pour « son cher ami » : « Ce n'est pas seulement votre affection qui me touche. Je me sens [...] rafraîchi par votre spontanéité unique, par ce flot jaillissant de libre et franc parler. [...] Je vous serre les mains et de tout mon cœur je vous dis : Merci ! » (CIR, 195) ; « Vous êtes le seul génie du récit, du beau récit, de la nouvelle, de la prose artistique, que je connaisse dans la littérature actuelle » (CIR, 200).

- 23 D'un autre côté, Rolland commence à s'apercevoir que les passions de son ami peuvent devenir des obstacles à leur amitié. Pour une part, il s'agit de la vie amoureuse passionnelle d'Istrati. Quand il se plaint dans une lettre, Rolland est consterné et n'hésite pas à le

réprimander : « Vos passions sont à vous. Vous ne m'en devez pas compte. J'estime que chacun doit garder pour soi seul sa vie passionnelle. [...] Si la vie vous est à charge, ... allez vous faire tuer en Roumanie, pour votre peuple opprimé. [...] ne parlons plus de cela si vous voulez que je vous garde mon estime ! J'attends que vous luttiez. [...] Nul ne connaît, de mes amis, que la façade de ma vie ». Istrati se sent attristé, de toute façon il promet « de lutter », et il est déçu, car il se rend compte de la distance insurmontable entre eux : « Comme je voudrais vous connaître en entier ! Pourquoi ne livrer que la façade ? » (CIR, 217).

- 24 Mais il s'agit surtout de l'engagement politique de Panaït Istrati que Romain Rolland commence à craindre comme un potentiel perturbateur de son activité littéraire, de sa vraie vocation malgré des débuts couronnés de succès. Dans les lettres de Rolland, il y a des appels à la prudence, il lui conseille de s'éloigner de la mêlée politique. Avant une visite en Roumanie (Istrati s'était déjà plaint du mouvement fasciste et, d'autre part, d'un gouvernement inefficace et injuste), Rolland lui a écrit : « Je vous en prie, tâchez de ne pas faire là-bas de bêtises politiques ! Tout est bêtise, en politique. Pas seulement à cause des passions basses et de vils intérêts ; mais parce que l'objet à embrasser [...] dépasse infiniment l'empan des bras qui prétendent l'embrasser. L'humanité est toujours un enfant qui est incapable de se diriger. [...] Fais ce que tu peux. "Als ich kann." Ne vise pas à l'au-delà de tes forces et de celles des hommes qui t'entourent ! C'est par votre bonté personnelle pour ceux qui vous entourent et par la lumière de votre art pour ceux qui sont au loin, que vous pourriez leur faire le plus de bien » (CIR, 198).
- 25 Durant sa visite en Roumanie en octobre 1925, l'opinion publique française s'alarme, on annonce qu'Istrati a été menacé, attaqué, arrêté par la *Siguranza*. En fait, le mouvement appelé « la Réaction » l'accuse de communisme parce qu'il défend les droits des ouvriers et dénonce la répression politique, néanmoins lors de ce séjour sa vie ne fut pas mise en danger ; mais il fut fort ému de cette sollicitude, spécialement de celle de Romain Rolland, qui intervint avec passion en faveur de son disciple, qui était selon lui « un grand écrivain français : comme tel, il nous appartient et nous avons tous le devoir de nous préoccuper de son sort [...] Si le gouvernement roumain considère Istrati comme dangereux pour lui [...] qu'il l'expulse de ses

frontières, et qu'il nous le rende ! Libre à lui de se dépouiller de la gloire de son plus grand artiste ! Nous l'adopterons » (CIR, 380). C'est le voyage de 16 mois en URSS, entre octobre 1927 et février 1929, qui a marqué brutalement la vie de Panaït Istrati et a brisé l'amitié entre les deux écrivains. Au début, Istrati parle de l'atmosphère en Russie, caractérisée par *l'âme du travail* et l'élan juvénile de tout un peuple et Rolland partage son enthousiasme : « Je sais bien que mes (nos) vrais amis sont là-bas, en Russie ; et nos vœux, nos espoirs sont avec eux » (CIR, 243). Mais un mois plus tard le ton des lettres de Panaït change, une fois encore il est déçu par l'impuissance de l'homme dans sa lutte pour un monde meilleur : « Ce n'est que l'homme politique qui est tyran, obtus, sectaire, intraitable ici comme ailleurs. [...] ici, comme ailleurs, l'homme désintéressé est rare. [...] le monde [d'Occident] ignore tout de la tragédie qui a régné à la naissance de cet immense empire de peuples libres » (CIR, 251).

- 26 Entre-temps, Romain Rolland à son tour se plaint de la Russie : « Je trouve dégoûtant, et je désire que vous le disiez de ma part à qui de droit, que pas un de ceux qui me “représentent”, m'impriment, m'exploitent, en Russie, ne se donne même pas la peine de m'en avertir. [...] *depuis dix ans, pas une fois on ne m'a avisé de l'usage qu'on fait de mes œuvres là-bas* [...]. Une grande République prolétarienne a le devoir de se montrer plus probe qu'une démocratie bourgeoise. Elle doit prouver que le travail et la liberté se concilient avec la noblesse de cœur et des façons. Jusqu'à présent, je ne m'en suis pas aperçu. Et je suis un ami ! » (CIR, 249). En 1927, Rolland demande un service à Istrati au sujet de son roman *Mère et fils*, apparemment interdit par la censure soviétique. Quand Istrati réagit comme d'habitude, avec toute sa colère, en envoyant à la rédaction de Moscou le télégramme suivant : « Ôtez interdiction sur dernier livre Rolland pour éviter scandale public Europe », Rolland prend un peu de recul, afin de ne pas « faire tort à une grande cause, qui est mal servie ». S'il partage l'opinion d'Istrati sur l'idée de la révolution, une « ogresse », un projet illusoire gâchant de précieuses vies humaines, Rolland reste fidèle cependant à l'importance de la révolution russe : « je ne dirai ou écrirai ceci à aucun autre qui pût en faire usage contre la Révolution russe. Car malgré toutes ses erreurs, il nous faut la défendre contre le nouveau Moyen Âge, l'ombre de la Réaction qui s'avance sur l'Europe » (CIR, 288).

- 27 En juillet 1928, Romain Rolland reçut le roman d'Istrati, *Les Chardons du Baragan*. « C'est magnifique. ... la maîtrise absolue. Une œuvre définitive » (CIR, 276).
- 28 Dans les mois suivants, les lettres entre les deux hommes sont moins nombreuses, Panaït voyage beaucoup, en Grèce avec son nouvel ami Kazantzakis, et surtout à travers l'URSS, mais non comme touriste : « *Mon plus grand avantage – que n'ont pas les autres écrivains, pas même Gorki et Barbusse – c'est que je mène une vie de rue, non pas de palace [...] je me suis livré aux hommes* » (CIR, 291). Rolland est contrarié : « Vous ne me laissez jamais d'adresse, vous filez comme un fou [...]. Ce n'est pas nécessaire, de tout voir, au galop. Vous feriez mieux de forer, sur place, un puits artésien. Le monde est en profondeur autant et plus qu'en étendue » (CIR, 286). Panaït est d'accord : « vous avez raison : je commence à être lourd de ce que je sais, de ce que j'ai vu ». Après plus d'une année sur la terre soviétique, il avoue : « Je renonce à continuer mon séjour ici, car ma chambre hurle du matin au soir de tous les malheurs de la vie soviétique. Je suis devenu, comme partout où j'ai mis le pied, un bureau d'assistance publique... » (CIR, 297).
- 29 Romain Rolland se plaint de ne pas avoir reçu de nouvelles (« Vous n'êtes pas bavard avec votre vieux Rolland ! ») et lui conseille d'écrire sur la Russie : « s'il y a du bon, du fort, du neuf, faites-nous-le connaître [...]. Il y a de quoi profiter pour nous, en Occident ». Il donne aussi un avertissement à Panaït : « si pensant différemment de moi, vous êtes décidé à casser la vaisselle, vous avez tort de tant attendre. Les gens que vous avez menacés prendront les devants. S'ils peuvent... vous casser les reins, ils le feront. Veillez ! » (CIR, 304).
- 30 Istrati se consacre à des lettres ouvertes, à des manifestes, il essaye d'y intéresser Rolland, mais celui-ci refuse fermement : « je ne suis pas, comme vous, un révolutionnaire qui me mêle à la politique, et je n'ai pas à prendre parti pour un camp contre l'autre. [...] Mon action est en dehors de toute révolution, comme de toute nation. Elle est "religieuse" au sens humain général et universel. Je n'en sortirai pas, pour m'associer aux polémiques d'un parti, des fanatiques de doctrines ou d'idées. [...] je ne puis, pour vous plaire, penser et agir comme vous. Je pense et j'agis "comme moi" : faites de même ! » (CIR, 309-310). À cette lettre, Istrati s'avoue battu, et il assène : « pourquoi

diable m'aimez-vous depuis huit années ? Pour me dire maintenant que je ne vaudrais pas plus que le plus imbécile des "fanatiques" ? que vos coups sont durs ! Mais aussi, qu'ils sont féconds, pour moi ! » (CIR, 312). Témoin des persécutions massives contre les opposants trotskistes, Istrati ne peut pas maintenir la distance que Rolland exige en plusieurs lettres, d'août et octobre 1929 : « Je souhaite que vous ne vous occupiez plus *jamais* de politique : vous n'êtes point fait pour elle. Vous êtes un ami, un homme généreux et passionné, un artiste. Rien de plus. Ce n'est pas peu ! Mais il faut connaître ses limites » (CIR, 324). « Retirez-vous de l'action politique ! Vous ne pouvez qu'y faire des malheurs pour les autres et pour vous. Ni vos qualités, ni vos défauts, ne sont construits pour elle. Vous êtes un éternel Wanderer, un chanteur errant de vos passions, de vos amitiés. [...] Revenez à vos [personnages]. Vous servirez ainsi beaucoup mieux la grande cause de l'humanité aimante et souffrante » (CIR, 327).

- 31 Mais les deux écrivains ont des conceptions différentes en politique : « Nous n'avons, écrit Istrati, ni la même connaissance de la Russie, ni les mêmes sentiments à l'égard de nos amis politiques et de la classe ouvrière, telle que j'ai vue écrasée là-bas. [...] Je crois avoir agi en homme, en ouvrier et en révolutionnaire. Vous appelez cela politique ? » (CIR, 332). Rolland continue à désapprouver l'activité politique d'Istrati et ses articles. Il le rassure sur son affection « toutes vos fautes sont fautes de passion. Et c'est votre passion généreuse qui fait votre prix. Mais aussi votre danger, car elle vous aveugle et elle risque de causer des désastres autour de vous » (CIR, 334). Si Panaït accepte le refus de Rolland de participer à ses actions politiques, il le désapprouve vivement, l'accusant presque d'être obtus et ignorant : « *en prenant la Russie pour un tout homogène – URSS ! – sachez que vous vous associez, malgré vous, à l'œuvre de destruction d'espoir et d'idéal dans le monde. [...] Je ne vous cacherai point mon étonnement de vous voir devenu si officiellement soviétique* » (CIR, 335).

- 32 Après seize mois en URSS, en juin 1929, Panaït passe quelques jours à Villeneuve, chez Romain Rolland. Il lui fait lire une partie de son livre sur l'URSS, *Vers l'autre flamme*, ainsi que ses deux lettres à la Guépéou, où, en toute candeur, il avait révélé les injustices du régime en lui indiquant de naïfs moyens d'y remédier (par exemple : proclamer le droit de critique dans le parti, faire cesser la terreur... Il

n'avait reçu aucune réponse, évidemment). Rolland, atterré, supplie Istrati de ne rien publier : « Ce serait un coup de massue... à la Russie entière. Ces pages sont sacrées, elles doivent être conservées dans les archives de la *Révolution éternelle*, dans son livre d'Or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons de les avoir écrites. Mais ne les publiez pas » (CIR, 320).

- 33 Après cette entrevue (la dernière) Istrati semble renoncer à publier son livre. Mais au début du mois du juillet, Panaït annonce que *Vers l'autre flamme* paraîtra tout de même. « Ami, j'ai cassé la vaisselle », annonce-t-il à Rolland, sur une carte postale, le 20 août 1929. Il s'agit de trois volumes, signés par Istrati, mais dont en réalité il n'a écrit que le premier (Victor Serge est l'auteur du second et Boris Souvarine du troisième). Les réactions de la presse ne se font pas attendre. La gauche traite Istrati de « bourgeois romantique » vendu à la « Siguranza roumaine ». Les journaux de droite lui reprochent son manque de fermeté dans la critique. Istrati est revenu blessé de Russie et *Vers l'autre flamme* lui apporte une immense hostilité et de nombreuses déceptions (en particulier de la part de Barbusse, son ancien ami).
- 34 Le 15 mars 1930, jour anniversaire de son premier message, Romain Rolland lui écrit une lettre de rupture : il s'est aperçu que *Vers l'autre flamme* contenait des calomnies envers la femme qui lui est chère, Maria Koudacheva, la compagne spirituelle de Rolland, et qui, en 1934 deviendra sa femme. La manière dont Istrati répond à la colère, au chagrin de son mentor, est un peu inexplicable : « Vous affirmez que je savais qu'elle vous est chère. Je ne le savais pas, mais je vous réponds : *dommage pour vous !* » (CIR, 355). Comme Istrati a refusé de présenter des excuses, Rolland interrompt la correspondance et « brise » leur amitié : « Je ne me brouille pas. *Je brise* » (CIR, 356).
- 35 C'est en 1934, après cinq années de silence, que Panaït Istrati reprend la correspondance avec Romain Rolland en manifestant ses regrets : « À vous et à votre compagne je vous demande pardon pour tout le mal que je vous ai fait et vous prie de me pardonner. Je crois que je n'ai plus beaucoup de jours à vivre » (CIR, 358). La réponse de Rolland est chaleureuse : « Merci pour vos paroles. Effaçons tous les malentendus de ces dernières années ! » (CIR, 359). Les dernières

lettres traitent du dernier livre de Panaït Istrati, *Méditerranée, Coucher du soleil*, qui est d'ailleurs dédié à Romain Rolland, à qui il offre le manuscrit.

- 36 Les dernières paroles de Romain Rolland à Panaït Istrati, dans la lettre du 28 mars 1935, alors qu'Istrati était déjà mort, lui conseillent toujours d'abandonner complètement la politique et de se consacrer à ses œuvres : « Une fois pour toutes, retirez-vous de l'action ! Vous n'y faites que du mal, aux autres et à vous. Écrivez vos récits ! S'il est un salut pour vous, il ne peut être que dans l'art » (CIR, 372).
- 37 Mircea Iorgulescu, critique roumain, affirme qu'il y a deux tendances importantes et dominantes dans la présentation et la recherche des rapports entre Panaït Istrati et Romain Rolland : la première est imprégnée de sentimentalisme, livresque, l'autre met l'accent sur les conflits, d'une manière manichéenne. Cependant, malgré une certaine incompatibilité, on devrait considérer qu'ils forment un « couple indestructible¹⁰ ». Premièrement, il s'agit de l'existence d'une dimension fraternelle déterminante : la *littérature*. « La passion jumelle des deux hommes porte un nom daté et localisé : c'est l'écriture », écrit Roger Dadoun dans la préface de cette correspondance¹¹. Ce sont plutôt deux écrivains ayant des idées très précises et très personnelles sur l'écriture et sur le destin de l'écrivain, doté d'une mission noble, éthique : « Tous les deux croient à la force de l'écriture et de la littérature, tous les deux situent la littérature au-dessus de tout, voyant en elle une démarche spirituelle, la plus haute¹² ».
- Le centre de cette correspondance fut la construction de l'œuvre d'Istrati et fut aussi une occasion heureuse pour chacun de préciser ses rapports d'un côté avec la littérature, l'écriture, et avec le monde de l'autre. Le rapport au monde, le politique, a brisé leur dialogue, mais leurs rapports passionnels avec la littérature ont finalement confirmé la force de leur amitié. Au-delà de toutes les raisons politiques, des différences de tempéraments et de convictions, cette relation épistolaire témoigne de la seule passion que les écrivains partagent depuis toujours – la passion pour la littérature.

NOTES

- 1 *Correspondance intégrale. Panaït Istrati – Romain Rolland, 1919-1935*, établie et annotée par TALEX Alexandre, Canevas Éditeur, 1989, p. 136. Dans la suite de notre article, les références à cet ouvrage sont indiquées par l'abréviation CIR, suivie du numéro de page.
- 2 JUTRIN-KLENER Monique, *Panaït Istrati, un chardon déraciné : écrivain français, conteur roumain*, Paris, Maspero, 1970, p. 32.
- 3 *Ibid.*, p. 33.
- 4 ISTRATI Panaït, « L'homme qui n'adhère à rien » in *Œuvres III*, édition établie et présentée par LE Londa, Lonrai, Phébus Libretto, 2006, p. 686-687.
- 5 JUTRIN-KLENER M., *op. cit.*, p. 34-35.
- 6 ISTRATI P., « Vers l'autre flamme », in *Œuvres III*, p. 463.
- 7 JUTRIN-KLENER M., *op. cit.*, p. 41.
- 8 JUTRIN-KLENER M., *op. cit.*, p. 53.
- 9 RAYDON Édouard, *Panaït Istrati. Vagabond de génie*, Paris, Les Éditions Municipales, 1968, p. 87.
- 10 « Personne et Personnage », in *Cahiers Panaït Istrati*, revue annuelle éditée par l'Association des Amis de Panaït Istrati, Valence, n° 6, 1989, p. 23.
- 11 « Passion et Politique », in *Correspondance intégrale. Panaït Istrati – Romain Rolland, 1919-1935*, p. 12.
- 12 IORGULESCU M., *op. cit.*, p. 24.

RÉSUMÉS

Français

Comme le montre Brîndușa Nicolaescu, les quelque trois cents lettres qu'ils s'écrivirent permettent de mieux comprendre le rôle de Romain Rolland dans la formation et la vie de Panaït Istrati. C'est en 1919 qu'il découvre l'auteur français et reconnaît en lui un maître ; en 1919 aussi qu'il lui écrit pour la première fois. Revenue avec la mention « parti sans laisser d'adresse », la lettre ne lui sera remise qu'un an plus tard, après une tentative de suicide d'Istrati, qui la portait toujours sur lui. Commence un

échange qui durera treize ans. Bien qu'une même conception humaniste réunisse les deux hommes, des dissensions se font vite jour entre eux, en raison du caractère passionné qu'Istrati mettait en toutes choses, ce dont R. Rolland se rendit compte très vite. Istrati n'écoutait pas toujours les conseils de prudence du maître, notamment sur le plan politique, mais la rupture vint de méchancetés qu'il écrivit sur sa future femme. Il ne lui demanda pardon que dans sa toute dernière lettre, écrite en 1934, après cinq années de silence, alors qu'il se mourait de la tuberculose.

English

As Brîndușa Nicolaescu shows, the more than three hundred letters they wrote to each other allow us to better understand the role of Romain Rolland in the formation and life of Panaït Istrati. It was in 1919 that he discovered the French author and recognised in him a master; it was also in 1919 that he wrote to him for the first time. The letter was returned with the mention "left without leaving an address", but it was not given to him until a year later, after an attempted suicide by Istrati, who still carried it with him. A thirteen-year exchange begins. Although the two men shared the same humanistic conception, dissensions soon arose between them because of the passionate nature of Istrati's approach to everything, which R. Rolland soon realised. Istrati did not always listen to the master's advice of caution, especially on the political level, but the break-up came from the wickedness he wrote about his future wife. He only asked her forgiveness in his very last letter, written in 1934, after five years of silence, when he was dying of tuberculosis.

INDEX

Keywords

epistolary relationship, Istrati (Panaït), Rolland (Romain), literary correspondence

AUTEUR

Brîndușa Nicolaescu

Chargée de cours, Literature and Politics : Dystopian Fiction as Social Critique, Academic Writing – Université de Bucarest, Faculté de Sciences Politiques
IDREF : <https://www.idref.fr/279280637>

Eugenio Montale : un poète à la lettre

Marie-José Tramuta

DOI : 10.35562/celec.554

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

*Une lettre est une joie terrestre
refusée aux dieux.*

Emily Dickinson (lettre du
14 janvier 1885)

- 1 Eugenio Montale est un homme de lettres ou de l'être – si l'on nous pardonne ce mauvais jeu de mots. La correspondance, la lettre, s'enchâsse dans son œuvre, la précède ou la commente, en est partie prenante ou matière créative¹.
- 2 La correspondance qui va retenir notre attention ici est celle qu'il entretint avec Irma Brandeis, devenue Clizia, *senhal* d'une vaste partie de son œuvre.
- 3 On sait que le 12 octobre 1983, 50 ans après sa rencontre avec Montale et deux ans après la mort du poète, survenue le 12 septembre 1981, Irma Brandeis confia à Alessandro Bonsanti, alors directeur du Gabinetto Vieusseux, les lettres qu'elle avait reçues du poète. L'ensemble de cette correspondance a été publié plus de vingt ans plus tard, en 2006, sous le titre *Lettere a Clizia*². On connaît désormais les circonstances de la rencontre d'Irma et d'Eugenio, une visite au Gabinetto Vieusseux, au mois de juillet 1933, de la part d'une jeune universitaire américaine désireuse de rencontrer le poète des *Os de seiche*, qui dirigeait alors le Gabinetto et le « *thunderbold* » qui s'ensuivit.
- 4 La correspondance comporte 155 missives qui s'échelonnent du 31 juillet 1933 au 11 décembre 1939. Ils ne se reverront plus et cesseront de s'écrire, à l'exception d'un dernier message de la main d'Eugenio dont il sera question à la fin de cette étude.

- 5 Dans une lettre du 12 mars 1934, une phrase, notamment, retient notre attention : « Cara, scrivere un romanzo con te? E diventare ricco? If I could! Se mi fornisci l'argomento posso provarmi ; ma sai non ho fantasia³ ».
- 6 Mais déjà l'idée d'un roman, de leur roman, couvait dès les prémisses de leur correspondance, si l'on en croit une des premières lettres envoyées par Montale à Irma le 7 août 1933. Il est alors à Londres et lui écrit :
- The case with four solutions
- (A novel⁴)
- 1st living in Europe
- 2nd "Arsenio" U.S.A. (difficult!)
- 3rd I and A. Meeting every summer in Europe (horrible winters!!)
- 4th A. forgotten and blown to pieces.
- Choose, my dearest Irma.
- 7 Dans une autre lettre, datée du 5 décembre 1933, il écrivait dans la même veine :
- Per me la poesia è questione di memoria e di dolore. Mettere insieme il maggior numero possibile di ricordi e di spasimi, e usare la forma più interiore e più diretta. Non ho fantasia ; mi occorrono anni per accumulare poche poesie⁵.
- 8 La réponse à une possible suggestion d'Irma, d'écrire un roman à quatre mains et l'aveu qu'elle suscite ont, pour nous lecteurs, d'incalculables conséquences. Elle alimente autant son œuvre poétique que sa prose d'invention, ce dernier mot étant à prendre avec précaution vu la citation précédente.
- 9 Irma le hante et hante sa poésie. Dans *Due prose veneziane*, qui remonte à 1969, il évoque une escapade à Venise avec Irma, au détour

d'un vers, il nous replonge dans les lointaines années florentines lorsque, avec Irma, ils arpentaient la Costa San Giorgio jusqu'au Piazzale Michelangelo : « ...E dire che avevamo/ inventato mirabili fantasmi sulle rampe/ che portano dall'Oltrarno al grande piazzale ⁶ ». Cette prose vénitienne suggère déjà l'intention du roman d'Irma et d'Eugenio et pas seulement le *romanzetto* ⁷ des futurs Mottetti, mais c'est un petit roman qu'ils écrivent à distance : un « romanzetto autobiografico », comme le définit le poète le 16 février 1950 dans les colonnes du *Corriere della Sera*.

- 10 Au milieu du chemin de sa vie, il entreprend d'écrire de petits textes en prose et d'invention qu'il recueillera notamment dans *Farfalla di Dinard* qu'il définira comme son « romanzo autobiografico » et qu'il avait publiés auparavant entre 1947 et 1950 dans le *Corriere della Sera* et le *Corriere d'Informazione*.
- 11 Le second récit de *Farfalla di Dinard* ⁸ (« *Papillon de Dinard* »), intitulé *Les Roses jaunes*, publié le 20 décembre 1947, commence ainsi :

— Finga di essere il mio segretario, disse Gerda a Filippo, guardandolo attraverso la sua loupe [en français dans le texte]. — Supponga che invece di esserci incontrati per caso, due ore fa, in questa pensione, lei abbia risposto a un mio annuncio di piccola pubblicità ed io debba metterla alla prova. No, non è un esame che le faccio, è semplicemente un esperimento che voglio compiere dopo averla sentita parlare. Sono le quattro o poco più, alle otto dovrei aver spedito per posta aerea un piccolo racconto squisitamente femminile che apparirà contemporaneamente in venticique *magazines* americani. Novecento, mille parole al massimo. Purtroppo lo spirito femminile non abbonda in me... ⁹

- 12 On pourrait reconnaître dans les deux prénoms (Gerda et Filippo), Irma et Eugenio, et dans la « pension », la fameuse pension *Annalena*, située via Romana, où Eugenio rejoignait Irma, lors des séjours florentins de la jeune américaine, née à New York en 1905. Filippo/Eugenio devient « l'homme de la situation », face à Irma/Gerda, dénuée d'esprit féminin ! Ces notations évoquent, de nouveau, leurs échanges épistolaires. Dans une lettre datée du 1^{er} juin 1934, Montale écrit à Irma : « ...if you think of me with contempt you

are right because men *should* be strong and energetic; but I'm perhaps a little woman, a little whore... ».

- 13 Les rôles sont inversés entre Gerda/Irma, privée d'esprit féminin, et Filippo/Eugenio, à la fois homme et femme, reconnu dans cette dualité par Irma et par son double Gerda. Il s'agit d'une traversée des genres, attestée par l'auteur Montale qui ne cesse d'envoyer des messages à la dame de ses pensées. À la fin de la nouvelle, l'étrangère – sans doute américaine –, Irma/Gerda en l'occurrence, tient son « premier récit d'Italie ». De même, dans le récit suivant, *Donna Juanita*, retrouvons-nous Gerda et le sémillant Filippo. Celle-ci se tourne vers Filippo et lui dit :

Non mi abbandoni ora che il primo esperimento è riuscito bene. Ho bisogno di una seconda *suite* italiana per la mia erie. Vivo di questo, lei lo sa. Possibile che qui dentro nessun oggetto – quadro libro coccio fiore o fotografia – le abbia dato il *la*?¹⁰.

- 14 À quoi Filippo lui suggère de regarder au-dehors, par-delà la fenêtre, et évoque le souvenir de *Donna Juanita*. L'occasion a été le grésillement d'une radio entré par la fenêtre ouverte et avait évoqué un opéra-comique homonyme et le souvenir-occasion de Donna Juanita, prose et poésie s'alimentant à la même source ou occasion, « ricordi o spasimi ».
- 15 Dans les deux cas, il est permis d'envisager une manière de création à deux voix, une pré-écriture à quatre mains. Une complicité rétrospective et un dialogue à distance jamais interrompu. Si ces deux exemples proposés se rattachent à la lettre citée plus haut et au couple Irma/Eugenio, c'est qu'Irma apparaît comme une projection de Gerda. Avant même sa rencontre avec Montale, elle collaborait notamment depuis 1931 au *New Yorker*, puis également, par la suite, à *Harper's Bazaar*¹¹, activité que Montale connaissait puisque, dans un message du 27 décembre 1933, il lui écrit : « Then to bed, alone, and the *New Yorker* quotation with me. (23 p.m. [sic]) » ; quelques heures plus tard, le 28 donc, à 16 p.m. [sic], il précise :

Read *baggage*, very interesting and nice. I like it, I like the literary woman *mancata* who has written it. Fortunately, it's not sublime – as Katherine is sometimes. It's deft and light with a little

tinge of bitterness; oh so little! You are clever, Irma, and so sweet.
Don't be *cattiva*, please. I'm a good boy and I love you.

- 16 Une lettre notamment va retenir notre attention, celle dont nous proposons ici un extrait parce qu'elle est éclairante pour une partie de son œuvre à venir et qu'elle est aussi une preuve de fourvoiement parfois de la critique, celle que Montale aimait « depistare¹² ».
- 17 De quoi s'agit-il ? Dans une lettre en date du 2 novembre 1934 (date nullement fortuite, on va le voir), Montale relate, sur le mode plaisant, un « accident » dont il a été victime dans un taxi, accompagné d'un dessin l'illustrant. Ce qui pourrait n'apparaître que comme une simple anecdote va générer de multiples implications¹³.
- 18 D'abord l'anecdote : dans sa lettre du 2 novembre 1934, lendemain du jour des morts, Eugenio raconte à Irma l'accident qui lui est arrivé : « Darling, / ieri il taxi car nel quale mi trovavo è stato investito da un altro ed è andato a gambe all'aria, press'a poco così ». Suit un croquis qui montre la voiture cul par-dessus tête¹⁴. Montale a pensé que sa dernière heure était venue et a fermé les yeux. La foule s'est agglutinée près du lieu de l'accident, a pressé de questions le chauffeur, sorti indemne de l'habitacle, pour savoir s'il avait un passager. La foule des badauds se désole et pleure l'infortuné, non sans complaisance, cependant qu'il se dégage en rampant de sa prison par une des fenêtres du véhicule, se redresse, allume une cigarette et, exécutant une révérence circulaire, s'écrie : « Le défunt, c'est moi ! », avant de s'élancer vers un tram qui vient à passer, pour se soustraire à la curiosité des badauds. Il s'agit d'une anecdote épistolaire rendue plaisante par l'issue positive de l'accident. Mais les implications de ce récit vont bien au-delà de la simple anecdote. Fidèle à une complicité tacite, Irma publie le 13 juillet 1935 un récit dans le *New Yorker* intitulé *Nothing serious*, récit qui reprend au féminin l'accident relaté par Montale dans sa lettre. D'ailleurs une lecture attentive de la correspondance conforte cette thèse chronologique, attestée par une lettre de Montale adressée à Irma le 5 août 1935 : « La *short story* del taxi cab è deliziosa, e sono contento che sia stata pagata bene ». Ce qui permet aussi de regarder d'un regard nouveau le début des *Roses jaunes* ou de *Donna Juanita*.

- 19 Mais les choses n'en restent pas là, l'anecdote racontée à Irma, dont elle se sert à bon escient pour écrire *Nothing serious*, est à son tour reprise par Montale qui l'utilise pour introduire une nouvelle intitulée *Sul limite*. D'où le commentaire de Paolo De Caro : « L'incidente automobilistico sarà ripreso da Montale nell'incipit del racconto *Sul limite* [1946] ¹⁵ ». L'intérêt de cette mise en regard des deux récits jumeaux, c'est qu'ils ont fait l'objet d'une erreur que la correspondance permet de rectifier. Paolo De Caro se trompe en attribuant l'idée originale de la nouvelle à Irma, ce que dément la lettre en question.
- 20 Le récit de Montale commence ainsi : « Le voyage dont je peux rapporter le début fut précédé par un grave accident. J'avais quitté une maison amie, [...] et j'avais réussi à trouver un taxi avec lequel j'espérais arriver Piazza Beccaria [nous sommes là aussi à Florence] ». La scène du choc entre deux taxis est la même que dans la lettre : « Après un instant qui parut éternel, il y eut un choc très violent, et je fus ballotté comme un dé dans un cornet à l'intérieur de la cabine noire de la voiture. Puis je sentis que j'étais allongé sur le toit de l'auto, qui, de toute évidence, s'était retournée ». Le mouvement de foule accourue sur le lieu de l'accident est lui aussi identique : « “Mais il y a un homme, là-dedans”, dit enfin une âme compatissante, et quelqu'un essaya d'ouvrir la portière qui me servait d'appui, ce qui me fit immédiatement rouler dans la rue pour me relever aussitôt après ». Les deux conducteurs en viennent aux mains et l'infortuné et discret héros du fait divers en profite pour s'éclipser. « J'eus le temps d'épousseter ma veste tant bien que mal, de me palper pour sentir si j'étais encore en vie et de sauter dans un tramway qui passait non loin de là »... Une « chute » semblable à l'anecdote relatée dans la lettre à Irma. Le reste concerne le voyage *Sur la limite*, un « troisième statut » dont il est aussi largement question dans son œuvre poétique et qui justifie aussi la tension qui la sous-tend ¹⁶.
- 21 À la fin d'une lettre adressée par Montale à son ami, le critique Gianfranco Contini, datée du 1^{er} novembre 1946 (12 années, presque jour pour jour, se sont écoulées depuis la lettre envoyée à Irma relatant l'accident), Montale/Eusebio demande à Contini/Trabucco s'il a lu le récit intitulé *Sul limite* paru en août ¹⁷. Dans un courrier antérieur daté du 23 septembre 1946, il voulait déjà savoir si Contini avait lu sa nouvelle *Sul limite* : « Vedesti la scena della mia morte

nel racconto *Sul limite* ? » (Nous renvoyons la réponse différée à l'article cité en note, elle concerne le « troisième statut », récurrent dans toute son œuvre.) Un autre lien unit le poète, le critique et la muse, il s'agit de la *precious letter*. C'est un terme que l'on retrouve dans une lettre envoyée par Montale à Irma le 24 juillet 1935 : « ... Ma piuttosto che tacere ancora preferisco accludere il commento di Gianfranco Contini a Costa S. Giorgio. Send me back the precious letter ». On retrouve la *Precious letter* dans une des nouvelles d'Irma, celle publiée dans *A lady alone*¹⁸.

- 22 Enfin pour bien saisir l'importance des lettres de Montale à Irma sur l'élaboration et la construction de son œuvre, en vers ou en prose, nous aimerions évoquer trois lettres d'Eugenio. La première remonte au 19 septembre 1934 et évoque un rapide voyage à Naples : « A Napoli i pescatori fischiano Oi Marì e Stormy Weather¹⁹... » ; la deuxième, datée du 4 octobre 1934, dans laquelle il écrit : « Ho trovato un'ottima incisione di Stormy Weather (Greta Keller, edizione Decca) ». L'autre suit quelques jours plus tard, le 18 octobre 1934 ; elle se termine ainsi : « Excuse-me, I love you and I don't understand life. "Life is bare since you and me ain't together... " / Stormy Weather / Arsenio ». Reprenant ainsi les paroles de la fameuse chanson qu'il ne cesse d'évoquer et qui, à l'instar de tous les amoureux, constitue leur chanson fétiche, leur talisman. Ce sera aussi le titre de son troisième recueil poétique *La bufera*, (La Tourmente), autrement dit *Stormy weather*...
- 23 Certes, le conflit, la guerre mondiale sont présents comme était présent le « storm che stava per nascere » de la lettre du 6 mars 1934 qui évoquait l'atmosphère qui régnait alors à Florence. Mais, tel Agrippa d'Aubigné, qu'il cite en exergue : « Les princes n'ont pas d'yeux pour voir ces grand's merveilles, / Leurs mains ne servent plus qu'à nous persécuter... », Montale ne croit guère à l'Histoire. Il ne cesse de regarder et de « correspondre » avec Irma, quitte à s'opposer à Clizia. La dernière carte postale qu'il lui envoie en juin 1981, quelques semaines avant sa mort, alors qu'il se trouvait proche de la *limite* et de ce *terzo status* évoqué dans la nouvelle dont il a été question plus haut, montre qu'elle ne l'a jamais quitté :

You are still my goddess,

my divinity. I prie [sic] for you,

for me. Forgive my prose.

Quando, come ci rivedremo?

Ti abbraccia il tuo

Montale

NOTES

1 Voir notamment TRAMUTA M. – J., « *Una lettera che non fu spedita da Eugenio Montale* », in FABRIZIO-COSTA S., GROSSI P., SANNIA NOWÉ L. (éd.) “*...Che solo amore e luce ha per confine*” *Per Claudio Sensi (1951-2011)*, Berne, Peter Lang, 2012, p. 347-355.

2 MONTALE Eugenio, *Lettere a Clizia*, a cura di BETTARINI R., MANGHETTI G. et ZABAGLI F., con un saggio introduttivo di BETTARINI R., Milano, Mondadori, 2006.

3 In *Lettere a Clizia*, op. cit., p. 63. « Chérie, écrire un roman avec toi ? Et devenir riche ? If I could ? Si tu me fournis le sujet, je peux m’y essayer ; mais tu sais que je n’ai aucune imagination. » (Traduction personnelle.)

4 Nous soulignons.

5 *Ibid.*, p. 37 : « Pour moi la poésie est affaire de mémoire et de douleur. Rassembler le plus grand nombre de souvenirs et de tourments, et utiliser la forme la plus intime et la plus directe. Je n’ai pas d’imagination ; il me faut des années pour accumuler quelques poèmes. » (Traduction personnelle).

6 MONTALE E., *Satura*, poésies IV, éd. bilingue, Paris, Gallimard, 1976, p. 246-247 : « ... Et dire/que nous avons inventé de splendides fantômes sur les rampes/qui mènent de l’Oltrearno à la grande esplanade. » (Trad. DYERVAL ANGELINI P.).

7 Du même auteur : *Mottetti*, a cura di ISELLA D., Milano, Adelphi, 1988. Il s’agit de 21 poésies qui constitueront la deuxième

partie des Occasions dédiées à I. B.

8 MONTALE E, *Farfalla di Dinard*, in *Prose e racconti*, Milano, I Meridiani, Mondadori, 1995. Du même auteur : *La Maison aux deux palmiers*, trad. FUSCO M., Fata Morgana, 1983, suivi de *Papillon de Dinard*, trad. FUSCO M., Fata Morgana, 1985.

9 MONTALE E., « Le Rose gialle » in *Farfalla di Dinard*, op. cit., p. 12. « Les Roses jaunes » in *La Maison aux deux palmiers*, op. cit., p. 13 : « Faites semblant d'être mon secrétaire, dit Gerda à Filippo, en le regardant à travers sa loupe. Supposez qu'au lieu de nous être rencontrés par hasard, il y a deux heures, dans cette pension, vous ayez répondu à ma petite annonce, et que je doive vous mettre à l'épreuve. Non, ce n'est pas un examen que je dois vous faire passer, c'est simplement une expérience que je veux effectuer après vous avoir entendu parler. Il est quatre heures, ou pas beaucoup plus ; à huit heures je devrais avoir expédié, par avion, un petit récit exquisement féminin qui sortira simultanément dans vingt-cinq magazines américains. Neuf cents, mille mots au maximum. Malheureusement l'esprit féminin n'abonde pas en moi (elle rejeta en arrière d'un air hautain une brosse de cheveux couleur de sorgho) – et dans ces cas-là, il faut toujours que j'aie recours à un homme. Vous me semblez le type qui convient ». (traduit par Fusco M.).

10 *Ibid.*, p. 18. « Ne m'abandonnez pas, maintenant que la première tentative a bien réussi. J'ai besoin d'une seconde suite italienne pour ma série. Je vis de cela, vous le savez. Est-il possible que, dans cette pièce, aucun objet – tableau, livre, poterie, fleur ou photo – ne vous ait donné le la ? » (op. cit., p. 20).

11 In *Journey to Irma, una approssimazione all'ispiratrice americana di Eugenio Montale*, parte prima *Irma, un "romanzo"*, Foggia, M. De Meo, 1999, Paolo De Caro recense et propose quelques nouvelles d'Irma publiées dans le *New Yorker*, qui ont trait, de près ou de loin, à leur relation. Il s'agit de : *Baggage*, 11 juillet 1931 ; *Conqueror*, 5 septembre 1931 ; *Sato*, 15 septembre 1934 ; *A flair for words*, 1^{er} décembre 1934 ; *Lamb flight*, 15 décembre 1934 ; *Nothing serious*, 13 juillet 1935 ; *Two of them*, 14 septembre 1935 ; *Ladies in the dark*, 4 septembre 1943 ; *A lady alone*, in *Harper's Bazaar*, février 1936.

12 « Il tu » : « I critici ripetono/ da me depistati/che il mio tu... » (MONTALE E., *Satura*, op. cit. sup., p. 10).

- 13 Lire l'éclairante introduction de BETTARINI R., *Lettere a Clizia*, op. cit., notamment p. XXVII et sqq.
- 14 Voir sur ce sujet notre article, « Loufoques et farfelus dans la prose narrative de Eugenio Montale » in *Le Personnage farfelu dans la fiction littéraire (XX^e-XXI^e siècles) des pays européens de langues romanes*, AJELLO E., D'ORLANDO V., LOIGNON S. et NOYARET N. (dir.), éd. Sinestesie, Avellino, 2016.
- 15 Op. cit., p.33. Il ajoute toutefois avec justesse un détail non négligeable : « L'Arno che s'increspa sotto il Trinity Bridge entrerà in intertesto nascosto nel secondo Madrigale fiorentino (144, BU) ».
- 16 Voir notre article, *La Correspondance entre Contini et Montale autour des Rencontres internationales* » à Genève en 1946, in *Ermeneutica letteraria*, X, Pisa-Roma, Fabrizio Serra editore, 2014.
- 17 *Eusebio e Trabucco, carteggio Eugenio Montale et Gianfranco Contini*, a cura di ISELLA D., Milano, Adelphi, 1997, p. 146.
- 18 Voir notes 1 et 12.
- 19 Chanson fameuse écrite en 1933 par Ted Koehler et composée par Harold Arlen, rendue célèbre par Cab Calloway au Cotton Club et par une série d'interprètes féminines dont Greta Keller, Ethel Waters, Elsa Fitzgerald. Dans la fameuse lettre 52, datée du 2 novembre 1934, il lui écrit aussi avoir entendu Paul Robson chanter « my curly headed baby... », « song » qu'il reprend à son compte. Il rêve par ailleurs de graver un disque pour la modique somme de 25 liras où il imiterait à s'y tromper Robson et aussi Chaliapine, pour induire en erreur quelques musiciens. Adeptes du faux-exprès, il opérera de même des décennies plus tard avec la critique.

RÉSUMÉS

Français

Marie-José Tramuta s'intéresse au rôle joué, dans l'élaboration de l'œuvre d'Eugenio Montale, par sa correspondance avec Irma Brandeis (alias « Clizia »), dont il avait fait la connaissance à Florence. Entre 1933 et 1939 ils échangèrent 155 lettres. Chacun emprunte à l'autre, sans le lui cacher, au contraire. Mme Tramuta en veut pour preuve la fortune littéraire d'une mésaventure réellement arrivée à Montale et racontée à Irma dans une lettre datée du 2 novembre 1934. Elle aurait pu très mal finir. Le taxi qui le transportait, heurté de plein fouet par un autre véhicule, s'était retourné. Montale crut sa dernière heure arrivée. Or il en réchappa et se sauva, après quelques paroles narquoises lancées aux badauds. L'histoire fut d'abord

reprise par Irma, qui en fit la matière d'une nouvelle, *Nothing Serious*, publiée le 13 juillet 1935 dans le *New Yorker* : le héros y devient une héroïne. Elle l'envoya à Montale, qui la complimenta, et en tira en 1946 le début de sa nouvelle *Sul Limite*. Que l'histoire l'ait hantée si longtemps est bien normal : c'était un avant-goût de la mort.

English

Marie-José Tramuta is interested in the role played in the development of Eugenio Montale's work by his correspondence with Irma Brandeis (alias "Clizia"), whom he had met in Florence. Between 1933 and 1939 they exchanged 155 letters. Each one borrowed from the other, without hiding it from him, on the contrary. Mrs Tramuta cites as proof the literary fortune of a misadventure that really happened in Montale and was told to Irma in a letter dated 2 November 1934. It could have ended very badly. The taxi that was carrying him had been hit head on by another vehicle and turned over. Montale thought his last hour had arrived. But he escaped and ran away, after a few sarcastic words to the onlookers. The story was first taken up by Irma, who made it the subject of a short story, *Nothing Serious*, published in the *New Yorker* on July 13, 1935, in which the hero becomes a heroine. She sent him to Montale, who complimented her, and in 1946 she wrote the beginning of her new *Sul Limite*. That the story haunted her for so long is quite normal: it was a foretaste of death.

INDEX

Keywords

epistolary relationship, literary correspondence, Montale (Eugenio), Italian poetry, Brandeis (Irma)

AUTEUR

Marie-José Tramuta

(MCF HDR) – LASLAR (EA 4256), Université de Caen Normandie

IDREF : <https://www.idref.fr/02904118X>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000079737507>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12075040>

Cesare Pavese à travers ses lettres éditoriales

Éloge de l'irrationalisme dans l'Italie post-fasciste

Francesca Belviso

DOI : 10.35562/celec.559

Droits d'auteur

CC BY 4.0

PLAN

Propagande marxiste et campagne d'épuration

Pavese, un hérétique chez les marxistes

Pavese *mauvais camarade*

TEXTE

J'aurai donc ainsi ma musique d'été [...] comme si j'avais une victoire à fêter. Et de fait : considérez à quel point j'ai davantage été un champ de bataille qu'un être humain, à plus d'un égard, par le corps et par l'âme¹.

1 Cesare Pavese, l'un des écrivains majeurs du Novecento, fut également un traducteur prolifique et un rédacteur chez Einaudi, l'une des maisons d'éditions italiennes les plus influentes et les plus prestigieuses sous le fascisme et dans l'après-guerre. L'intense activité de transmission culturelle réalisée par Pavese au sein de cette maison d'édition constitue sans aucun doute un volet essentiel dans l'histoire de la culture italienne moderne².

À la fin des années 1930, l'écrivain turinois allait acquérir chez Einaudi une position de premier plan au prix d'un travail exténuant, comme il l'avoue dans une lettre à son ami Tullio Pinelli³. À côté d'environ deux

mille pages traduites par an (essentiellement de l'anglais et de l'anglo-américain), il devait fonder de nouvelles collections, corriger les manuscrits, rédiger des comptes rendus et s'occuper de toute la correspondance courante. Ses lettres éditoriales, partiellement éditées⁴, s'étalent de janvier 1935⁵ à août 1950 et constituent une véritable mine de savoir qui permet de reconstruire attentivement le débat politique, culturel et intellectuel de l'Italie fasciste et post-fasciste.

- 2 Notre réflexion s'efforce de montrer à quel point la relation épistolaire, lorsqu'elle devient le véhicule de positionnements idéologiques et qu'elle porte les traces d'enjeux professionnels majeurs, constitue un instrument d'analyse incontournable pour l'historien de la culture. Elle permettrait ainsi de restituer, à la suite d'un travail attentif de fouille et grâce à la lecture croisée des documents, non seulement le climat culturel d'une époque, mais également les courants et les contre-courants, parfois violents, qui l'ont vue naître. S'il est sans doute vrai qu'une « lettre peut être une œuvre d'art » et que l'on écrit souvent « dans l'intention d'offrir à l'autre un moment de jouissance⁶ », il ne s'agira pas ici d'aborder la relation épistolaire comme forme de badinage mondain ou littéraire. Il s'agira plutôt d'appréhender l'art de la correspondance comme *sport de combat* où ce qui compte est moins la beauté du style que la pertinence et le poids des arguments invoqués dans la joute. Dans la mesure où l'étude porte sur des blocs de lettres rédigées dans le cadre d'une intense activité éditoriale, la relation épistolaire semble déployer sa dimension opérationnelle et dialectique la plus féconde : elle se révèle comme un véritable terrain de lutte où des visions divergentes du métier d'intellectuel s'affrontent et s'opposent. Mais cette relation épistolaire tissée par Pavese sur plusieurs années de travail infatigable offre également l'image d'une relation de soi à soi, car dans de nombreux échanges épistolaires il s'agit moins d'un dialogue à deux que d'un monologue solitaire où un homme, en l'occurrence un homme de lettres, jette les bases de sa propre conception du travail intellectuel, fait l'éloge de sa vision de la culture et lance un défi à la société de son temps. Ce terrain de lutte, nous le verrons plus en détail, ne laissera pas forcément indemne l'un des combattants.

Propagande marxiste et campagne d'épuration

- 3 La maison d'édition Einaudi vit le jour officiellement en 1933 grâce à l'engagement d'une poignée de jeunes intellectuels antifascistes de la ville de Turin, rassemblés autour d'un Turinois fortuné, Giulio Einaudi. L'emblème choisi comme logo – une autruche avalant un clou – accompagné de l'inscription latine *Spiritus durissima coquit* (« l'esprit digère même les choses les plus dures ») était clairement un manifeste et un programme⁷. En effet, la maison Einaudi est connue d'abord pour avoir mis en place des stratégies de militantisme culturel contre l'autarcie fasciste afin de participer activement au dépoussiérage de la culture italienne dominante⁸. Si sous la dictature fasciste la maison d'édition fut le fer de lance d'une politique audacieuse et éclectique – dans les strictes limites imposées par la censure – au lendemain de la guerre sa ligne éditoriale se modifia sensiblement⁹. Selon les vœux de son fondateur, la maison d'édition se devait de devenir « le véritable point d'agrégation des intellectuels italiens de gauche, afin d'être un instrument actif capable d'orienter le débat politique national¹⁰ ». En d'autres termes, une orientation précise s'imposait : faire barrage à tous les derniers relents du fascisme dans une logique de claire épuration.
- 4 Ce positionnement s'insérait dans une véritable stratégie d'alliance avec le groupe dirigeant du parti communiste italien qui œuvra activement à la reconstruction politique de l'Italie post-fasciste. Le premier signe révélateur des rapports étroits entre Einaudi et le PCI fut le lancement de la publication, à partir de juin 1945, des œuvres complètes d'Antonio Gramsci, considéré comme l'un des plus insignes représentants de la martyrologie antifasciste turinoise¹¹. La publication des œuvres complètes du fondateur du mouvement communiste italien s'avéra le résultat d'un pacte scellé entre Giulio Einaudi et le chef du parti, Palmiro Togliatti, qui octroya son accord sur la base d'une stricte supervision des publications¹².

Cette nouvelle voie empruntée par la direction d'Einaudi était loin de faire l'unanimité parmi les rédacteurs. En effet, si une commune idéologie de gauche était monnaie courante chez la plupart des collaborateurs, le groupe gardait un caractère suffisamment

indépendant et hétérogène pour que les désaccords et les divergences d'opinions surgissent. Il devint ainsi le reflet de la fracture de l'union antifasciste produite par le changement politique constitutionnel de l'après-guerre¹³.

- 5 Pavese décelait dans cette politique éditoriale les marques d'une simplification extrême du débat culturel national et voyait se profiler à l'horizon un danger encore plus grave : le retour d'une nouvelle forme de censure. Dans ce contexte de propagande marxiste, les auteurs considérés comme hérétiques et irrationalistes étaient définitivement mis au ban. Des collections qui avaient été prônées et promues par Pavese pendant la guerre – la collection d'ouvrages philosophiques en particulier – étaient soumises à une révision partielle ou totale. Des listes entières d'ouvrages étaient vouées à une véritable campagne d'épuration, car dans l'intention première de Giulio Einaudi il fallait faire preuve d'une adhésion sincère à l'esprit viscéralement antifasciste de l'idéologie du PCI. Pavese rétorquait à son éditeur qu'il était absurde de parler d'idéologie : « nous ne sommes ni pour, ni contre ; c'est le bon livre qui parle pour lui-même et révèle sa voix¹⁴ ». Voici condensée en quelques mots l'essence de la conception du travail éditorial pour Pavese : il fallait publier des livres sur la base de leur caractère novateur, de leur validité scientifique, de leur capacité à questionner le réel et à pousser à la réflexion, par-delà toute étiquette idéologique.
- 6 Parmi les philosophes qui firent l'objet d'un ostracisme sévère de la part d'Einaudi se trouvait celui que l'on considéra longtemps comme le père de l'irrationalisme et des poétiques décadentes fin de siècle, et que l'on stigmatisa comme l'inspirateur, et même le précurseur du national-socialisme et du fascisme italien, Friedrich Nietzsche¹⁵. Le philosophe et traducteur Giorgio Colli s'adressa à Pavese en juin 1945 pour lui proposer la publication, chez Einaudi, de la première édition critique des œuvres complètes du philosophe de Bâle. Pavese lui répondit par la négative, prétextant qu'en Italie « les temps n'étaient pas encore mûrs pour une lecture féconde et apaisée de Nietzsche¹⁶ ». Giorgio Colli put obtenir cette publication dans les années 1960 chez une petite maison d'édition qui venait tout juste de voir le jour, Adelphi. Celle-ci, grâce au soutien financier de Gallimard en France et de Gruyter en Allemagne, put achever le travail monumental d'une nouvelle traduction de tous les écrits

nietzschéens donnant le jour à la première édition critique en dix-huit volumes des œuvres complètes de Nietzsche réalisée par Giorgio Colli et son élève Mazzino Montinari¹⁷.

- 7 L'affaire Nietzsche, véritable occasion éditoriale manquée pour Einaudi, fut l'exemple le plus parlant d'une ferme censure éditoriale. Comme le rappela quelques années plus tard Delio Cantimori, un autre éminent rédacteur de l'époque¹⁸, il aurait été impensable de faire apparaître les œuvres complètes de Nietzsche à côté de celles de Gramsci chez une maison d'édition qui aspirait à devenir l'un des plus importants réseaux de diffusion des idées issues du marxisme et de sa vulgate.

Pavese, un hérétique chez les marxistes

- 8 Afin de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de la querelle fratricide entre les irrationalistes et les marxistes orthodoxes qui secoua le débat culturel de l'Italie post-fasciste, il faut plonger au cœur d'un bloc de correspondance éditoriale que Pavese entretenait de la fin 1945 jusqu'à sa mort en août 1950 à l'occasion de la naissance d'une nouvelle collection. Au lendemain de la guerre l'écrivain fonda la *Violette* (la *Viola*), en référence à la couleur choisie pour la couverture des ouvrages de cette collection. Son originalité était patente dans le panorama éditorial italien, puisqu'il s'agissait de la toute première collection entièrement consacrée aux ouvrages d'histoire des religions, d'ethnologie et de psychanalyse, et plus précisément de psychanalyse jungienne.
- 9 À partir du mois de novembre 1945, Pavese se jeta corps et âme dans cette nouvelle aventure éditoriale et choisit comme collaborateur le grand spécialiste d'histoire des religions et fondateur de la première chaire italienne d'ethnologie, Ernesto De Martino. Jusqu'en 1947, la correspondance entre les deux rédacteurs rendait compte d'une relation fondée sur l'entente cordiale et la confiance mutuelle. À partir de 1948, des divergences profondes commencèrent à voir le jour, et elles portaient sur des choix fondateurs, notamment sur le positionnement idéologique de la collection tout entière.

- 10 Le premier *casus belli* éclata autour de la publication de deux ouvrages de Jung, comme l'atteste une lettre du 9 octobre 1948¹⁹. De Martino reprochait à Pavese d'avoir fait « des choix en amateur²⁰ » puisqu'il avait décidé de publier, sans son accord, des ouvrages tels que *L'Introduction à l'essence de la mythologie*²¹ et *Dialectique du moi et de l'inconscient*²² qui risquaient de susciter, aux yeux de l'ethnologue, « des passions dangereuses²³ » chez les lecteurs italiens. Derrière cette critique acérée se cachait le désaccord profond pour une ligne éditoriale qui s'éloignait du positionnement idéologique de l'aile la plus orthodoxe du courant marxiste, courant auquel De Martino adhérait pleinement²⁴. Celui-ci considérait que l'engouement suscité en Italie par la mentalité primitive à côté de toute autre expression mystique, magique et irrationnelle, s'avérait fort suspect. Des sujets tels que le primitif, le sauvage, le monde archaïque, les mœurs des peuples et leur psyché pouvaient demeurer un objet d'étude à la condition qu'ils fussent strictement encadrés dans une vision historiciste. De Martino trouvait inquiétant qu'un intellectuel marxiste tel que Pavese veuille attirer l'attention sur des mentalités primitives censées engendrer un fanatisme brutal, et susceptibles de faire ressurgir la culture irrationaliste qui avait nourri les idéologies fascistes²⁵.
- 11 La réponse de Pavese à ces attaques paraît dans un texte rédigé deux années plus tard pour la revue *Cultura e Realtà*²⁶. C'est la première fois dans l'activité éditoriale de Pavese, et ce ne sera pas un cas isolé, qu'un dialogue à deux se transforme en une plus vaste réflexion portant sur l'histoire culturelle italienne dans son rapport avec l'avènement du fascisme :

Il est clair que le folklore et la mentalité mythique intéressent le politicien « scientifique » en tant qu'événements, phénomènes qui doivent au plus vite être assimilés à la claire rationalité et à la loi de l'histoire. Tout au plus faut-il craindre que le chercheur « scientifique » oublie l'aspect le plus important du mythe, de la magie, de la « participation mystique » : l'absolue valeur cognitive qu'ils ont représentée, leur originalité historique, leur vitalité éternelle dans la sphère de l'esprit²⁷.

- 12 Selon Pavese il fallait donner au lecteur la possibilité de choisir sa propre vérité au milieu d'une fourchette de propositions différentes,

souvent divergentes, parfois dérangeantes, pour qu'il se forge par lui-même sa liberté de jugement. Au contraire, pour De Martino chaque livre devait mettre en évidence un fil conducteur capable d'assurer la cohérence idéologique de la collection. Cela impliquait le besoin de doter chaque ouvrage d'une introduction définie de « prophylactique²⁸ ». Tous les livres potentiellement porteurs du « virus de l'irrationnel²⁹ » ne pouvaient trouver leur place au sein de la collection qu'à condition d'être accompagnés d'une préface des éditeurs susceptible de déclencher immédiatement chez le lecteur une prise de distance. En d'autres termes, il fallait que le lecteur soit non seulement prévenu, mais, pour ainsi dire, « vacciné³⁰ ».

- 13 Pavese répondait dans une lettre de la fin de l'année 1948 en allant droit au cœur de ce différend idéologique :

Si les livres publiés jusqu'à présent et sortis avec ton accord manquent d'une présentation unitaire, cela veut dire qu'il est quasiment impossible de l'obtenir – du moins dans le sens que tu l'indiques. [...] Considère que les deux exigences – inscrire les textes dans le *milieu* idéaliste italien et les harmoniser avec les velléités marxistes de nos conseillers idéologiques – sont en elles-mêmes presque contradictoires. Souvent, désespéré, j'en conclus qu'il vaut mieux les livrer tels quels et laisser que les querelles aient lieu dans les revues³¹.

Cet échange ne fut que la première bataille d'une joute intellectuelle et éditoriale qui éclata dans toute sa violence la dernière année de la vie de Pavese. Une affaire bien plus grave éclaboussa l'activité éditoriale de la maison, allant jusqu'à mettre en péril l'existence de la collection *Violette* et la survie même de Pavese dans son « fief turinois³² ».

Pavese mauvais camarade

- 14 À partir de 1949 les échanges entre Pavese et De Martino s'intensifièrent. La presque totalité de leur relation épistolaire se focalisa autour de la publication de plusieurs ouvrages de l'historien des religions Mircea Eliade. Leurs échanges portaient plus précisément sur le travail de traduction du *Traité d'histoire des religions*, mais aussi de deux livres de l'écrivain roumain qui

avaient retenu l'attention de Pavese, à savoir *Techniques du Yoga* et *Le Mythe de l'Éternel retour*³³. L'accusation portée contre Pavese par l'aile marxiste se fit encore plus grave : il publiait et soutenait l'œuvre d'un ancien collabo, pire encore, d'un véritable criminel de guerre, comme Pavese le confiait dans une lettre rédigée à la fin de l'été 1949³⁴. Face à cette lourde attaque, l'écrivain fut obligé de chercher une ligne de défense et de se justifier directement auprès de l'un des membres les plus influents du groupe dirigeant du PCI :

Les livres de Mircea Eliade [...] ont été choisis pour leur intérêt et leur valeur scientifique, parmi de nombreux titres que les éditeurs français [...] nous envoient. Nous n'avons pas pensé une seule seconde devoir vérifier le casier judiciaire de l'Auteur. [...] Quoiqu'Eliade fasse en tant qu'exilé, cela ne peut pas nuire à la valeur scientifique de son œuvre. Devrions-nous arrêter de publier les ouvrages scientifiques d'Heisenberg parce qu'il est nazi³⁵ ?

- 15 La sombre affaire Eliade ne donna que l'avant-goût de ce qui allait se préparer pendant l'hiver 1949-1950. Cette fois-ci c'était Renato Poggioli, un historien de la littérature et professeur aux États-Unis qui devait en faire les frais en déclenchant un véritable incident diplomatique au sein de la maison d'édition. Au mois d'octobre 1949, Poggioli obtint l'accord de publier, grâce au soutien de Pavese, *Il Fiore del verso russo*³⁶, une anthologie de poètes russes de l'époque pré-révolutionnaire.
- 16 Dans une lettre de novembre 1949 De Martino mettait directement en garde l'éditeur Giulio Einaudi sur les conséquences néfastes que cette publication allait entraîner dans les rapports avec le PCI. Le 6 décembre 1949 le chef du parti communiste en personne envoya un télégramme à la direction Einaudi pour l'informer sèchement que la publication des écrits de Gramsci serait compromise par le livre de Poggioli. L'ouvrage était en effet jugé « ouvertement contraire à l'Union Soviétique et à la conception soviétique de la culture³⁷ ». Chose encore plus grave, Poggioli était connu pour avoir collaboré avec l'Institut national de culture fasciste pendant le *Ventennio*. Au même moment, dans plusieurs revues italiennes, une campagne de presse diffamatoire déclencha de violentes attaques à la fois contre Poggioli, accusé d'être le pourfendeur d'un anticommuniste

américain, et contre la maison d'édition qui s'était prêtée à servir les spéculations politiques de l'auteur.

- 17 Pavese fut traîné malgré lui dans le tourbillon de cette campagne d'une violence inouïe et fut obligé de faire amende honorable. Au nom de la maison d'édition, il dut rédiger une préface *prophylactique* dans laquelle la prise de distance par rapport aux idées de l'auteur était explicitement affirmée. Poggioli, l'auteur malheureux de l'ouvrage, commenta ainsi les événements dans une lettre à Pavese du 3 janvier 1950 :

Cette polémique me fait comprendre à quel point j'ai de la chance de ne pas vivre en Italie où si tu n'es pas rouge on te croit noir. Moi je refuse d'être rouge ou noir. [...] je hais de la même manière le Vatican et le Kremlin, car au fond ils se ressemblent ³⁸.

La réponse de Pavese à cette lettre date du 16 février 1950 et se révèle extrêmement importante dans l'économie générale de notre discours. L'écrivain nous livre en effet une image saisissante de la situation existentielle qu'il était en train de vivre, et, plus largement, du rôle de l'intellectuel dans l'Italie post-fasciste. Un passage particulièrement significatif de cette lettre semble sonner le glas de sa collaboration intellectuelle et professionnelle chez Einaudi. Il possède les accents d'un monologue à travers lequel l'intellectuel, laissé seul et désarmé face à la société de son temps, ne peut que devenir le porte-parole d'une crise culturelle et sociétale irréparable : « Les temps que nous vivons sont bien sombres. Refuser d'être noir ou rouge, dans l'Italie actuelle, signifie "rester suspendu entre ciel et terre", "ni dedans, ni dehors", "ni vêtu, ni nu" ³⁹ ».

- 18 Ne pas être politiquement rangé dans l'Italie post-fasciste de l'après-guerre voulait dire se retrouver dans la position honteuse d'un intellectuel voué à la condamnation et à l'exclusion. Le contenu de la lettre à Poggioli fait écho à un autre constat accablant qui apparaît dans une page du journal de Pavese, *Le Métier de vivre*, à la date du 15 février 1950, précisément un jour avant la rédaction de la lettre de réponse à Poggioli : « "P[avese] n'est pas un bon camarade"... Discours d'intrigues partout. Manœuvres louches, qui sont peut-être du reste les discours de ceux qui te tiennent le plus à cœur ⁴⁰ ».

- 19 Le 27 mai 1950, l'écrivain dressa un bilan définitif de l'année en cours, un bilan d'une noirceur profonde :

La béatitude de 48-49 est entièrement payée. [...] Maintenant, à ma manière, je suis entré dans le gouffre : je contemple mon impuissance, je la sens dans mes os, et je me suis engagé dans la responsabilité politique, laquelle m'écrase. Il n'y a qu'une seule réponse – le suicide⁴¹.

Trois mois plus tard, dans la nuit du 27 août 1950, Pavese se suicida avec une dose massive de somnifères dans une chambre d'hôtel à Turin, à l'âge de quarante-deux ans. Sa disparition représenta une perte très grave, non seulement dans le panorama culturel italien, mais plus particulièrement pour la maison d'édition Einaudi. La déclaration exprimée par l'écrivain Vittorini à l'occasion de sa mort apparaît très significative à cet égard : « Einaudi se fondait sur son travail⁴² ».

- 20 La lecture croisée de plusieurs échanges épistolaires que Pavese tissa dans le cadre de son activité éditoriale s'avère extrêmement féconde. Elle permet de dégager les traits distinctifs d'un panorama culturel particulièrement problématique et conflictuel, lorsque l'*intelligentsia* italienne se retrouva à manier les matériels les plus compromis avec la culture réactionnaire de son temps et dut composer avec les fantômes de l'irrationalisme qui hantèrent le ^{xx}e siècle. Cette fructueuse moisson de lettres éditoriales nous offre également une vision beaucoup moins monochrome de l'engagement intellectuel de Pavese en tant qu'opérateur culturel chez Einaudi.
- 21 Si l'écrivain turinois a été défini comme un Piémontais à la trempe alfiérienne⁴³, obligé de s'entêter dans une posture d'auto-flagellation pour arriver à réaliser pleinement son rêve d'accomplissement artistique⁴⁴, il est également vrai que ses relations avec le milieu culturel turinois se fondèrent souvent sur une ambivalence profonde. La dichotomie entre « être et faire⁴⁵ » plongeait ses racines dans le rapport d'attraction-répulsion à l'égard d'un univers culturel à la fois stimulant et extrêmement sévère sur le plan des valeurs morales et de l'engagement politique qu'il exigeait. L'échange épistolaire avec De Martino constitue en ce sens un

modèle parfait d'analyse, offrant l'image d'un terrain de lutte où les contradictions de l'écrivain s'affrontèrent jusqu'à leur paroxysme.

- 22 Le grand historien Norberto Bobbio a parfaitement condensé en une formule lapidaire l'esprit de la culture turinoise de l'entre-deux-guerres et de l'immédiat après-guerre : « Fais ton devoir et crève⁴⁶ ». Il s'agissait, comme Bobbio le soulignait, d'une sorte de traduction vulgarisée de l'impératif catégorique kantien. Cette formule exprimait l'essence d'une morale laïque et sévère qui était à la base de la tradition positiviste de la ville de Turin. C'est sans doute dans ce rapport problématique entre le caractère fortement irrationnel de l'approche éthique et professionnelle de Pavese et celui foncièrement rationnel et marxiste de la tradition culturelle turinoise qu'il faudrait sans doute mener l'enquête sur ce qui a été défini, dans un sens foncièrement négatif, comme le *caso Pavese*⁴⁷. Peut-on pour autant concevoir, comme certains critiques l'ont suggéré, que l'un des mobiles du suicide de l'écrivain viendrait sans doute de son incapacité à reproduire un modèle culturel trop éloigné de ses aspirations et de ses intérêts professionnels les plus authentiques⁴⁸ ?
- 23 Afin de chasser toute tentation diétrologique, sans doute faudrait-il garder bien à l'esprit les derniers mots que Pavese griffonna en guise de testament sur la page de garde d'un livre qui lui était cher : « Je pardonne à tout le monde et je demande pardon à tout le monde. D'accord ? Ne faites pas trop de commérages⁴⁹ ». Il s'agissait d'une reprise des derniers mots laissés par un autre poète qui mit fin à ses jours : Maïakovski. Il ne serait pas illégitime de croire que Pavese ne pouvait les avoir lus que dans une page de l'anthologie de Renato Poggioli, *Il Fiore del verso russo*, qui consacrait un long passage à ce génie de la littérature irrationaliste russe⁵⁰.

NOTES

1 Lettre de Friedrich Nietzsche à Peter Gast, 25 juillet 1882, in NIETZSCHE Friedrich, RÉE Paul, VON SALOMÉ Lou, *Correspondance*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2001, p. 138.

2 PAVESE Cesare, « Le fascisme et la culture », in *Littérature et Société* suivi de *Le Mythe*, traduit de l'italien et préfacé par Gilles de Van, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 1999, p. 43-45. Pour un éclairage de la

thématique voir BELVISO Francesca, « Pavese et les traducteurs d'Einaudi : un exemple de militantisme culturel sous le fascisme », *Traduire*, n° 233, décembre 2015, p. 85-95.

3 Voir, à ce propos, la lettre de Pavese à son ami Tullio Pinelli du quatre décembre 1939 dans laquelle il se plaint d'être exploité comme « un esclave égyptien ». PAVESE C., *Lettere 1924-1944*, Turin, Einaudi, 1966, p. 549.

4 Le plus grand nombre de lettres éditoriales de Pavese sont recueillies dans PAVESE C., *Officina Einaudi. Lettere editoriali 1940-1950*, a cura di Silvia Savioli, Turin, Einaudi, 2008 ; PAVESE C., DE MARTINO Ernesto, *La Collana viola. Lettere 1945-1950*, a cura di Pietro Angelini, Turin, Bollati Boringhieri 1991 ; PAVESE C., POGGIOLI Renato, « A meeting of minds ». *Carteggio 1947-1950*, a cura di Silvia Savioli, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2010 ; PAVESE C., GARUFI Bianca, *Una bellissima coppia discorde. Il carteggio tra Cesare Pavese e Bianca Garufi (1945-1950)*, a cura di Mariaros Masoero, Florence, Leo S. Olschki, 2011.

5 La première lettre de Pavese à Giulio Einaudi date du mois de janvier 1935 et fait référence à son activité éditoriale pour la revue *La Cultura*. PAVESE C., *Lettere 1924-1944*, op. cit., p. 376.

6 CHABOT Marc, CHAPUT Sylvie, *Manuscrits pour une seule personne*. Québec, L'Instant même, 2012 [1^{re} éd. 2002], p. 94.

7 Sur la naissance d'Einaudi, voir D'ORSI Angelo, *La Cultura a Torino tra le due guerre*, Turin, Einaudi, 2000. Voir également le témoignage de son fondateur dans EINAUDI Giulio, « Senza saltare in aria al primo passo », in *Frammenti di memoria*, Milan, Rizzoli, 1988, p. 38-39.

8 TURI Gabriele, *Casa Einaudi. Libri, uomini, idee oltre il fascismo*, Bologne, Il Mulino, 1990.

9 Pour un éclairage exhaustif, voir MANGONI Luisa, *Pensare i libri. La casa editrice Einaudi dagli anni trenta agli anni sessanta*, Turin, Bollati Boringhieri, 1999.

10 Lettre de Giulio Einaudi à Elio Vittorini, 9 juillet 1945, *ibid.*, p. 215.

11 Voir D'ORSI Angelo, *Gramsci. Una nuova biografia*, Milano, Feltrinelli, 2017.

12 Pour un éclairage, voir CHIAROTTO Francesca, « Sotto le ali dello Struzzo », CHIAROTTO F., D'ORSI A., *Operazione Gramsci. Alla conquista degli intellettuali nell'Italia del dopoguerra*, Milan, Mondadori, 2011, p. 64-76.

13 SPRIANO Paolo, *Le Passioni di un decennio : 1946-1956*, Milan, Garzanti, 1986.

- 14 « Non si è né anti, né non anti, è il libro buono che parla e rivela la sua voce ». PAVESE Cesare, « Procès-verbal du conseil éditorial de Turin du 13 juin 1945 », in MUNARI Tommaso, *I Verballi del mercoledì. Riunioni editoriali Einaudi 1943-1952*, Turin, Einaudi, 2011, p. 18.
- 15 Pour un approfondissement de la thématique, cf. MONTINARI Mazzino, « Interpretazioni naziste » in *Su Nietzsche*, Rome, Editori Riuniti, 1981, p. 73-89.
- 16 DOSSENA Giancarlo, *Vedo Torino e poi muoio. Firmato Zarathustra*, « L'Espresso », 29 ottobre 1978, p. 95.
- 17 Sur les origines de l'édition Colli-Montinari voir CAMPIONI Giuliano, *Leggere Nietzsche. Alle origini dell'edizione Colli-Montinari. Con lettere e testi inediti*, Pise, ETS, 1992.
- 18 CANTIMORI Delio, *Conversando di storia*, Rome-Bari, Laterza, 1967, p. 88-97.
- 19 PAVESE C., DE MARTINO E., *La Collana viola*, éd. cit., p. 109.
- 20 *Ibid.*
- 21 JUNG Carl Gustav, KERÉNYI Károly, *Prolegomeni allo studio scientifico della mitologia*, Turin, Einaudi, 1948.
- 22 JUNG C. G., *L'Io e l'Inconscio*, Turin, Einaudi, 1948.
- 23 PAVESE C., DE MARTINO E., *op. cit.*, p. 109.
- 24 DE MARTINO a joué un rôle de premier plan au sein du siège du parti communiste de Rome jusqu'en 1954.
- 25 PAVESE C., DE MARTINO E., *op. cit.*, p. 152.
- 26 Il s'agissait du bref essai « Discussions ethnologiques » rédigé le 17 mars 1950 et publié dans le premier numéro de la revue *Cultura e Realtà* en mai-juin 1950.
- 27 PAVESE C., « Discussions ethnologiques », in *Littérature et société*, éd. cit., p. 220. « È chiaro che il folklore e la mentalità mitica interessano il politico " scientifico " come accadimenti, come fenomeni da ridurre al più presto a chiara razionalità, a legge storica. Ci sarà invece, se mai, da temere che del mito, della magia, della " partecipazione mistica ", lo studioso " scientifico " dimentichi il carattere più importante : l'assoluto valore conoscitivo ch'essi rappresentarono, la loro originalità storica, la loro perenne vitalità nella sfera dello spirito », PAVESE C., « Discussioni etnologiche », in *La Letteratura americana e altri saggi*, Turin, Einaudi, 1962, p. 354.

28 PAVESE C., DE MARTINO E., *op. cit.*, p. 152.

29 *Ibid.*

30 *Ibid.*

31 « [...] Se i libri, usciti sinora e tutti concordati con te, mancano di presentazione unitaria, ciò vuol dire che è pressoché impossibile ottenerla – almeno nel senso da te indicato. Tieni presente che le due esigenze – ambientare i testi nel *milieu* idealistico italiano e accordarli con le velleità marxistiche dei nostri consulenti ideologici – sono di per sé quasi contraddittorie. Sovente, disperato, io concludo che è meglio darli nudi e crudi e lasciare che i litigi avvengano sulle riviste », PAVESE C., DE MARTINO E., *La Collana viola*, éd. cit., p. 111.

32 PAVESE C., *Lettere 1945-1950*, a cura di Italo Calvino, Turin, Einaudi, 1966, p. 34.

33 Voir à ce propos les lettres de Pavese à De Martino du 30 avril 1949, 6 mai 1949 et 11 mai 1949, *ibid.*, p. 129 ; 131-132 ; 134-135.

34 PAVESE C., DE MARTINO E., *op. cit.*, p. 146.

35 « I libri di Mircea Eliade [...] sono stati scelti per il loro interesse e valore scientifico tra una folla di titoli che gli editori francesi [...] ci inviano. Non c'è passato per la mente di esaminare la fedina penale dell'Autore. [...] Qualunque cosa faccia l'Eliade, come fuoruscito, non può ledere il valore scientifico della sua opera. Dovremmo smettere di pubblicare le opere scientifiche di Heisenberg perché questi è un nazista ? », Pavese à Giolitti, 26 juillet 1949, in PAVESE C., *Lettere 1945-1950*, éd. cit., p. 403.

36 POGGIOLI R., *Il Fiore del verso russo*, Turin, Einaudi, 1949.

37 ZVETEREMICH Pietro Antonio, « Recensione a *Il Fiore del verso russo* », in *Società*, V, 1949, n. 4, p. 726.

38 « Quella polemica mi fa capire quanto io sia fortunato nel non vivere in Italia dove se non sei rosso ti credono nero. Io rifiuto di essere rosso e nero [...] odio egualmente, perché in fondo si somigliano, Il Vaticano e il Cremlino », Renato POGGIOLI à Cesare PAVESE, lettre du 30 janvier 1950, in MANGONI L., *Pensare i libri*, éd. cit., p. 568.

39 « [...] né rosso né nero – significa attualmente in Italia “sospeso tra cielo e terra”, “né dentro, né fuori”, “né vestito, né ignudo” », PAVESE C., *Lettere 1945-1950*, *op. cit.*, p. 487.

- 40 PAVESE C., *Le Métier de vivre 1935-1950*, édition intégrale établie sur manuscrit accompagnée d'un choix de lettres, traductions de Michel Arnaud et Gilbert Moget (nouvelles traductions et révisions par Martin Rueff), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2008, p. 1788. « P. [avese] non è un buon compagno...Discorsi d'intrighi dappertutto. Losche mene, che sarebbero poi i discorsi di quelli che più ti stanno a cuore », PAVESE C., *Il mestiere di vivere. Diario 1935-1950*, edizione condotta sull'autografo a cura di GUGLIELMINETTI Marziano e NAY Kaura, Turin, Einaudi, 2000, [1^{re} éd. 1990], p. 389.
- 41 *Ibid.*, p. 1800. « La beatitudine del 48-49 è tutta scontata. Dietro quella soddisfazione olimpica c'era questo – l'impotenza e il rifiuto a impegnarmi. Adesso, a modo mio, sono entrato nel gorgo : contemplo la mia impotenza, me la sento nelle ossa, e mi sono impegnato nella responsabilità politica, che mi schiaccia. La risposta è una sola – suicidio », PAVESE C., *Il Mestiere di vivere*, op. cit., p. 396.
- 42 Voir la lettre d'Elio Vittorini à son père du douze septembre 1950, in VITTORINI Elio, *Gli Anni del « Politecnico »*. *Lettere 1945-1951*, Turin, Einaudi, 1977, p. 330.
- 43 Voir GUIDUCCI Armanda, *Il Mito Pavese*, Florence, Vallecchi, 1967, p. 65-104.
- 44 L'image de Vittorio Alfieri poète volontariste, obligé de s'enchaîner à sa chaise pour s'infliger des heures de travail acharné constitue l'un des topoi de la littérature italienne moderne.
- 45 CALVINO I., « Pavese : essere e fare », in *Opere*, t. I, Milan, Mondadori, coll. « I Meridiani », 1995, p. 78.
- 46 BOBBIO N., « La cultura a Torino nei primi anni del secolo », in *Piemonte e letteratura nel '900*, *Atti del convegno di San Salvatore Monferrato*, 19-21 ottobre 1979, Comune di San Salvatore Monferrato, Gênes, 1980, p. 11.
- 47 Voir d'ORSI A., « Il caso Pavese-Nietzsche », in BELVISO F., *Amor fati. Pavese all'ombra di Nietzsche*, Turin, Aragno, 2015, p. IX-XXI.
- 48 GIOANOLA Elio, « La Narrativa », in *La Cultura del Novecento in Piemonte : un bilancio di fine secolo. Atti del convegno, San Salvatore Monferrato*, 5-6-7-8 maggio 1999, San Salvatore Monferrato, Edizioni della Biennale « Piemonte e Letteratura », 2001, p. 197-214.
- 49 « Perdono tutti e a tutti chiedo perdono. Va bene ? Non fate troppi pettegolezzi ». Cette phrase était rédigée dans la première page de garde de *Dialoghi con Leucò* (Turin, Einaudi, 1947), l'ouvrage que Pavese

considérerait comme son chef-d'œuvre. Le livre fut trouvé sur la table de chevet de sa chambre d'hôtel, pour l'accompagner sans doute comme viatique dans son dernier voyage.

50 Nous renvoyons à la communication de Roberto LODOVICO, « Osservazioni in margine al carteggio tra Cesare Pavese e Renato Poggioli (1947-1950) », Journée d'étude « *Officina* » Pavese. Carte, libri, nuovi studi, Université de Turin, 14 avril 2010.

RÉSUMÉS

Français

L'article de Francesca Belviso éclaire d'un jour nouveau les raisons du suicide de Cesare Pavese. Jusque-là, on l'expliquait par la « difficulté d'être » de l'artiste, en particulier une homosexualité mal assumée. Sa correspondance met en lumière de vives tensions avec la maison d'édition Einaudi, sur fond de dissensions politiques. À partir de juin 1945, plus rien ne s'y publie sans l'aval du chef du P.C.I., Palmiro Togliatti. La censure s'accroît avec la création de la collection La Viola, consacrée à l'histoire des religions, à l'ethnologie et à la psychanalyse : Pavese y a pour co-directeur De Martino, qui appartient à l'aile dure du Parti. Leurs échanges s'enveniment à propos de la publication (ou non) d'ouvrages susceptibles de ranimer (selon De Martino) les cendres (encore tièdes) du fascisme, tels ceux de Mircea Eliade. Une lettre de Pavese, datée du 16 février 1950, donne la mesure de son désespoir. La nuit du 27 août de la même année, il avalait une dose massive de barbituriques dans la chambre d'un hôtel turinois.

English

Francesca Belviso's article sheds new light on the reasons for Cesare Pavese's suicide. Until then it had been explained by the artist's "difficulty in being", in particular a homosexuality that was not properly assumed. His correspondence with the Einaudi publishing house, against a backdrop of political dissension, highlights the strong tensions between the two. From June 1945 onwards, nothing was published without the approval of the head of the P.C.I., Palmiro Togliatti. Censorship increased with the creation of the La Viola collection, dedicated to the history of religion, ethnology and psychoanalysis: Pavese was co-directed by De Martino, who belonged to the hard wing of the Party. Their exchanges become more heated over the publication (or not) of works that could revive (according to De Martino) the (still lukewarm) ashes of fascism, such as those of Mircea Eliade. A letter from Pavese, dated 16 February 1950, gives the measure of his despair. On the night of the 27th August of the same year, he swallowed a massive dose of barbiturates in the room of a Turin hotel.

INDEX

Keywords

Pavese (Cesare), editorial letters, letters to the editor, Post-fascist Italy, irrationalism

AUTEUR

Francesca Belviso

(Chargée de cours à l'Université de Picardie Jules Verne, Langue et Culture de l'Italie moderne et contemporaine) – LECOMO (EA 3979), Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

IDREF : <https://www.idref.fr/187456852>

ISNI : <http://www.isni.org/000000045983769X>

Remerciements

Anne Martineau et Vito Avarello

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 Nos remerciements iront tout d'abord à M. Emmanuel Marigno et à Mme Évelyne Lloze, respectivement Directeur et Directrice adjointe du CELEC (Centre d'Études sur les Langues et les Littératures Étrangères et Comparées) de l'Université Jean Monnet Saint-Étienne, et à M. Yves Clavaron, Doyen de la Faculté Arts, Lettres, Langues de cette même université, sans lesquels ni la tenue du colloque sur les *Relations épistolaires* (les 17 et 18 novembre 2016), ni, aujourd'hui, la publication de ses Actes n'eussent été possibles. Nous voudrions aussi dire notre gratitude envers Mme Nadine Lévêque-Lair, secrétaire-référente du CELEC. Ceux qui ont pu se rendre au colloque n'auront pas oublié sa gentillesse et ses compétences. Un remerciement appuyé à Mme Isabelle Furnion qui a donné forme à cette publication sur la revue électronique *Cahiers du CELEC*.

AUTEURS

Anne Martineau

IDREF : <https://www.idref.fr/075962136>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000046996158>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14509047>

Vito Avarello

IDREF : <https://www.idref.fr/162023529>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000402851589>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/16941400>

Liste et notice biographique des contributeurs

Droits d'auteur
CC BY 4.0

TEXTE

1 Rafaèle AUDOUBERT

Maître de Conférences de Langues, Littératures et Civilisations hispaniques à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne, rattachée à l'IHRIM UMR 5317 (Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités). Elle travaille sur Quevedo et ses liens avec la politique espagnole du Siècle d'Or, sur la poésie du XVII^e siècle, les lettres et la circulation des textes dans l'Europe moderne.

2 Vito AVARELLO

Maître de Conférences de Langue, Littérature et Civilisation italiennes à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne, rattaché à l'IHRIM UMR 5317 (Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités). Il travaille notamment sur les écrits du jésuite Matteo Ricci (1552-1610) et ses rapports avec la Chine, et le XVI^e siècle italien (Francesco Berni, Matteo Bandello).

3 Francesca BELVISO

Enseigne la langue et la culture de l'Italie moderne et contemporaine à l'Université de Picardie Jules Verne (Amiens). Rattachée au LECMO EA 3979 (Les Cultures de l'Europe Méditerranéenne Occidentale face aux problèmes de la modernité) de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Ses recherches portent sur l'histoire des groupes intellectuels et des mouvements culturels sous le fascisme, ainsi que sur la circulation de textes et de traductions dans l'espace culturel européen (entre l'Italie, la France et l'Allemagne).

4 Caroline BIRON

Agrégée de Lettres modernes, Doctorante, rattachée à l'AMO EA 4276 (l'Antique, le Moderne) de l'Université de Nantes. Sa thèse porte sur l'émergence du roman épistolaire en France au XVII^e siècle.

5 Marianne CHARRIER-VOZEL

Maître de Conférences en Langue et Littérature françaises du XVIII^e siècle à l'Université de Rennes 1, rattachée au CECJI EA 7289 (Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes). Ses recherches portent sur la correspondance et les secrétaires au XVIII^e siècle, sur Madame Riccoboni, et, plus largement, sur l'écriture féminine et romanesque à la même époque.

6 Maria DARIO

Chargée de cours et de recherche à l'Université de Venise. Ses recherches portent sur les avant-gardes poétiques du début du XX^e siècle et leur fonctionnement à travers des opérateurs culturels tels que les revues. Elle s'intéresse, pour la même période, aux échanges entre la France et l'Italie, et aux transferts entre la poésie et d'autres expressions culturelles (journalisme, culture populaire, cinéma).

7 Carmen DEPASQUALE

Professeure associée de Littérature du XVIII^e siècle à l'Université de Malte. Ses recherches portent en particulier sur la vie intellectuelle et culturelle des chevaliers de Malte français au XVIII^e siècle, sur les récits de voyage concernant Malte et sur trois auteurs français de souche maltaise, Fernand Gregh, Laurent Ropa et Marius Scalési.

8 Nadège LANDON

Agrégée de Lettres modernes, Docteure en Littérature française du XVIII^e siècle. Elle a soutenu sa thèse sur Anne-Thérèse de Lambert (1647-1733) en novembre 2020, à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne, dans le cadre de l'IHRIM UMR 5317 (Institut d'Histoire des Représentations et des Idées dans les Modernités). Ses recherches portent sur les premières décennies du XVIII^e siècle et les liens entre écriture et mondanité.

9 Marc LE PERSON

Professeur émérite à l'Université Jean Moulin Lyon 3, où il a longtemps enseigné la langue et la littérature médiévales. Ses travaux portent sur la philologie romane, la langue médiévale et l'édition de textes, en particulier la chanson de geste de *Fierabras* et ses

réécritures jusqu'à l'époque moderne, dans toute l'Europe et même en Amérique du Sud. Il s'intéresse aussi au théâtre du Moyen Âge.

10 Julie MARQUER

PRAG d'Espagnol à l'Université Claude Bernard Lyon 1, Docteure ès Lettres, rattachée au CIHAM UMR 5648 (Histoire, Archéologie, Littératures des mondes chrétiens et musulmans médiévaux). Ses recherches portent sur les relations entre islam et chrétienté dans la péninsule ibérique médiévale, plus précisément sur les transferts culturels.

11 Anne MARTINEAU

Maître de Conférences de Littérature médiévale à l'Université Jean Monnet Saint-Étienne, rattachée au CELEC EA 3069 (Centre d'Études sur les Langues et les Littératures Étrangères et Comparées). Ses recherches portent principalement sur la littérature arthurienne, les personnages de la « petite mythologie » (fées, nains, lutins) et la légende de Merlin, du Moyen Âge à l'époque moderne.

12 Brîndușa NICOLAESCU

Chargée de cours (*Literature and Politics: Dystopian Fiction as Social Critique, Academic Writing*), à l'Université de Bucarest, Faculté de Sciences Politiques (Roumanie). Domaines de recherche : littérature et politique, écrivains en exil, la fiction dystopique.

13 Antoine PIANTONI

Agrégé de Lettres modernes, Docteur ès Lettres, membre du CELLF 19-21 (Centre d'Études de la Langue et des Littératures Françaises) UMR 8599/CNRS, Lettres Sorbonne Université. Sa thèse et ses travaux portent sur le domaine poétique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e (notamment Apollinaire), les avatars de la fantaisie et la réception des auteurs *minores*.

14 Cecilia RUSSO

Docteure en Histoire de la langue française (Università degli Studi, Turin), spécialiste des XVI^e et XVII^e siècles. Elle s'intéresse aux rapports culturels entre la France et les anciens États de Savoie et a étudié l'écriture épistolaire, en particulier la correspondance de Benoît Cise, baron de Grésy (1612-1701), diplomate au service des ducs de Savoie.

15 Marie-José TRAMUTA

Maître de Conférences HDR auprès du Département d'Études Italiennes de l'Université de Caen Normandie. Ses domaines de recherche au LASLAR EA 4256 (Lettres, Arts du Spectacle, Langues Romanes) sont, notamment, la poésie et le théâtre du ^{xx}^e siècle et la traduction dans les domaines poétiques et philosophiques.

Bibliographie sélective

Droits d'auteur

CC BY 4.0

TEXTE

- 1 BÉRUBÉ Georges et SILVER Marie-France (dir.), *La Lettre au XVIII^e siècle et ses avatars*, Toronto, Éditions du GREF, 1996.
- 2 BOSSIS Mireille et BONNAT Jean-Louis, *Les Correspondances : problématique et économie d'un genre littéraire : écrire, publier, lire : actes du Colloque international « Les Correspondances »* (Nantes, 4-7/10/1982), Nantes, Université de Nantes, 1983.
- 3 BOSSIS Mireille (dir.), *L'Épistolarité à travers les siècles*, Stuttgart, Franz Steiner, 1990.
- 4 BRAY Bernard, *L'Art de la lettre amoureuse. Des manuels aux romans (1550-1700)*, La Haye-Paris, Mouton, 1967.
- 5 BRAY Bernard et STROSETZKI Christoph (dir.), *Art de la lettre, Art de la conversation à l'époque classique en France*, Paris, Klincksieck, 1995.
- 6 CAMPANINI Magda, *In forma di lettere. La finzione epistolare in Francia dal Rinascimento al Classicismo*, Venezia, Supernova, 2011.
- 7 CHAMAYOU Anne, *L'Esprit de la lettre (XVIII^e siècle)*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1999.
- 8 CHARTIER Roger (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991.
- 9 DIAZ Brigitte, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 2002.
- 10 DIAZ Brigitte et SIESS Jürgen, *L'Épistolaire au féminin. Correspondances de femmes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2006.
- 11 DUFIEF Pierre-Jean (dir.), *La Lettre de voyage*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2007.

- 12 DUMÉZIL Bruno et VISSIÈRE Laurent (dir.), *Épistolaire politique. Tome I : Gouverner par les lettres*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014 ; des mêmes, *Tome II : Authentiques et autographes*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2016 ;
CAMMAROSANO Paolo, DUMÉZIL Bruno, GIOANNI Stéphane et VISSIÈRE Laurent (dir.), *Tome III : Art de la lettre et lettre d'art*, Trieste/Rome, CERM et École Française de Rome, 2016.
- 13 FERREYROLLES Gérard, *L'Épistolaire à la lettre*, Malakoff, Armand Colin, coll. « Littératures classiques », 2010/1 n° 71.
- 14 GRASSI Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998.
- 15 HAROCHE-BOUZINAC Geneviève, *L'Épistolaire*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1995.
- 16 JOVICIC Jelena, *L'Intime épistolaire (1850-1900) : genre et pratique culturelle*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2010.
- 17 KANY Charles Emil, *The Beginnings of the Epistolary Novel in France, Italy and Spain*, Berkeley, University of California Press, 1937.
- 18 KAUFMANN Vincent, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1990.
- 19 LACHET Claude et RICHER Laurence (dir.), *La Lettre et les lettres, entre-deux*, Lyon, Jacques André, 2007.
- 20 LAURENCE Patrick et GUILLAUMONT François (dir.), *Epistulae antiquae V (Actes du Ve Colloque international « L'Épistolaire antique et ses prolongements européens », Université François-Rabelais, Tours, 6-8 septembre 2006)*, Louvain-Paris-Dudley (Mass.), 2008.
- 21 LAURENCE Patrick et GUILLAUMONT François (dir.), *Les Écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Tours, 2010/OpenEdition 2013.
- 22 LEFÈVRE Sylvie, *La Lettre dans la littérature romane du Moyen Âge*, Orléans, Paradigme, 2008.
- 23 MARTIN Philippe (dir.), *La Correspondance : le mythe de l'individu dévoilé ?*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2015.

- 24 MELANÇON Benoît, *Diderot épistolier. Contribution à une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle*, Montréal, Fides, 1996.
- 25 PANZERA Maria Cristina (dir.), *L'Exemplarité épistolaire. Du Moyen Âge à la première modernité*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Eidôlon » n° 107, 2013.
- 26 ROBITAILLE Martin, *Proust épistolier*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003.
- 27 ROUSSET Jean, *Forme et signification. Essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, Paris, José Corti, 2006.
- 28 VERSINI Laurent, *Le Roman épistolaire*, Paris, PUF, 1998.